GUERRE

DE LA

PRUSSE ET DE L'ITALIE

CONTRE

L'AUTRICHE

ET LA

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE

EN 1866

RELATION HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

FERDINAND LECOMTE
colonel fédéral suisse.

Tome II

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS
CH. TANERA, ÉDITEUR
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
6, Rue de Savoie, 6

1868

GUERRE

DE LA

PRUSSE ET DE L'ITALIE

CONTRE

L'AUTRICHE

ET LA

ET LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE EN 1866.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.

GUERRE
DE LA
PRUSSE ET DE L'ITALIE
CONTRE
L'AUTRICHE
ET LA
CONFÉDÉRATION GERMANIQUE
EN 1866

RELATION HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

FERDINAND LECOMTE
colonel fédéral suisse.

Tome II

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS
CH. TANERA, ÉDITEUR
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
6, Rue de Savoie, 6

1868

GUERRE DE LA PRUSSE ET DE L'ITALIE

CONTRE

L'AUTRICHE ET LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE

EN 1866.

CHAPITRE XVII.

Résultats de la bataille de Kōniggrætz. — Premières négociations. — Essai de médiation de la France. — Marche des Prussiens sur Vienne. — Combat de Tobitschau (15 *juillet*).

L'émotion causée par la bataille de Königgrätz et par ses immenses résultats en faveur de la Prusse fut, comme on le pense, vive et profonde dans toute l'Europe.

A Vienne et dans le sud de l'Allemagne la tristesse fut grande ; l'allégresse ne le fut pas moins à Berlin et dans toute la Prusse. Les manifestations populaires prussiennes que nous avons mentionnées précédemment se répétèrent à l'envi et facilitèrent la levée d'autres bataillons de landwehr et de remplacement, qui allèrent relever les garnisons voisines du champ de bataille et renforcer les corps devant l'ennemi.

L'Italie, un peu abattue par son échec de Custozza,

reprit courage, et l'armée de Cialdini, qui, dans les entrefaites, s'était rapprochée du Bas-Pô et préparée à le franchir, rouvrit avec énergie des opérations que nous raconterons tout à l'heure.

En Angleterre et en Russie, on se réjouit assez généralement et sincèrement des succès de la Prusse.

En France il en fut de même au premier moment ; mais on vit bientôt que ces succès avaient de beaucoup dépassé la mesure du nécessaire. La politique française avait des motifs de redouter, avant la guerre, la force exubérante de l'empire des Habsbourg ; depuis la bataille de Königgrätz, elle pouvait craindre le contraire, et que le rival séculaire de la France ne dût céder tout à coup le pas, ainsi que sa mission même, à une puissance nouvelle et plus forte encore que lui. L'équilibre, précédemment menacé d'un côté, était rompu d'un autre côté.

La diplomatie se crut donc obligée d'entrer aussi en campagne, et, toujours vigilante, toujours jalouse des exploits militaires, elle ne perdit pas une minute à rattrapper le temps perdu. Pour le moment ce fut surtout au profit des armes autrichiennes qu'elle fit son apparition sur la scène.

L'armée de Benedek en avait alors grand besoin. Outre les immenses pertes qu'elle avait faites dans la journée du 3 et dans la nuit suivante, beaucoup d'hommes s'étaient débandés et erraient à l'aventure dans les campagnes. Les liens de corps d'armée n'existaient à peu près plus ; le 10e et le 3e corps n'étaient que l'ombre d'eux-mêmes.

Benedek, retiré dès le 3 au soir à Hohenmauth, fit des efforts inouïs en vue de rallier un peu ses forces et d'organiser une retraite. En premier lieu, pour donner une satisfaction à l'amour-propre humilié de l'armée, il fallut trouver des victimes expiatoires, et les généraux Clam-Gallas, commandant du 1er corps, Henikstein, chef d'état-major, et Krismanic, sous-chef d'état-major, soit quartier-maître général, furent arrêtés et envoyés à Vienne devant un conseil de guerre. Quelques autres officiers furent cassés ; diverses mutations secondaires eurent lieu. Une autre plus marquante et liée à de grandes combinaisons politiques et stratégiques s'élaborait à Vienne au sein du gouvernement.

En attendant, le généralissime impérial décida de replier le gros de l'armée sur Olmütz, où il se reformerait, rallierait des renforts et pourrait mieux aviser à la situation. Là, en effet, il serait à même, suivant les circonstances, ou de couvrir Vienne par une position de flanc, ou de se diriger sur le camp retranché de Florisdorf, en avant de la capitale.

Le gros de l'armée fut donc acheminé, dès le 5, sur Olmütz en plusieurs colonnes, par Hohenmauth, Bömisch-Trübau, Zwittau, Mährisch-Trübau.

Le 10e corps fut dirigé, au contraire, sur Vienne par Brünn, dès Böhmisch-Trübau. Pour observer, autant que pour tromper l'ennemi, les deux routes de Pardubitz-Iglau et de Pardubitz-Brünn furent tenues par la cavalerie légère, à savoir une division sur chacune d'elles. Le reste de la cavalerie, sous les ordres du prince de Schleswig-Holstein — moins la division légère Taxis —

suivit la route du 10e corps. Le 3e corps et les Saxons devaient aussi prendre la même direction, mais ils furent momentanément entraînés dans le grand courant sur Olmütz. Sur les derrières les forteresses de Königgrätz et de Josephstadt, tout en fournissant quelque renfort, surtout en matériel, restèrent occupées par leurs garnisons. Déjà le 9 Benedek commença son installation dans le camp retranché d'Olmütz, et dès le lendemain il achemina sur Vienne par chemin de fer le 3e corps, qui devait se réunir au 10e dans les ouvrages de Florisdorf. Les Saxons et particulièrement la 1re division, général Schimpff, se préparèrent aussi à monter en waggon à la suite du 3e corps.

Ainsi dès le 16 juillet toute l'armée autrichienne pouvait se trouver à couvert dans deux camps retranchés, tous deux susceptibles de recevoir des renforts et, moyennant cela, d'offrir une convenable résistance.

La situation nouvelle offrait, il est vrai, divers inconvénients : celui d'abord attaché aux retraites excentriques, c'est-à-dire un morcellement des forces en masses séparées par des distances de plus en plus grandes, avec l'adversaire entr'elles possesseur des lignes intérieures ; puis le fait qu'à Olmütz le gros des troupes autrichiennes s'éloignait de ses renforts naturels soit d'Autriche soit d'Allemagne. Mais ces inconvénients, si réels qu'ils fussent au point de vue de l'art militaire, pouvaient être contrebalancés, dans le cas particulier, et pour les premiers moments du moins, par les ressources de l'administration et de la politique de l'empire. En peu de temps chacune des deux masses principales serait amenée à un

effectif qui lui permettrait de reprendre la lutte sur pied d'égalité contre le gros de l'armée prussienne, cette dernière devant nécessairement s'affaiblir en raison directe de l'allongement de ses lignes de communications.

A cet égard l'habileté traditionnelle du gouvernement autrichien n'avait pas été en défaut. Pour faciliter la tâche difficile de son général vaincu ; pour mieux couvrir la retraite et pour obtenir en tout cas le temps de s'orienter, il recourut aussi à un autre genre d'opérations souvent très profitable, c'est-à-dire au *parlementage*, qu'on nous pardonne le barbarisme.

Le feld-maréchal Gablenz fut envoyé auprès du roi Guillaume pour lui proposer un armistice et des négociations pacifiques. Cet officier, personnellement agréable au roi de Prusse depuis la campagne de 1864 contre le Danemark, arriva au quartier-général prussien, à Horsitz, déjà le 4 juillet au soir. Il y fut accueilli avec affabilité ; mais quand on connut ses propositions, qui ne comportaient qu'un armistice préalable pour des négociations en vue de la paix, sans bases précises d'arrangement, et surtout quand le maréchal Gablenz essaya de contester la grandeur de la défaite autrichienne de Königgrätz, le roi rompit l'entretien en lui disant laconiquement et avec une froide politesse : « Alors, je ne veux traiter qu'avec un ennemi vaincu. »

Le parlementaire impérial essaya de revenir à la charge ; mais on lui fit comprendre qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'aller chercher à Vienne des instructions plus accommodantes. Le 6 juillet, Gablenz se rendit auprès de son gouvernement, duquel il reçut de nou-

veau l'ordre de tenter la conclusion d'un armistice. Le 8 juillet, il repassa les lignes pour se rendre à Pardubitz, où s'était transporté le grand quartier-général prussien. Cette fois Gablenz ne fut pas même reçu par le roi de Prusse. Une lettre du général de Moltke lui fit savoir qu'on ne pouvait entrer en arrangement sur les bases offertes. Celles-ci proposaient un armistice trop préjudiciable en réalité aux Prussiens. Il devait être de trois semaines au moins et de trois mois au plus. et pendant ce temps les armées resteraient en place où elles étaient actuellement, avec une zone neutre de $^3/_4$ de mille allemand ; les forteresses de Königgrätz et de Josephstadt seraient remises aux Prussiens, moyennant libre évacuation de leurs garnisons et de leur matériel. Le roi de Prusse estimait au contraire et non sans raison avoir, à ce moment-là, tout intérêt à reprendre l'action avec énergie. Aussi Gablenz dut-il retourner dans ses lignes sans avoir rien obtenu de sa seconde mission.

Ce qui n'avait pas peu contribué à la faire échouer, c'est que le cabinet de Vienne avait en même temps recouru à des dispositions plus vastes. Il avait entamé d'autres opérations de haute politique et de stratégie qui, malheureusement pour leur réussite, furent trop tôt éventées.

Quoique vainqueur en Italie, le gouvernement impérial s'était résolu, de ce côté, à une mesure héroïque, extrême, vraiment excessive. Il se dépouillerait immédiatement de la Vénétie, afin d'en retirer toutes ses troupes, pour les ramener à l'armée du nord et les opposer aux Prussiens.

La combinaison ne manquait certes ni de grandeur ni de justesse, et elle pouvait avoir de l'efficacité ; mais il aurait fallu mettre à son exécution la même résolution, la même largeur de vues qui avaient présidé à sa conception. Bien au contraire, la cour de Vienne ne sut s'affranchir de la pernicieuse influence d'une bouderie vraiment mesquine. Elle imagina d'ignorer en cette affaire les Italiens, contre lesquels elle combattait, et d'appeler du même coup la France à son aide dans la lutte. Au lieu d'entrer en pourparlers directs avec le roi Victor-Emmanuel, le gouvernement autrichien négocia avec le cabinet des Tuileries, et, déjà le 4 juillet, il céda la Vénétie ..... à la France.

Le *Moniteur* de Paris, radieux de vanité satisfaite, annonça, le 6 juillet, ce beau coup de théâtre en ces termes :

« Un fait important vient de se produire.

« Après avoir sauvegardé l'honneur de ses armes en Italie, l'empereur d'Autriche, accédant aux idées émises par l'empereur Napoléon dans sa lettre du 11 juin à M. Drouyn de Lhuys, cède la Vénétie à l'empereur des Français et accepte sa médiation pour amener la paix entre les belligérants.

« L'empereur Napoléon s'est empressé de répondre à cet appel et s'est immédiatement adressé aux rois de Prusse et d'Italie pour amener un armistice. »

En attendant le résultat de cette curieuse manœuvre, l'empereur François-Joseph avait renvoyé, comme nous l'avons dit plus haut, le maréchal Gablenz au quartier-général prussien, et il adressa en outre « à ses peuples » la proclamation suivante, en date du 8 juillet :

Les fâcheux revers qui ont atteint mon armée du nord, malgré son héroïque résistance, les dangers qui en résultent pour la patrie, les calamités que la guerre entraîne après elle et qui s'étendent sur notre royaume de Bohême et menacent d'autres parties de mon empire, les pertes douloureuses, irréparables même, qu'ont faites tant de milliers de familles, toutes ces circonstances ont bouleversé mon cœur, qui bat avec chaleur pour le bien de mes peuples.

Mais la confiance que j'ai exprimée dans mon manifeste du 17 juin, ma confiance en votre fidélité inébranlable, comme en votre dévouement et en votre promptitude à vous imposer des sacrifices, ma confiance en cette brave armée, dont le malheur ne saurait briser le courage, ma confiance en Dieu et en mon bon droit, n'a pas été ébranlée un seul instant.

Je me suis adressé à l'empereur des Français pour obtenir, par sa médiation, une suspension d'armes en Italie. J'ai rencontré chez lui les meilleures dispositions à entrer dans mes vues; l'empereur s'est même spontanément offert, en vue de prévenir une nouvelle effusion de sang, à se faire le médiateur d'un armistice avec la Prusse et à se charger des négociations préliminaires de la paix.

J'ai accepté ces offres.

Je suis prêt à faire la paix, à des conditions honorables, pour mettre fin aux ravages de la guerre; mais jamais je ne consentirai à conclure une paix qui ébranlerait jusque dans leurs fondements les conditions essentielles de ma puissance impériale.

Dans ce cas-là, je serais prêt à lutter jusqu'à l'extrémité, et je serais sûr de l'assentiment de mes peuples.

Toutes les troupes disponibles vont être réunies; le recrutement, les nombreux volontaires que l'esprit patriotique appelle de tous côtés aux armes, vont remplir les vides de nos armées.

L'Autriche est sous le coup d'un grand désastre; mais elle n'est ni découragée, ni abattue.

Peuples autrichiens! confiez-vous en votre empereur!

Nos populations ne se sont jamais montrées plus grandes que précisément dans les jours du malheur.

Moi aussi, je suivrai l'exemple de mes ancêtres, et m'appuyant sur une inébranlable confiance en Dieu, fort de mes résolutions, je chercherai à vous animer et à vous éclairer par mon propre courage et ma persévérance.

En même temps les corps de l'armée d'Italie envoyaient renforts sur renforts à l'armée du nord par les voies ferrées; l'archiduc Albert était appelé à Vienne pour prendre le commandement en chef, et l'on travaillait avec énergie à compléter et à armer les ouvrages de Florisdorf, ainsi qu'à y concentrer des 4e et 5e bataillons et des corps de volontaires.

Dans cet état de choses le cabinet de Berlin, parfaitement au courant de ce qui se passait, eût été par trop naïf de consentir à l'armistice proposé. Tout en ménageant l'amour-propre du médiateur français et en traînant en longueur la réponse définitive à lui fournir, une nouvelle et vigoureuse impulsion fut donnée aux opérations prussiennes; en outre le gouvernement italien fut prié de tenir ferme aux termes de l'alliance excluant toute paix séparée et au contraire de reprendre l'offensive au plus tôt.

Nous devons donc, pour notre part aussi, revenir maintenant aux opérations militaires, mais en priant le lecteur de ne pas perdre de vue qu'elles se poursuivront, à dater de ce moment, parallèlement à des négociations diplomatiques dont nous aurons à reprendre le fil.

Le 4 et le 5 juillet avaient été accordés aux armées

réunies du roi Guillaume pour se reposer et se rallier. Le 6 juillet elles furent remises en mouvement.

On ne savait plus rien, au grand état-major prussien, de l'armée de Benedek ni de la direction qu'elle avait prise ; mais on ne tarderait sans doute pas à le découvrir, et, en attendant, il n'y avait rien à perdre à s'avancer tout droit sur Vienne. Quoiqu'il en pût être, cette marche approchait de Prague, de Brünn, même d'Olmütz, soit des trois points principaux où l'on pouvait s'attendre à rencontrer de nouveau le gros des forces autrichiennes.

Le 6 juillet le roi Guillaume transporta son quartier-général à Pardubitz ; le 9 à Hohenmauth ; le lendemain à Zwittau, où il devait s'arrêter quelques jours.

Tout autour de lui les divers corps s'avançaient en bon ordre et à marches régulières. Des renforts de landwehr et de corps combinés de bataillons de remplacement suivaient plus en arrière en Bohême et en Saxe. Le 8 juillet une division combinée, landwehr de la garde, sous le général Rosenberg, fut appelée de Dresde ; elle occupa Prague, où elle recueillit un riche matériel de chemin de fer.

L'armée avait d'abord dû marcher sans contact avec l'ennemi, dont la piste était perdue. Fort heureusement, le 9 juillet, un détachement de cavalerie en patrouille captura, près de Böhmisch-Trübau, une poste de campagne autrichienne abandonnée à deux hommes d'escorte seulement, et dans laquelle étaient contenus d'importants documents. Toutes les dispositions principales de Benedek pour ses opérations futures s'y trouvaient, et elles furent

révélées aux Prussiens. Ceux-ci apprirent ainsi que le gros de Benedek se reformait dans le camp retranché d'Olmütz, tandis que le 10e corps seulement et la cavalerie Holstein se repliaient directement sur Vienne par Brünn.

Un conseil de guerre fut immédiatement convoqué par le roi Guillaume, et des ordres furent élaborés pour la continuation du mouvement des armées sur la capitale de l'empire par la capitale de la Moravie.

Le prince royal restant à l'aile gauche dut s'avancer sur Olmütz et joindre l'ennemi, tout en lui coupant ses communications ferrées avec Vienne.

Au centre l'armée du prince Frédéric-Charles se porterait sur Brünn.

A droite le général Herwarth marcherait sur Iglau, par Znaym, avec l'intention de changer bientôt le nom de l'armée de l'Elbe en celui d'armée du Danube.

Ces mouvements s'exécutèrent aussitôt, et les forces prussiennes, fidèles à leur manie des trois colonnes, s'avancèrent vers le sud, sur l'immense front d'environ 150 kilomètres.

Elles ne tardèrent pas à reprendre le contact avec les Autrichiens ; mais pendant toute la première moitié du mois de juillet, cela ne donna lieu à aucune rencontre grave. Ceux-ci s'étaient mis en retraite dans les directions d'Olmütz et de Vienne, et ils ne livrèrent que des escarmouches sans importance. Deux affaires de cavalerie, à Sahr le 9 juillet, et à Tischnowitz le 11, doivent être citées toutefois pour la vivacité des mêlées qui eurent lieu.

La ville de Brünn fut occupée déjà le 12 juillet par les troupes du prince Frédéric-Charles. Le conseil de ville et le bourgmestre, M. Giskra, vinrent gracieusement au-devant de l'avant-garde, en recommandant leur cité à sa clémence et en l'assurant de tous leurs efforts pour satisfaire l'armée prussienne.

L'avant-garde, sous les ordres du général prince G. de Mecklenburg, prit acte de ces favorables dispositions et elle les mit aussitôt à l'épreuve en ordonnant au malheureux bourgmestre un bon diner pour 8 mille hommes et 2500 chevaux. Le soir le prince Frédéric-Charles arriva aussi et ajouta la subsistance de 45 mille hommes aux réquisitions déjà faites. Le lendemain le roi lui-même entra à Brünn, et de nouvelles prestations incombèrent aux pauvres bourgeois, entr'autres celle d'une illumination en l'honneur de leur hôte royal.

Le 15 juillet l'avant-garde du prince Frédéric-Charles se dirigea sur Lundenbourg, carrefour important de chemins de fer sur la Thaya, à la jonction des deux voies de Vienne à Olmütz et de Vienne à Brünn, et toute l'armée fit un mouvement correspondant en avant.

Sur la gauche le prince royal avait la tâche la plus ardue. Il devait rencontrer le gros de Benedek vers Olmütz, et, quoique celui-ci fût fort inférieur en effectif, le prince royal ne pouvait plus espérer d'en avoir raison sans d'autres combats plus ou moins rudes.

Le généralissime autrichien n'exerçait plus le commandement en chef que provisoirement ; il attendait de pouvoir le remettre à l'archiduc Albert, le vainqueur de Custozza, appelé d'Italie à l'armée du nord. Il avait

disposé ses troupes dans et autour d'Olmütz, mais sans autre intention arrêtée que de s'y rallier et d'y recevoir du renfort. Pour le reste il comptait, s'il était pressé, aller prendre position sur le Danube autour de Vienne, ou se replier sur la Hongrie entre Presbourg et Komorn.

Le 13 juillet l'Archiduc Aldert prit possession de son nouveau commandement; il s'annonça aux troupes par l'ordre du jour suivant, qui ne devait pas contribuer à amener les Prussiens à des arrangements pacifiques et surtout à des pauses ou à des armistices:

Ordre général n° 1. — Vienne 13 juillet 1866.

Sa Majesté l'Empereur a daigné me confier le commandement de toutes les armées en campagne, et je prends aujourd'hui ce commandement.

Soldats du Nord et du Sud! Fidèles et vaillants alliés de la Saxe! Nos efforts vont tous être unis, comme nos sentiments l'ont toujours été.

Une armée plus puissante que jamais se rassemble, armée composée de guerriers éprouvés, distingués par leur persévérance autant que par leur bravoure, animés du sentiment des triomphes déjà obtenus autant que du vif désir de trouver l'occasion de venger un échec accidentel et de mettre un terme à la jactance de l'ennemi. Marchons à celui-ci *viribus unitis!* exécutons tous ensemble le grand œuvre qui nous sollicite et qui appelle l'action simultanée de nos cœurs et de nos têtes. La fortune favorisera ceux qui sauront à la fois penser calmement et agir énergiquement, et rappelons-nous toujours, quoiqu'il puisse arriver, que le ciel n'abandonne que ceux qui s'abandonnent eux-mêmes.

Plaçons donc notre confiance inébranlable en Dieu, qui protège le bon droit; en notre monarque, qui attend de nous le maintien de la prospérité de ses peuples!

Ayons confiance aussi dans notre propre force, s'animant et s'élevant à la hauteur de la nouvelle tâche, et dans ces sentiments marchons au combat décisif avec le cri antique: Vive l'empereur!

(Signé) Archiduc Albert, F. M.

Dans le même esprit qui avait dicté ces mâles paroles, l'archiduc avait envoyé l'ordre à Benedek, le 12 au soir, de rejoindre au plus tôt, avec le gros de l'armée, la portion des forces qui était déjà rassemblée devant Vienne. Fidèle au principe des concentrations, l'archiduc Albert voulait avoir, pour une dernière et décisive affaire, tout son monde sous la main, comme à Custozza.

Le maréchal Benedek ne partageait pas complétement cette manière de voir. Il croyait la position d'Olmütz préférable, pour le moment au moins, à toute autre, vu qu'elle menaçait le flanc gauche et les revers d'une armée ennemie voulant s'avancer sur Vienne. Il présenta en conséquence ses objections à l'archiduc. Mais celui-ci répondit en réitérant son ordre et en insistant sur une exécution immédiate, ce qui était, à coup sûr, la mesure la plus sage. Benedek, soldat discipliné avant tout, s'empressa d'obéir.

Dès le 13 au soir, il fit commencer le mouvement du gros de l'armée d'Olmütz sur Vienne. Dans la nuit même et le 14 au matin, les 4e et 2e corps et 16 escadrons saxons partirent en deux colonnes par Tobitschau et Kojetein et par la voie ferrée de Prerau. Le 15, Benedek suivit, avec les 3e et 1er corps et la cavalerie Taxis, aussi en deux colonnes, par Tobitschau et par Prerau, tandis que le 6e corps fut dirigé par Weisskirchen sur la Hongrie.

La marche ainsi organisée des Autrichiens vers le sud, au moment où les Prussiens avaient repris leur mouvement dans cette même direction en appuyant un peu à l'est, donna lieu à une nouvelle et assez grave rencontre, le 15 juillet, qu'on a appelée *combat de Tobitschau.*

Cette dernière localité, située à environ 3 milles au sud d'Olmütz, dans l'angle de la Marche et de la Blatta, avait de l'importance pour l'un comme pour l'autre camp. C'est là que se trouve le principal point de passage de la Marche à proximité du carrefour ferré de Prerau, dont il n'est distant que d'environ 1 1/4 mille. L'avant-garde du prince royal s'efforçait d'arriver sur ce carrefour, pour y détruire les communications par chemin de fer entre Vienne et Olmütz et la Galicie, en même temps que celle du prince Frédéric-Charles se dirigeait, on se le rappelle, sur l'autre nœud marquant de voies ferrées, celui de Lundenbourg plus au sud, entre Vienne et Brünn.

Celle-ci atteignit la première son objectif ; le 15 juillet au soir elle occupa Lundenbourg, détruisit les rails et enleva ainsi du même coup au gros de Benedek, toujours vers Olmütz, sa ligne de communication ferrée avec la capitale. Deux convois de soldats saxons et de matériel furent même capturés par les Prussiens de la 1re armée, mais sans action sérieuse. L'importante station de Göding, un peu plus au nord, fut aussi occupée sans coup férir.

Sur l'autre aile, sur celle du prince royal, le choc fut tout autrement vif. Dès le 13 juillet, la 2e armée, ayant le 1er corps, Bonin, en tête, était en train de se concen-

trer aux environs de Prosnitz, pour agir de là avec énergie contre Olmütz et contre Prerau.

Le 14, quelques escarmouches de cavalerie se livrèrent en avant de Prosnitz, particulièrement entre des hussards prussiens et des dragons saxons.

Le 15 au matin, le général Bonin achemina sur Prerau la division de cavalerie de réserve Hartmann, soit six régiments avec deux batteries. En même temps la brigade d'infanterie Malotki, de la division Clausewitz, s'avança de Plumenau dans la même direction, avec ordre d'occuper les défilés de la Marche, de la Blatta et de la Beczwa, vers Tobitschau et vers Traubeck, pour y appuyer la susdite cavalerie et la recueillir au besoin, quand elle aurait terminé sa besogne à Prerau. Le gros de la 2e armée poursuivrait sa marche vers le sud-est, pour se rapprocher de la 1re armée. A cet effet le 15 au soir le 1er corps devait se trouver à Urtschiz, le 5e à Plumenau, la garde à Könitz, le 6e corps à Gewitsch, la cavalerie à Plin.

Vers 7 heures du matin, le 15, Malotki en marche aperçut des hauteurs de Hrubschitz des colonnes autrichiennes qui s'avançaient, comme lui, vers Tobitschau, mais venant de la route d'Olmütz. Les deux avant-gardes allaient se heurter presque à angle droit dans ce village. Malotki s'arrêta et se forma en bataille en avant de Hrubschitz, le 44e régiment en 1re ligne, le 4e en seconde, ses tirailleurs à la droite, au sud de Wiklitzerhof, ses canons, batterie Magnus, à la gauche, vers Biskupitz. Le gros de la cavalerie Hartmann, encore en arrière, s'avança aussi en ligne et commença à se placer, avec

ses deux batteries, à l'extrême gauche de la brigade d'infanterie.

Les troupes autrichiennes qui avaient imposé ces mesures étaient simplement l'avant-garde du 3e corps, la brigade Rothkirch, avec deux escadrons du 3e houlans en tête et trois batteries de la réserve en queue, suivies de longues colonnes de matériel divers et de bagages du 8e corps, qui auraient été bien mieux à leur place sur la gauche de la marche avec l'autre colonne.

Le général Rothkirch ne perdit également pas de temps à prendre position. Il fit faire un à-droite à quelques cavaliers et à ses tirailleurs, pour couvrir son déploiement, et ces derniers allèrent se poster avantageusement sur les rives de la Blatta, en face des hauteurs de Klapotowitz. Vingt-quatre pièces d'artillerie se mirent en batterie vers Wierowan, pendant que l'infanterie se formait sur deux lignes vers Tobitschau, tout en tenant ce village. Huit autres pièces restaient disponibles et se préparèrent à entrer aussi en action.

Il y avait donc en présence tous les éléments d'une grosse affaire, moins grosse cependant qu'elle pouvait le paraître au premier abord par la proportion excessive de cavalerie du côté des Prussiens et d'artillerie du côté des Autrichiens, proportion d'où l'on aurait pu facilement conclure à la présence de trois à quatre divisions d'infanterie, tandis qu'il n'y avait en réalité que deux brigades.

Ce fut l'artillerie autrichienne qui ouvrit le feu, depuis les hauteurs de Wierowan. La batterie Magnus répondit immédiatement, ainsi que toute la première ligne de

Malotki. La canonnade s'accrut bientôt de l'arrivée sur la gauche prussienne des deux batteries à cheval de la division Hartmann. Dix-huit pièces d'un côté tonnèrent ainsi contre 24, puis contre 32 pièces de l'autre, à travers le vallon de la Blatta ; les deux infanteries adverses, pendant ce duel d'artillerie, se rapprochèrent ; le 44e régiment prussien, déployé sur un front étendu, s'empara des maisons de Wiklitzerhof et de Klopotowitz, où il ne rencontra du reste que de faibles groupes de fantassins. Il descendit le vallon de la Blatta et traversa la rivière en majeure partie aux ponts de Wiklitzerhof et de Klopotowitz, sans opposition ; mais sur l'autre pente il rencontra une vive résistance, et les feux s'y prolongèrent sans résultat marquant pendant près d'une heure, particulièrement autour des premières maisons de Tobitschau, du côté de la Blatta et d'un petit bois situé au nord-ouest du village. La brigade Rothkirch avait déployé trois bataillons sur cette zone, derrière de convenables abris, tandis que trois autres restaient en réserve plus en arrière. La 1re ligne prussienne fut alors renforcée par le 4e régiment, dont la moitié se porta à droite, pour prendre Tobitschau à revers, et l'autre moitié renforça les assaillants du petit bois. Mais les défenseurs reçurent à leur tour du soutien, et la situation resta à peu près la même sur ce point. Deux assauts des Prussiens contre la lisière du bois furent repoussés avec perte.

Ce qui les gênait surtout pour s'avancer plus loin, c'était le feu des batteries autrichiennes de Wierowan, dont le tir d'écharpe bien ajusté était fort meurtrier. Aussi le général Malotki lança contre elles, afin de les

entretenir, une compagnie du 4e régiment en chaîne fort espacée.

Une entreprise plus efficace encore contre cette artillerie fut tentée par la cavalerie Hartmann. Celle-ci n'ayant rien à faire sur le front, où le terrain lui était défavorable, alla tâter les ailes. La gauche autrichienne n'offrait aucune bonne chance ; il aurait fallu tout d'abord que l'infanterie assurât les défilés de la Marche entre Tobitschau et Traubeck et délogeât les tirailleurs des maisons. En revanche sur l'autre aile, où se trouvait la ligne même de communication autrichienne, la cavalerie découvrit promptement une perspective d'abondant butin. Beaucoup de voitures de guerre se montraient aux alentours de l'artillerie en action, vers Nenakowitz entr'autres, mais pas de troupes de soutien avec elles. En outre la Blatta pouvait être franchie sur plusieurs points, en amont de Biskupitz, sans difficulté et sans opposition de l'ennemi.

Sur ces renseignements parvenus de divers côtés aux généraux Hartmann et Malotki, la brigade de cuirassiers fut chargée de tenter une sérieuse pointe de ce côté par un large mouvement tournant, tandis que l'artillerie et l'infanterie autrichiennes continueraient à être entretenues de front par les autres troupes et sur leur gauche par une portion du 4e régiment.

Le 5e régiment de cuirassiers prussiens (Westphalie), sous le lieutenant-colonel Bredow, à l'extrême gauche, fut chargé du mouvement tournant, et il put d'autant mieux accomplir son programme que, grâce à son uniforme blanc, il fut pris par les artilleurs autrichiens pour

un régiment impérial, pour un renfort qui leur arrivait d'Olmütz, à point donné, contre l'autre régiment de cuirassiers prussiens, le n° 1 (Silésie, à manteau foncé), qui faisait mine de les attaquer de front. Les escadrons du colonel Bredow pénétrèrent aisément au milieu des batteries, sabrèrent de droite et de gauche et capturèrent 16 pièces, qu'ils purent ramener triomphalement, avec leurs conducteurs, à Prosnitz. Quelques escadrons pénétrèrent jusqu'à Nenakowitz et Rakodan, où ils firent encore d'autres prises en matériel et en personnel.

Dans les entrefaites l'infanterie de Malotki, au centre, s'était aussi reportée en avant ; elle avait enlevé le petit bois et elle était en train de refouler les bataillons de Rothkirch sur la route d'Olmütz, sur Rakodan, sur Dub, où la lutte reprenait à chaque pli favorable de terrain.

A la droite prussienne le 4e régiment s'était aussi établi dans le village de Tobitschau, et s'était avancé jusqu'à la Marche. Il s'apprêtait à faire plus encore, à s'emparer des débouchés de Traubeck et à se diriger sur Prerau.

Quoiqu'il fût alors environ deux heures après-midi, et que le combat durât depuis 7 heures du matin, tout n'était pas encore terminé.

La canonnade d'une cinquantaine de pièces avait été entendue au loin, et de tous côtés des troupes accouraient au feu.

La garnison d'Olmütz avait organisé une sortie, de l'effectif d'une brigade sous le général X..... et vers deux heures de l'après-midi ces troupes commencèrent à joindre celles en retraite, vers Dub et Rakodan. Sous

cette protection le gros du 8e corps fit tête de colonne à gauche, par ordre de Benedek, pour passer sur l'autre côté de la rivière, vers Roketnitz, et continuer de là, par Dlukonitz et Prerau, la marche ordonnée vers le sud, c'est-à-dire en premier lieu sur Kremsier et sur Hullein. Quant aux troupes maintenant renforcées de Rothkirch, elles rouvrirent aussitôt l'action aux environs de Dub contre les tirailleurs de Malotki, qui venaient aussi de recevoir du renfort.

Le général Bonin avait été promptement avisé par le général Malotki de ce qui se passait devant Tobitschau, et il avait expédié dans cette direction la brigade Barnekow, de la division Grosmann (nº 1), avec une batterie. Aussi vers deux heures après-midi cette brigade entra en ligne à Biskupitz.

Après une heure de fusillade et de canonnade, où la batterie de Barnekow se distingua par son tir précis contre Dub, les Autrichiens se replièrent définitivement dans les directions d'Olmütz et de Roketnitz. Ce qui leur fit hâter la retraite, c'est qu'ils se trouvaient menacés encore sur leur flanc droit par une nouvelle colonne prussienne spontanément accourue au feu depuis Prosnitz, celle du colonel Kehler, comptant un régiment de hussards, un demi-régiment d'infanterie et une batterie. Toutefois Kehler ayant tenté, aux environs de Dub, de fournir une attaque en règle, il fut sévèrement repoussé.

Sur la gauche autrichienne l'action s'étendit jusque vers Prerau, et elle ne s'y termina qu'à la nuit. Les troupes du 4e régiment prussien qui s'étaient emparées de Tobitschau s'avancèrent ensuite sur Traubeck, et,

secondées par des hussards de la brigade de landwehr, elles délogèrent de Traubeck deux escadrons autrichiens qui tenaient encore ce village et qui se replièrent derrière la Beczwa et sur Prerau. Après une pause d'environ deux heures vers le bois de Hentschelsdorf, le général Hartmann arriva sur les lieux de l'action avec le reste de la brigade légère de landwehr, et il résolut, quoiqu'il fût déjà près de 6 heures du soir, de reprendre la partie essentielle de son programme de la journée, qui était, on se le rappelle, d'atteindre et de détruire le chemin de fer aux environs de Prerau. D'ailleurs on apprenait que d'autres bons coups pouvaient être faits sur ce point, où des convois de bagages et de troupes en marche s'entassaient en désordre. En effet les colonnes des 1er et 8e corps s'y entrecroisaient d'une façon déplorable.

La brigade de cavalerie prussienne fut donc lancée hardiment en avant, suivie de sa batterie à cheval et d'une compagnie de fusiliers montés sur une quinzaine de chars de paysans. La Beczwa fut franchie sans résistance près de Dluhonitz et aussitôt après le passage le combat fut engagé par le 2e régiment de hussards contre le soutien d'une longue file de voitures vers Roketnitz. Plus de 300 hommes de ce convoi furent faits prisonniers du coup et conduits en arrière avec bon nombre d'attelages. Mais de Prerau s'avancèrent bientôt 6 escadrons autrichiens, dont 2 de cuirassiers et 4 de hussards Haller avec une batterie. La brigade prussienne fut à son tour attaquée et refoulée après une chaude mêlée, elle perdit la moitié des prisonniers qu'elle emmenait et une cinquantaine de ses propres hommes, y compris le com-

mandant même du 2e hussards, le colonel Glasenapp, bravement tombé sous une dizaine de coups de sabre.

Ce fut là le coup final du combat dit de Tobitschau, par suite duquel les Autrichiens gardèrent la voie ferrée, mais sans avoir pu empêcher qu'elle ne fût entamée en plusieurs places et qu'une portion de leurs colonnes de marche n'ait dû se replier dans la direction d'Olmütz.

La journée dans son ensemble leur coûtait environ 1500 hommes, dont un millier de prisonniers, et 17 canons. Les Prussiens eurent environ 250 hommes hors de combat.

C'était en somme une petite affaire en comparaison des précédentes, au point de vue des pertes de personnel; mais outre l'intérêt qu'elle offrit comme action de cavalerie ressuscitant en quelque sorte la réputation tactique de cette arme, elle tirait une haute importance de la désorganisation jetée par là dans la marche de l'armée de Benedek sur Vienne. Encore une fois celui-ci s'était trouvé en retard d'une à deux journées au moins, et une force d'environ 75 mille Autrichiens se trouvait maintenant rejetée vers Olmütz, ou sur la Hongrie, c'est-à-dire dans une direction excentrique, ce qui permettrait à l'ennemi d'agir en masse contre des fractions.

Toutefois le feldzeugmestre mit tant d'activité et d'énergie à réparer ce fatal contre-temps et à faire écouler, dès la nuit même, ses troupes vers le Sud par la rive gauche de la Marche, qu'il réussit à enlever aux Prussiens le meilleur profit qu'ils auraient pu retirer de leur succès du 15 juillet. Dans la soirée déjà les avant-gardes autrichiennes, continuant à suivre le chemin de fer

de Prerau et la route adjacente, atteignirent Hullein et Kremsier, et de là Benedek décida de se jeter plus à gauche pour pénétrer dans la vallée de la Waag, en traversant les Carpathes. Il arriverait ainsi à Presbourg sur le Danube, d'où il rejoindrait à son aise les forces déjà concentrées à Vienne.

Afin de faciliter ce mouvement il expédia aux corps déjà en avant, aux 2e et 4e, l'ordre de se diriger sur la Waag par les défilés de Hrosenko et de Javorino et de les occuper solidement jusqu'à nouvel avis. Lui-même dirigea les 1er et 8e corps en deux colonnes et à marche forcée sur Holeschau et Freystadt qu'ils atteignirent le 16 juillet au soir. Il étaient suivis par le 6e corps, rappelé de Weiskirchen, sauf quelques détachements laissés à l'observation des aventures possibles de la légion prusso-hongroise. Le 17 juillet les 1er et 8e corps arrivèrent à Slawitchin et Boskowitz; le 18 à Remsona sur la Waag, après avoir heureusement traversé le défilé de Wlar; le 19 à Trentschin, où ils se concentrèrent le 20; le 21 à Neustadl, le 22 à Posteny et Tyrnau, d'où Benedek rallia le 4e corps et se dirigea ensuite sur Presbourg.

Mais le jour même où il arrivait aux environs de Tyrnau, et deux ou trois jours par conséquent avant qu'il pût atteindre le Danube, les hostilités furent subitement suspendues, le 22 à midi, par un armistice conclu entre les représentants directs des deux souverains de Prusse et d'Autriche.

Quel eût pu être sans cela le résultat de la marche de Benedek? c'est ce que nous n'essaierons pas de trancher ici.

Constatons seulement pour l'heure qu'il avait échappé aux vainqueurs de Tobitschau et repris plus ou moins les communications avec ses autres corps.

Toutefois les Prussiens, pendant ce temps, s'étaient aussi rapprochés de la Hongrie. Mais ce n'étaient pas ceux de la 2e armée, qui avaient tranquillement continué à descendre le bassin de la Marche. C'étaient ceux de la 1re armée, et s'ils ne l'avaient fait ni assez rapidement ni avec assez de forces pour fermer à Benedek l'accès de la Basse-Waag, ils avaient au moins réussi à interposer une masse assez respectable entre les deux fractions principales de ses corps.

Après s'être emparées, comme nous l'avons dit plus haut (page 15), du chemin de fer à Göding et à Lundenbourg le 15 juillet, les troupes du prince Fréderic-Charles avaient continué leur route le long de la voie ferrée et s'étaient mises en possession du carrefour de Gänserndorf, ainsi que du passage de la Marche à Marchegg. La division Horn, tenant la gauche, fut dirigée sur la route de Presbourg par Holicz, St-Johan, Stampfen. Le prince commandant avait établi, le 19, son quartier-général à Dürnkrut sur la Marche, et dès le 20 les 7e et 8e divisions furent avancées plus décidément sur le territoire hongrois, par Marchegg et par Stampfen; comme on l'a vu elles ne réussirent pas à influencer la marche de Benedek vers le Danube; mais elles arrivèrent devant Presbourg encore assez à temps, quoique à la dernière heure, pour y entamer contre des troupes des 2e et 4e corps, un vif et curieux combat, dit de Blumenau, que nous raconterons plus loin.

Croyant devoir nous borner pour le moment à la simple esquisse des mouvements généraux, nous mentionnerons que la gauche du front prussien, la 2e armée, était devenue en quelque sorte une armée de réserve, marchant maintenant en arrière de la 1re armée. Elle s'avançait toujours vers le Sud, ayant laissé momentanément une division du 1er corps en observation devant Olmütz, qui serait prochainement relevée par le détachement du général Knobelsdorf appelé de la Silésie. Le 6e corps et la garde se concentraient en réserve générale à Brünn ; le 5e corps, le 1er corps et la cavalerie Hartmann descendaient la vallée de la Marche.

A l'autre aile l'armée du général Herwarth avait marché rapidement. Sa besogne était facilitée, il est vrai, par le fait que cette zone, qui n'avait pas été foulée par les troupes autrichiennes, offrait de commodes ressources pour les cantonnements. Le 14 juillet il atteignit la ville de Znaym, sur la Thaya ; le lendemain sa cavalerie d'avant-garde apparut déjà devant Oberhollabrunn, à quelques milles de Vienne. Les jours suivants il s'était encore avancé peu à peu et concentré à proximité de la capitale. De son camp de Stockerau on découvrait, perçant le brouillard, le clocher élevé de St-Etienne, tout comme les bons Viennois pouvaient chaque soir admirer à leur aise les feux de ses bivouacs en avant de Kornenburg. Herwarth avait en outre étendu sa droite jusque vers Krems sur le Danube, et sa gauche vers Wilfersdorf, pour se relier à l'armée du prince Fréderic-Charles.

Le 17 au soir le roi Guillaume arriva à Nicolsbourg, et dès le lendemain les négociations prirent un caractère

qui, par le concours d'importants événements sur d'autres théâtres d'opérations, ne pouvaient plus manquer d'aboutir au moins à un armistice momentané.

Il est donc temps que nous enregistrions aussi ce qui s'était passé jusqu'au 20 juillet en Italie et en Allemagne, où des opérations activement reprises avaient contribué pour une bonne part au résultat qui intervenait et aux avantages politiques qui allaient en sortir pour le gouvernement prussien.



CHAPITRE XVIII.

Reprise des hostilités contre le quadrilatère vénète. — Passage du Pô par l'armée de Cialdini.

Pendant les événements qui venaient de se passer en Bohême, en Moravie, en Hongrie et dans l'archiduché d'Autriche, deux autres théâtres principaux de guerre, fournissant eux-mêmes plusieurs théâtres secondaires, c'est-à-dire l'Italie et l'Allemagne, avaient vu se dérouler de nouvelles opérations militaires en corrélation plus ou moins directe avec les faits sus-indiqués.

Quoique les opérations de l'Allemagne centrale et occidentale semblent au premier abord plus prochement liées à celles de la Bohême, elles n'exercèrent point sur les négociations et sur la conclusion de l'armistice la même influence que celles de l'Italie. Aussi nous devrons les laisser, pour un moment encore, au second plan et commencer par ces dernières.

Nous avons indiqué à notre chapitre IX que les deux grandes fractions de l'armée italienne, après la bataille de Custozza, se retirèrent du Mincio sur l'Oglio d'une part, et du Bas-Pô sur l'Apennin d'autre part.

Ce mouvement général de retraite, ordonné le 25 juin

après-midi par le grand état-major sous l'impression du désarroi momentané dans lequel se trouvaient les 1er et 3e corps, devait même amener le gros de l'armée jusque derrière le Pô entre Crémone et Plaisance, et cela en vue de préserver la Lombardie d'une invasion autrichienne.

En même temps, Cialdini avait été spécialement invité à se retirer du Pô, pour couvrir Florence, et Garibaldi à couvrir Brescia contre Peschiera.

Mais, dès le 26, il fut patent que le danger n'était point aussi grand qu'on avait pu le croire au premier abord ; que les Autrichiens ne pensaient nullement à une poursuite sérieuse ; que d'ailleurs les trois corps de La Marmora étaient déjà suffisamment reconstitués pour fournir derechef une solide résistance. L'idée première de la retraite concentrique sur Crémone et Plaisance fut donc changée en celle d'une concentration derrière l'Oglio, et des ordres supplémentaires furent expédiés aux troupes en marche pour les faire arrêter aussitôt qu'elles auraient passé cette rivière. Tout cela fut fort bien exécuté, malgré les circonstances difficiles, et, le 1er juillet, les troupes se trouvaient dans leurs nouveaux cantonnements, comme suit :

1er corps, commandé maintenant par Pianelli, vers Pontevico.

3e corps, vers Isola Dovarese et Calvatone.

2e corps à Bozzolo, S. Martino d'Arzine, Gazzuolo.

La cavalerie en observation entre l'Oglio et la Chiese.

Le grand quartier-général à Torre-Malimberta près de Piadena.

A la droite, le général Cialdini replia, dès le 26 au matin, ses 7 divisions des positions du Bas-Pô que nous avons esquissées au chapitre IX [1] sur une première ligne de défense, entre Bologne et Reggio, le long de la voie de l'Emilie. Dès le 28 juin, le 4e corps d'armée avait ses nouvelles dislocations comme suit :

Division Franzini à la droite, à Ferrare et à la garde du Pô ; division Medici à la gauche, à Mirandola et Carpi ; les cinq autres à Bologne, Cento, Modène et Reggio ; le quartier-général à Modène.

En jonction des deux masses, la division Mignano, du 2e corps, qui avait déjà une brigade sur la rive droite du Pô, fut échelonnée en entier sur cette rive, entre Guastalla et Brescello, et à cet effet elle passa sous les ordres du général Cialdini. Par sa droite, elle se relia à Medici vers Novellara, et par sa gauche à Cucchiari, vers Casalmaggiore. Elle servait en même temps de corps d'observation contre Borgoforte.

Sur l'extrême gauche, Garibaldi s'était massé vers Brescia, et les Brescians, avec son aide, s'étaient apprêtés à défendre vaillamment leur ville, comme en 1848 et 1849.

Ainsi, aux premiers jours de juillet, toute l'armée active, soit 19 divisions, non compris les Garibaldiens, était échelonnée le long d'une vaste courbe concave tendant de Ferrare à Brescia par Bologne, Modène, Guastalla, Piadena, Pontevico, avec 11 divisions sur la gauche et 8 sur la droite du Pô. Les corps furent promp-

(1) 1er vol., page 244.

tement réorganisés et repourvus; dès le 4 juillet, les opérations offensives auraient pu être reprises sur toute la ligne.

On a exhalé beaucoup de gémissements et de récriminations, en Italie, sur ce mouvement de retraite; et nous comprenons sans peine ce sentiment. Il devait sortir tout naturellement de l'excès de confiance avec lequel s'était faite la fiévreuse marche en avant la semaine précédente, marche suivie d'un échec inattendu.

Mais si, à un certain point de vue politique et à celui de l'effet moral, le mouvement rétrograde pouvait présenter des inconvénients, pouvait compromettre momentanément par exemple la réputation militaire et l'autorité du grand état-major et semer des alarmes exagérées dans les populations, il offrait en revanche des avantages, au point de vue des opérations futures et de la sécurité du pays, qui l'excusent pleinement.

Au moment où il fut ordonné, l'armée autrichienne pouvait raisonnablement être jugée beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement.

Dès que les Italiens ne pouvaient pas tenir la ligne du Mincio, le terrain ne leur offrait aucune ligne de défense passable jusqu'à celles de l'Oglio et du Pô, et il valait mieux à tous égards gagner ces abris et s'y réorganiser en sûreté, tout en attirant l'ennemi hors du quadrilatère, que de risquer une seconde affaire près du Mincio avant cette réorganisation.

En effet rien ne commandait, à part la satisfaction d'une frivole impatience de l'opinion publique, de précipiter

avec tant d'ardeur les événements et de livrer sans relâche batailles sur batailles. Du moment que l'Italie avait ouvert les feux en temps voulu, pour remplir ses engagements envers la Prusse, et cela sur une vaste échelle, rien ne devait l'engager à recommencer la partie sans savoir ce qui s'était passé sur les autres théâtres de guerre pendant le même temps. En évitant ou en ajournant de quelques jours une seconde affaire décisive, elle agissait rationnellement.

En outre pour reprendre des opérations offensives et afin de mieux masquer les futures lignes d'opérations et de diversions, il était plus avantageux d'avoir ses masses concentrées en arrière de la frontière qu'étendues en cordon sur la frontière même, comme c'eût été le cas si l'armée fût restée dans ses positions du 25. Or cela étant, mieux valait, par les autres raisons sus-indiquées, faire la retraite dès le 26 que plus tard.

Enfin et puisque l'opinion publique est arrivée en Italie, comme dans tous les pays librement constitués et librement agités par leurs sentiments patriotiques, à peser d'un poids réel sur les affaires militaires, il est plus sage et plus adroit au gouvernement de nantir le public des échecs qui surviennent que de chercher à les lui cacher. Dans le doute lui-même sur le résultat, le souverain fera toujours mieux d'annoncer plutôt l'échec que la victoire, car de l'émotion qui en résultera sortiront aussi de nouvelles ressources pour continuer la lutte. Il va sans dire que nous ne saurions demander la même politique d'un système gouvernemental obligé de se préoccuper constamment de machinations dynastiques ou d'explosions

révolutionnaires; à celui-ci le trouble des masses alarmées et irritées peut devenir rapidement fatal. Mais ce n'est pas le cas, bien au contraire, du gouvernement si populaire de Victor-Emmanuel. L'héritier de la couronne, le prince Humbert, également chéri de l'armée et des populations, est tout aussi sûr de ne jamais rencontrer quelqu'un pour lui barrer les marches du trône. Une autorité suprême fondée sur de telles bases, et à la fois généralissime et souverain, pouvait bien affronter quelques inconvénients passagers de déception et d'orgueil froissé, pour s'assurer les avantages positifs d'une concentration derrière une bonne ligne de défense. Cette concentration fournirait d'ailleurs le meilleur moyen de rentrer convenablement en lice, par conséquent aussi l'occasion de se procurer prochainement une revanche d'amour-propre, si tant est que l'amour-propre dût entrer ici en ligne de compte.

Nous ne saurions donc en aucune façon nous associer aux nombreuses plaintes et accusations dont presque toutes les publications italiennes et d'autres encore ont retenti à l'occasion de ce mouvement rétrograde. Non-seulement ce mouvement était, nous le répétons, ce qu'il y avait de plus convenable dans les circonstances politiques et stratégiques résultant de l'action malheureuse du 24, mais nous estimons que les télégrammes plus ou moins inquiétants qui l'auraient prescrit à Cialdini et à Garibaldi (1) ne font point injure à leur auteur. Tout sentiment mesquin de vanité personnelle y

(1) Ces télégrammes ont été contestés, il est vrai, dans la teneur où on les a transcrits, par des témoignages d'un grand poids.

cède loyalement le pas à une patriotique sollicitude pour le plus grand bien du pays et de l'armée ; et une telle abnégation, dans nos temps et spécialement dans cette campagne, est chose assez rare pour qu'elle vaille la peine d'être appréciée. Toutefois nous concéderons volontiers qu'elle rompait trop ouvertement avec les traditions des bulletins ordinaires de guerre et avec leur attirail charlatanesque pour n'avoir pas causé quelque étonnement et donné prise à la critique.

Quoiqu'il en puisse être, des télégrammes plus réjouissants arrivèrent à Florence et au quartier-général dès la nuit du 3 au 4 juillet. Ils donnèrent le signal d'une nouvelle période d'action, et certes ils en valaient la peine : Benedek, disaient-il, venait d'être complétement battu à Sadowa ; des négociations pacifiques étaient entamées ; les Autrichiens, pour écraser les forces prussiennes, évacueraient la Vénétie et la céderaient en attendant à la France ; le roi Guillaume demandait que l'Italie rouvrît aussitôt la campagne.

Cette dernière demande ne pouvait arriver plus à propos ; de toutes parts en Italie les mille voix de la presse et du public demandaient la reprise des opérations offensives et une éclatante revanche. L'armée surtout le voulait énergiquement, et Cialdini entr'autres, empêché de jouer son rôle dans la précédente période, brûlait d'impatience de racheter son apparente inaction.

Cette fois et d'après ce que nous avons dit précédemment du plan général de la campagne [1], le courant portait à ce que la ligne d'opération et l'armée de Cial-

(1) Voir vol. I, page 286.

dini eussent les honneurs de l'action principale, et celles de Lamarmora l'action secondaire. La modestie de ce dernier aidant, tout fut bientôt arrangé pour une nouvelle offensive sur le Bas-Pô. (1)

Cialdini, qui en eut la conduite à peu près sans contrôle, voulut débuter par une affaire d'artillerie contre la position de Borgoforte, ce qui pouvait être utile comme démonstration et comme précaution contre les irruptions ennemies. Cette entreprise ne faisait d'ailleurs que suivre à un projet antérieur ajourné par les événements du 24.

Les Italiens avaient à l'égard de Borgoforte des craintes qui n'étaient pas sans fondement. Par cette double tête de pont sur le Pô établie en 1859 et 1860, des masses autrichiennes groupées aux environs de Mantoue pouvaient facilement déboucher tout-à-coup sur la rive droite, en gardant derrière elles un solide appui. Cette position avancée de Mantoue, d'une garnison ordinaire d'environ 2000 hommes, se composait de quatre ouvrages principaux de fortification sur les deux rives du fleuve. Etablis essentiellement au système polygonal, deux d'entr'eux constituaient la tête de pont proprement dite, à savoir le fort Motteggiana, ou Noyau, lunette casematée de 23 pièces, sur la rive droite, battant surtout la route de Guastalla, et le fort Magnaguti ou Central, octogone de 16 pièces, sur la rive gauche, battant surtout la route de Mantoue. Les deux autres forts, aussi sur la rive

(1) Par un sentiment d'exquise délicatesse et d'honnête abnégation Lamarmora avait offert sa démission le 26 juin; mais Cialdini et della Rocca, à qui sa succession fut proposée, insistèrent tous deux vivement, ainsi que le président Ricasoli et le Roi, pour que le général Lamarmora voulût bien conserver ses hautes fonctions.

gauche, flanquaient les précédents à la distance d'environ 1400 mètres; c'étaient le fort Rochetta à l'ouest et le fort Bocca di Ganda à l'est, hexagones réguliers, semblables de construction et à 12 pièces chacun. L'armement montait donc au total à 63 bouches à feu, dont les plus fortes étaient deux canons de 24 livres rayé (système Wahrendorf à chargement par la culasse) au fort Motteggiana. Pour le reste c'était un mélange de 12 rayé, de 24 lisse et d'obusiers et mortiers divers.

Les parapets étaient généralement en terre, sauf au fort Magnaguti, mais avec réduits et caponières en maçonnerie. Une solide caserne pouvait contenir aisément plus d'un millier d'hommes.

Un bac servait de communication d'une rive à l'autre du fleuve, large à cet endroit d'environ 300 mètres.

Dès l'ouverture des hostilités l'attaque de Borgoforte avait été aussi décidée, et elle devait se faire à revers, d'après un premier projet, c'est-à-dire contre les forts Magnaguti et Bocca di Ganda. Le terrain marécageux s'étant refusé aux essais de travaux d'approche, il fut décidé qu'on agirait de vigueur contre le fort Motteggiana, et la divison du duc de Mignano fut chargée de ce soin dès le 22 juin. A cet effet ce général franchit le Pô à Viadana avec la brigade Reine, et il rallia entre Guastalla et Suzzara un parc de grosse artillerie envoyée de Plaisance, de Pavie, de Crémone, sous les ordres du colonel Balegno.

Les préparatifs d'établissement des batteries furent aussitôt faits, et l'attaque principale fut fixée au 25, en même temps qu'une portion des forces du IIe corps pré-

posées à la garde des lignes de Curtatone et de Montanara s'avancerait sur le Serraglio de Mantoue.

La bataille de Custozza et la retraite de l'armée italienne qui s'ensuivit firent suspendre cette opération. Le général Mignano obéissant au courant général, se replia sur Guastalla ; mais il eut la sage précaution de tenir le pont de Viadana fermement occupé.

Dès les derniers jours de juin l'idée du bombardement fut reprise sous l'initiative du général Cialdini. Mignano reprit sa marche en avant, et cent et quelques pièces de gros calibre furent réunies aux siennes sous les ordres spéciaux du général Ricotti et échelonnées le long du canal Zara autour du village de Sailetto, contre le fort Mottegiana.

Le 5 juillet, à 3 heures du matin, un feu nourri fut ouvert contre les ouvrages, et particulièrement contre celui de la rive droite, qui répondit vivement. Mais au bout de quatre heures d'une canonnade dangereuse aux batteries italiennes à découvert et sans profit apparent pour elles, le général Cialdini fit suspendre le feu, soit pour ménager son matériel et ses munitions, soit qu'il jugeât la démonstration suffisante. Renonçant à s'emparer de vive force de la tête de pont pour recourir à des tranchées régulières, il chargea encore de cette tâche le général Mignano avec un petit parc de siége.

Après cela le général Cialdini repartit dans l'après-midi du 5 pour Reggio, afin de procéder à la continuation des mouvements vers le Pô. Nous l'y suivrons aussi, quitte à revenir plus tard vers Mignano.

Des télégrammes du roi arrivés dans les entrefaites au quartier-général de Cialdini lui enjoignaient de pousser activement l'entreprise sur Rovigo et la Vénétie.

Aussi le même soir déjà toutes les troupes commencèrent un mouvement général de concentration vers le Pô et plus spécialement vers la zone située à quelques lieues en aval d'Ostiglia, où trois points avaient été étudiés pour des ponts militaires, à Carbonarola, Sermide et Felonica.

Le 7 juillet les divisions centrales se trouvaient concentrées sur l'espace restreint de Fittanza, Bardellona, Roversella, Santa-Croce, Virginia, Casa Rossa. A droite la division Franzini devait rester momentanément à Ferrare, et à gauche la division Mignano à Suzzara. Les grands parcs se réunissaient à Roversella, à S. Martino in Spino et à Pilastri; le quartier-général s'établit à Roversella.

Dans la nuit du 7 au 8, le génie jeta les trois ponts sus-indiqués. Ils mesuraient un développement moyen de 350 mètres chacun; mais leur construction, qui avait pu être précédée d'un débarquement de bersagliers et de pionniers sur l'autre rive, ne rencontra d'autre opposition que celle des difficultés techniques. De rares groupes autrichiens furent aperçus se retirant sur Rovigo, d'autres sur Legnago à travers les marais Valli-Veronesi. Une patrouille attardée fut capturée à Massa, après quelques coups de fusil échangés.

Vers les 8 heures du matin le passage des masses commença; il s'exécuta en bon ordre et sans aucun accident; cette fois les troupes laissèrent d'abord leurs bagages et même leurs sacs sur la rive droite. Les divisions

della Chiesa, Casanova et Cadorna passèrent le pont de droite, à Felonica, suivies dans la soirée et dans la nuit des batteries de réserve, d'un parc spécial de 50 pièces de gros calibre sous le colonel Mattei, du grand parc d'artillerie et finalement de la division Franzini.

Au centre, sur le pont de Sermide, passèrent les divisions Medici et Ricotti, avec l'artillerie du colonel Balegno.

A gauche, au pont de Carbonarola, défilèrent les divisions Mezzacapo et Chiabrera.

Le matin du 9, les huit divisions avec leurs parcs de guerre, soit environ 90 mille hommes, se trouvaient sur la rive gauche du Pô. Toute l'opération se fit sans aucune opposition ni même trace de l'ennemi. Néanmoins les avant-gardes se portèrent en avant, les bagages furent à leur tour transbordés en partie sur la rive gauche, et les colonnes se mirent en marche régulière en descendant la rive gauche du Pô pour se diriger sur Rovigo. Cialdini s'attendait à trouver de la résistance sur ce point important, tête de ligne des chemins de fer de Padoue-Venise, fortifié du reste et couvert en outre par le fort de Boara du côté du nord sur l'Adige; mais il avait de l'artillerie et des forces suffisantes en première ligne pour triompher promptement de l'opposition qu'il rencontrerait.

Pendant cette marche de flanc le génie et les pontonniers s'occupèrent d'établir deux autres ponts sur le Pô entre Ponte-Lagoscuro et Santà Maria Maddalena, c'est-à-dire sur la grande et directe route de Ferrare à Rovigo, qui deviendrait ainsi la principale ligne de com-

munication de Cialdini en Vénétie. D'autres ponts durent être jetés sur l'Adige vers Polesella et sur maints ruisseaux et fossés. La marche de Cialdini, malgré ces difficultés réelles, n'en fut pas moins d'une remarquable rapidité. Le 11 déjà il arriva devant Rovigo, qu'il put occuper sans coup férir, et où son avant-garde surprit même des bagages et du matériel ennemis prêts à s'écouler en chemin de fer sur Padoue.

Dans la nuit du 9 au 10 les Autrichiens avaient en effet commencé leur évacuation de cette zone ; ils avaient fait sauter les principaux ouvrages de Rovigo, détruit tous les ponts et encloué les canons qu'ils n'avaient pu emmener. Ce qu'il y avait de plus grave dans cette mesure extrême, c'est qu'elle n'était pas simplement locale ; elle résultait d'un ordre suprême prescrivant une retraite du gros de l'armée de la Vénétie, où la défensive ne serait continuée que par l'arrière-garde et par les garnisons des places.

Il convient à ce moment, pour se rendre un compte exact de ces opérations, et de celles qui vont suivre, de voir ce qui s'était passé dans le camp autrichien depuis la bataille de Custozza.

On se rappelle les cantonnements que les troupes impériales avaient pris pour le 24 au soir, en avant de Vérone, avec le quartier-général à Zerbare [1]. Ne sachant pas encore au juste où en étaient les choses, l'archiduc Albert, loin de connaître toute l'étendue de son succès, s'attendait à être de nouveau attaqué le lende-

[1] Voir vol. I, page 281.

main 25, et, dans cette prévision, il avait ordonné diverses mesures défensives fort sages. Pendant toute la journée du 25 le gros de l'armée resta l'arme au bras dans ses mêmes positions de la veille. Le grand état-major inspecta les quartiers, les avant-postes, les ambulances surtout, et, le soir, l'ordre du jour suivant fut distribué aux troupes :

Ordre général n° 36.

Quartier-général de Zerbare, 25 juin 1866.

Sa Majesté apostolique, notre gracieux empereur, a daigné me télégraphier ce soir les paroles suivantes : « A toi et à mes braves troupes, mes plus chaleureux remercîments. »

Frères d'armes ! C'est un des plus beaux moments de ma vie que celui où je puis vous transmettre ce haut témoignage de reconnaissance.

Vous avez ouvert la guerre à laquelle l'ennemi nous a audacieusement forcés, par une brillante victoire, sur ces mêmes collines de Custozza où nous avions déjà glorieusement vaincu il y a 18 ans.

J'ai été le témoin de votre bravoure indomptable, en face du nombre supérieur et des attaques répétées de l'ennemi. Vous lui avez enlevé des canons et de nombreux prisonniers. Chacun de vous a combattu en héros ; aucune arme ne s'est laissé surpasser par d'autres, et chacune dans son rôle propre a fourni tout ce qu'elle pouvait fournir.

Comme je l'avais prévu et vous l'ai dit d'avance, vous avez été dignes de votre grande tâche.

Nous aurons encore des efforts à faire, mais ils aboutiront, avec l'aide de Dieu, à de nouvelles victoires !

(Signé) Archiduc ALBERT, F. M.

Pendant que le gros de l'armée autrichienne se reposait sur ses lauriers, quelques patrouilles du 9e corps et la seule brigade Piret s'étaient avancées, le 25 de grand matin, vers le Mincio, pour explorer prudemment le

terrain et les intentions de l'armée ennemie. Les ponts coupés du Mincio, les colonnes italiennes repliées au loin, purent bientôt apprendre non pas tout ce qui en était, mais au moins qu'une nouvelle offensive n'était pas à redouter pour le moment.

Sur ce premier renseignement, l'archiduc Albert prit aussitôt une résolution montrant la juste appréciation qu'il savait faire de l'avantage des lignes intérieures. Il observerait Lamarmora par un faible rideau et jetterait immédiatement le gros de ses forces sur Cialdini. Dès le 25 après midi les dispositions furent élaborées en conséquence au grand état-major et les premiers ordres donnés pour mettre en mouvement l'armée dès le 26 au matin, vers le Bas-Pô. Elle serait concentrée le 28 à Trecenta, d'où elle tomberait en masse sur le flanc gauche de Cialdini, enserré d'ailleurs entre Pô et Adige.

La conception de l'archiduc Albert, comme on le voit, était parfaite, pleinement conforme aux préceptes et aux exemples de son illustre père, ainsi qu'aux plus beaux échantillons de manœuvre centrale de Napoléon en 1796 et 1814. Nous doutons que les maîtres les plus experts et les plus difficiles, les Jomini, les Dufour, les Van de Welde, les Thiers, y trouvassent à redire.

Malheureusement si elle était admirable en théorie, elle n'avait aucun sens pratique. C'était du pur et simple doctrinarisme, très-classique, il est vrai, mais où manquait la chose la plus importante pour aboutir à un résultat, c'est que les troupes de Cialdini voulussent bien se trouver à l'endroit où l'archiduc les supposait, les désirait. Or, nous le savons déjà, elles n'y étaient pas ;

elles stationnaient encore sur la rive droite du Pô, et, au lieu de s'acheminer sur la rive gauche, elles recevaient au même moment l'ordre de s'en éloigner jusqu'à l'Apennin.

Hâtons-nous de dire que la supposition de l'archiduc à l'égard de Cialdini était toutefois plausible et rationnelle, en théorie au moins. Si les opérations d'ensemble des forces de Victor-Emmanuel eussent été conduites dans les mêmes bons principes qui avaient si bien dirigé son adversaire, les deux fractions de l'armée italienne devaient avoir agi à la même heure, quoique avec plus ou moins de vigueur et d'élan offensif une fois dans le quadrilatère.

On sait qu'il en fut autrement ; le dénouement sur le front de La Marmora avait été si rapide que Cialdini eut le temps d'échapper aux périls qui devaient le menacer avant d'avoir eu celui de les courir réellement.

On nous opposera peut-être à cette occasion qu'il fut donc heureux que les deux actions italiennes aient manqué de simultanéité ; que leur échelonnement à deux jours de distance était donc convenable et que nous avons eu tort de le blâmer.

Nous répondrons qu'un tel mode d'objection plonge trop dans le domaine de l'hypothèse pour avoir une valeur quelconque. Rien ne prouve en effet que Cialdini, s'il s'était trouvé alors vers Trecenta et s'il avait su mettre seulement 5 à 6 divisions en ligne, comme c'est bien à présumer, n'eût pas triomphé de son adversaire, vu les pertes et les fatigues que celui-ci venait d'éprouver, par suite de la *quasi simultanéité* des deux actions ita-

liennes. Et si, au lieu de cette quasi-simultanéité, il y avait eu *simultanéité parfaite*, c'est-à-dire si l'offensive décisive avait été entreprise deux jours plus tôt par Cialdini, ou deux jours plus tard par Lamarmora, la bataille livrée le 24 à Custozza ne l'eût peut-être pas été, ou eût été livrée ailleurs, dans d'autres proportions d'effectifs, dans d'autres conditions, et par conséquent avec de nombreuses chances d'une toute autre issue.

Nous ferons remarquer d'ailleurs que nous n'avions point recommandé la simultanéité d'action des deux fractions italiennes comme une bonne combinaison en soi, mais simplement comme un correctif au vice d'avoir ces deux fractions, plutôt qu'une seule ligne d'opérations principales secondée des diversions convenables.

Revenant à l'archiduc Albert, toujours au milieu de ses plans de campagne sur le Bas-Pô, nous devons lui rendre cette justice que des rapports de reconnaissances de la cavalerie Zastavnicovic, aux environs de Rovigo, et des télégrammes des gouverneurs de Mantoue et de Legnago, l'ayant renseigné de l'exacte vérité dès le 25 au soir, il ne mit pas trop d'opiniâtreté, quelque décevante qu'elle fût, à l'accepter. La belle manœuvre rêvée et la proie espérée au bout lui échappaient, avec tout leur cortége de nouvelles gloires ; mais il en prit promptement son parti, et s'en consola en substituant aux ordres de marche sur Trecenta des ordres de dislocation étendue, en vue de plus confortables cantonnements et d'un peu de repos à donner aux troupes vraiment harassées.

En conséquence les divers corps autrichiens furent,

dès le lendemain 26, répartis en avant de Vérone, front contre l'ouest, comme suit :

A droite le 5e corps à Sandra, Castelnuovo et environs;

Au centre le 7e corps à Sona ;

A gauche le 9e vers Somma Campagna ;

En arrière, en réserve générale, la division Rupprecht à Chievo Massimo ;

Les brigades de cavalerie sur la gauche, à Villafranca et à Roverbella ;

En avant-postes sur le Mincio, le 12e régiment-frontières, avec deux escadrons ;

Le grand quartier-général à Vérone d'abord, pour revenir, dès le 28, à Somma-Campagna.

Ces positions reçurent quelques modifications à dater du 28 juin par l'arrivée de quelques renforts, 4es bataillons et régiments complets depuis longtemps en marche et qui rétablirent l'effectif au chiffre d'avant la bataille. La cavalerie Zastavnicovic fut rappelée au gros de l'armée, moins un escadron de houlans Sicile, qui resta à la garde du Bas-Pô, conjointement avec des détachements des garnisons de Rovigo et de Legnago. Sur cette zone, l'effectif de trois bataillons seulement fut laissé aux villes de Bellune, Padoue, Trévise, Vicence, et le front du Mincio renforcé en proportion. La division de réserve, accrue de quelques bataillons et parcs, fut appelée depuis lors corps de réserve.

De faux indices d'un retour en avant de l'armée italienne ayant fait penser à l'archiduc qu'il pourrait être de nouveau et prochainement attaqué, il prescrivit, le 29 juin, la construction d'ouvrages de campagne sur les

lignes de l'armée et particulièrement sur les hauteurs de Somma-Campagna et de Valeggio. On y établit quelques batteries de gros calibre, au moyen de pièces amenées de Vérone. En même temps une reconnaissance de cavalerie un peu plus considérable que les précédentes fut ordonnée au-delà du Mincio, sous le général Pulz. Celle-ci, après avoir battu la campagne pendant toute la journée du 30 et lancé des coureurs jusqu'au-delà de la Chiese, rapporta l'avis que le gros de l'ennemi était toujours sur l'Oglio et se repliait encore.

Sur cette assurance, l'archiduc décida un mouvement général en avant pour le lendemain. En cela son but n'avait rien de positif ni de grandiose. Il voulait simplement et tout à la fois changer ses cantonnements, vivre un peu en pays ennemi, tenter quelque bon coup contre les volontaires garibaldiens qu'on savait aux environs de Lonato, enfin prendre une position de flanc et dominante, appuyée aux hauteurs de Solferino et de Peschiera, contre les nouvelles entreprises que l'armée italienne voudrait tenter par la même zone que précédemment.

A cet effet les ponts du Mincio furent rétablis, le 30 juin, à Valeggio, à Monzambano et à Salionze, et, sous la protection de la cavalerie Pulz, avancée jusqu'à Castiglione, le gros de l'armée opéra tranquillement, le 1er juillet, les mouvements suivants :

A la droite le 5e corps s'avança de Castelnuovo à Peschiera, avec détachements à Ponti et Luzare ;

Au centre le 7e de Sona par Salionze et Monzambano sur Pozzolengo, avec détachements à Solferino et Cavriana ;

A gauche le 9e de Somma-Campagna par Valeggio et Goïto à Volta, avec détachements à Cerlungo;

Le corps de réserve de Chievo-Massimo à Calvacasella;

Le grand quartier-général à Peschiera.

Sur le lac de Garde une escadrille de trois canonnières sortit en même temps de Peschiera et alla jeter quelques obus et de la mitraille sur le port de Salo, où se trouvaient des détachements garibaldiens.

Le lendemain, 2 juillet, les positions furent rectifiées et perfectionnées de manière à tenir convenablement toute la ligne des hauteurs depuis le lac vers Rivoltella jusqu'au Minciò vers Valeggio, par Pozzolengo et y compris les points dominants de Castel-Venzago, Solferino, Cavriana, Volta.

Le quartier-général vint à Pozzolengo; le corps de réserve à Laghetto.

La cavalerie s'établit à Medole et Guiddizolo, pour battre de là toute la plaine. Un poste de vigie et de signaux fut érigé sur la Spia d'Italia, c'est-à-dire sur la tour bien connue de Solferino.

Le même jour, le commandant de la division du Tyrol, général Kuhn, fut avisé d'effectuer un mouvement en avant contre Lonato et Brescia, en laissant un corps d'observation devant la forte petite place de Rocca d'Anfo, la base de Garibaldi dans ces parages alpestres. Cette offensive du général Kuhn correspondrait, dans les prévisions du commandant en chef impérial, avec une autre du 5e corps, sur Lonato et Salo, ce qui amènerait le gros des garibaldiens au fond d'une trappe inexorable.

Nous verrons un peu plus loin à quoi se borna cette grande combinaison. Pour l'heure notons que dès le 2 juillet après midi, l'archiduc, qui n'avait au reste aucune idée bien arrêtée pour l'emploi, à ce moment-là, du gros de ses forces, fut amené à renoncer à toute offensive ultérieure et à se remettre en défensive. La difficulté de vivre sur le terrain ennemi déjà fortement pressuré par l'armée italienne, de faux indices de retour en avant de celle-ci, enfin de fâcheux télégrammes arrivés de Vienne et du théâtre de guerre de la Bohême, le décidèrent à repasser le Mincio et à rentrer dans le rayon de ses positions fortifiées autour de Sona et Somma Campagna. Le 3 juillet au soir les troupes, après une journée pénible de marche en retraite, prirent les cantonnements suivants :

En première ligne, le 5e corps, de Cavalcasella à Valeggio, avec la cavalerie à sa gauche, vers Quaderni ;

En seconde ligne, le 7e corps à droite à Castelnuovo, Sona, S. Rocco di Palazzolo, et le 9e corps à gauche, à Somma-Campagna et Villafranca ;

Le corps de réserve à Pastrengo, Sandra, S. Giustina ;

Le quartier-général à Cola.

Les retranchements précédemment ordonnés furent complétés, perfectionnés, armés, et toutes les mesures furent prescrites en vue d'une nouvelle et prochaine bataille à accepter sur ce terrain. Des instructions détaillées furent même données à chaque corps d'armée, ainsi qu'aux avant-postes, pour la conduite à tenir dans les diverses éventualités. D'après ces instructions, dès que l'ennemi se présenterait en vue du Mincio, les ponts

de Monzambano, Valeggio, Goito, seraient derechef coupés ; le 5e corps s'avancerait sur les hauteurs de Valeggio, de Monte-Mamaor et de Monte-Vento ; le 7e tiendrait Monte-Torre, Custozza et la Bagolina ; le 9e Staffalo, Somma-Campagna et la Berettara ; le corps de réserve se placerait à Guastalla Vecchia ; la cavalerie au pied des hauteurs, entre Madona della Salute et Madona del Monte ; le quartier-général serait à S. Rocco di Palazzuolo. Des reconnaissances préalables du terrain et des chemins utilisables devaient être effectuées.

C'est dans ces conditions d'une judicieuse et résolue expectative que l'armée de l'archiduc fut informée du désastre de Königgrätz. Cette foudroyante nouvelle n'ébranla pas son moral ; mais il devait naturellement s'ensuivre de notables modifications aux idées et aux projets d'opérations en cours. C'est ce qui eut lieu ; et, pour cette phase critique, mais instructive, des événements en Italie, nous ne pouvons mieux faire, pendant quelques instants, que de laisser textuellement la parole à l'intelligent témoin oculaire qui nous a déjà fourni la plupart de nos renseignements sur l'armée impériale .

« Dans ces circonstances, dit M. le capitaine Hold [1], le manque total d'une réserve stratégique fit sentir aussitôt à l'archiduc commandant qu'il était inévitable que l'armée du sud dût se retirer de la Vénétie, malgré les succès obtenus, pour rétablir le plus possible l'équilibre des forces sur le principal théâtre de guerre.

[1] Page 176 de l'ouvrage déjà cité dans notre Ier vol. : *Geschichte des Feldzuges 1866 in Italien*, mit Benutzung authentischer Quellen, von Alexander Hold, Hauptmann im K. K. Generalstab. — Vienne, Gerold et fils, 1867. 1 vol. in-8o avec 4 cartes.

« Les ordres de Sa Majesté l'empereur ne tardèrent pas en effet à rappeler au nord le plus grand nombre possible des troupes d'Italie.

« Mais qu'adviendrait-il alors à la frontière méridionale de l'empire, où le danger grondait aussi? Comment, quand l'armée du sud ne serait plus là, empêcherait-on l'ennemi d'avancer ses masses non-seulement dans toute la Vénétie, mais encore au-delà et jusqu'au Danube? Soumise à sérieux examen, cette question fut résolue par un avis de l'archiduc Albert tendant à sacrifier la victoire obtenue et à transporter le gros de l'armée du sud sur le Danube, où l'on livrerait une nouvelle bataille décisive. Pendant ce temps, les forteresses de la Vénétie et du Tyrol seraient laissées à la garde de leurs seules garnisons; un corps d'armée placé à l'Isonzo s'efforcerait par tous les moyens sinon d'arrêter la marche d'une armée italienne sur l'intérieur de l'empire, au moins de la retarder assez pour qu'on ait le temps, au nord, de donner une autre tournure aux choses.

« Pour l'exécution de cette idée les mesures suivantes furent proposées :

« Le corps de réserve serait dissous; les 5e et 9e corps recevant chacun une de ses brigades atteindraient au chiffre total de 50 mille hommes, qui marcheraient en deux fractions sur Vienne, le 5e par le Tyrol, le 9e par la Styrie. La 3e brigade du corps de réserve renforcerait les garnisons des places. Le 7e corps se retirerait par la Vénétie conjointement avec le 9e et la cavalerie; arrivé sur l'Isonzo, il y prendrait une position défensive,

et, renforcé de la division de l'Istrie, il contesterait le terrain à l'ennemi.

« Ces propositions ayant aussi été adoptées, elles furent mises à exécution dès le 5 juillet.

« Les forteresses furent avisées d'avoir à s'approvisionner encore pour un 4e mois. Rovigo, Legnago, Mantoue, Peschiera, devaient s'efforcer d'être sans cesse en contact avec l'ennemi par de fréquentes patrouilles et reconnaissances, et faire promptement rapport au commandant en chef. Vérone dut évacuer par chemin de fer sur l'intérieur les magasins de munitions et de vivres pour l'armée, les dépôts d'armes de l'arsenal, ainsi que les malades et les blessés transportables. Dans le Tyrol, tous les ordres furent donnés pour un passage de troupes de 25,000 hommes. Les brigades Benko et Zastavnicovic du corps de réserve vinrent à Vérone, ainsi que, le lendemain, la 3e brigade, colonel Bienerth, précédemment colonel prince de Weimar. Cette brigade, qui devait renforcer le 5e corps, fut cependant expédiée sur Vienne par la Vénétie et le chemin de fer, car elle dut d'abord aller occuper Padoue, pour y couvrir la marche en retraite du 7e corps ; à la place de la brigade Zastavnicovic, précédemment affectée à cette destination, la brigade Welsersheim du 7e corps fut répartie au 9e.

« Le 5e corps étendit ses brigades dans les positions établies pour toute l'armée, de manière à former une arrière-garde aux deux autres corps en retraite.

« Le 7e corps marcha de Castelnuovo à S. Massimo ; le 9e de Villafranca à S. Michele.

« La cavalerie Pulz qui devait marcher par Legnago

et flanquer l'armée du sud, fut portée à Bovolone, ne laissant à la garde du Mincio que le 13e hussards.

« Le même jour (6 juillet) le quartier-général se transféra de Cola à Vérone.

« Les renseignements sur l'ennemi mentionnaient que celui-ci avait 8 divisions sur le Pô moyen et 12 qui étaient encore entre Brescello et Crémone ; mais que de forts détachements traversaient le Pô vers Calto, en même temps que les ouvrages de Borgoforte étaient attaqués par une puissante artillerie. On pouvait présumer que les Italiens se disposaient à suivre de près l'armée autrichienne en retraite et à occuper la Vénétie sur ses talons, avant que la France ait pu envoyer la flotte et le commissaire promis pour la réception de cette province, ce qui opposerait l'autorité du fait accompli aux tentatives de négociations de l'empereur Napoléon. C'était une raison de plus de hâter la marche de l'armée, et d'éviter tout combat, afin d'éviter les pertes de temps.

« Les dispositions furent arrêtées en conséquence, au grand état-major, pour la retraite ultérieure sur la Piave. Dans l'après-midi, les parcs de réserve furent mobilisés, avec ordre de prendre une journée d'avance ; le lendemain matin les troupes suivirent.

« Pour tromper l'ennemi, la brigade Pulz eut à faire, tout en marchant, de grandes démonstrations au sud, vers l'Adige, réquisitions, commandes de logements, etc. pour laisser croire à une concentration aux environs de Badia, avec intention offensive et quartier-général à Montagnana.

« Le 8, l'armée effectua les mouvements suivants :

« 3e et 4e bataillons de pionniers à Vicence ; 9e corps à Lonigo (3 milles) ; 7e à S. Bonifacio (3 milles) ; cavalerie de Bovolone à Bevilaqua par Legnago (3 1/2 milles), avec susdites démonstrations. Quartier-général à Caldiero.

« Le 5e corps resta dans ses positions ; le 13e hussards se porta à Villafranca.

« Le 9 juillet, l'armée marcha jusque derrière le Bachiglione, comme suit :

« 3e et 4e bataillons de pionniers à Castelfranco (4 9/10 milles) ; 9e corps à Lisiera (4 2/10 milles) ; 7e à Vicence (3 8/10 milles) ; cavalerie à Ponte di Barbarano (3 9/10 milles) ; quartier-général à Vicence.

« Le 5e corps évacua la position, la brigade Möring sur Ponton, les brigades Bauer et Piret sur Ambroggio.

« Le 13e hussards marcha sur Caldiero et forma, à dater de ce jour, l'extrême arrière-garde pour la portion de l'armée se repliant sur l'Isonzo, avec l'aide, depuis Vicence, du 10e bataillon de chasseurs, du 7e corps et d'une demi-compagnie du génie. Ces derniers étaient plus spécialement chargés de couper tous les ponts, entr'autres celui de la Brenta, à Fontaniva.

« Le 10 juillet la marche se continua de la Brenta sur la Piave comme suit : les pionniers, le 3e bataillon à Bolpago, le 4e à Trévise ; 9e corps à Castelfranco (4 m.) ; 7e à Cittadella (3 2/10 m.) ; cavalerie par Padoue à Campo d'Arsego (4 m.) ; quartier-général à Galliera ; arrière-garde à Vicence (4 6/10 m.) ; à Padoue se trouvait toujours la brigade Bienerth.

« Du 5e corps les brigades Bauer et Möring marchèrent sur Ceraino, où elles montèrent aussitôt en waggon pour Botzen, tandis que Piret resta en arrière-garde du corps à Ambroggio.

« Les nouvelles de l'ennemi disaient ce jour-là qu'il avait franchi le Pô , mais pas l'Adige ni le Mincio. Sur cette dernière zone il ne montrait que de faibles patrouilles, mais il travaillait à rétablir le pont de Goito. Il n'y avait donc pas d'attaque en perspective pour le lendemain, et comme les troupes, depuis trois semaines au bivouac et très-fatiguées de ces fortes marches par une brûlante saison d'été sur des routes couvertes de poussière, avaient besoin d'un peu de repos, l'archiduc ordonna pour le 11 une pause générale, à l'exception du 5e corps.

« Ce corps continua son mouvement. La brigade Möring arriva à Botzen le 11 ; la brigade Bauer fut embarquée à son tour, et la brigade Piret suivit toujours en arrière-garde sur Ala.

« Comme l'armée allait atteindre la Piave à sa première marche, et que Rovigo ne peut avoir de valeur que comme point d'appui d'un certain noyau de troupes, le commandant en chef ordonna, pour éviter l'éparpillement des forces, l'évacuation de cette place dans la nuit du 10 au 11, après en avoir détruit les ouvrages. Les 8 compagnies de garnison qui s'y trouvaient se replieraient sur la brigade Bienerth à Padoue, en détruisant encore derrière elles les ponts du chemin de fer à Boara et à Stanghella.

« Une attaque contre la Dalmatie n'étant plus guère

probable depuis la cession de la Vénétie, le commandement général de Zara reçut l'ordre de diriger aussitôt quatre de ses bataillons sur Trieste, où ils resteraient à la disposition de la division de l'Istrie.

« Le 10 juillet arriva au grand quartier-général la nomination du feld-maréchal archiduc Albert au poste de commandant en chef des armées d'opération [1], avec un ordre télégraphique à l'archiduc de se rendre aussitôt à Vienne en compagnie de son état-major. L'archiduc prescrivit encore que le 9e corps, à dater du 14 juillet, de Conegliano, serait embarqué pour Vienne en chemin de fer, avec la brigade Bienerth; puis il remit, le 12 juillet au matin, son commandement au lieut.-feld-maréchal Maroicic, et il partit ensuite pour Vienne avec son chef d'état-major, le lieut.-feld-maréchal John, et l'adjudant-général de l'armée; en même temps qu'eux partit aussi le colonel Böck, précédemment brigadier au 9e corps, appelé à un commandement-général en Karinthie, pour y organiser la défense territoriale.

« Le 12 juillet le commandant de place de Legnago télégraphia que des troupes ennemies apparaissaient maintenant aussi en deçà de l'Adige et qu'elles venaient d'occuper Badia en forces.

« L'armée autrichienne reprit alors le mouvement interrompu, en suivant de Castelfranco le chemin abrégé de Montebelluna sur Conegliano, au lieu de la grande route de Trévise. Le 3e pionniers atteignit ce soir-là Conegliano et le 4e pionniers Borgo di Piave, où il jeta un

[1] Nomination dont le bruit courait déjà depuis plusieurs jours dans toute l'Europe. F. L.

pont. Le 9e corps vint à Bolpago (3 8/10 m.); le 7 à Montebelluna (4 3/10 m.); la cavalerie à Istrana (4 7/10 m.); le quartier-général à Montebelluna ; l'arrière-garde à Castelfranco (4 9/10 m.).

« La brigade Bienerth resta jusqu'à midi à Padoue; puis elle monta par échelons dans le chemin de fer pour Trévise en détruisant en partie derrière elle la gare de Padoue. Dans la nuit du 10 les ouvrages et les ponts de Rovigo avaient fort bien sauté en l'air avec d'effroyables détonations, et la garnison s'était repliée sur Padoue, ne laissant aux adversaires que des fortifications réduites en monceaux de décombres.

« Le 13 juillet l'armée marcha derrière la Piave.

« Le 9e corps par Ponte della Priula vint à Tezze (3 3/10 m.), le 7e par le pont militaire de Borgo di Piave (Nerveza) à Sussigana (3 5/10 m.); la cavalerie par Ponte della Priula, derrière le 7e corps, à Mandre (4 m.); le quartier-général à Conegliano. La brigade Bienerth de Trévise à Ponte di Piave (2 9/10 m.), l'arrière-garde à Montebelluna. Celle-ci passa aussi la Piave le 14, sur quoi le pont de Nervesa fut relevé et les ponts della Priula et du chemin de fer préparés par le génie pour être rompus.

« Ce temps fut aussi employé à sauver beaucoup de matériel roulant du chemin de fer de Venise. Un officier de l'état-major général, section des transports en chemin de fer, se rendit à Venise sur une locomotive, il y recueillit 30 machines, plus de 400 waggons, et environ 3000 tonnes de houille, qu'il expédia en sûreté; lui-même avec un dernier train brava sans encombre des

patrouilles ennemies déjà avancées aux alentours de Mestre. Là-dessus le 15 au soir le pont de bois de Ponte della Priula fut incendié, et l'on fit sauter trois piliers et douze arches du beau viaduc du chemin de fer.

« L'armée autrichienne était ainsi arrivée jusque derrière la Piave, sans que l'ennemi se soit fait apercevoir. Le 15 au matin seulement, avant la destruction des ponts, quelques faibles patrouilles de cavalerie apparurent et escarmouchèrent contre des hussards du 9e corps. Les communications télégraphiques avec Mestre furent interrompues dès le 15 au matin, quoiqu'on pût toujours correspondre avec Mantoue.

« Heureusement la Piave avait assez d'eau pour ne pouvoir être passée à gué. Le 7e corps pouvait donc tenir assez longtemps derrière cette ligne de défense et espérer d'y retenir l'ennemi au moins jusqu'à ce que tout le 9e corps fût embarqué. On renforça en même temps les défilés de Malborghetto et de Predile par des pièces retirées de Castel d'Udine.

« Il n'avait pas échappé à l'état-major qu'aucune des petites gares entre Udine et Trevise n'était aménagée pour l'embarquement des grandes masses de troupes et de leur matériel ; en conséquence les brigades du 9e corps furent mises en marche et échelonnées le long du chemin de fer, dès Conegliano à Codroipo, pour les répartir sur plusieurs stations d'embarquement. Ainsi il fut possible de faire partir le même jour, 16 juillet, de Pordenone la brigade Kleudgen (précédemment Böck), de Casarsa la brigade Welsersheim (répartie maintenant au 9e, comme il a été dit plus haut), de Codroipo la brigade Weckbeker,

tandis que la veille au soir la brigade Kirchsberg avait déjà pu s'embarquer à Conegliano.

« Le 17 juillet la brigade Bienerth monta aussi en waggons pour aller rejoindre sur le Danube le 5e corps auquel elle était répartie.

« Le 7e corps d'armée et la cavalerie se replièrent de la Piave au fur et à mesure de l'embarquement du 9e corps, et atteignirent l'Isonzo, le 20 et le 21 juillet, vers Gorizia, après avoir détruit, le 18, les ponts du Tagliamento (du grand viaduc du chemin de fer on ne fit sauter qu'un pilier). La brigade de Töpli avait été envoyée déjà le 12 par le lieut.-f.-maréchal Maroïcic à Udine pour obliger la ville aux livraisons nécessaires auxquelles elle se refusait; cette besogne achevée la brigade Töpli suivit la marche du 7e corps sur l'Isonzo. Là étaient aussi arrivés, le 16 juillet, les quatre bataillons appelés de la Dalmatie ; deux furent donnés à la brigade Hayduk et deux à la brigade Dahlen (précédemment Scudier.)

« Dans les entrefaites le 5e corps avait poursuivi sans relâche sa marche à travers le Tyrol ; la brigade Piret, aussi embarquée en chemin de fer à Ala pour Botzen, avait rallié le gros à ce dernier point et de là tout le corps avait franchi en trois jours les cinq étapes qu'on compte ordinairement jusqu'à Innsbruck à travers le Brenner. [1] Arrivé à Innsbruck du 14 au 17 juillet, le 5e corps fut aussitôt mis en chemin de fer pour le Danube par Salzburg ; il arriva à St-Polten entre le 17 et le 19, d'où il fut bientôt après appelé à Vienne.

[1] Aujourd'hui le chemin de fer du Brenner est en exploitation ; en 4 heures on fait le trajet de Botzen à Inspruck.

« La tête du 9e corps atteignit Vienne le 17, et le 20 tout le corps y était rassemblé.

« De la cavalerie de Pulz le 11e hussards fut laissé à l'armée du Sud, tandis que le 2e hussards suivit le 9e corps et le 12e houlans, le 5e corps par voie ferrée. Le reste de la brigade, à savoir le 3e et 13e hussards et le 13 houlans, partirent le 15 par la route ordinaire pour Willach, où ils arrivèrent le 22. Là ils prirent le chemin de fer pour la Basse-Autriche, et ils arrivèrent le 26 à Böslau. »

Le 16 juillet toutes ces troupes avaient quitté la Vénétie. Il ne restait plus dès lors sur le théâtre méridional de la guerre qu'une centaine de mille Autrichiens, soit environ 45 mille hommes dans les places, 18 mille dans le Tyrol, 36 mille à l'armée du sud proprement dite.

Cette dernière fut répartie comme suit :

Commandant en chef : lieut.-feld-maréchal baron Maroïcic. Chef d'état-major : colonel Gurau ; sous-chef : colonel baron Rueber.

Brigades colonel Hayduk, colonel Dahlen, colonel Töpli, général Wagner, avec le 11e hussards et deux batteries de réserve, soit 28,400 hommes en 31 1/2 bataillons, 4 escadrons, 6 batteries, le tout formant le corps mobile de l'Isonzo.

Brigades colonel Böck en Carinthie, général Rudolph à Pola, général Pesié sur le littoral croate, soit 8,400 hommes, en 10 bataillons, 1 escadron, 2 batteries.

C'est contre ces forces que le général Cialdini s'était mis en campagne et avait débuté avec la promptitude

qu'on sait. Le 11 juillet, on se le rappelle, il avait occupé Rovigo sur les talons de l'arrière-garde ennemie, et il y avait fait son entrée au milieu des débris encore fumants que les Autrichiens avaient laissés à cette ville pour prendre congé d'elle.

Cialdini porta aussitôt ses troupes au-delà de Rovigo, dans la direction de Padoue et Vicence, fort désireux d'entamer tout ou partie de l'armée en retraite. Mais il ne put se procurer cette satisfaction, car les Autrichiens avaient deux à trois journées d'avance, et l'on a vu plus haut qu'ils marchaient à pas allongés et soutenus. Le 14 il occupa Padoue, le 15 Vicence, et il s'avança immédiatement vers la Piave.

Cette marche, aussi rapide que régulière, malgré de nombreux obstacles, prouvait la haute aptitude de mobilité des troupes italiennes ; sans nul doute elle serait fort instructive, au point vue technique, à suivre dans ses menus détails. Malheureusement ceux-ci, dépourvus du dramatique fourni par les combats, et d'ailleurs écrasés sous le bruit des événements plus graves de la scène politique, n'ont pas encore été jugés dignes de la publicité, à notre connaissance au moins. Nous regrettons donc de ne pouvoir donner ici l'itinéraire du 4e corps d'armée italien, de l'Apennin à la Brenta, comme nous l'eussions désiré, et comme nous avons pu le faire plus ou moins pour l'armée autrichienne.

Pendant que Cialdini pénétrait ainsi au cœur de la Vénétie, sur ses derrières l'autre portion de l'armée et le grand état-major n'étaient pas restés dans l'inaction. Le roi Victor-Emmanuel avait décidé de faire seconder

l'opération par un mouvement en avant du reste des forces. Les 1er et 3e corps en première ligne, quitteraient leurs positions de l'Oglio, le 10, et ils seraient suivis bientôt du 2e corps et de la cavalerie de réserve. Après quelques démonstrations vers le Mincio toutes ces troupes fileraient par leur droite vers le Bas-Pô, qu'elles traverseraient deux fois, pour suivre les traces de Cialdini ; Ferrare leur fut donné comme premier rendez-vous.

Le 3e corps se rassembla d'abord entre Isola Dovarese et Dena, le 10, passa le Pô à Casalmaggiore, marcha sur Parme, d'où, partie en chemin de fer, partie sur la route ordinaire, il se dirigea sur Ferrare. Le 15 au soir, il était à peu près entièrement concentré dans cette dernière localité, et dès le lendemain il commença à être acheminé sur le Padouan par Pontelagoscuro.

Le 1er corps suivit le précédent dès Pontevico avec les intervalles voulus. Le 2e vint ensuite.

Le 11, le roi quitta son quartier-général de Torre dei Malamberti, et l'établit, le 12, à Ferrare.

La plupart des fantassins fut embarquée en chemin de fer, tandis que l'artillerie, la cavalerie, les parcs, soit environ 7 mille voitures, prirent la route par Casalmaggiore, Guastalla, Mirandola et Bondeno. En une huitaine de jours, ce vaste mouvement improvisé d'environ 130 mille hommes sur une distance d'environ 150 kilomètres fut presque complètement effectué, ce qui donne une autre preuve de la remarquable facilité avec laquelle l'administration italienne sait faire mouvoir des masses considérables. Assurément une armée qui peut

compter sur de telles facultés de la part des autorités préposées aux transports, possède un sûr et précieux élément de force.

En même temps une autre importante besogne avait été menée par l'état-major suprême, à savoir celle d'une nouvelle répartition générale de l'armée et de ses états-majors, au moins pour les unités supérieures. Une telle tâche, par sa nature même, est toujours une des plus épineuses qui puisse incomber à un gouvernement ou à un généralissime quelconque, vu le tourbillon de vanités excitées et de susceptibilités blessées qu'elle ne manque jamais de soulever, soit par ses classifications, soit par ses dénominations. Deux antagonistes vieux comme le monde, la faveur et le droit, le choix et l'ancienneté, se livrent trop souvent à cette occasion de rudes batailles, au plus grand détriment de l'armée, et trop souvent aussi la victoire reste à l'intrigue. Un gouvernement sage évitera donc ces remaniements le plus possible, devant l'ennemi surtout, et, s'il ne peut les éviter, il ne les basera, sauf raisons majeures, que sur les droits de l'ancienneté ou sur des titres incontestables et incontestés, en ce qui concerne le personnel des états-majors.

Dans le cas particulier toutefois, un remaniement était forcé par les circonstances mêmes du présent et par la nécessité de sortir d'une faute précédemment faite. Outre diverses lacunes à combler, on ne pouvait plus appeler le commandement de Cialdini de son nom, trop rapetissé dès l'origine, de *corps* d'armée ; c'était bien en fait une *armée*, au double point de vue de l'effectif et de la mission, qu'il avait toujours commandée, et la chose était

devenue de plus en plus patente depuis la reprise de l'offensive sur le Pô. Il fallait, par conséquent, remettre à Cialdini son vrai titre avec toute sa compétence, et la chose pouvait être d'autant plus opportune que, tout en offrant une juste réparation au chef du 4e corps, elle servirait aussi, par la diminution proportionnelle du commandement laissé à Lamarmora, de satisfaction donnée aux plaintes d'un certain public impitoyable contre l'infortuné vaincu de Custozza.

C'est dans cet excellent esprit que l'état-major suprême procéda à sa nouvelle répartition générale ; il fit lui-même deux parts, une modeste pour lui et une brillante pour le général Cialdini. Ce dernier commanderait dorénavant *l'armée d'expédition*, et celle-ci serait forte de cinq corps d'armée, soit 14 divisions. Lamarmora, toujours chef d'état-major général, commanderait en outre *l'armée d'occupation*, composée seulement de deux corps et de réserves. Un huitième corps serait encore formé.

Quant aux opérations liées à tous ces arrangements, les circonstances elles-mêmes les dictaient. Cialdini poursuivrait à outrance l'armée autrichienne jusqu'au-delà des Alpes, jusque sur le Danube, s'il le pouvait ; en tout cas il tiendrait les limites de la Vénétie, soit la ligne de l'Isonzo vers Trieste, les abords de Trente dans le Tyrol. Lamarmora le seconderait en assiégeant ou observant les forteresses et en prenant possession de la province. Garibaldi occuperait tout ce qu'il pourrait du Tyrol ; la flotte de Persano détruirait le plus possible de sa rivale de l'Adriatique, elle attaquerait Lissa ou Pola pour ap-

peler l'amiral Tegethoff hors de sa station protectrice du canal de Fasana.

Tout cela se ferait immédiatement, promptement, vivement, pour lutter de vitesse et de profits contre l'issue prochainement prévue des négociations pacifiques. C'est au moins ce que la Prusse demandait ardemment ; elle reprochait même avec amertume que l'armée italienne n'eût pas encore envahi le territoire intérieur de l'empire, et que la flotte autrichienne menaçât toujours les mers.

Pour activer les mesures et les plans sus-indiqués, un grand conseil de guerre fut réuni et présidé par le roi Victor-Emmanuel, le 14 juillet, à Ferrare. Les assistants, au nombre desquels figuraient entr'autres les généraux Lamarmora et Cialdini, ainsi que les ministres de la guerre, de la marine et des affaires étrangères, furent unanimes à sanctionner ce qui avait été déjà préparé et à recommander l'énergie dans les futures opérations.

Quant aux affaires diplomatiques, le Conseil décida de n'entrer dans aucun arrangement avec l'Autriche, auquel la Prusse n'adhérerait pas et tant que les conditions offertes ne seraient pas pleinement conformes à la dignité nationale. Cette réserve voulait dire assez clairement que l'imbroglio de la cession de la Vénétie à la France et de sa rétrocession par la France à l'Italie n'était guère au goût des Italiens, et cela se comprend. On comprend aussi qu'à cause de l'humiliant détour imposé à la solution de la question vénète, ils tinssent doublement à l'occupation par leurs troupes de tout le sol de la province, et même de quelque chose au-delà.

Le 16 juillet un ordre-général fixa, sur les bases énumérées plus haut, la répartition nouvelle comme suit :

Armée aux ordres directs de Sa Majesté, avec le général d'armée Lamarmora comme major-général.

II[e] corps, général Cucchiari ; divisions Cosenz 6[e], Govone 9[e], Longoni 19[e].

III[e] corps, della Rocca ; divisions Ferrero 4[e], Angioletti 10[e], prince Humbert 16[e].

Corps de réserve, Mignano (1) ; divisions Balegno 21[e], Cusani 22[e]; brigade de cavalerie Revel.

Division de cavalerie de ligne, général Griffini, brigade de cavalerie légère ; 6 batteries de réserve, 11 compagnies du génie.

Corps des volontaires de Garibaldi, soit cinq brigades volontaires, renforcées de 4 bataillons de bersagliers, de 4 batteries, de 1 compagnie du génie et de 1 compagnie d'infirmiers de l'armée, et d'une demi-brigade de gardes nationaux mobiles de la Valteline, dite légion du colonel Guicciardi.

Armée d'expédition. Commandant en chef : général d'armée Cialdini.

Chef d'état-major : général Piola-Caselli ; sous-chef : lieutenant-colonel Minonzi.

I[er] corps, lieut-général Pianelli ; division Revel 1[re], Bossolo 2[e], Campana 5[e], brigade de cavalerie Aribaldi-Ghilini, 1 régiment lanciers, 1 chevau-légers.

(1) Ce corps fut composé de quarante-un 5es bataillons d'infanterie et de cinq 9es bataillons de bersagliers, avec des 6es escadrons de cavalerie tirés des dépôts. Sa formation, ainsi que celle de 20 nouvelles batteries de réserve, fut déjà terminée vers le milieu d'août.

IVe corps, Petiti, divisions Bixio 7e, Cugia 8e, della Chiesa 18e, brigade de cavalerie Pralormo.

Ve corps, Cadorna; divisions Casanova 11e, Ricotti 12e, Mezzacapo 13e; brigade de cavalerie La Forest.

VIe corps, Brignone; divisions Chiabrera 14e, Medici 15e, Franzini 20e; brigade de cavalerie de Barral.

VIIe corps, de Sonnaz M.; divisions Sacchi 3e, Gozzani 17e; brigades de cavalerie Poninski et Piola.

Douze batteries de réserve; 13 compagnies de place et de pontonniers; 4 compagnies du génie.

Au moment où cet ordre général fut émis, l'armée d'expédition formait déjà une longue file d'hommes et de voitures de guerre du Pô à la Piave par Padoue; quatre des divisions qui devaient en faire partie n'avaient pas encore passé le Pô, deux autres étaient en train de le franchir. Les réserves et les états-majors des nouveaux corps d'armée étaient dans le même cas. Cialdini ne perdit pas son temps à les attendre; il poursuivit sa marche sans désemparer, en procédant, chemin faisant, à l'organisation qui lui était prescrite.

Cette double opération, conduite avec la vigueur et le savoir faire propres à Cialdini, mérite à tous égards une mention un peu circonstanciée, et comme elle a été remarquée par les auteurs italiens, nous sommes heureux de pouvoir la rapporter d'après l'ouvrage du major Corvetto déjà cité dans notre premier volume.

« Les divisions 11e, 12e, 13e, dit le savant officier italien, qui cheminaient les premières et qui étaient de l'ancien IVe corps d'armée, eurent ordre dans la nuit du 20 au 21, de constituer le nouveau Ve corps aux ordres du gé-

néral Cadorna et de continuer leur marche avec toute la rapidité possible. La brigade de cavalerie La Forest, qui les précédait comme avant-garde de l'ancien IVe corps, eut aussi ordre de redoubler de célérité. Cette brigade composée pour le moment de trois régiments, lanciers Victor-Emmanuel, lanciers Florence, et chevau-légers Montferrat, se maintint toujours en avant d'une à deux journées. Le 17 elle était à Mirano, d'où elle détacha deux reconnaissances, une sur Mestre, une sur Trévise. Le 18 elle rentra dans cette dernière ville et le 20 à Ponte di Piave.

« Les divisions 14e, 15e et 20e, qui étaient le 20 à Villannova, Limena et Reschigliano, composèrent le VIe corps sous les ordres de Brignone, dont le quartier-général vint le 21 à Assegiano (petit village entre Mirano et Mestre). Ce VIe corps, sauf la 5e division, s'avança derrière le Ve corps, par la grande route de Noale et Trévise. Quant à la 15e division, Medici, elle eut l'ordre, le 20 au soir à Limena et comme elle allait rejoindre les deux autres divisions du corps vers Trévise, de se porter à marche forcée contre Trente par le val Sugana.

« Le Ier corps se trouvait le 21 entre Mirano et Salzano, il marcha simplement sur Trévise.

« Le VIIe corps (corps de réserve) se forma le 21 à Santa Maria di Sala, avec les 3e et 17e divisions, deux brigades de cavalerie et la grande réserve d'artillerie, et il s'avança dans la même direction que les corps précédents.

« Le IVe corps, Petiti, ferma la marche. Il se forma aussi le 21 à San Michele delle Badesse, près de Campo

Sampiero où il s'arrêta deux jours. Le 24 la division de Cugia, faisant partie de ce corps, s'établit à Carpenedo, en observation contre les sorties possibles de la garnison de Venise, et elle resta là jusqu'à l'armistice.

« Le quartier-général de Cialdini se transporta le 22 de Padoue à Trévise.

« Le 23 Cadorna était à S. Michele di Latisana sur le Tagliamento, Brignone sur le Tagliamento, Pianelli à S. Biagio di Calalla avec les 2e et 5e divisions (la 1re étant encore un peu en arrière), de Sonnaz à Trévise, Petiti à Noale. La brigade de cavalerie La Forest passa le Tagliamento à midi à Latisana et campa le soir près Mozzano sur le torrent Cormor.

« Le 24 Cadorna s'avança sur S. Giorgio di Nogara, Brignone à Pramaggiore, Pianelli à Motta sur la Livenza, de Sonnaz sur la rive gauche de la Piave vers Roncadella, Petiti à S. Giuseppe près Trévise, la division Revel du Ier corps et une brigade de cavalerie arrivèrent à Trévise et S. Lazarro. La brigade La Forest toujours d'avant-garde, alla camper à Castions di Strada, grosse bourgade à 10 kilomètres à l'ouest de Palmanova. Le quartier-général se porta à Villa Mandolfo, à 3 kilomètres de Trévise.

« Jusque-là la marche s'était effectuée sans aucune rencontre, et il n'y avait pas eu lieu d'en attendre puisqu'on savait le gros de l'ennemi tout occupé à courir au secours de l'armée du nord. Aussi les corps d'armée avaient pu marcher l'un derrière l'autre à plus d'une demi-journée de distance.

« Mais la place de Palmanova avait une garnison d'en-

viron 4 mille hommes, et au-delà du Torre campait le VIIe corps autrichien sous le lieut.-feld-maréchal Maroïcic, renforcé de la plus grande partie des troupes précédemment affectées à la défense de l'Istrie et du Littoral. Cela faisait en tout une quarantaine de mille hommes bien établis sur l'Isonzo, entre Gorizia, Gradisca, Cormons et Romans. Une forte garnison tenait en outre le fort de Malborghetto au défilé de la Ponteba.

« Il convenait dès lors à nos corps d'armée de se rapprocher davantage, de former un front de marche plus étendu, en un mot de se préparer à la bataille au cas où l'ennemi en eût l'intention.

« En conséquence le général Cialdini ordonna à Brignone de se porter avec ses deux divisions à Udine pour y être le 26 ; à Cadorna de tourner autour de Palmanova pour gagner Bicinicco et Lavariano. Pianelli dut s'avancer à Talmassons, sur la route de Codroipo à Palmanova, faisant seconde ligne au corps de Cadorna, tout en étant à même de soutenir Brignone. Petiti et de Sonnaz durent accélérer autant que possible leur marche, et le 26 ils campèrent le premier à Pramaggiore, le second à S. Vito. Les brigades de cavalerie qui suivaient la grande route par Conegliano et Pordenone, arrivèrent le 26, celle du Ier corps à Paderno, celle du VIe à Orsaga, celle du IVe à Podernone, Poninski à Pozzo et à Goricizza près Codroipo.

« Le quartier-général de Cialdini se transféra, le 26, de Villa Mandolfo à Pradamano sur la droite du Torre.

« La brigade La Forest, qui, comme nous l'avons dit, était le 24 à Castions della Strada, en partit peu après

minuit pour Trevignano, où elle devait rallier 6 bataillons de bersagliers et 3 batteries pour se porter ensuite sur Versa rapidement et s'emparer du pont sur le Torre. Cette prise offrirait l'avantage de couper les communications de la place de Palmanova et d'assurer un débouché sur Gradosca et Trieste.

« La brigade arriva au rendez-vous fixé à 7 heures du matin, après une rapide et pénible marche. Mais les bersagliers et les batteries, qui, partis de S. Giorgio di Nogara, avaient un chemin plus long, ne purent arriver à Trevignano qu'après 8 heures; ils étaient en outre très-fatigués, ayant marché presque sans relâche pendant 72 heures consécutives.

« Malgré cela, à 10 heures du matin, la colonne se mit en route sur Versa, en trois sections principales, chacune d'un régiment de cavalerie, de deux bataillons de bersagliers et d'une batterie. En tête marchait le régiment de lanciers de Florence.

« Avant d'arriver au carrefour de la route d'Udine et de celle de Palmanova à Gradiscane et Monfalcone, notre avant-garde donna sur celle d'une colonne ennemie paraissant dirigée de Palma sur Gradisca.

« Nos lanciers, très-désireux de combattre, s'élancèrent sur la tête de colonne autrichienne et la forcèrent à une retraite précipitée. Renforcée bientôt d'un autre détachement venant de Versa, elle fit front et prit à son tour l'offensive, pensant sans doute n'avoir devant elle qu'un simple détachement italien. Mais nos lanciers ne lui donnèrent pas le temps de prendre ses aises. Ils fournirent des charges répétées sur la grande route,

battue cependant par les feux d'artillerie ennemie, ainsi que par des tirailleurs embusqués dans les fossés. Les bersagliers entrèrent en ligne à leur tour, et, rivalisant d'élan et de bravoure avec nos lanciers, ils tombèrent à travers champs sur le flanc de l'ennemi et le forcèrent à se replier sur Versa. Celui-ci en se retirant mit le feu au pont sur le Torre; mais cela n'arrêta pas nos bersagliers, qui franchirent la rivière à gué et poursuivirent les Autrichiens jusqu'au torrent de Indrio.

« Là, un parlementaire vint notifier la suspension d'armes, et la colonne La Forest prit son camp près de Versa, inconsolable de voir cesser les hostilités. La rencontre de Versa lui coûta environ 70 hommes, tant tués que blessés et prisonniers; les pertes de l'ennemi furent du triple. » [1]

Tout ne fut pas terminé sur cette zone par ce premier armistice de 8 jours; au contraire il s'y produisit encore plus tard d'intéressants mouvements de troupes. Mais nous devons quitter maintenant cette portion du théâtre de la guerre du sud, pour passer à d'autres sections de ce même théâtre, puis à celui de l'Allemagne, et retourner enfin au quartier-général prussien, où toutes les questions pendantes, y compris celle des opérations en cours, touchaient à leur dénouement par voie diplomatique.

Nous aurons entr'autres à examiner les opérations se-

(1) *La campagna del 1866 in Italia.* Note et documenti, con carte et piani. — Florence et Turin 1867. — Capone et Comp., éditeurs, 1 vol. in-8°, pages 171-175.

condaires italiennes sur terre, c'est-à-dire celles dirigées contre les ouvrages de Borgoforte et contre le Tyrol; puis les opérations sur mer, qui nous conduiront les unes et les autres à des événements militaires d'un haut intérêt à divers égards.



CHAPITRE XIX.

Opérations secondaires en Italie. — Siége et reddition de la tête de pont de Borgoforte. — Les Garibaldiens dans le Tyrol, la division Medici dans le Trentin. — Combats de Vezza, de Monte-Suello, de Caffaro, de Condino, de Bececca, de Spondalunga, de Priomolano, de Borgo, de Caldezzona, du lac de Garde. — Observations.

Nous avons vu au précédent chapitre (page 37) que la division Mignano avait été laissée, le 5 juillet, devant Borgoforte pour entreprendre les travaux réguliers de siége contre cette double tête de pont.

Son parc de siége se composa, au bout de quelques jours et après diverses mutations, de 74 pièces de gros calibre rayé, dont 50 de 16 liv. et 24 de 40 liv.; d'abord sous le commandement du colonel Balegno, il passa, dès le 8 juillet, aux ordres du major Nagle, secondé des majors Giovanetti et Anghera, avec 4 compagnies de desservants et un détachement de pontonniers.

Le génie, aux ordres du major Gené, compta 4 compagnies, commandées par le major Guaraschi.

Le 6 juillet, et encore en compagnie du colonel Balegno appelé le soir au gros de l'armée, l'état-major du général Mignano fit une reconnaissance des abords de la

place, ainsi que des meilleurs points d'attaque et des emplacements des parcs. Le grand parc fut établi à Suzzara, et la ligne des batteries le long du petit canal Zara, qui forme comme un avant-fossé tout autour du fort Motteggiana. Déjà le 5 au soir, le général Mignano avait établi sa ligne d'avant-postes le long et en avant des digues de Zara.

Le 8 juillet le front d'attaque fut reconnu plus en détail et déterminé le long du Pô et du Zara, depuis Bosco-Albini à gauche jusqu'à Villa Saviola à droite, par Sailetto. Il dut compter 8 batteries, dont 4 au centre essentiellement contre le fort Motteggiana, deux à gauche contre Rocchetta, et deux à droite contre Bocca di Ganda. Ces quatre batteries des ailes battraient aussi la gorge de Motteggiana et le bac.

Les travaux de pelle, de pioche, de gabionnage, de sacs à terre furent aussitôt entrepris. Les batteries ne tardèrent pas à se dessiner. Commencées ordinairement par le génie, elles passèrent ensuite à l'artillerie pour l'achèvement et pour l'armement. L'ennemi ne troubla les travailleurs, très-adroits du reste, que par quelques volées peu meurtrières. Le 16 au soir les 74 pièces des assaillants étaient en place, et tous les arrangements accessoires terminés. Aussi l'ordre fut donné de démasquer les batteries pour le 17 de bon matin.

Ce jour-là ce furent les forts qui ouvrirent les feux. Ils tirèrent dès l'aube sur deux batteries qui leur apparaissaient soudainement, car elles étaient comme surgies de terre pendant la nuit, tant leur construction avait été habilement effectuée. La canonnade devint bientôt gé-

nérale et formidable. Elle ne fut pas moins efficace de la part des pièces italiennes, qui fournirent des coups mesurés et bien ajustés. Leur tir, conformément au règlement, était de 6 coups par heure pour le 40 liv. et de 8 pour le 16 liv., pendant le jour, et, pendant la nuit, de 2 coups par quart-d'heure dans chaque batterie.

Vers 10 1/2 heures du matin, le feu de Motteggiana se ralentit déjà, et à 11 1/2 heures il cessa totalement. Le tir fut néanmoins continué contre ses décombres.

Sur les ailes la lutte fut plus soutenue, ainsi que de la part du fort Magnaguti, qui n'était du reste battu qu'accessoirement. Mais vers 5 heures le feu de Rocchetta diminua ; Bocca l'imita une heure plus tard et tous les deux s'éteignirent aussi vers 8 heures.

Après deux heures de repos dans les batteries assiégeantes, employées d'ailleurs aux réparations, aux réapprovisionnements et au relevé des desservants, le feu recommença à 10 heures, et fut maintenu lentement toute la nuit.

A l'aube du 18 les deux forts de Rocchetta et de Bocca sautèrent en l'air presque au même moment, et des habitants accourus apprirent que cette explosion n'était que l'adieu de la garnison à la place. Elle avait évacué les ouvrages pendant la nuit, après y avoir attaché ses mines, qui ne jouèrent qu'aux deux fortins des ailes. Mignano occupa immédiatement la position, où il recueillit 76 bouches à feu et du matériel, la plupart en pitoyable état. Il avait été tiré sur Borgoforte pendant ces 24 heures 6593 coups, dont 1898 de 40 liv. et 4635

de 16 liv. Il avait été employé aux batteries 407000 sacs à terre.

Les dégâts furent considérables au fort Motteggiana, et minimes aux ouvrages assiégeants qui avaient tiré avec un calibre supérieur à une distance moyenne d'environ 1500 mètres. La plus grande distance fut de 3100 mètres, la plus courte de 1350.

Les pertes en hommes furent d'une trentaine de tués et blessés dans les batteries italiennes ; celles des Autrichiens, sur une garnison d'environ 1500 hommes, furent d'une centaine d'hommes, tant tués que blessés.

Ensuite de ce prompt et satisfaisant résultat, le parc de grosse artillerie de Mignano et une portion de ses troupes furent appelés à Ferrare le 19, pour être prêts à rejoindre, cas échéant, le gros de l'armée.

Transportons-nous maintenant des marais du Mantouan aux pics du Tyrol, pour vouer quelques instants aux opérations du général Garibaldi et de ses vaillants volontaires.

On se rappelle que ce corps d'armée tout spécial se composait de cinq brigades, avec quelques renforts détachés de l'armée régulière. Cela devait faire en tout, d'après les rapports officiels, une quarantaine de mille hommes. Mais ces détachements de l'armée n'avaient pas tous rejoint au commencement de juillet ; bon nombre de volontaires n'étaient pas encore effectivement sous les armes ; d'autres n'existaient que sur le papier, et le chiffre total des combattants ne montait guère qu'à 20 mille, d'après des rapports que nous avons tout lieu

de croire authentiques [1]. Ces troupes, pleines d'élan et de patriotisme, étaient dévouées corps et âme à leur illustre chef, et, conduites et électrisées par lui personnellement, elles l'eussent suivi au bout du monde sans souci d'aucun péril. Sous les autres rapports toutefois elles laissaient beaucoup à désirer ; leur instruction, leur discipline, leur armement, leur équipement, et tous les accessoires de campagne, si importants pour de jeunes troupes, étaient en souffrance et fort inférieurs à ceux du moindre régiment de l'armée régulière. Surpris au beau milieu de son organisation et des premières reconnaissances aux environs de Rocca d'Anfo, dans le val d'Idro, par les événements du 24, le gros des volontaires avait dû, comme nous l'avons déjà dit, se replier sur Lonato et Brescia, pour couvrir cette dernière ville.

Mais dès que la première impression de l'échec du 24 fut passée, et dès surtout que l'armée italienne se prépara à une nouvelle offensive, les garibaldiens furent les premiers à se lancer en avant de leur propre autorité ; ils se répandirent de nouveau vers le lac de Garde et vers les hautes vallées qui y aboutissent du côté du nord-ouest, en vue de tendre sur Riva et sur Trente. Le 3 juillet ils étaient déjà en pleine activité offensive, et nous dirons tout-à-l'heure plus exactement sur quels points ils devaient agir.

D'autre part on se rappelle que l'archiduc Albert, le 1er juillet, c'est-à-dire au moment où il essayait de dé-

[1] M. Rustow, ancien général de Garibaldi, évalue, dans son ouvrage sur la guerre de 1866, le nombre des volontaires combattants à un chiffre encore plus bas, trop bas à notre avis, soit à 12,000 hommes.

boucher de Peschiera vers la Chiese, avait ordonné au commandant de la division du Tyrol de procéder à une offensive dans la direction de la Lombardie, de Brescia particulièrement, offensive qui devait se coordonner avec celle du 5e corps autrichien par Rivoltella et Lonato. Nous savons déjà que cette dernière ne put aboutir. Voyons ce qu'il en fut de la première, appelée à mettre aux prises Garibaldi et le maréchal Kuhn, c'est-à-dire deux généraux également aptes, chacun dans son genre, à la guerre de montagne.

Le général autrichien avait sous son commandement une trentaine de mille hommes, mais fort différents de qualité. Il avait une forte brigade de troupes régulières, soit les régiments d'infanterie n°s 11 et 59, et les 2/3 du beau régiment des chasseurs-empereur, avec une batterie de montagne, une batterie de fusées et un escadron. Toutes ces troupes, depuis longtemps en garnison dans le Tyrol, ainsi que Kuhn lui-même et son état-major, connaissaient bien le pays.

Elles étaient en outre renforcées de 53 compagnies locales, carabiniers pour la plupart, de 1re et 2e levée, d'environ 100 hommes chacune, et d'une centaine de détachements de landsturm plus ou moins organisés, mais pouvant défendre convenablement leurs défilés et quelques postes spéciaux. D'où il résultait qu'on peut classer les forces de Kuhn en une vingtaine de mille hommes de troupes de campagne et le reste de réserves plus ou moins sédentaires.

Pour comprendre et apprécier la manière dont le général Kuhn disposa ses forces, il faut se rappeler ce que

nous avons dit précédemment [1] de cette portion du théâtre de la guerre, et noter qu'il avait surtout à couvrir, au début, la vallée du Haut-Adige et plus particulièrement les abords de Trente, de Botzen, du côté de l'ouest et du sud-ouest, tandis que du côté du Bas-Adige et de l'est il était lui-même protégé par le quadrilatère et par le gros de l'armée.

Rappelons encore pour plus de clarté et en ajoutant quelques détails que la région de Trente à Botzen est accessible du côté de la Lombardie par quatre voies principales, dont la plus importante, formant la vraie ligne d'opérations de l'un et de l'autre camp, est la vallée de la Chiese, par le lac d'Idro et Rocca d'Anfo, Lodrone, Darzo, Daone, puis de là à travers le col de Roncone ou de Bondo, la vallée des Giudicaria par Tione, menant ensuite à Trente par Stenico, par Alle Sarche, Vezzano et le défilé de Vela.

De cette excellente voie s'en détache vers l'est, dès Darzo et Storo, une autre de premier ordre par le val d'Ampola, puis par le col de Tiarno et le val de Ledro, sur Riva ; et de ce port du haut lac de Garde se détache au nord une grande route sur Trente rejoignant la précédente à Alle Sarche, et une autre vers l'est par le val Loppio rejoignant la vallée de l'Adige et le chemin de fer à Roveredo.

Ces deux lignes convergentes et assez rapprochées, Chiese-Giudicaria-Tione-Trente et Chiese-Ampola-Ledro-Riva, avec quelques-unes de leurs vallées adjacentes,

[1] Vol. I, page 121.

ouvraient donc aux uns et aux autres d'importants débouchés, et elles furent en fait le théâtre des principales opérations.

Les deux autres lignes, plus à l'ouest et à de trop grandes distances pour se relier facilement entr'elles et avec les précédentes, sont celles bien connues des cols du Tonale et du Stelvio, qui, vu la courte durée de la campagne, ne servirent qu'à des affaires de détachements ou à des projets inexécutés. Entre ces quatre lignes il existe plusieurs communications latérales qu'il serait fastidieux d'énumérer ici.

Dès le début des hostilités le général Kuhn avait réparti ses forces en six colonnes mobiles, soit une sur chacune des quatre voies que nous venons d'indiquer, et deux plus fortes en réserve ; chacune d'elles fut appuyée de quelques ouvrages plus ou moins considérables, blockhaus et fortins, gardés en partie par des troupes locales.

Sa répartition, qu'on peut cette fois appeler assez justement du nom d'*ordre bataille,* fut la suivante :

A sa droite, dans le Vintschgau, à Latsch, Glurns, Mals, etc. et au Stelvio, la demi-brigade du major Metz, soit 12 compagnies d'infanterie et 1/2 batterie de fusées, ayant un fort de 7 pièces à Gomagoï, et un blockhaus en avant de Trafoï.

Dans la vallée de Sulzberg, de Sole et au Tonale, particulièrement à Malé, la 1/2 brigade du major Albertini, soit 13 compagnies d'infanterie, une section de cavalerie de 30 hommes et 1/2 batterie d'obusiers de montagne, avec un fort de 13 pièces à Strino dans le vallon de Sole.

Dans la vallée des Giudicaria et plus spécialement à

Tione, la 1/2 brigade du lieutenant-colonel Höffern, de 13 compagnies, une section de cavalerie et 1/2 batterie de fusées, avec un fort de 13 pièces à Lardaro, couvrant le col de Roncone.

Dans la vallée de Ledro, et particulièrement à Pieve di Ledro, la 1/2 brigade du lieutenant-colonel Thour, de 10 compagnies d'infanterie, une section de cavalerie et 1/2 batterie, s'appuyant en arrière aux forts Ponale au sud de Riva, vers le lac, 2 pièces, Nicolo à Riva, 7 pièces, et en avant au fort d'Ampola ou Gligenti, de 2 pièces.

En réserve aux environs de Trente les deux brigades du général Kaim et du général Montluisant, chacune d'une vingtaine de compagnies d'infanterie, d'une batterie et d'une section de cavalerie. Les ouvrages de Trente, les forts de Bucco di Vela, 7 pièces, de Rocchetta au Nonsberg, 8 pièces, de Nago dans le val de Loppio, 11 pièces, étaient plus spécialement dans le rayon de ces brigades,

Le quartier-général, d'abord à Trente, s'avança ensuite aux bains de Cumano, dans les Giudicaria, et fut assitôt relié télégraphiquement avec les six quartiers-généraux de brigade.

A l'ouverture des hostilités un mouvement général en avant fut ordonné à toutes les colonnes, en suite de quoi Metz s'avança par le Stelvio jusqu'à Spondalunga, Albertini sur les crêtes du Tonale dominant le versant méridional vers Ponte-di-Legno, Höffern à Lardaro et Daone, Thour à Pieve di Ledro et Bececca. Les deux brigades de réserve se placèrent, Kaim à Spormaggiore à égale portée

d'Abertini au Tonale par le Sulzberg et de Höffern à Lardaro par le col de Molveno, et Montluisant à Campo Stenico, dans les Giudicaria, en mesure d'appuyer également Höffern à Lardaro, et Thour à Pieve, celui-ci par plusieurs routes.

Cette première offensive, correspondant à une autre en sens inverse des avant-gardes garibaldiennes, amena une petite escarmouche au Tonale, dans la nuit du 24 au 25 juin, et un combat plus important, le 25 au matin, à Caffaro, en avant de Rocca d'Anfo. Sur ce point-ci les pertes furent d'une vingtaine d'hommes de part et d'autre ; les volontaires du 2e régiment et des bersagliers s'y comportèrent fort bien et y eurent l'avantage; mais la nouvelle de la perte de la bataille de Custozza les força à se replier dans la journée même sur Rocca d'Anfo, puis au-delà sur Brescia et Lonato, comme nous l'avons dit précédemment, mais en tenant toujours la position de Rocca d'Anfo. Le 3 juillet ils avaient repris à peu près leurs anciennes positions, et sur la ligne d'opérations principale se trouvait en tête la 4e brigade, colonel Corte (1er et 2e régiments, 2e bersagliers), de Salo à Rocca d'Anfo par Vestone. Un régiment de la 2e brigade, général Picchi, et un bataillon de bersagliers gardaient les débouchés du Tonale; la légion locale Guicciardi, en formation, avait charge de la Valteline et du Stelvio. Les réserves étaient aux environs de Brescia prêtes à se transporter dans le val Camonica, ou dans la vallée de la Chiese. Les nouvelles du commencement de juillet les firent acheminer dans cette dernière direction.

Celle-ci n'était cependant pas la seule menacée par la

nouvelle offensive des Autrichiens, résultant des dispositions générales des 1[er] et 2 juillet. En exécution de ces dispositions, le général Kuhn avait décidé un mouvement en avant sur tout son front, et, en outre, une action plus vigoureuse de ses deux brigades de réserve par le Tonale sur Edolo, et le val Camonica, pour tomber sur les revers des positions italiennes de l'Oglio.

Ce mouvement très-rationnel et commencé plus ou moins énergiquement du 2 au 3 juillet, dut être, dès le 3 juillet, contremandé par le général Kuhn en suite de nouveaux ordres, qui lui prescrivaient de défendre seulement son terrain pied à pied.

A l'extrême droite autrichienne le major Metz déjà descendu le 3 jusqu'à Bolladore, au prix de légères escarmouches, se replia le 4 sur Spondalunga. Kaim retourna à Mezzolombardo, Montluisant dans le val de Sarca, Höffern à Bagolino, Thour dans le val d'Ampola, également sans combat sérieux.

En revanche les flanqueurs de gauche de Höffern, 5 compagnies sous le capitaine Gredler, qui avaient occupé le Mont-Suello sur la droite du Caffaro, s'y engagèrent le 3 au matin avec la brigade Corte. Les volontaires attaquèrent bravement la position très-forte des carabiniers autrichiens, et malgré de durs sacrifices, ils s'avancèrent à l'assaut à plusieurs reprises, animés par la présence même de Garibaldi, qui y fut blessé à la jambe. A la fin les Autrichiens, à bout de munitions, et menacés d'être tournés par un détachement sous le major Motto, se replièrent en bon ordre sur Darzo. Ils avaient perdu environ 70 hommes, mais imposé à leurs adversaires

ordinairement trop impétueux et massés sans ordre, une perte à peu près quintuple.

Un autre combat accidentel fut livré en même temps par la colonne du major Albertini. Celui-ci était arrivé avec le gros de sa 1/2 brigade à Pontagna par Ponte-di-Legno et il y attendait vainement la 1re brigade de réserve pour aller plus loin, lorsqu'il reçut, vers 5 heures du soir (3 juillet), à la fois l'ordre de rétrograder et l'avis que son avant-garde était aux prises vers Vezza. Il se porta aussitôt au secours de celle-ci, et le 4 au matin, il attaqua les positions italiennes, avec presque toutes ses forces réunies. Le colonel Cadolini, qui commandait les volontaires de cette région, était avec le gros à Edolo, tandis qu'à Vezza il ne se trouvait qu'une avant-garde de deux bataillons. Le combat, engagé par les avant-gardes, amena bientôt toutes les autres troupes à l'action, et fut un moment d'une grande vivacité. Surpassés d'abord par le nombre et par des feux bien ajustés des hauteurs sur leurs flancs, les volontaires durent se retirer en désordre jusque en arrière d'Incudine ; mais dans l'après-midi ils se réorganisèrent, reprirent l'avantage et pressèrent les Autrichiens se repliant sur Vezza. Par les mêmes raisons qu'à Monte-Suello les Garibaldiens perdirent ici beaucoup plus de monde que leurs adversaires, soit 250 hommes, tandis que les Autrichiens une vingtaine seulement. Parmi les morts se trouva le commandant du 2e bataillon de bersagliers, major Castellini, tombé victime de son hardi courage en ordonnant une charge à la bayonnette. Le 44e bataillon de garde nationale mobile, qui avait perdu beaucoup d'hommes

au feu, se débanda presque complétement pendant la retraite ; bon nombre de combattants rentrèrent paisiblement dans leurs foyers.

Pendant ce temps, Garibaldi avait fait continuer le mouvement en avant sur les lignes directes de Trente et de Riva. Il établit son quartier-général à Rocca d'Anfo le 5 juillet ; les avant-postes furent poussés jusqu'au Caffaro, tout près de ceux des Autrichiens, alors vers Lodrone couvrant les Giudicaria et le val d'Ampola.

D'après les ordres de Kuhn les colonnes autrichiennes devaient partout se replier sur leurs précédents cantonnements, mais en faisant de temps en temps d'énergiques retours offensifs, ainsi que des reconnaissances pour ne pas perdre le contact avec l'ennemi et être toujours au courant de ses faits et gestes. Cela donna lieu à diverses escarmouches du 7 au 12 juillet, aux environs du Caffaro, de Monte-Suello, de Lodrone, de Storo, d'Ampola, sur les hauteurs et dans les vallons des alentours, où les volontaires gagnèrent chaque jour quelques pouces de terrain.

Le 14 juillet, Garibaldi put avancer son quartier-général à Darzo et occuper Storo ; de là ses éclaireurs continuèrent leur cheminements à droite sur Ledro et à gauche sur Lardaro, où de forts postes autrichiens étaient encore concentrés. Il fit appuyer les premiers de détachements plus considérables, dont deux par le Monte-Nota et par le lac de Garde venant de Salo, pour investir le fort d'Ampola et ouvrir au gros la route de Storo à Riva.

Le 16 le petit fort fut investi et menacé du feu de 4

pièces hissées péniblement sur les hauteurs le dominant.

Le général Kuhn avait vu venir l'orage dans cette direction, et il avait fait masser des forces dès le 10 dans le val de Ledro, pour y livrer bataille. Si le 15 les Garibaldiens n'avaient pas attaqué, il les attaquerait. Mais dans les entrefaites il reçut l'avis que l'armée italienne pénétrait en Vénétie, qu'il pourrait par conséquent être attaqué aussi par le Sud-Est et par l'Est, que d'ailleurs le gros des Garibaldiens ne se massait pas seulement dans le val de Ledro, mais tendait toujours à s'avancer par les Giudicaria. En conséquence il appela à lui tous les renforts qu'il put, en vue de se concentrer en retraite sur Trente, et il fit couvrir sa gauche d'une 1/2 brigade, sous le major Pichler, chargée de veiller aux débouchés du val Lugana et du val d'Arsa sur la rive gauche de l'Adige. En attendant on effectuerait un vigoureux retour offensif des brigades Montluisant et Höffern par les Giudicaria, secondées de Thour (maintenant major Grünne), par le val de Ledro.

Ce mouvement donna lieu le 16 juillet à un vif combat près de Cimego et Condino, sur la Chiese, à mi-chemin entre Lardaro et Storo. Les avant-postes italiens vers Condino, fournis par le 6e régiment, brigade Nicotera, furent tout-à-coup, vers 10 heures du matin, assaillis de front et sur les deux flancs ; les carabiniers autrichiens en flanqueurs de gauche de la colonne principale, joints à des détachements de Grünne, s'avancèrent par les hauteurs jusque devant Storo, d'où ils tiraillèrent sur la maison même du quartier-général, et coupèrent

ainsi la retraite à bon nombre de volontaires de Nicotera, qui se défendirent vaillamment en arrière de Condino. Garibaldi envoya d'abord le 9e régiment, Menotti, à leur secours, et le suivit lui-même en char avec quelques compagnies de bersagliers gênois. Après de vifs engagements les Autrichiens se replièrent sur Lardaro et sur Ledo, mais emmenant plusieurs centaines de prisonniers, et en laissant 2 à 300 volontaires blessés ou tués. Parmi ces derniers se trouva le brave major Lombardi, chef du 6e bataillon de compagnie, dont la mort, dans le chaud du combat, fut des plus héroïques. Les Autrichiens perdirent une trentaine d'hommes.

Comme précédemment des deux côtés on s'attribua la victoire, et cela se pouvait avec assez de raison, car tout dépend des points de vue où l'on se place. Les volontaires perdaient des hommes, il est vrai, beaucoup d'hommes généreux, mais ils gagnaient du terrain. Terre classique des martyrs, l'Italie fournirait toujours et dans tous les cas assez de monde à Garibaldi pour escorter ses vaillants drapeaux. Tant que ceux-ci marchaient en avant, c'était donc, malgré le prix, un succès pour la patrie italienne. Quant aux Autrichiens, qui ne considéraient ces combats que comme des affaires d'arrière-gardes, en attendant une action plus décisive aux environs de Trente, ils se tenaient aussi pour satisfaits d'imposer aux Italiens des pertes aussi fortes en regard des leurs, et de tels retards dans leur marche.

A cet égard pourtant le combat de Condino amena bientôt aux impériaux un vrai mécompte. Leur retraite laissa le fort d'Ampola livré à lui-même. Investi de tous

côtés et canonné par 8 pièces italiennes, le 17 et le 18, il se rendit sans conditions le 19, après une vaine tentative de Grünne, le 18, pour le dégager par Monte Notta. Ce fut pour Garibaldi une compensation de deux canons et de 172 prisonniers avec armes et bagages. Ce trophée lui ouvrait en outre un libre accès sur Riva, au moins jusqu'au fortin de Ponale, et il lança de forts détachements de ce côté. Lui-même les suivant de près porta son quartier-général à Tiarno di Sopra, le 21. D'autres détachements continuèrent aussi à être dirigés sur les Giudicaria et contre le fort Lardaro.

Au même moment l'infatigable Kuhn, qui avait, le 17, ramené son quartier-général aux bains de Cumano, avec la brigade Montluisant, préparait aux volontaires de la besogne nouvelle. Il avait appris, le 17 au soir, qu'il ne courait encore aucun danger immédiat du côté de l'est; que d'autre part le fort d'Ampola et Riva étaient gravement menacés, et il avait décidé de profiter du répit que lui laissait larmée régulière pour frapper un énergique coup sur les Garibaldiens, qui serait sans doute le dernier. Son avantageuse position centrale et cinq à six mille hommes de renforts qu'il venait de recevoir de Vérone et d'Inspruck, lui laissaient d'ailleurs de la marge pour quelques jours.

D'après son plan d'attaque la brigade Grünne, toujours vers Pieve di Ledro, y serait renforcée de Montluisant arrivant par Balin et le Mont Pichea, avec des flanqueurs nombreux à sa droite, et les deux ensemble marcheraient sur Storo. A leur droite la brigade Höffern, toujours vers Lardaro, serait renforcée par Kaim, et

marcherait sur Condino. Les abords de Darzo et Storo seraient l'objectif des deux colonnes.

Le 20 les diverses troupes étaient groupées vers leurs places de rassemblement, la colonne de gauche au Mont Pichea, celle de droite à Lardaro. La marche offensive du lendemain, 21, amena deux combats, à Bececca et à Condino, sans relation entr'eux, et que nous rapporterons successivement en commençant par le plus important, celui de Bececca.

Le général Montluisant avait réparti ses forces en trois colonnes. Celles-ci, s'avançant par les vallées de Conzei et de Ledro et par les hauteurs, sur Bececca et Locca, environnèrent et écrasèrent de forces supérieures les deux régiments garibaldiens n°s 2 et 5 alors en marche pour prendre des positions couvrant la jonction des deux vallées. Ceux-ci se repliaient en grand désordre et avec de sanglantes pertes, lorsqu'ils furent bravement rejoints et dégagés par le régiment Menotti, le 9e, suivi bientôt de Garibaldi avec des réserves des 7e et 6e régiments. La lutte fut des plus acharnée, et Garibaldi, dans une voiture légère, s'exposa comme un simple soldat aux premiers rangs des combattants. Un de ses guides fut tué à ses côtés. Le petit village de Locca fut pris et perdu à plusieurs reprises. A la fin les Autrichiens s'en emparèrent, y établirent 12 pièces, d'où ils canonnèrent vivement les Garibaldiens, en train de se reformer à Bececca, au fur et à mesure de l'arrivée des renforts. Les volontaires mirent aussi leur artillerie, 6 pièces, en batterie, et surent s'en servir utilement. Plusieurs assauts infructueux de part et d'autre eurent lieu sous la canon-

nade, après quoi les Autrichiens, renonçant à leur premier plan de jonction, se replièrent par les deux vallées suivis de près par Garibaldi. Néanmoins ils avaient la gloire d'emmener encore un millier de prisonniers, après avoir tué ou blessé 3 à 4 cents hommes, tandis qu'ils n'eurent qu'environ 200 hommes hors de combat, dont 5 officiers tués. Ce fut la plus importante affaire sur ce théâtre de la guerre, affaire dans laquelle les Garibaldiens obtinrent encore, au prix de grands sacrifices, ce qu'ils voulaient en premier lieu, soit le champ de bataille et un libre accès sur Riva et sur Trente. Dans la même journée, le général Kaim livra aussi un combat sur la ligne d'opération voisine. Au pont de Cimego il ouvrit les feux avec 4 pièces, auxquelles ripostèrent des chaînes de tirailleurs occupant les pentes du Mont Brione. Celles-ci tournées par la brigade Höffern se mirent en retraite, tout en combattant, prirent position un peu en avant de Condino, et repoussèrent les efforts des Autrichiens, peu persistants du reste. Les pertes furent d'une vingtaine d'hommes de chaque côté.

Dès le lendemain le général Garibaldi rabattit son gros dans la direction des Giudicaria, tout en faisant poursuivre en avant des deux côtés. Il transporta son quartier-général à Cologna, petit village entre Condino et Lardaro, en vue de faire subir à cette position le sort de celle d'Ampola. Avec lui marchèrent les brigades Nicotera et Corte et le 4e régiment. Les brigades Haug et Orsini suivirent la retraite des Autrichiens par le val de Ledro sur Riva. Ces derniers étaient arrivés devant Riva et Garibaldi devant Lardaro, le 25, quand ce jour-là

leur parvint la nouvelle et l'ordre de la suspension d'armes.

Le général Kuhn avait ordonné un jour de repos à ses troupes pour le 22. Mais le 23 au soir il apprit du major Pichler qu'il était sérieusement menacé par l'armée italienne du côté du val Sugana. Il avait donné aussitôt l'ordre de concentration de toutes ses forces de l'ouest sur Trente, ordre qui était en pleine exécution au moment de l'armistice.

Avant de voir ce qui s'était passé du côté du major Pichler, pour motiver cette retraite de Montluisant, de Kaim, de Höffern et de Grünn devant Garibaldi, qui par parenthèse n'en profita pas avec son entrain habituel pour gagner un peu plus de terrain, nous ne devons pas quitter les opérations des volontaires sans dire encore un mot de celles du détachement Guicciardi dans la Valteline. Nous prendrons même la liberté, à notre double titre de voisin et de montagnard, de donner sur ces opérations quelques détails de plus que sur les précédentes, dédiés surtout à nos camarades suisses qui durent tant s'en préoccuper. (1)

Le major Metz, après sa première incursion sur Bolladore, qui avait jeté l'alarme dans toute la vallée de l'Adda, était tranquillement remonté vers le col et s'était établi à Spondalunga, appuyé à droite à la frontière suisse et à gauche à de hauts rochers. Ses avant-postes

(1) A l'occasion de cette guerre le Conseil fédéral suisse crut devoir mettre sur pied dans les Grisons une division sous les ordres de M. le colonel fédéral Edouard de Salis. Certaines correspondances du journal le *Bund* demandaient même une mise sur pied de 3 à 4 divisions!

étaient en avant de Bagni-Vecchi, et ceux des Italiens au pont du Diable, en avant de Le Prese.

Pendant que des volontaires locaux se rassemblaient dans la vallée de l'Adda et dans celle de Camonica sous le colonel Guicciardi, le major Metz reçut l'ordre de faire une nouvelle reconnaissance vers Tirano. Le 11 il s'avança lentement avec le gros de sa 1/2 brigade, ayant en avant-garde 4 compagnies d'infanterie (dont les n°s 7, 8, 9 du régiment empereur, et 1 compagnie de carabiniers de Silz), avec 2 chevalets, sous le capitaine Zéphiris. Déjà au sud de Bormio cette troupe, qui devait marcher jusqu'à Le Prese, donna contre une avant-garde italienne, et le combat s'engagea aussitôt.

Le colonel Guicciardi venait en effet de terminer l'organisation de ses forces et de prendre aussi l'offensive. Il avait réussi à réunir environ un millier d'hommes, mais de conditions fort diverses et en somme peu rassurantes. C'étaient d'abord les bataillons de garde nationale mobile n°s 44 et 45, le premier de ceux-ci arrivant du val Camonica fort diminué par la débandade qui avait suivi le combat de Vezza; c'étaient ensuite une compagnie de bersagliers volontaires, de 150 hommes sous les armes depuis deux à trois jours seulement, une autre de Como et Chiavenna sans équipement; en revanche une belle compagnie de douaniers et de gardes-forestiers; une section plus belle encore de 16 carabiniers royaux; enfin 21 artilleurs conscrits desservant 4 obusiers de montagne sous la conduite d'un sergent; un petit train bourgeois d'une dizaine de chars.

Tout en procédant à son organisation le colonel Guic-

ciardi fit faire diverses reconnaissances par quelques-uns de ses officiers accompagnés de soldats ou de guides de la contrée, et il se décida à prendre l'offensive pour atteindre les crêtes dominantes et mettre au moins Bormio à l'abri des incursions et des réquisitions de l'ennemi. D'ailleurs sa première position à Le Prese, avec avant-postes au pont du Diable, ne pouvait pas être conservée telle quelle. Quoique très-forte de front elle était facilement tournable, à sa droite par le val de S. Caterina, Frontale et le val Rizzasco, à sa gauche par Premadio, le val Viola et Grosio.

Ne pouvant s'étendre suffisamment dans ces vallées latérales, il convenait de marcher en avant. Aussi il donna des ordres en conséquence pour le 11 au matin. La troupe fut répartie en cinq colonnes ou détachements comme suit :

Un premier détachement de 60 hommes, en avant-garde sur Ceppina ; il s'y embusquerait, surveillerait les ennemis et donnerait des nouvelles à Le Prese de tous leurs mouvements.

Une autre colonne de 150 hommes choisis dans toutes les compagnies, sous les ordres du capitaine Zambelli et guidée par le lieutenant Pedrazzini, de la garde nationale de Bormio, sortirait des avant-postes vers 8 heures du soir, le 10, s'avancerait aussi sur Ceppina, de là se jetterait à droite dans la montagne, tournerait autour de Bormio par la vallée d'Urza, traverserait le glacier sous la Reit, et descendrait de là sur les hauteurs qui dominent la route du Stelvio, entre la première cantonnière et la seconde galerie, pour intercepter totalement la re-

traite des Autrichiens. Cette colonne, qui marcherait toute la nuit, aurait environ 12 lieues de Hautes-Alpes à parcourir.

Un troisième détachement de 60 bersagliers, sous le capitaine de Salis, devait marcher avec le précédent jusque sous la Reit, pour descendre de là sur Bormio et s'embusquer dans un bois entre cette localité et les Bains.

Une quatrième colonne de 44 douaniers et gardes-forestiers et de la compagnie valtelinaise Rizzardi du 45e, sous le capitaine Rizzardi lui-même, marcherait avec les précédentes jusqu'à Ceppina, de là grimperait les hauteurs à gauche du côté de la Suisse pour aller tourner la droite autrichienne par le col de Fræle; elle occuperait le sentier qui domine les Bains, et s'embusquerait sur la route du Stelvio en arrière de la galerie de bois.

Enfin le gros des forces restantes marcherait par la grande route, dès l'aube, sur Ceppina, où il attendrait de savoir quelque chose des colonnes latérales pour agir ultérieurement.

Quelques retards et incidents contraires traversèrent, comme d'habitude, le jeu de ces cinq colonnes, qui, pour donner de bons résultats, aurait dû être parfaitement coordonné et calculé, ce qui n'était pas possible. Entr'autres accidents le 44e bataillon rejoignit trop tard; puis la première colonne, qui devait rester en éclaireurs du gros sur la route principale, se laissa, à Ceppina, entraîner sur la gauche avec la colonne Rizzardi, par une confusion d'ordres,

Il en résulta que les Autrichiens s'étant mis ce même jour en offensive, l'avant-garde du capitaine Zéphiris arriva fort inattendue sur les avant-postes italiens au pont-du-Diable, au moment où Guicciardi allait en déboucher. Ceux-ci surpris, vu qu'ils se croyaient couverts, furent rejetés en arrière et se débandèrent. Heureusement Guicciardi put promptement les recueillir, les réorganiser et les ramener au feu. Quatre compagnies furent déployées en chaîne, avec les pièces au milieu; des feux très-vifs furent donnés et peu à peu les Autrichiens se replièrent, tout en lançant force fusées qui firent plus de bruit que de mal. Le capitaine Zéphiris s'arrêta pour prendre position en arrière de S. Antonio da Chorignone, et pour attendre du renfort qu'il avait aussitôt fait demander au major Metz.

Le colonel Guicciardi ne le suivit pas très-vivement. Il convenait qu'il s'arrêtât quelques instants sur ce point pour faire explorer les vallées adjacentes, par où des colonnes autrichiennes flanquantes auraient pu le tourner. Mais ayant été rassuré à cet égard, et ne voulant d'ailleurs pas abandonner ses propres flanqueurs déjà fort en avant, il fit reprendre la marche pour forcer le défilé de Bormio.

Les Autrichiens ne défendirent ce défilé que faiblement et se mirent en retraite sur Bagni-Vecchi. Ayant eu à Ceppina et à Bormio des nouvelles favorables de ses flanqueurs, Guicciardi fit tirer de temps en temps un coup de canon pour les aviser de sa marche et il continua à remonter lentement la grande route. Arrivé en bon ordre de bataille devant la position des Bains et de la

petite galerie, où les Autrichiens paraissaient être en force, les feux commencèrent de la part des tirailleurs et des pièces de montagne. Le poste ne tarda pas à répondre.

Bientôt la colonne Rizzardi apparut à point donné sur le sentier dominant les Bains et ouvrit un feu meurtrier sur les Autrichiens, qui ripostèrent aussi de ce côté et reprirent leur retraite. Le capitaine Salis apparut à son tour de l'autre côté, mais il avait eu beaucoup de traînards dans sa colonne, composée surtout de gens de la plaine, et il ne put lâcher que quelques coups de carabine sur les défenseurs de la petite galerie.

Attaqués ainsi de trois côtés les Autrichiens firent néanmoins bonne contenance ; ils lâchèrent des feux nourris, mais ils continuèrent à se replier vers le Stelvio, sous la protection de vigilantes arrière-gardes. Les tirailleurs apparaissaient à chaque instant sur les hauteurs et les prenaient en flanc ; cette fois c'était du côté des Italiens que s'était montrée la supériorité de la manœuvre à cet égard.

Restait encore la colonne Zampelli, et suivant ce qu'elle pourrait faire tout le corps autrichien des Bains serait capturé. Malheureusement le détachement de Zampelli n'avait pu tenir tout entier à sa rude tâche. Une cinquantaine seulement des plus résolus, douaniers pour la plupart, avec le lieutenant Pedrazzini à leur tête, arriva sur la route du Stelvio, vers l'endroit dit le *Diroccamento*, assez à temps pour tomber subitement sur la queue de la colonne autrichienne. La plus grande partie de celle-ci avait déjà passé le point périlleux, et elle venait en

outre d'être rejointe par des renforts du major Metz. Ce secours opportun dégagea complétement le capitaine Zéphiris et permit aux Autrichiens de s'arrêter à la nuit vers la dernière galerie.

Ainsi se passa cette journée, dans laquelle les Italiens n'eurent que cinq blessés et infligèrent à leurs adversaires une perte d'une cinquantaine d'hommes, tant tués que blessés, et de 74 prisonniers, presque tous du régiment empereur. Le lendemain Guicciardi occupa les diverses galeries jusqu'à la seconde cantonnière, au prix de quelques escarmouches seulement, qui lui procurèrent encore neuf prisonniers, dont un médecin de bataillon. Le major Metz continua néanmoins à tenir la crête dominante de la route du Stelvio et ses abords immédiats, et il ne se passa plus rien d'important dans ces hautes régions.

Nous devons nous transporter maintenant de l'autre côté de l'Adige, pour suivre la division Medici. Nous avons dit, page 67, que le général Cialdini l'avait détachée, le 20 juillet, de Limena sur Trente par le val Lugana, pour seconder l'action de Garibaldi. Conformément à ses ordres Medici se mobilisa avec la plus grande célérité, et dans la matinée du 22 il se trouvait déjà en face des avant-postes du major Pichler devant Cismone, et au défilé de Cofel. Ceux-ci, aussitôt attaqués de front et de flanc par le 23e bersagliers, se replièrent en faisant sauter le pont. Un autre pont fut rétabli par les sapeurs, et l'avant-garde Medici courut sur Primolano. Dans ce carrefour important, sur une crête favorable, le major

Pichler s'était établi solidement derrière des barricades et des abatis.

Medici, contre de tels obstacles, fit agir trois colonnes, dont une sous le colonel Negri, avec le 61e régiment et le 25e bersagliers, par le Tezze sur la route entre Primolano et Borgo, une de front et une sur la droite, fournies par le 62e régiment. Cette manœuvre bien entendue força le major Pichler à évacuer sa position, pour n'y être pas capturé ; il le fit à temps et ne laissa aux mains de Negri qu'une faible portion de son arrière-garde.

La nuit, pendant cette affaire, était arrivée ; mais Medici savait que les minutes devenaient de plus en plus précieuses, et il fit continuer la marche sur Borgo ; donnant lui-même le bon exemple, il se mit à pied au milieu des troupes de la brigade Pavie, placées en tête et n'ayant pas encore combattu, suivies de la brigade Sicile. Les deux bataillons de bersagliers et deux escadrons de lanciers Milan prirent l'avant-garde.

Un vif mais court combat s'engagea à Borgo ; les Autrichiens, barricadés comme à Primolano, furent délogés successivement de toutes leurs positions et rejetés sur Levico. Suivis sans relâche par Medici, dont les troupes semblaient avoir pris des ailes, ils furent encore attaqués sur ce dernier point et refoulés sur Pergine. Sans prendre de repos la division Medici continua sa route, le 24, et arriva le soir en vue de l'Adige et de la ville de Trente, où elle s'arrêta enfin pour souffler et pour se rallier, avant de se lancer dans une attaque qui cette fois-ci ne pouvait manquer d'être sérieuse.

La ville de Trente était en effet à l'abri d'un coup de

main soit par ses ouvrages, soit par les forces qui s'y rassemblaient sous le général Kuhn. La tourner n'avançait pas à grand chose, quoiqu'il fût important toutefois d'atteindre le chemin de fer en aval de Trente, pour couper ses communications avec Vérone.

Dans ce but et pour couvrir son flanc gauche, le général Medici avait lancé la veille le colonel Negri par Caldonazzo, Calceranica, Vigolo, le val Sorda sur la vallée de l'Adige entre Roveredo et Trente. Un engagement eut lieu à Vigolo, dans lequel les Italiens furent sévèrement repoussés jusqu'en arrière de Calceranica. Negri revint à la charge avec deux bataillons de renfort, et il allait recommencer l'action, lorsqu'un parlementaire vint annoncer la suspension d'armes, prévue depuis plusieurs jours.

Quoiqu'il pût sortir de ce nouvel incident, il restait que le général Medici, après une marche remarquablement rapide et deux ou trois vigoureux coups de collier, était arrivé sur l'Adige en vue de Trente. Général de Garibaldi en 1860, il devait, une fois sur l'Adige, rallier avec sa division son ancien chef et se mettre sous ses ordres. Mais Garibaldi n'avait pu, on le sait, dépasser Lardaro, et la jonction entre les deux corps des montagnes ne put s'effectuer.

Il nous reste, pour terminer le chapitre des opérations secondaires en Italie, à mentionner quelques mouvements des flottilles du lac de Garde en relation directe avec les faits que nous venons de raconter. Ici nous prendrons la liberté de laisser la parole à l'étude militaire sur la

guerre d'Italie en 1866, que nous avons déjà eu l'occasion de citer dans notre premier volume : « L'Autriche, dit l'honorable vétéran, qui n'avait jamais reculé devant les sacrifices et les fatigues de toute espèce pour assurer sa position militaire en Italie, avait estimé que les fortifications de Peschiera n'étaient pas suffisantes pour garder les débouchés de la vallée de l'Adige, si elle n'était maîtresse en même temps du lac de Garde. A cet effet elle y avait fait construire une puissante flottille à vapeur, qui, bien armée et montée par des équipages nombreux et instruits, dominait toutes ses eaux et toutes les rives contiguës. Six grands bâtiments à hélice, armés chacun de 4 pièces, et deux à roues à 5 pièces chacun, sillonnaient constamment le lac en tous sens, et étaient toujours prêts à faire échouer toute tentative des Italiens dans ces parages.

« Ceux-ci au contraire n'avaient jamais pensé à contester de la même manière ce domaine à l'Autriche, et ils ne tenaient sur ce lac que les quelques canonnières que la France y avait fait transporter pendant la guerre de 1859, et dont elle avait ensuite fait présent à l'Italie, sans doute pour éviter la dépense de leur retour en France. Un autre motif d'un si généreux cadeau se trouvait aussi, disent les malins, dans la construction manquée desdites canonnières, qui n'auraient jamais pu être utilisées avantageusement ni sur le lac de Garde ni ailleurs.

« A ces raisons de nombre, de force et de construction qui rendaient notre flottille manifestement inférieure à celle des Autrichiens, l'administration militaire italienne

en avait encore ajouté spontanément une autre non moins efficace, à savoir que, tandis que l'Autriche avait monté sa flottille d'officiers et de soldats de marine, notre ministère de la guerre, qui n'avait pas voulu céder le domaine du lac de Garde à son collègue de la marine, avait monté notre flottille avec des artilleurs pontonniers. Ceux-ci avaient fait de leur mieux, il est vrai, pour devenir d'habiles marins d'eau douce, mais leur spécialité d'équipages de ponts militaires n'ayant pas grand rapport avec leur nouvelle vocation, ils n'avaient guère réussi dans leurs efforts.

« Ainsi, dans ces conditions disparates, notre rive du lac de Garde se trouva, au début de la guerre, exposée à toutes les excursions et attaques de la flottille autrichienne, et nos rares et mauvaises canonnières durent penser davantage à se trouver un sûr refuge qu'à affronter celles de l'ennemi.

« Il n'y aura donc rien d'étonnant dans ce que nous aurons à rapporter, à voir la flottille autrichienne se promener en long et en large sur les eaux du lac de Garde, faire maints dommages çà et là et nous enlever un petit vapeur qui eut l'imprudence de prendre le large pour transporter des vivres d'un point à un autre. Notre infériorité sur le lac de Garde était proportionnelle à notre supériorité dans l'Adriatique, et pour que notre flottille pût battre l'ennemi, il eût fallu qu'elle fût commandée par un Tegethoff et ce dernier par un Persano.

« Donc, et ainsi qu'il était à prévoir, nos canonnières ne pouvaient pas faire grand'chose. Aussi elles s'étaient

retirées à Maderno, sous la protection de quelques batteries improvisées.

« Le 2 juillet quatre bâtiments autrichiens parcoururent le lac, et, arrivés à Gargnano, ils lancèrent une cinquantaine de boulets et d'obus sur ce petit et inoffensif village. Ils auraient peut-être continué longtemps encore un si triste jeu, si l'on n'avait eu soin d'expédier de Maderno à Gargnano une pièce de position, qui, bien dirigée, fit éloigner les susdits bâtiments sur Peschiera. Comme ils passaient devant Maderno une de nos canonnières prit hardiment le large et échangea quelques coups de canon avec le vapeur autrichien « Hess » sans résultat.

« D'autres faits semblables se succédèrent jusqu'au 19 juillet, qui ne méritent pas d'autre mention. Mais ce jour-là en survint un plus grave. Le « Benaco » petit vapeur italien faisant le service des passagers sur le lac de Garde, était parti de Desenzano avec des vivres pour les volontaires, à débarquer à Salo et à Gargnano, où se trouvaient quelques détachements du 10e régiment, préposés à la garde de la rive. Les Autrichiens firent donner la chasse à ce bateau par quelques-unes de leurs canonnières, qui ne purent le rejoindre qu'au moment du débarquement à Gargnano. Ne pouvant pas s'en emparer, vu la défense des volontaires, elles bombardèrent de nouveau ce pauvre village jusqu'assez avant dans la soirée.

« Le matin suivant les canonnières, qui ne s'étaient pas trop écartées, découvrirent le « Benaco » encore à l'ancre à Gargnano et sans aucune garde; elles s'en ap-

prochèrent promptement, l'enlevèrent et le prirent à la remorque sur Peschiera. Comme elles passaient avec leur prise devant Maderno une de nos canonnières sortit du port pour tenter de reprendre le « Benaco » à l'ennemi, mais trop faible en face de plusieurs bâtiments hostiles, elle dut retourner bien vite dans son refuge de Maderno.

« Enfin le 24 juillet, une de nos canonnières faisant route de Maderno sur Gargnano fut attaquée, près de Bogliaco, par deux bâtiments ennemis, qui l'obligèrent à rentrer à Maderno. Le même jour on signala devant ce village une canonnière autrichienne, et aussitôt quelques-unes des nôtres sortirent pour lui donner la chasse. Mais il survint bientôt trois autres canonnières ennemies, et, après un échange de quelques coups de canon, les nôtres durent rentrer derrière la pointe de Maderno.

» Tels sont les triomphes de la flottille autrichienne sur le lac de Garde, dont les journaux allemands tirèrent presque autant de vanité que de la bataille de Lissa ; racontés ci-dessus dans leur nue vérité, chacun pourra voir à quelles mesquines proportions ils se réduisent réellement. » (1)

Telles sont, ajouterons-nous aussi, les opérations secondaires les plus marquantes qui s'effectuèrent autour des deux armées principales de la Vénétie. En attendant de les compléter par le récit d'autres événements fort

(1) *La guerra in Italia nel 1866,* studio militare con atlante, — que nous avons attribué par erreur, nous assure-t-on, à M. Ferrari, tandis qu'il serait de M. F. Carandini.

importants dans l'Adriatique, qui feront l'objet du chapitre suivant, nous résumerons ici, pour terminer, les observations que peut suggérer la matière du présent chapitre.



CHAPITRE XX.

Observations sur les opérations secondaires en Italie.

Le siége de Borgoforte est le seul qu'ait produit la guerre de 1866, et il a prouvé de nouveau, comme ceux d'Ancone et de Gaëte en 1860, les hautes aptitudes des Italiens à ce genre de guerre. Cela tient à d'antiques traditions nationales et à leur science reconnue comme ingénieurs et artilleurs. De même qu'à Gaëte ils arrivèrent d'emblée ici avec un calibre très-supérieur, avec des pièces rayées de 40 et de 16 liv., tandis que leurs imprévoyants adversaires n'avaient que deux bouches à feu sur plus de 60 en état de répondre aux pièces italiennes.

On pourrait en vérité reprocher à celles-ci de n'avoir pas suffisamment profité de leur supériorité et de n'avoir pas ouvert leurs feux de brèche contre Motteggiana à de plus grandes distances, d'où elles auraient pu agir encore avec efficacité, sans aucun danger de l'ennemi, comme les batteries Cavalli du siége de Gaëte. Mais les pertes de Mignano par le fait du feu de la place ayant été fort minimes, nous n'insisterons pas sur ce reproche.

Par la même raison, et vu l'heureux résultat, nous ne voulons pas faire un important grief de ce qu'on ait cru

devoir démasquer toutes les batteries en même temps. Mais on avouera qu'il est assez singulier de voir rechercher, comme on le fit, un alignement de temps entre des batteries à 1350 mètres et d'autres à 3100 mètres. Si l'on pouvait agir utilement à cette dernière distance, on aurait dû commencer par là ou à peu près les feux contre les objectifs de la première distance , et réduire les ouvrages *successivement* au lieu de les battre tous *simultanément*, et trois presque au même degré. Si la *bravoure* doit-être le propre des colonnes d'assaut, l'*industrie* doit-être celui des desservants d'un siége régulier. Or il nous paraît que l'industrie eût conseillé une action préalable contre Motteggiana, qui, avec le 40 au moins, pouvait s'effectuer hors de la portée des autres forts et de toutes les pièces de Mottegiana sauf deux, par conséquent sans risque.

Il était bon, nous répondra-t-on, d'avoir des diversions à cette action principale, et les deux batteries de chaque aile remplissaient cette fonction-là à l'égard des 4 batteries du centre.

Nous n'admettons qu'en partie l'objection. Si les premières batteries de brèche contre Motteggiana avaient été placées à une distance double, comme elles auraient pu l'être, peu importait que les trois autres forts s'accordassent ou pas le plaisir de dépenser leurs munitions. Les batteries de diversion auraient pu d'ailleurs se placer provisoirement à une distance proportionnelle, c'est-à-dire encore plus loin sur les flancs, pour profiter de leur supériorité de tir. De cette façon le siége, tout en marchant presque aussi vite, mais avec un peu plus de travail,

il est vrai, pouvait être mené avec la certitude presque complète de le suivre jusqu'au bout à couvert et sans perdre un seul homme. Il fallait pour cela trois séries successives de 5 à 6 batteries de brèche, avec 2 à 3 de diversions chacune, contre chacun des trois premiers ouvrages.

Pour excuser sans doute l'excès de symétrie et de simultanéité trop familier aux armes savantes qui caractérisa la mise en action de ces 8 batteries, le général Mignano, qui paraît en avoir senti le vice, dit dans son rapport qu'il fallait attaquer les fortins des ailes en même temps que Motteggiana, attendu que ceux-là, pouvant battre la gorge de celui-ci, auraient empêché de déboucher de cette gorge. Mais rien n'obligeait à occuper Mottegiana, encore moins à en déboucher, aussitôt après qu'il serait éteint. Un obus lancé de temps en temps sur ses décombres, ou quelques tirailleurs qui s'y seraient logés eussent suffi pour y empêcher des retours et des réparations, et pendant ce temps l'artillerie aurait concentré ses feux sur les deux fortins, successivement ou peut-être simultanément, pour les amener au même résultat.

Toutes ces observations sont subordonnées, il est vrai, à la supposition qu'il se fût agi seulement d'un siége régulier. Mais la plupart d'entr'elles sont sans valeur, nous le reconnaissons, dans le cas particulier, où il s'agissait en outre d'effectuer une démonstration ayant un rôle important dans le plan général de la campagne qui s'ouvrait. Il fallait surtout faire beaucoup de bruit dans la direction de Mantoue, faire ce bruit aussi utile-

ment que possible, et le beau coup de théâtre de toutes les pièces du parc subitement démasquées le 17 au matin , avec de bons effets, satisfaisait pleinement à ces exigences.

Nous sommes donc loin de vouloir soulever par nos observations un reproche quelconque à l'adresse du duc de Mignano et de ses officiers spéciaux ; mais nous tenions à faire remarquer, vu l'état transitoire où se trouve actuellement l'art des siéges , qu'on ne saurait adopter comme un type rationnel pour l'avenir le siége de Borgoforte, le seul qu'ait fourni la campagne de 1866.

Ajoutons encore , comme observation spéciale utile à consigner, que les artilleurs italiens et autrichiens ont généralement reconnu par les canonnades de Borgoforte, le peu de force relative et les dangers des revêtements et des réduits en maçonnerie, comparativement à ceux de terre , contre les nouvelles pièces rayées de gros calibre.

La guerre de montagne que se livrèrent les généraux Garibaldi et Kuhn n'offrit rien de nouveau ni de saillant, en regard de maintes guerres antérieures de ce genre, sauf les facilités que l'un et l'autre lutteur trouvèrent pour leurs mouvements dans l'usage de deux merveilleux engins modernes, les chemins de fer et le télégraphe. L'avantage à cet égard fut surtout du côté de l'Autriche, par suite de son rôle défensif et de la prévoyance du général Kuhn. Le télégraphe entr'autres, pouvant se préparer d'avance, relia presque constamment toutes les

colonnes autrichiennes à leur quartier-général, et Kuhn put de sa position centrale, fort bien choisie, faire manœuvrer avec promptitude et précision ses divers détachements sur tout son front. La répartition de ses forces en quatre demi-brigades à mission déterminée, avec deux brigades en réserve, les concentrations qu'il sut en tirer pour frapper ses énergiques coups, et surtout l'activité incessante dans laquelle il tint toutes ses troupes, méritent bien les éloges et les honneurs que cette campagne lui valurent.

On doit toutefois et doublement regretter que les rapides péripéties de cette guerre l'aient empêché de suivre, pendant plus de trois ou quatre jours consécutifs, à l'exécution d'un même plan, et qu'une notable part de son intelligente activité ait dû aboutir à de stériles contr'ordres et contre-marches. Dans ceux-ci le précieux fil électrique, rapide serviteur des combinaisons et des circonstances fâcheuses aussi bien que des favorables, ne le seconda que trop bien, et ses deux colonnes du Tonale et du Stelvio, ainsi qu'une portion des réserves, durent passer en fatigant va-et-vient un temps qu'elles auraient pu employer beaucoup plus utilement. Il eût été intéressant entr'autres de voir ce qui serait résulté de l'offensive projetée et commencée d'une dizaine de mille hommes débouchant par le val Camonica en Lombardie, sur les derrières de Garibaldi et au moment où le gros de l'armée italienne était en train de faire son grand mouvement à droite pour pénétrer en Vénétie par Rovigo.

Quant à l'illustre chef de partisans italien il ne répondit

pas complétement à l'attente du public; mais ce n'est pas une raison pour nous d'épouser les dédains que divers militaires trop rigoureux d'allures et trop peu soucieux des faits ont essayé de vouer à ses opérations. Souvent le public pousse ses exigences à l'égard des hommes fortunés qu'il aime jusqu'aux dernières limites du ridicule ou de la tyrannie, et celui qui a l'habitude d'applaudir à Garibaldi a tout particulièrement ce travers. Il voudrait qu'on lui servît à la baguette des merveilles et des coups de théâtre, sur terre et sur mer, dans les montagnes, comme dans les capitales. Il lui faudrait tous les jours en un mot des guerres de Sicile et de Naples.

Nous convenons que la campagne garibaldienne de 1866 ressemble peu à celle de 1860, non pas seulement quant aux succès obtenus, mais quant aux opérations elles-mêmes. Elle n'eut rien de semblable à cette adroite et hardie prise de Palerme, à ce rusé et habile débarquement en Calabre, à cette marche foudroyante sur Reggio, puis sur la grande capitale méridionale, qui frappèrent d'un si vif étonnement les populations de l'Italie et de l'Europe entière. Mais elle a pourtant un mérite que n'eurent peut-être pas d'autres opérations plus brillantes; elle fut plus soutenue et plus méthodique que mainte autre entreprise de Garibaldi, et cela avec des masses assez considérables. Le vaillant partisan poussa son gros peu rapidement, il est vrai, mais constamment et régulièrement dans les deux directions rapprochées de Riva et de Trente, menant sans cesse ces deux affaires avec persistance, habileté et résolution, et ne craignant pas de

donner aussi souvent qu'il le fallut de rudes et sanglants coups de collier. Il semble en revanche qu'à bon nombre de ses subalternes il manqua la connaissance du métier, la routine entr'autres des trois colonnes, avec réserve et avant-garde, que connaissent si bien les Prussiens de tous grades et qui est plus nécessaire encore en montagne qu'en plaine. Convenablement appliquée elle eût préservé ses masses, plusieurs fois resserrées dans d'étroits défilés, des meurtrières balles des flanqueurs ennemis, laissés par trop libres dans leurs mouvements tournants sur les hauteurs environnantes. Medici et même Guicciardi, qui surent user à propos de cette pratique élémentaire, en retirèrent de bons profits, et il est regrettable que maints commandants de colonnes garibaldiennes, cédant à leur élan, l'aient au contraire trop souvent négligée.

En tenant compte de cette circonstance, minime en apparence, mais influente sur les pertes éprouvées ; en tenant compte également de l'infériorité relative du corps des volontaires quant au matériel, du peu d'appui que lui fournirent contre toute attente les populations italo-tyroliennes, du formidable adversaire qu'il rencontra dans le corps du général Kuhn, du manque d'une flottille dominante sur le lac de Garde si bien indiqué par le spirituel et mordant écrivain italien précité, enfin du subit arrêt de la campagne, on doit reconnaître que les opérations de Garibaldi, quoique n'ayant conquis que quelques lieues de terrain ennemi, sont loin de prêter au blâme ou au dédain. Elles donnèrent des résultats réellement satisfaisants et qui ne furent pas sans gloire ;

elles témoignèrent en tout cas de la même virile ténacité, du même héroïque entrain constatés déjà précédemment dans tous les rangs des volontaires à l'exemple de leur illustre chef.

Voyons maintenant ce qu'avaient produit, dans les entrefaites, les flottes tant vantées de l'Adriatique.



CHAPITRE XXI.

Les flottes de l'Adriatique. — Bataille navale de Lissa. (*20 juillet* 1866).

Au chapitre III ([1]) nous avons énuméré les forces navales respectives de l'Italie et de l'Autriche, et nous en reproduisons le tableau exact et complet aux annexes.

Au chapitre IX ([2]) nous avons indiqué la répartition des bâtiments de guerre italiens pour les opérations dans l'Adriatique, répartition établissant trois divisions sous les amiraux Persano, d'Albini, Vacca.

Rappelons brièvement ici, et en rectifiant quelques détails, que la flotte de guerre de l'amiral Persano comptait 33 bâtiments à vapeur, dont 12 cuirassés, fournissant un total de 12800 chevaux-vapeur, 680 canons, 11000 hommes d'équipage.

La flotte autrichienne, sous le contre-amiral Tegethof, comptait 28 bâtiments à vapeur, y compris un vaisseau de ligne, dont 7 cuirassés, donnant un total d'environ 9000 chevaux, 530 canons, 7500 hommes d'équipage.

La différence entre les deux flottes n'était dont point aussi considérable qu'on aurait pu le croire au premier

([1]) Ier vol., pages 101 et 107.
([2]) Ier vol., page 239.

coup-d'œil ou d'après le grand bruit qui en fut fait dans les journaux d'Italie, de France et d'une partie de l'Allemagne. Elle se résumait, pour les effectifs, à 5 bâtiments, 3200 chevaux, 150 canons, 3500 hommes au profit de l'Italie.

C'était encore là, il est vrai, une supériorité fort appréciable, et cela d'autant plus qu'elle était accrue d'au moins cinq autres :

1° La flotte italienne, en bonne partie neuve, sortait tout fraîchement des meilleurs chantiers du monde, tandis que celle de l'Autriche était, pour la plus grande portion, composée de vieux navires réparés et transformés tant bien que mal à Pola et à Trieste, très-inégaux de force, de construction, de vitesse.

2° Les cinq bâtiments que l'Italie avait en surplus étaient des meilleurs, des cuirassés construits au dernier style et pouvant braver, pensait-on, toutes les flottes de bois possibles.

3° La force de résistance des bâtiments ferrés italiens dépassait celle de leurs sept adversaires. Les cuirasses de ces derniers n'étaient que de 12 centimètres d'épaisseur, tandis que les italiennes avaient au minimum 12 centimètres avec un matelas en bois de teck, ou 14 centimètres.

4° La force offensive des Italiens était également plus grande, en ce qu'ils possédaient trois bâtiments à éperons, les deux jumelles *Formidabile* et *Terribile* de construction française, munies chacune d'un éperon de 2 mètres, et l'*Affondatore*, monitor-bélier venu d'Angleterre, avec éperon de 9 mètres. Les Autrichiens n'avaient

que des avants renforcés, ne pouvant donner de résultats en dehors du choc perpendiculaire, tandis que l'éperon permet le choc oblique.

5° Enfin l'artillerie italienne jouissait d'une immense prépondérance. Au simple point de vue du calibre son poids de projectile était à celui de sa rivale dans le rapport de 5 à 2. Comme portée et précision ses avantages étaient plus grands encore. Tandis que le plus fort calibre des Autrichiens était du 48 liv. lisse, dont ils avaient 118 pièces réparties sur 14 bâtiments, et du 24 liv. rayé, 114 pièces sur 23 bâtiments, les Italiens étaient munis, pour calibre moyen, de 40 liv. rayé, dont ils avaient plus de 250 pièces sur une quinzaine de bâtiments, et de 80 liv. lisse, une quarantaine de pièces sur une vingtaine de bâtiments; en outre ils avaient 6 canons rayés de 300 liv., Armstrong, sur 3 bâtiments et 4 de 150 liv. rayé, sur 2 bâtiments. L'*Affondatore*, un des bâtiments à 2 canons de 300 liv., était jugé invincible derrière sa tour ferrée et son énorme éperon.

En revanche on signala dès l'origine dans la flotte italienne quelques éléments de faiblesse relative, pouvant plus ou moins contrebalancer les avantages sus-indiqués; et, après les faits accomplis surtout, la critique en découvrit bien d'autres : les équipages, dit-elle, officiers et matelots, ne valaient rien; les artilleurs pas davantage; ces beaux bâtiments cachaient de graves défauts de construction, comme un fruit brillant cache souvent un ver rongeur ; on ne sut pas « attacher à leurs flancs le démon de la guerre ; » on les peignit en gris-bleuâtre; M. Deprêtis était trop bon avocat pour bien diriger un

tel ministère. On évoqua jusqu'à l'hébétement des races latines, en oubliant que la marine autrichienne est essentiellement composée aussi de latins.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut rabattre de cette abondante ruade aux vaincus, inaugurée par une censure connue de la *Revue des Deux-Mondes*, dont la verve de style et le gracieux technologisme ne sauraient racheter la rare outrecuidance de jugement.

Disons seulement pour l'heure que sous la pression de l'opinion publique et du gouvernement, l'amiral Persano débuta par une première navigation de concentration de toutes ses forces à Ancône, vers la fin de juin, qui révéla une cause immédiate et grave de chances d'infériorité de la flotte italienne : C'est que l'amiral Persano, lent par nature à prendre une résolution, tout comme à en changer une fois prise, et trop moulé à la vieille école [1], n'était pas l'homme des engins nouveaux. Il ne leur vouait pas cette confiance, encore moins cet amour que tout marin, que tout combattant doit à son instrument de gloire et de bataille. S'exagérant singulièrement leurs exigences, il n'avait aucune idée arrêtée sur la meilleure manière d'en tirer parti ; bien au contraire, il semblait s'appliquer à découvrir et à amplifier leurs plus minimes défauts avant de constater un seul de leurs mérites. Il en gémissait à tous venants, et le temps d'expérimentation nécessaire à un chef de flotte moderne aurait dû être du double au moins pour lui.

Sorti glorieux des faciles opérations du Volturne et

[1] L'amiral Persano est maintenant dans sa 62e année.

des siéges d'Ancône et de Gaëte en 1860, l'amiral Persano, dont le commandement et la réputation s'étaient peu à peu agrandis avec la flotte italienne elle-même, n'avait pas vu s'accroître proportionnellement ses facultés de commandant en chef. A sa décharge nous croyons, hélas! que bon nombre d'officiers de l'ancienne marine, chargés comme lui de 60 hivers et peu attirés par les machineries du jour, sont précisément dans le même cas.

Tegethof, plus jeune d'une quinzaine d'années et moins connu que Persano, car il ne l'était guère que par la rude leçon qu'il avait reçue des braves Danois à Helgoland en 1864 (1), était dans des dispositions toutes différentes. Il appréciait hautement les nouveaux engins, il ne désirait que d'en avoir davantage ; il les avait beaucoup étudiés et admirés sur les meilleurs modèles, sur les Américains. La grande république lui avait fourni mieux encore, c'est-à-dire les enseignements d'un noble type d'homme de mer, du vaillant Farragut, qui avait donné naguère à ses marins de la baie de Mobile l'énergique devise « vaisseaux de bois, cœurs de fer. » Et cette devise, par une heureuse coïncidence de situations et de caractères, s'adaptait admirablement à la marine impériale de 1866, vu son état d'infériorité matérielle et vu les théories de guerre alors à la mode dans l'empire.

Toujours en retard de quelques années, les Autrichiens en étaient, sous ce dernier rapport, au système exclusif

(1) Voir notre *Guerre du Danemark* en 1864. 1 vol. in-8 avec cartes. Paris, Tanera, 1864.

de l'attaque de vigueur, du coup offensif, *Offensivstoss*, comme ils l'appellent, que la France leur enseigna si souvent sur leur propre dos, et récemment encore en 1859. Maintenant ils l'appliquaient à tort et à travers, en petit et en grand, sur terre et sur mer. Or ce système n'était autre chose, sur terre, que la recommandation déjà vieillie de la terrible baïonnette, contenue dans l'ordre du jour de Napoléon III ouvrant la campagne d'Italie en 1859, et sur mer, que la *Note* du prince de Joinville de 1844 ressuscitant sagement, pour ces premiers temps de l'application en grand de la vapeur, les mérites du rostrum des antiques galères.

Cet engouement systématique, qui ne tenait point assez compte des progrès de l'armement depuis 1859 et 1844, reçut, on l'a vu, son châtiment sur terre dans divers engagements. Nous allons voir que sur mer en revanche, et la fortune aidant, il fut couronné de succès, sans cependant que sa principale espérance ait été réalisée.

Après ces considérations, sur lesquelles nous reviendrons avec plus de développement au prochain chapitre, nous pouvons aborder, déjà mieux orientés, l'esquisse des faits qui aboutirent à la bataille de Lissa.

Tandis que Tegethof venait de se créer une bonne base d'opérations dans le canal de Fasana, un peu au nord de Pola, sous la protection de nombreuses batteries côtières et de torpilles sous-marines, l'amiral Persano sortit du golfe de Tarente le 22 juin, avec 27 vaisseaux, se promena lentement dans l'Adriatique pendant quatre

jours et alla mouiller dans la rade d'Ancône, qui serait désormais sa base d'action contre Venise, Trieste, Pola, Lissa, ou tel autre point de la côte autrichienne.

Ces quatre jours avaient suffi à Persano pour constater de notables vices et de nombreuses lacunes dans son matériel et dans son personnel, et il se mit en devoir d'y remédier. Il y procéda malheureusement plutôt par de vaines jérémiades au ministère, qui n'y pouvait pas grand'chose, que par les travaux qui lui incombaient de droit. Ses plaintes incessantes et ses indécisions à prendre la mer furent pressenties ou même, assure-t-on, apprises par Tegethof, qui en profita habilement pour procurer à son monde et à son drapeau le profit moral de l'audace. Le 26 juin, excité d'ailleurs par la victoire de ses confrères de l'armée de terre, l'amiral autrichien sortit de Fasana avec 14 bâtiments, et à l'aube du 27 il se présenta devant Ancône, comme pour narguer et provoquer la flotte italienne.

Cette apparition, promptement signalée par l'aviso *Esploratore,* en croisière devant le port, répandit dans Ancône une vive rumeur et sur l'escadre un grand enthousiasme. Devançant les ordres, le branle-bas de combat retentit sur tous les bâtiments, les machines chauffèrent, les artilleurs prirent leurs postes ; mais le signal attendu pour le départ fut retardé par un incendie à bord du navire-amiral *Re d'Italia,* suivi du transfert du commandement sur *l'Esploratore.* Un second retard surgit encore d'une injonction de ralliement adressée à quatre bâtiments qui s'étaient bravement lancés en avant, pour répondre au feu déjà commencé de Tegethof.

Après deux autres heures perdues à la formation d'une ligne de bataille sous les batteries de Monte-Cornero et à un conseil de guerre à bord du *Principe di Carignano*, avec nouveau transfert de pavillon-amiral, la flotte italienne, quand elle aurait pu enfin agir, vit les navires autrichiens déjà en route à toute vapeur sur Pola, et elle dut renoncer à leur donner la chasse.

En fait Persano surpris ne s'était pas cru à même de livrer la bataille avec certitude de succès, vu diverses réparations urgentes dont il avait encore besoin, et il avait esquivé le combat, jusqu'à ce que les Autrichiens l'esquivassent eux-mêmes.

Le vif mécontentement public qui résulta de cette journée, considérée généralement en Italie comme un autre affront national, força les autorités suprêmes d'inviter Persano à se remettre en offensive d'une façon quelconque. Après une controverse trop prolongée entre le ministre de plus en plus pressant et l'amiral récalcitrant, celui-ci se décida enfin à l'action.

Le 8 juillet il sortit d'Ancône avec 25 bâtiments, le cap sur Pola. Mais une fois en haute mer, il ne fit que se maintenir au milieu de l'Adriatique, en croisant par le 43e degré de latitude, sans s'approcher à plus de 60 milles de Pola ni voir aucune côte. Après cela il rentra paisiblement à Ancône dans la matinée du 13 juillet, à la grande stupéfaction de ses marins et de tout le monde. Encore une fois Persano, se préoccupant de tout ce qui lui manquait, avait redouté de s'engager avec l'ennemi et manœuvré en conséquence. Malgré ce qui fut dit alors par quelques journaux italiens de la terreur imprimée à

la flotte autrichienne devenue invisible, il était patent que Persano avait cherché celle-ci partout où il était sûr de l'éviter.

Sur cette nouvelle déception la colère fut grande au sein du gouvernement italien, et cela se comprend, après les lourds sacrifices qu'avait exigés la célèbre armada et tout l'encens qu'on lui avait déjà prodigué pour la stimuler à de glorieux exploits. Toutefois le gouvernement aurait pu faire mieux que de se fâcher, ce qui n'est bon nulle part, encore moins à la guerre. Il devait tenir compte calmement des faits et les recueillir pour son profit. En instruisant promptement une enquête sommaire et impartiale, il serait arrivé ou à reconnaître que les plaintes de Persano sur son matériel et sur son personnel étaient fondées; en ce cas il fallait y faire droit immédiatement, et en vérité aucune honte ne s'attachait à ce qu'une telle flotte ne pût se mettre sur pied de guerre aussi vite que la diplomatie et que l'armée. Ou bien Persano serait convaincu de céder à des défiances injustifiées, de voir toutes choses trop en noir, et plutôt que de le forcer à se battre à contre-cœur, il fallait le décharger sans tarder de la haute responsabilité qui lui répugnait tant.

Au lieu de cela il lui fut adressé, le 14 juillet, la lettre suivante :

Le général de Lamarmora à Son Exc. le vice-amiral Persano, du quartier-général, Goïto, le 13 juillet 1866.

Ce matin s'est réuni un conseil de ministres et de généraux, présidé par le roi. Le conseil est unanime à déplorer que la flotte n'ait pas encore trouvé l'occasion d'agir énergiquement contre

l'ennemi. C'est pourquoi, au nom de Sa Majesté, je vous donne l'ordre péremptoire que cet état de choses ait à cesser au plus tôt. A peine l'*Affondatore* aura rejoint l'escadre, vous prendrez la mer, et vous dirigerez soit contre les forteresses, soit contre le littoral, soit contre la flotte ennemie, telles opérations que vous jugerez convenables pour obtenir un succès important.

Le ministre de la marine me charge de communiquer à Votre Exc. que, si la flotte persistait à rester dans l'inaction, il serait dans la dure nécessité de vous retirer le commandement de la flotte pour la confier à d'autres mains sachant mieux profiter d'un élément offensif qui a coûté tant de sacrifices et qui a fait naître de si justes exigences.

Cet ordre en termes si durs ne devait pas rasséréner le cœur oppressé de l'amiral à ce moment critique. Il lui fut prescrit en outre par le ministre de la marine, dans la louable intention sans nul doute d'aider à l'enfantement d'une décision quelconque, une complication funeste, et contre laquelle il eût été du devoir de Persano, comme homme du métier, de s'élever plus vivement qu'il ne sut le faire. On lui spécifia l'attaque de la position de Lissa, sur la côte dalmate, qui passait non sans quelque fondement, pour un petit Gibraltar, et à cet effet des troupes de débarquement seraient adjointes à la flotte.

Voilà donc ce pauvre Persano, que la perspective d'une simple bataille navale avait rempli d'amères appréhensions, chargé en outre d'un bombardement de puissantes batteries côtières, d'un convoi de troupes et d'un débarquement ! C'est-à-dire qu'on entassait sur ses chancelantes épaules toutes les opérations les plus difficiles qui puissent incomber à un marin, opérations que rien

n'ordonnait d'entreprendre simultanément. Que penser de tant d'aberration ! Rien, hélas ! sinon que le gouvernement, poussé par la clameur publique et mal engagé, dès le début, dans ce grand jeu de guerre, était maintenant obligé de substituer au sang-froid qui lui eût été indispensable la passion d'un joueur effréné, ne se sentant plus que quelques minutes pour courir et atteindre sa revanche. « Venger Custozza ! Prendre vite l'Adriatique avant l'armistice » tel était le cri général, formant en même temps la base de tout le plan de campagne.

Un des premiers résultats de l'ordre du ministre de la marine, secrètement combiné, dit-on, entre lui et des subordonnés immédiats de Persano, et précisant à celui-ci sa mission offensive, fut des plus fâcheux. Tout en faisant appareiller pour partir le 16 juillet, l'amiral crut devoir fort mal à propos se priver, à un moment aussi important par l'infinité de mesures de prévoyance à prendre, des bons secours de son intelligent chef d'état-major, le contre-amiral d'Amico, pour l'envoyer reconnaître Lissa. C'était, paraît-il, toute une découverte à faire, faute de cartes, et l'on n'osa y employer, comme il eût convenu, un lieutenant quelconque. Délaissant donc la haute besogne d'un chef d'état-major à la veille d'un départ, d'Amico se déguisa en pêcheur, monta le *Messagiero* sous pavillon anglais et fit cingler sur Lissa, pour s'y occuper de croquer les ports et leurs défenses ; il rejoindrait en mer. O, topographie ! voilà bien de tes tours !

Quant à la flotte italienne, elle sortit du port le 16 à 3 heures après midi. Elle ne comptait que 28 bâtiments, à

savoir 11 bâtiments cuirassés, 4 frégates en bois à hélice, 1 corvette *idem,* 2 corvettes à roues, 4 pyroscaphes-avisos, 4 canonnières, 1 transport-hôpital, 1 transport de vivres.

Des instructions furent données au commandant en chef du département pour qu'il dirigeât sur la flotte les autres bâtiments qui devaient, d'un moment à l'autre, arriver à Ancône, et qui amèneraient aussi le gros des troupes de débarquement.

A cet effet, on envoya aussi l'aviso *Flavio-Gioja* croiser sur le Gargano, avec la mission spéciale de conduire à Lissa l'*Affondatore*, qui était déjà en route de Brindisi pour Ancône.

La frégate *Garibaldi* dut être laissée à Ancône pour des réparations indispensables à sa machine, et l'aviso *Cristoforo Colombo* pour le service d'observation de la rade.

L'amiral Persano fit d'abord mettre le cap au nord, pour donner le change à l'ennemi, et dans ce même but le bruit avait été semé avant le départ que l'expédition se dirigerait sur l'île de Lossin près Pola. Dans la nuit du 16 la direction fut changée à l'est et la flotte s'achemina vers les eaux de Lissa. Le 17 après midi le *Messagiero* la rallia, et d'Amico remit son rapport et ses croquis de reconnaissance à l'amiral. Ces renseignements, examinés dans une conférence tenue le soir même à bord du *Re-d'Italia,* occasionnèrent d'assez vifs débats ; plusieurs officiers, entr'autres le vice-amiral d'Albini, déconseillèrent l'attaque projetée ; d'autres et parmi eux d'Amico prétendirent, sans nier quelques difficultés, que

les forces étaient suffisantes pour réduire promptement la position ennemie. On dit même qu'une discussion assez bruyante commençait à s'élever, lorsque l'amiral en chef y mit fin en opposant aux contradicteurs les ordres supérieurs qu'il avait reçus du ministre.

Sur cette réunion les préparatifs d'attaque furent aussitôt ordonnés, et cela en vue d'une affaire pouvant offrir de la gravité.

Sans être un Gibraltar, tant s'en faut, Lissa était susceptible d'une résistance qui ne comportait aucun dédain. C'est une de ces nombreuses îles de la côte déchiquetée et montagneuse de la Dalmatie, en face de Spalatro, à laquelle elle se relie par les îles de Lesina et de Solta.

L'île de Lissa, d'une quinzaine de kilomètres de long, sur 7 à 8 de large, est accidentée et escarpée. Elle n'a que quatre bons mouillages, ceux de Port-Comisa à l'ouest, de Port-Manego au sud, de Port-Carober et de Port S. Giorgio au nord-est. Au fond de ce dernier, longue et étroite crique, se trouve la petite ville de Lissa, de 2500 habitants, adonnés pour la plupart, comme les trois mille autres habitants de l'île, surtout à la pêche et au cabotage.

L'importance de Lissa date de loin. Ancien oppidum romain, elle joua quelque rôle dans le moyen-âge, aux beaux temps de Venise entr'autres. Au commencement de ce siècle, pendant les grandes guerres de l'Empire, les Anglais, les Français, les Italiens, les Russes se la disputèrent tour à tour, comme Corfou et les autres stations de ces parages. En 1811 l'escadre franco-italienne de

Dubourdieu y livra un combat à celle du commodore Anglais Hoste, dont les traces subsistent encore.

Les défenses mises à neuf et considérablement augmentées par les Autrichiens depuis 1815 et particulièrement en 1859, se composent maintenant de onze forts et batteries, qui comptaient ensemble 93 canons en juillet 1866. La ville même de Lissa et le port de S. Giorgio sont protégés par huit ouvrages tout autour de la baie, soit le fort Georg à 17 pièces, les tours Robertson 1, Bentink 7, Wellington 8, les batteries Mamula 7, Zupparina 4, della Madonna 4, Schmidt 6. Port-Comisa est couvert par la batterie Magnaremi, 8 pièces, sur une colline élevée, et Port-Manego par la batterie Napostranje, de 6 pièces. Sur une hauteur dominante dans l'intérieur de l'île est le fort casematé de Max, pour artillerie et infanterie, de 4 pièces, fermant la route de Port-Comisa à Lissa. Comme réserve contre les débarquements restaient disponibles 11 pièces. Sur les 93 bouches à feu il y avait 48 pièces rayées, dont 22 de 24 liv., 10 de 12 liv., les autres de 6 liv. Le plus gros calibre lisse était du 48 et du 24 et des mortiers de 60.

La garnison, sous le commandement du colonel Urs, avec le major Hiltl pour chef du génie et le major Budiner pour chef de l'artillerie, comptait 1800 hommes. Les principaux forts étaient reliés entr'eux par le télégraphe, et une communication télégraphique existait aussi entre Lissa et Pola par Lesina et Spalatro. Des vigies avec télégraphes aériens étaient en outre établies au haut du Mont Hum, sur la tour Wellington, sur l'ancien fort S. Vito, dominant au loin la mer.

On voit par ces indications que la position de Lissa n'était pas à enlever d'un simple coup de main ; l'amiral Persano, assez bien renseigné par son chef d'état-major, le savait mieux que personne , et il prescrivit, le 17 au soir, les dispositions suivantes :

1° Le contre-amiral Vacca, avec les frégates cuirassées *Principe-Carignano*, *Castelfidardo*, *Ancona* et avec la corvette à roues *Guiscardo*, battrait comme diversion les fortifications de Port-Comisa, dans le but d'occuper la garnison de l'île sur tous les points et de préparer un lieu de débarquement au corps d'expédition, pour le cas où il ne réussirait pas ailleurs ;

2° Le vice-amiral Albini, avec les frégates en bois *Maria Adelaïde*, *Gaëte*, *Duca-di-Genova*, *Vittorio-Emmanuele* et la corvette *San-Giovanni*, irait débarquer le corps d'expédition, sous les ordres du commandant Monale, à Port-Manego, après avoir fait taire la batterie qui le défend ;

3° Le gros de la flotte, c'est-à-dire 8 des frégates cuirassées, la corvette à roues *Ettore-Fieramosca* et l'aviso *Messaggiero*, sous les ordres de l'amiral commandant en chef, devaient battre les fortifications du port San Giorgio ; 4 frégates cuirassées prendraient position, aux ordres du commandant Ribotti, sur la côte ouest du même port, et les 4 autres sous la direction immédiate de l'amiral Persano sur la côte est ;

4° Les canonnières, sous les ordres du commandant Sandri, se porteraient à Lesina pour couper le télégraphe sous-marin de Lissa, détruire les sémaphores et empêcher toute communication entre Lissa et l'île voisine de Lesina ;

5° L'*Esploratore* resterait en vigie entre l'écueil Porno, Sant'-Andrea et la Pointe de la Planca ; l'aviso *Stella d'Italia* entre Sant'-Andrea et la Pelagosa ; l'*Indipendenza* (transport de vivres), et le *Washington* (transport-hôpital) devaient s'arrêter près de l'écueil Busi , prêts à tout appel.

Ce plan d'attaque en petits paquets ainsi combiné par l'amiral en chef, son exécution devait commencer le 18 au matin. Ce jour-là, la frégate *Garibaldi* se réunit aussi à la flotte, qui , à onze heures du matin , se trouva au poste fixé. Les cinq entreprises partirent chacune de leur côté. Le contre-amiral Vacca ouvrit l'action contre Port-Comisa. Le vice-amiral Albini alla canonner Port-Manego. Le groupe des frégates cuirassées, sous le commandement du capitaine de vaisseau Ribotti , tourna l'île à l'est, et alla s'engager contre les forts San Giorgio, du côté du nord, le groupe de l'amiral Persano attaqua ceux-ci du côté du midi, de sorte que toutes les fortifications extérieures de San-Giorgio furent investies. Cela ne les empêcha pas de répondre activement à la canonnade, et sur ce dernier point la tempête d'artillerie fut vraiment formidable. Les boulets rouges de 48 des batteries Schmidt et S. Giorgio s'entrecroisaient avec les projectiles Armstrong de 300 ; les bâtiments italiens lâchèrent bordées sur bordées ; le *Re-d'Italia* à lui seul tira 1300 coups, dont bon nombre à 400 mètres. La batterie Schmidt vola en éclats ; un magasin à poudre sauta aussi au fort S. Giorgio ; son drapeau fut abattu par un obus, et vers une heure et demie de l'après-midi il dut se taire, ainsi que les autres canons situés à l'extérieur et à l'en-

trée du port En revanche la tour du télégraphe, que sa hauteur ne permettait pas aux navires de battre efficacement, brava tous les efforts. L'amiral ordonna alors à la *Formidabile* de s'embosser à l'entrée du port, et aux frégates *Maria-Pia* et *San-Martino* d'entrer dans ce port pour battre les batteries de l'intérieur qui faisaient encore un feu très vif. La canonnade se continua, mais sans plus de résultats contre les batteries dominantes.

Le contre-amiral Vacca, devant l'élévation des batteries de terre, dut abandonner l'attaque de Port-Comisa ; il alla soutenir l'escadre non cuirassée à Port-Manego, qui, vu aussi l'élévation de ces fortifications, n'avait pas réussi.

Sur toute la ligne c'était une déception pour les assaillants. Obligé de redoubler de vigueur, le commandant en chef envoya l'ordre au contre-amiral Vacca d'occuper la garnison de Port-Comisa avec une frégate au moins, afin qu'elle ne vînt pas renforcer celle du port San-Giorgio ; pendant ce temps le groupe qu'il commandait dut se réunir au reste des frégates cuirassées, au port San-Giorgio, pour ouvrir le feu contre la batterie du télégraphe et contre celles établies dans l'intérieur du port.

Ensuite de ces ordres la canonnade reprit de plus belle et dura jusqu'à six heures. Alors le groupe du contre-amiral Vacca continua seul le feu, et le reste de la flotte fut réuni pour former une ligne de front. Elle ne tarda pas à être rejointe par le premier groupe des frégates cuirassées, puis par Albini rappelé de Port-Manego vers l'amiral en vue d'essayer le débarquement à Port-

Carober, enfin par la flottille des canonnières que commandait le capitaine de frégate Sandri Cet officier avait bien exécuté sa mission ; les communications entre Lissa, Lesina et la terre ferme étaient maintenant interrompues. Mais jusqu'à 6 heures du soir, le 18, le colonel Urs avait encore pu correspondre avec Pola et Trieste, et il avait été avisé par Tegethof de tenir ferme, que l'escadre arrivait le secourir. Le capitaine Sandri avait eu même le bonheur de surpendre une copie de cette dépêche, et il put en donner connaissance à son chef. De même que Tegethof avait d'abord pris l'expédition de Lissa pour une diversion, à laquelle il feignit de croire, Persano prit cette dépêche pour une feinte en vue de lui faire abandonner son attaque de Lissa.

Dans un conseil de guerre réuni le soir sur le *Re d'Italia* il prescrivit pour le lendemain au point du jour la reprise de l'action. Mais par mesure de prudence, et vu que plusieurs capitaines déclaraient qu'ils ne pouvaient pas diminuer leur équipage, l'opération du débarquement fut momentanément ajournée. On se bornerait d'abord à bombarder de nouveau les ouvrages ; un moment et sur le rapport de quelques capitaines annonçant que leur charbon touchait à la fin, l'amiral pensait à rentrer le lendemain à Ancône pour réparer ses avaries et faire du charbon ; mais il finit par se décider au moins préalablement pour une canonnade nouvelle.

A cet effet, le 19 au matin les frégates cuirassées de l'amiral Vacca d'abord et les frégates à hélice ensuite, furent envoyées battre les batteries que l'ennemi avait rétablies dans la nuit.

Dans les entrefaites, les frégates à vapeur *Principe-Umberto* et *Carlo Alberto*, la corvette à roues *Governolo* et l'*Affondatore*, venant de Brindisi et d'Ancône, rallièrent la flotte. Avec ces renforts, les troupes de débarquement présentaient une force d'environ 2200 hommes, et l'amiral, jugeant convenable de ne pas attendre plus longtemps, afin de n'être point surpris par l'escadre ennemie, reprit son premier plan et ordonna les mesures suivantes :

1° L'escadre non cuirassée, renforcée des petites canonnières opérera aussitôt le débarquement sous la direction de l'amiral Albini ;

2° La *Terribile* et la *Varese* attaqueront Port-Comisa, dans le seul but d'occuper la garnison de ces batteries ;

3° La *Formidabile* entrera dans le port de S. Giorgio pour faire taire les batteries qui y faisaient encore feu ;

4° Le contre-amiral Vacca, avec le *Principe Carignano*, le *Castelfidardo* et l'*Ancona*, soutiendra la *Formidabile* dans son attaque ;

5° Le *Re-di-Portogallo*, le *San Martino*, la *Maria Pia*, sous les ordres de l'amiral en chef, empêcheront les forts de S. Giorgio de troubler le débarquement, dans le cas où ils auraient encore quelques canons en état de faire feu.

Ces dispositions ainsi indiquées, la nouvelle attaque commença à trois heures de l'après-midi. La *Formidabile* (commandant Saint Bon) faisant l'admiration de la flotte entière, prit position à moins de 300 mètres de la batterie de la Madona et engagea contre elle et contre une des batteries sur la droite de l'entrée, un feu nourri et bien

dirigé, auquel il fut répondu plus vigoureusement encore. Criblée de projectiles venant de tous côtés elle se trouvait à trop forte partie.

L'amiral en chef, se préoccupant alors de cette situation, ordonna à l'*Affondatore* de diriger quelques coups de ses canons de 300 vers le fond du port, pour secourir la *Formidabile*; de son côté le contre-amiral Vacca, qui avait l'ordre de la soutenir, mit en ligne de file les frégates cuirassées sous ses ordres, força l'entrée du port par une manœuvre hardie et habile et réduisit au silence les batteries qui prenaient en flanc la *Formidabile.* Mais il dut bientôt sortir du port, dont le peu de largeur le mettait presque dans l'impossibilité de manœuvrer et où il ne pouvait pas attaquer la batterie qui tourmentait la *Formidabile*, parce qu'elle était entièrement masquée par cette frégate.

Un peu après, la *Formidabile* quitta aussi le port, couverte de gloire et de blessures. Dans ces deux attaques du 18 et du 19, les équipages et les officiers, tous animés d'un grand enthousiasme, soutinrent le feu avec bravoure. Leurs pertes furent de 16 morts et 96 blessés; les avaries peu importantes excepté pour la *Formidabile.* Son armure avait résisté au choc de 92 projectiles, son intérieur était intact; mais tous ses dehors était abîmés et elle avait 55 hommes hors de combat.

Les pertes des Autrichiens pendant ces deux jours furent de 110 hommes blessés et tués. A peu près les 2/3 de leurs canons furent démontés. Ils avaient tiré en tout 2731 coups, tandis que la flotte italienne en avait tiré au moins 10 fois plus.

Quant au débarquement il n'eut pas plus de bonheur que la veille. Le vent qui avait soufflé avec violence du côté du sud-est pendant toute la journée, fraîchit vers le soir et rendit difficile l'opération qui commençait à peine à s'effectuer. Le mauvais temps et la nuit avancée la firent renvoyer au lendemain, et l'ordre fut donné aux navires cuirassés de former une ligne de file et de se maintenir sur la rade en attendant le point du jour.

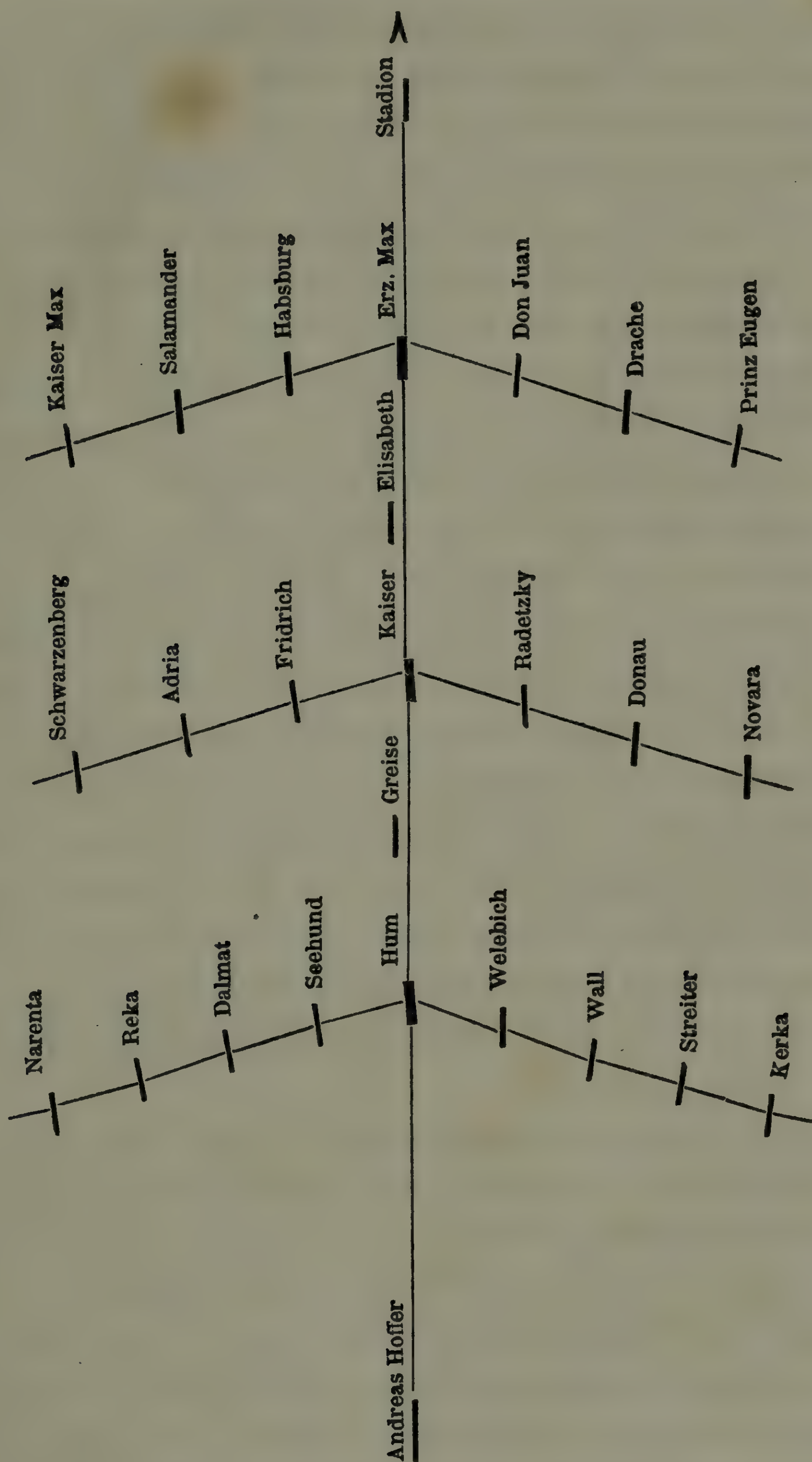
A l'aube du 20, le temps variable devint orageux. Le pyroscaphe *Piemonte* arriva avec de nouvelles troupes. L'amiral se décida alors au débarquement, et aussitôt il donna les ordres nécessaires au vice-amiral Albini; en même temps le *Guiscardo* allait avertir la *Terribile* et la *Varese* de rouvrir le feu, et l'on disposait d'autres navires cuirassés pour battre le Château. Ces ordres n'étaient pas encore donnés que l'*Esploratore*, surpris par une forte bourrasque de nord-ouest, arrivait à huit heures du matin, avec le signal de la découverte de bâtiments suspects.

C'était en effet la flotte autrichienne qui accourait en toute hâte, et qui allait apporter une grave adjonction aux difficultés déjà existantes du bombardement et du débarquement.

L'amiral Tegethof, après l'interruption des communications avec le colonel Urs, avait continué néanmoins à être renseigné de ce qui se passait dans les eaux de Lissa, par des dépêches de la côte voisine, entr'autres de Spalatro et de Zara. Quand il apprit que le bombardement avait recommencé le 19 au matin, il donna l'ordre d'appareiller, et vers 2 heures après-midi la flotte en-

tière était en mer. Seulement trois avisos restèrent à Pola , et tout le reste, élite, landwehr et landsturm, fut emmené par l'amiral autrichien. Il s'encombrait peut-être par-là d'un gênant bagage; mais dans son système d'offensive et de choc de lourds bâtiments de toutes sortes pouvaient aussi être utiles; les uns serviraient au moins d'amorces pour l'action des autres, et à les perdre il n'y avait peut-être pas grand mal.

Cela l'obligea en premier lieu à ne marcher que fort lentement, 6 nœuds à l'heure au plus, pour garder le lien convenable; mais chemin faisant il prit déjà son ordre de combat. Il répartit ses bâtiments en trois divisions suivant leur espèce, à savoir les sept cuirassés en tête, les gros bâtiments non cuirassés, aussi au nombre de sept, derrière les premiers, les bâtiments légers au nombre de huit ensuite, en outre trois avisos pour éclaireurs et répétiteurs. Chacune des divisions formait un angle droit la pointe en avant, et le sommet de l'angle était tenu par le chef de la division, ayant une moitié de ses bâtiments à droite et l'autre à gauche. Tegethof se plaça en tête sur le *Erzherzog Ferdinand Max*; le *Kaiser* sous le commodore Petzer dirigeait la seconde ligne et le *Hum* la 3e ; chaque chef des 2e et 3e divisions s'avançait dans le sillage du chef précédent.


Stadion
Kaiser Max
Salamander
Habsburg
Erz. Max
Don Juan
Drache
Prinz Eugen
Elisabeth
Schwarzenberg
Adria
Fridrich
Kaiser
Radetzky
Donau
Novara
Greise
Narenta
Reka
Dalmat
Seehund
Hum
Welebich
Wall
Streiter
Kerka
Andreas Hoffer

D'après des instructions détaillées de l'amiral, la colonne entière s'approcherait aussi rapidement que possible des vaisseaux ennemis, dès qu'elle les aurait en vue, afin de diminuer leurs profits de tir de précision et de longue portée. La division cuirassée s'élancerait sur eux à toute vapeur, pour en couler le plus possible du premier choc, ou au moins pour engager une mêlée, où l'avantage du grand nombre et des forts calibres disparaîtrait ; la 2e division marcherait en échelon de réserve, en arrière d'une des ailes de la précédente et agirait comme celle-ci ; la 3e s'éparpillerait en trois groupes et profiterait de sa légèreté pour agir de son mieux à la débandade et en se concentrant contre l'un ou l'autre des bâtiments italiens. Le soir l'amiral réunit encore ses capitaines, compléta ses excellentes instructions, précisa ses ordres, et prescrivit diverses mesures éventuelles pour le cas où il viendrait à succomber au combat, qui montrent l'énergie et la résolution qui animaient cette vaillante poitrine. Il alla même jusqu'à fixer dors et déjà que si Lissa se trouvait aux mains de la flotte ennemie, on l'en arracherait, en attaquant celle-ci jusque dans le port de S. Giorgio.

Tegethof, nous le savons déjà, n'avait plus à faire cette dernière expérience, et ce fut heureux sans doute pour sa gloire et pour celle de son pays. Un peu avant 7 heures du matin, le 20, son éclaireur signala dix bâtiments en vue au sud-est, mais ceux-ci s'éclipsèrent bientôt dans le brouillard d'une violente rafale de pluie du nord-est. A ce moment la mer était si houleuse que les navires cuirassés de seconde classe, mal équilibrés,

roulaient en rejetant leurs canons en arrière et en embarquant de grosses lames ; ils durent fermer toutes les écoutilles. Mais à mesure que la flotte approchait de Lissa, qui protége la côte contre la houle du sud, et la brise ayant tourné au nord-ouest, la mer devint plus calme, et vers dix heures le ciel s'éclaircit.

Alors les navires précédemment signalés revinrent en vue, mais en nombre double, triple, quadruple, en peu d'instants. Tegethof voyait enfin l'accomplissement de son rêve ardent ; toute la flotte italienne était devant lui, se préparant déjà au combat, et dans quelques minutes il pourrait lancer sur elle toute la sienne. L'heure de la grande bataille tant désirée allait sonner. Le vent et la vague le poussaient maintenant vers son adversaire avec rapidité ; il n'eut pas le temps de faire à l'escadre le signal arrêté d'avance. « La bataille doit être la victoire de Lissa ou la mort. » A la hâte il fit régler les distances, doubler la vitesse, sonner le branle-bas, et il signala à la division cuirassée : « Courir sur l'ennemi et le couler. » Cet ordre, aussi simple et aussi brave que le célèbre plan de Cartaux, ne devait pas avoir coûté de plus grands efforts de combinaison. Il fut au moins complété en ce que le bâtiment amiral donna immédiatement la direction de la marche sur les cuirassés italiens, en train de former alors une ligne de bataille en avant de Lissa, vers le N.-N.-E.

L'amiral Persano, au moment où *l'Esploratore* venait lui annoncer l'approche de l'escadre impériale, se trouvait en réalité dans une situation plus critique encore que toutes celles qu'avaient pu rêver ses sombres pres-

sentiments. Les frégates non cuirassées de d'Albini et la flottille du commodore Sandri étaient empêtrées, autour de Port-Carober, dans tous les embarras d'une difficile descente.

Terribile et *Varese*, deux lutteurs sur lesquels on fondait de justes espérances, se trouvaient détachés à l'autre extrémité de l'île, vers Port-Comisa, qu'ils devaient attaquer de nouveau.

La *Formidabile*, à moitié désemparée, débarquait ses blessés sur le *Washington*, tout en pansant ses propres plaies. Le *Re-di-Portogallo* et le *Castelfidardo* signalaient des avaries dans leur machine.

Les autres navires cuirassés, réduits donc au nombre de sept disponibles immédiatement, attendaient dans la rade extérieure de S. Giorgio, avec leurs machines stoppées, des ordres pour reprendre l'attaque de l'île et protéger le débarquement.

Dans cette triste situation, et sous l'aiguillon du danger, l'amiral Persano mit aussitôt une louable activité, il faut lui rendre cette justice, à réparer ses fautes antérieures, et les ordres qu'il émit à cette occasion ne nous paraissent point mériter les blâmes qu'ils encoururent.

Il ordonna à ses cuirassés de former la ligne de front, avec la proue au sud-ouest, mesure préparatoire destinée à les rallier et à organiser leurs groupes. Il envoya immédiatement ceux qui étaient autour de lui, mais un peu trop à l'est, prendre leur place dans la ligne.

L'avis fut expédié, pendant ce temps, à la *Terribile* et à la *Varese* de rejoindre sans tarder, et au *Castelfidardo* et au *Re-di-Portogallo* de se réparer au plus tôt et

d'entrer en ligne comme ils pourraient. La *Formidabile* seule ne fut pas assez surveillée, et, par suite d'un quiproquo de signaux, elle prit le large sur Ancône pour s'y faire réparer. Elle était du reste fort endommagée.

La ligne des cuirassés devait former trois groupes, chacun de trois bâtiments : à la droite ou en avant-garde, *Carignano, Castelfidardo* et *Ancôna*, sous Vacca ; au centre *Re d'Italia*, *Palestro, S. Martino*, avec l'*Affondatore* sous Persano et plus spécialement sous Faa di Bruno ; à la gauche ou en arrière-garde sous Ribotti, *Re-di-Portogallo*, *Maria-Pia* et *Varese*, quand celui-ci rejoindrait ; la *Terribile* prendrait place près de l'*Affondatore* à son ralliement. Pour le moment la ligne se formait en marchant à la rencontre de ces deux derniers bâtiments, et la *Maria-Pia* la conduisait en tête.

Quant aux non cuirassés, ils durent recueillir promptement les troupes et le matériel de débarquement déjà mis à terre, tout en couvrant cette opération par une double ligne de bataille, qui resterait là en réserve, toujours sous les ordres de d'Albini, prête à appuyer la première ligne.

Vers 9 heures le *Re-di-Portogallo* et le *Castelfidardo* ayant rejoint, et la fumée des vapeurs ennemis apparaissant plus au nord que l'*Esploratore* ne l'avait indiqué, Persano fit faire une légère conversion à sa ligne de front vers l'ouest, et il ordonna la formation de la ligne de bataille, soit de file, sur les bâtiments d'avant-garde. Cette manœuvre consistait à passer d'une ligne présentant, après conversion de chaque navire, toutes les proues à l'ennemi en une autre présentant ses flancs gauches,

par le fait d'un tête de colonne à droite, avec le cap au N.-N.-E. ; de cette façon Persano pouvait user favorablement de ses feux formidables contre la flotte ennemie, jusqu'au moment où, la distance étant moindre, il conviendrait de manœuvrer.

Après ces dispositions Persano en avisa une autre beaucoup moins heureuse et que les circonstances lui firent payer fort cher. Pour pouvoir mieux, dit-il, suivre les mouvements, donner ses ordres et participer à la mêlée, il résolut de passer sur l'*Affondatore*, qui était à la fois le plus résistant et le plus effacé de ses bâtiments, habile à se glisser partout, également apte en outre par sa tourelle et son éperon au feu et au choc. Il s'y transporta avec son chef d'état-major, un officier de signaux et un officier d'ordonnance, son fils, et il y arbora son pavillon de commandement. Persano avait certes tout droit de se poster sur sa flotte où bon lui semblait ; mais il aurait dû mieux veiller à ce que tous ses bâtiments fussent informés à temps de ce transfert. Cela n'eut pas lieu, paraît-il ; en outre le nouveau pavillon arboré sur l'*Affondatore* fut un pavillon de vice-amiral, tandis que l'ancien pavillon d'amiral continua à flotter, quelque temps au moins, sur le *Re d'Italia* et partagea son malheureux sort.

On voit déjà la déplorable confusion qui devait infailliblement sortir de cet accident, si minime pourtant en apparence. En même temps avait eu lieu un mouvement général de banderolles et d'enseignes, pour arborer partout le pavillon d'honneur, ce qui put sans doute aider encore aux erreurs survenues. Du reste l'*Affon-*

datore n'était pas bien disposé pour des signaux ; il était trop rasant pour être vu de loin ; en revanche, seul de son espèce et de forme toute particulière, il pouvait être mieux distingué et suivi dans la mêlée.

A 10 heures le combat lui-même commença. Ce fut la droite ou l'avant-garde de la ligne italienne sous Vacca qui l'ouvrit, en faisant de ses babords un feu d'enfilade sur la flotte impériale s'avançant à toute vitesse. Celle-ci arrivée à bonne distance, à 2 à 300 mètres, répondit en inclinant un peu sa route, mais sans s'arrêter. Comme il arrive souvent, cette première canonnade fut inoffensive ; il aurait fallu deux à trois autres salves pour régler les hausses ; la fumée autrichienne s'interposant entre les parties et Tegethof marchant toujours rapidement avec sa première ligne, les combattants se trouvèrent les uns sur les autres sans avoir pu se faire grand mal par leur tir.

La charge fut plus nulle encore. Les bâtiments italiens louvoyèrent, et les Autrichiens glissèrent dans les intervalles de ceux de droite et du centre, sans en toucher aucun.

Telle fut la première passe de cette fameuse bataille ouvrant l'ère des grands tournois de cuirassés. Néant des deux côtés; avants et canons y battent dans le vide. Accouru du haut de l'Adriatique en formation de combat pour couler l'ennemi, le vaillant Tegethof avait littéralement donné son coup de massue dans l'eau. Il fut obligé de faire une contre-marche d'environ une demi-heure pour revenir sur sa proie et engager une mêlée au petit bonheur. De son côté la puissante artillerie italienne,

quoiqu'ayant eu deux heures devant elle pour se préparer, n'avait su arrêter la marche d'aucun bâtiment autrichien.

Pendant que ceux-ci traçaient leur longue courbe pour revenir en arrière, Vacca, avec son groupe de droite, eut l'idée, au lieu de se tourner contre eux, de se lancer contre les autres navires de Tegethof; et il prit aussitôt son point de direction sur le *Kaiser*, dont la masse dominait tous les bâtiments environnants. Les bordées que Vacca reçut de la ligne autrichienne, et même de navires italiens par un fatal quiproquo, ne l'arrêtèrent pas dans sa course, et il alla engager une bataille, pour son propre compte en quelque sorte, avec toute la flotte impériale non cuirassée.

Les marins ont généralement admiré cette manœuvre, et nous ne serons pas non plus des derniers à honorer tant de résolution et d'intrépidité. Mais après cela constatons que Persano restait avec six bâtiments cuirassés— la *Varese* et la *Terribile* n'ayant pas encore pu rejoindre— aux prises avec les sept bâtiments ennemis qui s'étaient retournés. N'aurait-il pas été plus avantageux peut-être que toute la flotte italienne cuirassée pût tenter sur cette contre-marche critique quelques feux plus heureux que les précédents, avant de se disséminer?

Quoiqu'il en soit Vacca eut le glorieux talent de tenir quelques instants en échec les deux divisions autrichiennes de 2e et 3e ligne, tout comme celles-ci eurent le mérite d'entretenir le tiers de la flotte cuirassée italienne.

Ce mérite était relatif, il est vrai, mais non moins

réel, en le comparant au rôle de d'Albini, restant, pendant ce temps et plus tard encore, prudemment à l'écart, dans l'opinion que des navires de bois « ne devaient pas se frotter à des cuirassés. »

Ce second moment de la bataille se compose donc de deux mêlées, à savoir Tegethof contre Persano, Vacca contre Petz, qui ne tarderont pas à se confondre, et d'une vaste inaction italienne, celle de d'Albini et Sandri près de la côte de Porto-Carober.

Reprenons chacun de ces groupes pour fournir quelques détails.

Le contre-amiral Vacca n'eut pas plus de chance que Tegethof. Il traversa les deux lignes autrichiennes, au milieu d'une épaisse fumée déchirée seulement par les éclairs de l'artillerie, sans toucher personne et sans procurer d'avaries sérieuses à ses adversaires qui lui échappèrent tous. Il revint en arrière pour les poursuivre, et il finit par se rallier ainsi à l'autre mêlée, surtout aux bâtiments italiens de la gauche. Après bien des péripéties les deux divisions de bois autrichiennes parvinrent enfin à traverser la ligne italienne. Vers midi elles étaient à peu près à couvert de celle-ci. De l'avant-garde de Vacca l'*Ancona* se détacha alors pour leur donner la chasse, et, conjointement avec le *Re-di-Portogallo,* elle était en bonne voie de leur porter sous peu de meurtriers coups, lorsqu'elle alla se heurter malencontreusement contre un cuirassé italien, au milieu d'un nuage de fumée. La poursuite fut manquée.

Quant à Tegethof, revenu aussi en arrière pour protéger ses non-cuirassés, il tomba, chemin faisant, sur le

groupe du centre italien, et particulièrement sur le *Re-d'Italia*, sur le *Palestro* et sur le *San-Martino*, aux prises déjà avec le *Dalmat* et le *Welebich*. Le premier de ces bâtiments plus en arrière de la ligne, par suite du transbordement de l'amiral, fut un moment seul à la lutte contre quatre adversaires; il se défendit vaillamment de ses 36 canons et de rapides manœuvres d'évitement. Mais une bordée en flanc lui ayant abîmé son gouvernail cela l'empêcha désormais de manœuvrer. Il avait devant lui un navire autrichien le battant d'enfilade et qu'il cherchait tant bien que mal à esquiver, lorsque l'amiral autrichien en quête d'*Offensivstoss*, et venant déjà d'en jouer, arriva à babord du *Re-d'Italia*. Un *gris à l'avant!* cria-t-on à Tegethof, qui donna aussitôt l'ordre de continuer la route à toute vapeur, puis de battre en arrière après le choc. L'ordre fut ponctuellement suivi, et le *Ferdinand-Max* alla heurter à toute vitesse l'avant-gauche du navire italien. Celui-ci, ouvert sur une surface d'une centaine de pieds carrés, fut couché à tribord du coup, puis quand le *Max* battant en arrière se retira, il redescendit sur son flanc de babord. A ce moment et comme le capitaine Faa di Bruno, croyant à une tentative d'abordage, appelait ses hommes sur le pont, l'eau se précipita dans la déchirure béante et le navire submergé s'enfonça rapidement. Quelques hommes, qui eurent la présence d'esprit de se déshabiller et de se jeter à la mer à tribord, échappèrentau désastre ; les autres, environ 400, furent engloutis dans le tourbillon. Plusieurs de ces malheureux marins virent approcher le lugubre dénouement avec un héroïsme admirable ; ils déchargèrent leurs revolvers sur

le *Max*, aux cris redoublés de *viva l'Italia! viva il Re!* Le garde-marine Razetti et le commandant del Santo lièrent fortement le pavillon à la poupe, pour qu'il pérît plus sûrement avec eux; le maître-canonnier Pollio, à l'instant où le navire sombrait, tira son dernier coup de canon contre la frégate ennemie, en s'écriant « encore celui-ci » mais il fut moins heureux que son devancier, le héros de St-Jaques.

Le *Re-d'Italia* n'était pas resté seul à cette émouvante lutte. Ses compagnons, entr'autres le *Palestro*, puis le *S. Martino* s'étaient promptement approchés pour le soutenir, et ils avaient eu aussi à supporter de sévères coups. Le *Palestro*, de 4 canons seulement, mais d'une excellente cuirasse, brava longtemps et comme à plaisir des trentaines de chocs de projectiles presque à bout portant; mais quelques obus ayant aussi frappé sa paroi aux endroits non revêtus, et plusieurs grenades à la main ayant atteint son pont, lancés du *Drache* et du *Don Juan*, l'incendie éclata dans le carré des officiers. Comme le fléau faisait de sensibles progrès, et qu'il portait ses ravages près de la soute aux poudres, l'alarme se répandit parmi ses voisins, ennemis et autres, et le vide se fit autour du *Palestro* en flammes.

Le *San Martino*, quoique s'étant jeté au fort de la mêlée, fut plus heureux ou plus habile. Il échappa à tous les mauvais coups et lâcha de son côté quelques profitables bordées, mais sans résultat marquant.

Par suite du désastre du *Re-d'Italia* et du *Palestro*, le groupe de gauche des cuirassés italiens, à savoir le *Re-di-Portogallo*, la *Maria-Pia*, et le *Varese* qui avait enfin

rejoint, se trouva à son tour aux prises contre des forces supérieures, d'autant plus que la ligne du *Kaiser*, échappant au contre-amiral Vacca, s'était rapprochée de ses cuirassés.

A ce troisième moment de la bataille les lignes diverses n'accusaient plus que mouvements confus et désordonnés. Un duel particulier s'en détacha d'abord entre le *Re-di-Portogallo* et le vieux *Kaiser*. Celui-ci, faisant feu de tous côtés de ses 90 canons, s'entourait d'un nuage impénétrable de fumée, d'où il sortait pour tenter des coups de bélier de droite et de gauche, qui portaient toujours dans le vide. Découvrant devant lui dans une éclaircie le *Re-di-Portogallo*, le *Kaiser* lui destina un coup de sa masse, et s'élança dans sa direction. Mais le commandant Ribotti, qui vit venir l'orage, l'évita d'un habile coup de gouvernail ; il offrit sa proue, et joignant aussitôt la botte à la parade, il lâcha successivement et à bout portant tous les coups de sa bordée de tribord dans le babord et sur le pont de l'Autrichien. On crut le *Kaiser* irrémissiblement perdu ; il dut s'éloigner tout pantelant, vomissant maints jets de flamme et de fumée, abîmé de mâture, mais en faisant encore feu de son artillerie.

Pendant ce temps, l'escadrille des corvettes autrichiennes attaquait le *Re-di-Portogallo* par la gauche, tandis que deux frégates cuirassées cherchaient à l'investir par la droite. De nombreux projectiles atteignirent les mâts du *Re-di-Portogallo*, qui riposta avec ardeur au feu des ennemis dont il était entouré. L'officier en 2e, Atton Emerico, blessé au front par l'explosion d'un

obus, revint à son poste de combat après avoir été pansé.

Le commandant Ribotti, se voyant toujours enveloppé par l'ennemi et éloigné de la ligne, s'élança résolûment au milieu du feu des navires autrichiens, et alla rallier l'escadrille de l'amiral Vacca, qui avait arboré le signal : « Formez promptement ligne de file. »

D'autres navires cuirassés menaçaient la *Maria-Pia*, qui, ayant vu deux frégates cuirassées se diriger vers l'escadre en bois de d'Albini, les poursuivit et les força à changer de direction. Puis, se trouvant enveloppée par quatre frégates cuirassées, la *Maria-Pia* fit force de vapeur et réussit à distancer deux de ces navires ennemis ; elle revint ensuite sur un autre, qui, s'apercevant de sa manœuvre, parvint à éviter son choc, non sans avoir essuyé de sa part une bordée complète et un feu nourri de mousqueterie.

Grâce à cette manœuvre de la *Maria-Pia,* les Autrichiens furent obligés de songer à leurs propres navires en bois, qui, enveloppés par le *Principe di Carignano*, le *Castelfidardo,* le *Re-di-Portogallo* et le *Varese*, cherchaient à manœuvrer au levant.

A ce groupe se réunirent encore l'*Ancona* et le *San-Martino* qui, tous deux dans diverses positions, et comme ils allaient se porter au secours du *Re-d'Italia* et du *Re-di-Portogallo,* se trouvèrent à leur tour enveloppés par les navires ennemis, dont il parvinrent pourtant à se débarrasser. L'avant-garde, réunie ainsi sous les ordres de l'amiral Vacca, se porta de nouveau vers les navires cui-

rassés autrichiens, qui gouvernaient alors vers le canal de Lissa.

Il est temps que nous disions aussi un mot de l'*Affondatore*, réservé, on se le rappelle, à un rôle important et spécial par l'amiral Persano lui-même. Dès le commencement de l'action, il disparut mieux encore que les autres dans la fumée rasant les flots. Il chemina de droite et de gauche, lâchant çà et là un de ses gros coups de 300 liv., et émettant beaucoup de signaux de commandement, dont peu à la vérité furent reconnus. Il est certain néanmoins qu'il donna de bonne heure et fit apercevoir de plusieurs de ses bâtiments, entr'autres de Vacca, ces deux signaux-ci : « tirez à courte distance » puis « qui n'est pas au feu n'est pas à son poste. »

Joignant l'exemple au précepte l'*Affondatore* s'engagea tout d'abord avec l'*Elisabeth*, frégate-répétiteur des cuirassiers autrichiens, mouette légère, qui lui fit faire maints tours et détours et qui esquiva finalement les obus et les coups d'éperon de son lourd adversaire.

Laissé fort en arrière dans une de ses lentes courbes, l'*Affondatore* prit un autre objectif. Il se dirigea sur le gros *Kaiser*, engagé alors avec le *Re-di-Portogallo*, et il lui envoya pour le début un projectile si efficace qu'il démonta un canon, ravagea son pont d'arrière et enleva 6 hommes avec la boussole. Mais l'*Affondatore* ayant voulu faire jouer son éperon, il fut tenu à distance par de meurtrières bordées plongeantes du colosse de bois, et il ne put parvenir à l'aborder efficacement. Un moment l'*Affondatore* côtoyait tellement le *Kaiser* à tribord, en gagnant de vitesse sur lui, qu'il n'aurait eu qu'à faire

un léger mouvement à gauche pour le heurter de son éperon.

Les deux lutteurs se trouvaient alors au milieu d'une éclaircie, et presque tous les yeux des flottes étaient dirigés sur eux comme sur un splendide tournoi, lorsqu'au grand étonnement de tous l'*Affondatore*, au lieu d'effectuer le mouvement décisif à gauche, le fit à droite, et s'éloigna de son adversaire, pour rouvrir le feu, tout en décrivant une nouvelle et longue courbe. Un faux ordre de Persano, disent les uns, un dérangement du gouvernail, disent les autres, fit, paraît-il, avorter le choc ; à une seconde tentative l'*Affondatore* fut reçu par un tel feu plongeant de gros boulets que son pont fut percé et abîmé ; ses matelots voulant travailler aux réparations reçurent à leur tour de la mitraille et des balles d'infanterie ; l'*Affondatore* dut renoncer à cette proie.

Pendant ces diverses actions l'amiral italien, du haut de sa tour ferrée, d'où il sortait souvent la tête, n'avait pas négligé son commandement en chef. Il avait continué à donner ses signaux, même en surabondance, mais sans qu'ils rencontrassent grande faveur, soit qu'on ne les vît pas, soit qu'on ne voulût pas les voir. Remarquant entr'autres la douce tranquillité de la flotte de d'Albini, qui continuait à se tenir en réserve vers la côte, en bon ordre il est vrai, et tout en lançant quelques projectiles à grande distance, il traversa de nouveau la fumée du combat pour s'approcher de d'Albini et lui donner bien visiblement ce signal : « Attaquez l'ennemi » puis cet autre « Doublez l'arrière-garde ennemie » c'est-à-dire le

groupe de navires cuirassés autrichiens contre lequel la *Maria-Pia* était engagée de front.

Soit que d'Albini ne pût découvrir ces ordres, soit qu'il professât toujours la doctrine, si bien démentie par les exploits des Autrichiens, que « des bâtiments de bois ne devaient pas se frotter à des cuirassés » il ne bougea guère. Il continua une canonnade à longue portée, et il envoya le *Governolo*, commandant Gogola, au secours du *Palestro*, situé entre les deux belligérants, et dont l'incendie devenait de plus en plus alarmant.

A ce moment l'amiral Persano vit les navires ennemis, et surtout ceux de bois, faire un mouvement général sur l'extrême droite vers l'est, et ces derniers chercher à se placer à couvert derrière les premiers. Jugeant alors qu'un mouvement rapide pouvait séparer l'ennemi en s'établissant entre les navires cuirassés et les autres, l'amiral fit le signal « de donner la chasse avec liberté de direction et de manœuvrer en se portant à la tête de la première ligne ennemie. »

Le *Principe-Umberto*, commandant Acton Guglielmo, fut le premier à sortir des lignes de d'Albini pour se lancer contre la flotte autrichienne, et, à peine arrivé à portée, il ouvrit le feu, auquel répondit celui de toute l'escadre ennemie. Il fut secondé aussi par le *Re-di-Portogallo*.

L'*Affondatore* retourna vers son escadre pour montrer à tous le signal de donner la chasse et demander la prompte exécution de cet ordre. Mais le moment opportun était déjà passé; Tegethof avait réussi à couvrir les navires de bois derrière ses cuirassés. Dès qu'il fut près

de se rallier, il retourna vers l'île de Lissa par un mouvement de contre-marche sur la gauche.

En fait il avait déjà obtenu un succès, dans l'état encore douteux des choses. C'était d'avoir gagné les abords de la baie de S. Giorgio, où ses bâtiments éclopés, ses mauvais marcheurs et ses désarmés pouvaient se réfugier. Le *Kaiser* désemparé et escorté de l'*Elisabeth*, les lents schooners *Kerka et Narenta*, ainsi que les avisos *Stadium* et *Greif,* profitaient déjà de cet avantage.

Des deux côtés il y avait alors à peu près les mêmes pertes. Le *Re-d'Italia* était sombré, mais on en attendait autant du *Kaiser*. La flotte italienne tenait mieux les eaux du combat que l'autrichienne, qui paraissait rechercher l'appui des ouvrages de Lissa.

Quant au malheureux *Palestro* il luttait toujours contre les flammes, offrant aux deux lignes un émouvant spectacle. Son commandant, le capitaine Capellini, refusa pour lui et pour son équipage les secours de sauvetage que lui offrirent le *Governolo* et, un peu après, l'*Indipendenza*. Voulant défendre jusqu'au bout son bâtiment, il demanda seulement d'être remorqué plus près de la ligne italienne. Pendant qu'il passait ainsi sous le vent de l'escadre, à portée de l'*Affondatore*, le commandant et l'équipage crièrent tous avec frénésie *viva l'Italia ! viva il Re !* en agitant leurs bonnets. Quelques instants après, le brave *Palestro* et tout son personnel sautaient en l'air avec une formidable détonation. Seulement 19 hommes de cet équipage infortuné purent être sauvés par le *Governolo* et l'*Indipendenza*, restés constamment aux côtés du navire incendié. Il était alors 2 1/2 heures, et ce tra-

gique incident, qui rappelle, comme celui du *Re-d'Italia*, la glorieuse fin du *Vengeur*, termina la bataille.

« Je mis le cap, dit alors Tegethof dans son rapport officiel, sur le port de St-George, renonçant à une poursuite qui eût été sans résultat. La grande différence de vitesse de mes navires n'eût pas permis d'engager avec ensemble et rapidité une nouvelle lutte. »

De son côté l'amiral italien, au moment de la dernière agonie du *Palestro*, avait fait rallier l'escadre, pour recommencer l'attaque. Il lui restait en effet suffisamment de forces fraîches pour cela, à savoir presque toute la flotte d'Albini et la cuirassée *Terribile*, qui revenue enfin de Port-Comisa, s'était immobilisée à garder la précédente.

« A trois heures et vingt minutes, dit le rapport officiel de Persano, l'escadre était formée sur deux colonnes. L'escadre mixte à laquelle s'était réuni de nouveau le *Principe-Umberto*, afin de s'organiser selon l'ordre, était à droite, la proue vers Lissa. L'*Affondatore*, en tête de la colonne, s'élança contre l'ennemi, en faisant feu de ses batteries. L'escadre impériale continua sa route entre Lissa et Lesina. »

Ce passage du récit italien doit être expliqué et rectifié en ce sens que la colonne à la tête de laquelle se plaça l'*Affondatore*, pour se lancer sur l'ennemi tout en jouant de ses batteries, fit tête de colonne oblique à droite, ce qui lui donna une direction parallèle et non perpendiculaire à l'ennemi. La marche se continuant sans autre manœuvre, cela devait faire esquiver et non rencontrer Tegethof; c'est ce qui eut lieu en effet, après un vain

échange de quelques boulets à des distances de plus en plus grandes.

Pendant que le *Prince-Umberto* cherchait sa position pour cette plaisante manœuvre, il eut au moins l'occasion d'en effectuer une plus utile. Il découvrit tout un triste convoi de naufragés, du *Re-d'Italia* surtout, accrochés aux débris du navire coulé, et il en opéra aussitôt le sauvetage, tout en donnant le signal « découverte de naufragés. » Quelques autres bâtiments s'approchèrent, et 169 hommes furent ainsi recueillis, après avoir passé plusieurs heures ballottés par les vagues, avec des ouragans de projectiles amis et ennemis sur leurs têtes.

« L'escadre italienne, dit encore le rapport officiel de Persano, resta jusqu'à la nuit dans les eaux du combat, puis elle partit pour Ancône..... A l'exception du *Re-d'Italia* et du *Palestro*, les autres navires qui participèrent à la bataille navale, n'eurent que de faibles avaries, et seulement 8 morts et 40 blessés, dont 4 officiers. »

Avec les deux bâtiments susdits la perte totale des hommes fut d'environ 700, dont la moitié de blessés, et le reste tué ou noyé. Quelques-uns, sauvés à la nage sur Lissa, y furent très-charitablement reçus par les habitants ou par les Autrichiens.

De son côté l'amiral Tegethof se réfugia, le soir, dans le port de S. George. « Tenir la mer pendant la nuit, ajoute-t-il dans son rapport, eût été sans utilité et nous eût coûté une grande dépense en combustible, ce que nous devions d'autant plus éviter que Lissa n'offre aucune ressource pour refaire les provisions et réparer les pertes. Le séjour dans le port nous permit d'effectuer

immédiatement les petites réparations et de tenir l'escadre réunie et prête à se mesurer contre l'ennemi, s'il tentait le lendemain de renouveler l'attaque.

« On mit à profit le jour suivant pour visiter les bâtiments et faire les réparations urgentes. Le vaisseau de ligne fut déblayé des débris du mât d'artimon et de ceux du mât de misaine et des cordages ; on rétablit la cheminée. Le navire cuirassé *Archiduc-Ferdinand-Max* prit à bord une ancre de la frégate *Schwarzenberg,* afin de remplacer une des ancres de proue mise hors de service par l'abordage.

« Les hommes grièvement blessés furent débarqués ; ceux qui étaient transportables furent envoyés à bord du vapeur *Venezia,* à Spalatro et à Zara ; les morts furent enterrés avec les honneurs militaires.

« Le jour et la nuit, des navires chargés du service d'éclaireurs tenaient la mer ; la canonnière *Dalmat* et le vapeur à roues *Elisabeth* avaient pour mission d'explorer le champ de bataille et les côtes pour sauver, s'il se pouvait, les hommes qui auraient pu survivre à la perte du bâtiment ennemi sombré.

« Le soir du jour de la bataille, on pouvait apercevoir encore du Monte-Humm la flotte ennemie ; elle avait complètement disparu le lendemain, 21 juillet. N'ayant pas, jusqu'au coucher du soleil, aperçu trace de l'ennemi, et celui-ci ne paraissant plus vouloir tenter une nouvelle attaque contre Lissa, ma tâche était provisoirement accomplie, et après que le vaisseau *Kaiser* eut complété ses réparations, vers huit heures du soir, je fis reprendre la mer à l'escadre, afin de réoccuper sa pre-

mière position sur la rade de Fasana, qui doit me servir de base d'opérations. »

Les pertes autrichiennes furent de 156 hommes hors de combat, dont 105 seulement sur le *Kaiser*.

Quant au matériel, les avaries résultant soit des chocs, soit des 1800 coups tirés par les Italiens et des 4300 coups tirés par les Autrichiens, furent les suivantes :

Les Autrichiens eurent surtout leur *Kaiser* fort maltraité, son mât de beaupré se rompit en heurtant le *Re-di-Portogallo,* ce qui entraîna dans sa chute le mât de misaine et la cheminée, et occasionna d'autres dégâts sur le pont. Son intérieur fut aussi fort endommagé par plusieurs obus et par l'incendie. Quatre de ses canons furent démontés, et il n'aurait pu reprendre que difficilement la lutte le lendemain. Le *Ferdinand-Max* , en heurtant le *Re-d'Italia*, abîma une de ses ancres, et se fit une faible voie d'eau par le rebroussement de ses plaques d'étraves et l'arrachement des boulons qui les fixaient. Le *Don Juan*, marqué sur sa cuirasse de plusieurs coups sans autre résultat, eut sa partie de bois percée de part en part d'un boulet Armstrong de 300 liv., qui se borna à y faire un trou régulier. Plusieurs autres cuirassés eurent des marques plus ou moins violentes dans leur armure et quelques déchirures, qui ne les auraient pas empêchés de continuer la lutte.

Dans la flotte de bois, à part le *Kaiser*, il y eut comparativement peu de mal. Seules l'*Adria* et le *Friederich* reçurent des blessures de projectiles qui leur occasionnèrent de fortes voies d'eau et les forcèrent de mettre un nombreux personnel aux pompes.

Du côté des Italiens, à part le désastre du *Re-d'Italia* et du *Palestro*, les avaries parurent d'abord insignifiantes. Le *Re-di-Portogallo* montrait quelques déchirures résultant de son râclement avec le *Kaiser*; l'*Affondatore* percé sur son pont avait une voie d'eau légère, mais qui pouvait facilement devenir fatale, vu le grand tirant d'eau propre à ces sortes de bâtiments. L'*Ancona* avait reçu des obus dans sa partie non blindée et par ses sabords.

En résumé les deux escadres, et surtout l'italienne, étaient tout-à-fait en état de tenir encore convenablement la mer. Mais le charbon et les munitions commençaient à s'épuiser pour les uns et pour les autres, et cette circonstance contribua des deux côtés à empêcher la reprise de la lutte.

La flotte italienne rentra le 21 à Ancone, où tout était plein de bruits de victoire navale italienne, d'après les avis que Persano avait envoyés tous les soirs depuis son départ. Il s'y mêla bientôt des bruits tout contraires, provenant soit de ce que l'*Affondatore* sombra à peine à l'ancrage, soit des dires des marins italiens revenant de la bataille, soit des dépêches autrichiennes annonçant la délivrance et la victoire de Lissa, et l'élévation de Tegethof au grade de vice-amiral.

Quand enfin le public connut plus de détails, particulièrement les pertes douloureuses du *Re-d'Italia*, avec lequel avait sombré entr'autres le noble député Boggio, et du *Palestro;* quand il sut en outre que Persano n'avait échappé au sort de l'ancien bâtiment amiral que par son

transfert préalable sur l'*Affondatore*, une explosion d'indignation éclata contre l'infortuné amiral, et le gouvernement fut obligé de le faire mettre en jugement.



CHAPITRE XXII.

Observations sur la bataille de Lissa.

La bataille de Lissa, sans être une des grandes actions navales de l'histoire moderne, quant aux effectifs, aux pertes ou aux résultats, a cependant cette haute importance qu'elle est la première bataille avec les engins modernes, avec les bâtiments cuirassés à vapeur, munis de grosse artillerie rayée, d'éperons, de tourelles, d'hélices, de fils électriques de commandement et de fils électriques de renseignements sur les côtes.

Il y eut bien, pendant la guerre de la sécession américaine, de nombreux engagements où des cuirassés jouèrent le principal rôle ; mais ce fut dans de minimes proportions, ou dans des rades, sur des rivières, pour des siéges de ports, ou à forces très-inégales. Il n'y eut jamais, comme à Lissa, une quinzaine de cuirassés en action et s'équilibrant à peu près d'effectif.

Il est sans doute heureux, au point de vue de l'art et de l'équilibre politique, que cette première expérimentation ait eu lieu entre des puissances maritimes secondaires, et qu'elle n'ait pas été poussée plus à fond. Elle a ouvert un filon d'observations suffisamment riche d'enseignements, et elle n'a cependant rien changé à l'état

politique du monde, ni de l'Europe, ni même de l'Adriatique. Cette petite mer reste partagée entre les deux rivales, et il n'y a d'autre modification à l'état antérieur que la diminution de deux cuirassés dans les registres de la flotte péninsulaire, et un juste renom acquis par celle de l'Autriche.

Qu'on se figure en revanche les secousses qu'eût ressenties le monde entier d'une expérimentation semblable fournies par les formidables flottes de la France, de l'Angleterre ou des Etats-Unis, portant dans leurs flancs de si vastes intérêts, et combien les résultats politiques eussent éclipsé tous les enseignements militaires. Les marins et les hommes d'état de ces grandes puissances ne pouvaient pas désirer de plus joli tournoi que celui de ce champ-clos de l'Adriatique, offrant presque tous les spécimens des navires nouveaux, sauf les monitors à deux tourelles et les grandes tortues, et ne pouvant guère décider, pour le moment au moins, que de la possession d'un verre d'eau.

Et puisque nous avons dû raconter aussi cette bataille, nous prendrons la liberté, malgré notre incompétence, de discuter quelques-unes de ses particularités, ce qui pourra peut-être servir aux méditations de gens plus experts que nous. Si nous parvenions seulement à dégager le cours des problèmes techniques qu'elle soulève, des causes de perturbation qui leur sont plus ou moins étrangères, nous croirions avoir fourni tout notre contingent aux conclusions à en tirer au point de vue de l'art de la guerre navale.

Sous ce rapport la part des fautes et des mérites pou-

vant remonter aux pays belligérants eux-mêmes et à l'Italie en particulier, a son importance, et il convient en premier lieu de la bien définir.

Sans avoir besoin d'en appeler à l'hébêtement des races latines, comme on l'a fait, il est certain que la nation italienne joint, par tempérament naturel, à une remarquable prévoyance de hautes combinaisons politiques et militaires en temps de paix, une insouciance au moins égale des détails, qui devient ruineuse de cette prévoyance. Elle sut bien fonder une grande flotte ; elle ne sut point la préparer comme elle aurait dû l'être. Il lui fallait pour cela l'aiguillon du péril ; mais cette piqûre-là provoque toujours en Italie une effervescence patriotique si impérieuse, que de nouveau il en ressort trop souvent l'oubli des petites mesures d'exécution qui font réussir les grandes.

A l'occasion de l'armée déjà nous avons dû constater ce mal relatif, dont il pourrait cependant sortir beaucoup de bien. La fiévreuse impatience du pays sévit plus cruellement encore contre la marine que contre les troupes de terre. Sa tâche plus technique, dans les préparatifs au moins, eût demandé une plus grande somme de tranquillité d'esprit et de froide activité. Or ce sont les seules choses que ne pouvaient lui concéder les élans enthousiastes et les affolements juvéniles de l'opinion publique. Fière à bon droit de cette flotte de premier rang, improvisation unique dans l'histoire, l'Italie enivrée y mirait plus complaisamment encore que dans ses nombreux régiments sa grandeur nouvelle et ses rêves d'avenir. Elle mesurait sa puissance navale au nombre des

gros calibres, à l'épaisseur des armures, à la quantité des chevaux, aux 300 millions que tout cela lui avait coûtés, et par des milliers de voix autorisées et autres elle sommait son amiral de balayer l'Adriatique de pavillons autrichiens. Encore ici il fallut bien obéir, malgré de sages mais trop tardifs avertissements.

On oubliait en effet, dans cette excitation, une notion de bons sens et de simple expérience d'un grand poids en la matière. C'est qu'en fait de marine contemporaine il y a deux sortes de bâtiments fort inférieurs aux autres; les tout vieux et les tout neufs, devenant, les premiers de plus en plus dangereux, les seconds de plus en plus sûrs. Si l'Autriche penchait évidemment d'un côté, l'Italie penchait plus encore de l'autre. Mais il y avait bon remède pour celle-ci.

Il faut être totalement étranger aux progrès et aux immenses complications de la machinerie navale actuelle, en particulier à toutes les expérimentations récentes de l'Amérique, pour croire qu'on peut partir en guerre avec une flotte de monitors et de cuirassés quelconques, qui n'a pas encore été sérieusement éprouvée. Plus on se renforce de machines, plus on accumule de chances d'accidents. Même les nombreuses escadres blindées de France et d'Angleterre ne sauraient assurer ces grandes puissances maritimes contre toutes déceptions de la part d'états inférieurs. Le maniement des nouvelles masses demande impérieusement un certain temps d'épuration et d'apprentissage indispensable à tous. La flotte italienne n'avait pas encore pu se le procurer. Quelques semaines de plus d'exercices de navigation et d'épreuves

de tir eussent doublé sa force. Or cette faute-là remonte à la fois à l'insouciant amiral, au trop confiant ministre, au trop impatient pays.

Nous concéderons, en ce qui concerne la race latine de la flotte et avec un amiral de 60 ans, que cette période d'exercice préalable pouvait exiger une durée un peu plus longue qu'avec des équipages anglo-saxons et un chef d'une quarantaine d'années. Les Anglais, et les Américains surtout, sont plus vite à leur aise dans les machineries modernes ; les nouveautés de la mécanique les attirent naturellement ; plus ils en ont à disposition, plus ils se trouvent dans leur véritable élément, et cela tient à beaucoup de causes connues que nous n'avons pas à exposer ici. Les marins italiens ou français au contraire, plus attachés à d'antiques traditions, et ce n'est certes pas un mal à tous égards, n'ont point encore fait leur deuil aussi complet de la *marine d'autrefois ;* ils regrettent souvent encore leurs riches et vieilles voilures, leurs actifs huniers, les mystères du fin voilier et de la marche au plus près, les joies de la manœuvre en un mot, et nous en avons entendu plus d'un maugréer énergiquement contre l'obscur et silencieux *piano du bord*, comme ils appellent cette ingénieuse sonnerie mécanique de commandement, qui fait les délices des officiers américains et qui rend tant de bons services.

Dans vingt ans d'ici sans doute, tous les marins seront sur le même pied à cet égard ; mais dans la période transitoire que nous traversons, cette considération était une raison de plus pour vouer une meilleure préparation à la mise en action de la nouvelle flotte italienne.

Ce défaut de suffisante préparation se manifesta non-seulement dans de nombreux accidents de machine et de gouvernail, qui retardèrent les entrées en ligne, les contre-marches et les manœuvres de mêlée, mais surtout dans le service de l'artillerie, soit des pièces, soit des magasins de munitions. Le tir du rayé entr'autres, sur lequel l'amiral Persano paraît avoir beaucoup compté, lui fit presque complétement défaut dans la bataille, quoiqu'il eût été prescrit de tirer plutôt par coups successifs que par bordée, afin de mieux ajuster. Cela tint d'un côté à la nature même des cuirassés, toujours animés d'un fort roulis en haute mer dès qu'une légère brise souffle, — ce qui nuit fortement au pointage de précision, mais ce qu'on pouvait bien savoir d'avance, — et d'autre part à de notables lacunes d'artilleurs. Sur plusieurs bâtiments il n'y avait pas plus de deux canonniers par pièces; pour y suppléer on fut obligé de créer des magasins provisoires de munitions, et par conséquent d'accroître les chances d'incendie. C'est par cette cause chétive que le *Palestro*, par exemple, fut perdu.

On doit dire que l'amiral Persano avait signalé d'avance ces lacunes dans le personnel de l'artillerie, qu'il s'en plaignit vivement, et que c'était une des raisons pour lesquelles il tardait tant, à Ancône, de prendre la mer. De Tarente déjà il avait offert sa démission pour ce motif. Mais puisqu'il était resté à son poste il aurait pu parer aux lacunes par une meilleure répartition des artilleurs disponibles, et par un renfort d'hommes de corvée tirés de ses inutiles et embarrassantes troupes de débar-

quement, quoiqu'il eût bien mieux valu sans doute que toutes les pièces eussent été pourvues à temps de leurs propres desservants réglementaires. Après cela nous ne nous rendons pas compte de la raison pour laquelle Persano put fournir tant de feux contre les ouvrages de Lissa et si peu comparativement contre les bâtiments autrichiens pendant la bataille, à moins qu'il n'y fût obligé par disette de munition, ce qui condamnerait doublement ses déplorables tireries du 18 et surtout du 19.

Sur le plan général des opérations et sur la part qui lui incombe dans le résultat, nous avons déjà dit l'essentiel dans le cours de notre récit. L'entreprise elle-même contre Lissa ne se justifiait que comme coup de main, ou comme diversion pour provoquer la flotte ennemie, ou comme salutaire exercice préalable pour l'escadre italienne. Si l'on voulait pousser une attaque à fond, comme on le fit, les mesures étaient mal prises; il fallait débuter par couper beaucoup plus tôt les fils télégraphiques entre Lissa et la côte, et c'eût été plutôt le rôle de d'Amico à propos de sa reconnaissance; il fallait jeter à tout prix et promptement quelques compagnies sur l'île pour diversions, et concentrer tout le reste contre S. Giorgio, au lieu de tant l'éparpiller.

Après le premier essai manqué, et avisé de la prochaine arrivée possible de la flotte autrichienne, Persano ne devait pas s'obstiner dans son attaque, ni surtout dans son éparpillement. L'une et l'autre étaient de mauvais préparatifs de bataille; ils lui firent perdre au jour décisif le concours de la *Formidabile* désemparée, et celui

de la *Terribile*, semée au loin ; c'étaient là cependant deux de ses meilleurs cuirassés, et il est regrettable à tous égards, qu'ils n'aient pu être éprouvés dans la bataille même.

Quant aux dispositions spéciales pour l'action du 20, sous la réserve que cette action aurait dû être recherchée par Persano déjà le 19 en se portant à la rencontre de Tegethof plutôt qu'en s'obstinant contre des tours aussi insignifiantes que meurtrières, nous ne saurions point nous joindre aux amères critiques dont elles ont été l'objet. Nous y voyons au contraire une preuve de la promptitude d'esprit et de la résolution que l'approche du danger réveillait en lui, au rebours de beaucoup d'autres hommes de guerre mieux doués à longue distance de l'ennemi. Et de ce que ses dispositions furent traversées par maints vices d'exécution et par beaucoup d'accidents de mêlée, nous n'en saurions conclure ni à leur absurdité, ni à l'indiscipline et à l'ignorance de son corps d'officiers, ainsi que l'a fait, par exemple, le rigide censeur de la *Revue des Deux Mondes*. De fatals contre-temps, comme il s'en produit dans toutes les batailles, ont seuls empêché l'exécution de ses ordres, et cela, joint à un moment trop réel de faiblesse sur la fin de l'action, a constitué à son adversaire une victoire qu'il eût été très-possible encore de lui arracher.

En fait les critiques dont nous parlons oublient de remarquer qu'il s'est trouvé en présence dans cette bataille deux systèmes de tactique opposés. Tegethof, nous le savons, ne pensait qu'au choc; il voulait aborder et couler les Italiens, au risque de se couler lui-même.

Outre ce qu'une telle bravoure avait d'admirable, ce système était rationnel et juste en principe, vu l'infériorité de matériel et surtout d'artillerie dans laquelle Tegethof se savait. Aussi il se forma en colonne massive en coin de chasse sur trois divisions. La *Revue des Deux Mondes* a voué à la chose beaucoup d'éloges, et elle a eu raison.

Mais Persano était ou croyait être dans de tout autres conditions. Malgré ses lacunes senties il se jugeait le plus fort en artillerie, en rayée surtout, et il voulut en user. Pour cela il se forma en ligne de files, et il eut raison aussi. La *Revue* a surtout grandement tort, à notre avis, de chercher à l'en ridiculiser; elle prête bien plus au ridicule elle-même quand elle prétend qu'il s'agissait alors de couvrir ou dégager Lissa, et, à propos d'une ligne générale de bataille, que l'avant est la partie forte et le travers la partie faible d'un navire.

En premier lieu il s'agissait, pour l'un comme pour l'autre, de livrer bataille, et non de Lissa, dont le sort suivrait forcément les destins de la journée.

Quant à la meilleure formation tactique nous ne voulons pas rouvrir ici la vieille polémique de Ménil-Durand et de Guibert sur l'ordre profond et l'ordre mince ; mais en vérité elle ne serait pas hors de saison, en face de certains prétendus novateurs, sur mer et sur terre, qui ne savent marcher qu'en tombant de fossé en fossé, de système en système. Dire que Persano, avec sa belle flotte neuve et sa bonne artillerie, devait se mettre en colonne parce que Tegethof, avec ses vieilles coques et ses petits canons, prenait cette formation-là, c'est presque prétendre que de l'artillerie à cheval, attaquée par de la ca-

valerie, ne devrait compter que sur ses sabres ou sur ceux de ses soutiens ! Le fait est qu'un navire cuirassé et armé comme l'étaient les Italiens ressemble plutôt, au point de vue tactique, à un bataillon d'infanterie muni d'excellents fusils rayés et accélérés et de fortes bayonnettes. Il usera simultanément et successivement des feux et de la charge, ou si l'on veut de la bordée et de l'éperon ; il passera promptement de la ligne à la colonne ou vice-versa, suivant les circonstances, et il se gardera de s'éprendre d'une seule de ces formations. Pour le début, et quand on peut voir venir son adversaire de loin et à découvert, et surtout quand on a de plus longs feux que lui, la ligne est hautement préférable.

Ce fut précisément le cas de Persano. Les 9 cuirassés en une seule ligne de file, avec l'*Affondatore,* escorté sans doute de la *Terribile* et de la *Formidabile* si elles l'eussent rejoint, en seconde ligne derrière le centre et prêts à la charge, c'était là un ordre parfaitement logique et répondant de tous points aux exigences de la situation.

Des tacticiens virtuoses auraient pu désirer peut-être quelque chose de moins simple, par exemple une ligne courbée ou brisée en dedans pour avoir plus de convergence ou de flanquements de tir ; ou une aile renforcée de feux ou de *cavalerie.* Mais cela n'ôte rien au mérite réel de la disposition normale, bien complété par l'avis à la flotte de d'Albini de suivre en réserve. Si, après cela, l'entrée en ligne fut un peu tardive et hésitante, par le fait peut-être du transfert de l'amiral sur l'*Affondatore;* si Vacca se détacha de son chef pour une ma-

nœuvre juste et opportune en elle-même, mais rompant l'unité de la formation ; si d'Albini et la *Terribile* restèrent sourds à tous les signaux d'appel, comme jadis l'amiral Villeneuve à Aboukir, comme l'amiral Dumanoir à Trafalgar, comme Grouchy à Waterloo, ce fut là un malheur sans doute, un vice d'hiérarchie et de commandement qui remonte à Persano peut-être, mais qu'on ne saurait imputer à ses dispositions pour la bataille.

Une fois la mêlée commencée il n'y a plus qu'à fermer les yeux et la bouche devant les caprices de la destinée; tout est confusion, hasard, chance, bons tours individuels, comme dans une bagarre de cavalerie. Le hasard, un pur hasard voulut que le travers du *Re-d'Italia* se trouvât à portée de l'avant du *Ferdinand-Max*, et qu'il ne pût éviter le coup de boutoir qui lui fut lancé avec promptitude et aplomb, tandis que le *S. Martino* et le *Re-di-Portogallo* échappèrent à plusieurs dangers de ce genre et que ce dernier put même s'en venger brillamment. Plusieurs centaines de tels chocs auront sans doute été tentés de part et d'autre, et un seul a réellement abouti; un second a donné très-obliquement; les autres qui peuvent s'être produits, à part un accidentel entre deux italiens, ne sont pas même mentionnés.

Cinq coups d'artillerie seulement ont été réellement efficaces: celui ou ceux qui désemparèrent le gouvernail du *Re-d'Italia* et que les Autrichiens mettent en doute pour rehausser la valeur de leur manœuvre de bélier; ceux qui incendièrent le *Palestro*; ceux du *Re-di-Portogallo* et de l'*Affondatore* qui abimèrent le *Kaiser*; ceux

du *Kaiser* qui trouèrent l'*Affondatore* et occasionnèrent par la suite sa submersion.

Si l'on note qu'il se tira en tout plus de 5 mille coups, on voit qu'il se fit donc beaucoup de bruit pour peu de résultat, ce qu'on doit attribuer en bonne partie à l'utile et vraiment humaine protection des cuirassés. Quant aux résultats meurtriers obtenus par le canon, ce furent encore les Autrichiens, comme pour le choc, qui obtinrent les meilleurs, en notant cependant qu'ils tirèrent à peu près trois fois plus que leurs adversaires.

Pour ce qui est du fameux choc manqué de l'*Affondatore* contre le *Kaiser*, dont on fit un si haut crime à Persano, nous pencherions à croire que, s'il l'empêcha, c'est en s'inspirant sagement de l'histoire véritable des combats de la scie et de la baleine. Ce n'est pas tout d'enfoncer un long éperon dans le flanc d'un énorme vaisseau de bois ; il faut l'en retirer ; et le faire sous les feux plongeants d'une forte artillerie n'est point chose si simple. Les deux y eussent sans doute péri. Le *Kaiser* étant déjà censé agonisant, c'était trop risquer que de hâter sa fin à ce prix ; elle pouvait être plus sûrement amenée en se servant des canons de la tourelle, et nous ne saurions blâmer Persano de cette manière de voir. Il eut bientôt l'occasion de se convaincre qu'il ne faisait pas bon rester longtemps à courte portée de son gros adversaire.

Au reste il nous a toujours paru que ces sortes de navires étaient des plus mal doués pour le choc. En tout cas ils n'ont jamais été destinés à heurter des masses telles que d'anciens vaisseaux de ligne, mais plutôt à

fouiller de leur éperon sous-marin les œuvres vives des ordinaires bâtiments cuirassés. Leur force essentielle étant dans leurs gros canons, dans leur tourelle mobile, dans leur minime surface flottante et dans leur défilement par l'eau, cela doit les porter plutôt à canonner des parois peu élevées qu'à aller choquer d'épaisses murailles de bois à batteries dominantes.

Sur une telle mêlée, de 4 heures de temps et pendant laquelle les lignes belligérantes s'étaient traversées de part en part, Tegethof se trouvant à la fin vers la côte de Lissa et de Lesina, et Persano à l'ouest vers la haute mer, il n'y avait donc eu qu'un seul vaisseau perdu, le *Re-d'Italia*; deux autres, pensait-on, allaient encore se perdre, le *Kaiser* et le *Palestro*, et bientôt en effet ils furent mis hors de combat, le premier pour quelques journées, le second pour toujours. Mais à 2 heures on ne pouvait pas établir la différence réelle de situation entre ces deux bâtiments, et à l'égard de ce qui pouvait encore se passer dans l'après-midi, elle était égale.

En somme les pertes étaient peu de chose pour de telles flottes et après une bataille. Maintes croisières seulement coûtèrent davantage à de plus habiles. On n'est pas marin d'ailleurs, pour ne pas s'attendre de temps en temps à des naufrages, à des incendies, ou à d'autres accidents semblables, pain quotidien de ce rude et noble métier.

De part et d'autre il restait donc assez de forces disponibles pour continuer la lutte, et cela surtout de la part de Persano, qui alors était même plus fort qu'il ne l'était deux heures auparavant. En compensation de ses

pertes il avait rallié toute son escadre, y compris d'Albini et la *Terribile*, gagné un certain prestige personnel par la bonne chance d'avoir échappé au désastre du *Re d'Italia*; il avait enfin la position pour lui, c'est-à-dire la mer libre sur ses derrières, tandis que son adversaire s'était acculé volontairement à la côte, peut-être pour se réfugier à Lissa. Pourquoi ne pas reprendre immédiatement l'offensive?

Le souci constant de Persano de conserver sa très-coûteuse flotte à son pays et de ne lui faire courir aucune chance hasardée lui revint de nouveau, et l'obséda au point de lui dicter cette fausse manœuvre, parallèle d'abord, rétrograde ensuite, qui proclama, plus que la bataille elle-même, la victoire des Autrichiens. Comme dans les batailles de terre des Américains, comme au célèbre combat naval de Hampton, comme d'Orvilliers et Keppel à la bataille navale d'Ouessant, comme Villeneuve et Calder à celle du Ferrol, les deux adversaires de Lissa se quittèrent à peu près par convention tacite réciproque vers les 3 heures de l'après-midi. Mais en abandonnant le premier ces eaux disputées, Persano abandonna aussi à Tegethof le droit de tirer de cette retraite toutes les conclusions qu'il lui plairait. Celui-ci ne put pas sans doute prétendre à un succès naval décisif; mais en rétrécissant le vaste horizon qui lui avait été un instant ouvert, il put dire hardiment qu'il avait délivré Lissa et forcé l'ennemi à se réfugier dans son port d'Ancône.

Nous ne voulons pas nous donner la mission chevale-

resque de laver l'amiral Persano des accusations, sinon totalement injustes au moins trop rigoureuses, portées contre lui; c'est un droit qui appartient à ses compatriotes et non à nous. Mais peut-on n'être pas péniblement surpris d'entendre la *Revue des Deux Mondes* lui jeter jusqu'au reproche .... d'avoir fait peindre ses coques en gris! L'amiral Tegethof a dit en effet dans son rapport, que grâce à cette teinte, il reconnut devant lui un adversaire et qu'il le coula; vite on en a conclu à une faute de Persano. Eût-il mieux valu peut-être que Tegethof par quiproquo coulât un de ses navires ou qu'il laissât s'échapper un ennemi? Les affaires navales sont sujettes à de trop fréquentes confusions de ce genre, par le fait des doubles rangées de feux et par les mouvements dans la fumée. Vacca reçut une bordée italienne; l'*Ancona* et un autre cuirassé italien, le *Varese*, croyons-nous, s'abordèrent, malgré toutes leurs précautions. Tout ce qui peut donc aider à reconnaître promptement les amis et les ennemis, comme les bannières et les pavillons, par exemple, ou la couleur des bâtiments, ne peut qu'être utile; c'est même un devoir d'humanité. Nous ignorions que les coques grises comme signe distinctif italien fussent une innovation; mais s'il en est ainsi, nous ne saurions qu'en féliciter hautement l'amiral Persano, et regretter qu'il n'ait pas soigné d'autres détails à l'égal de celui-là.

Le même partial censeur lui a reproché encore de n'avoir pas su attacher aux flancs de ses vaisseaux le démon de la guerre. Sans nous arrêter à la portion ultra-poétique de l'hyperbole, nous dirons que c'est là un

reproche injuste. Les marins italiens se battirent fort bien; la *Formidabile* dans le port de S. Giorgio, le *Re-di-Portogallo* surtout contre le *Kaiser*, le *Re-d'Italia*, l'*Ancona*, le *Palestro*, et bien d'autres encore montrèrent un haut courage; ils furent tout aussi démons, puisque démons il y a, que leurs braves adversaires. L'*Affondatore* ne craignit pas le feu non plus pour son propre compte, et tous, si la reprise de la lutte avait été ordonnée, y seraient retournés avec autant de vigueur et d'entrain qu'au début. Preuve en soit la colère qui s'empara de plusieurs équipages en apprenant leur rentrée à Ancône. On eût été plus vrai en disant que c'est à son propre flanc que Persano ne sut pas attacher le démon de la guerre; mais cela n'aurait pas eu grand sens. Pour un amiral la guerre ne saurait être un démon, elle doit-être un art.

En résumé Persano, quoique ayant certainement commis plusieurs fautes et une très-grande en particulier, pouvait en répudier bon nombre d'autres qui lui étaient faussement imputées. Malgré cela une longue enquête fut instruite contre lui, et il fut renvoyé devant le sénat, dont il était membre, constitué en haute cour de justice. Le procès s'ouvrit le 1er avril 1867, et après une dizaine d'audiences, peu édifiantes pour l'autorité de la discipline et de la hiérarchie, et où l'on vit, par exemple, des officiers supérieurs et d'état-major déposer vaguement mais amèrement contre leur chef, Persano fut condamné à la dégradation pour triple crime de désobéissance, de négligence et d'impéritie. [1]

[1] Voici le texte même de la sentence :
Udita in pubblica udienza la requisidoria e la difesa.

Sans doute ce fut là une satisfaction qui était due à l'opinion publique irritée et à l'amour-propre national blessé, et qui pouvait frapper en Persano non-seulement son mode de conduite des opérations, mais ses négligences antérieures comme ancien ministre de la marine et comme commandant en chef de la flotte en temps de paix. S'appliquant aux opérations qui avaient eu lieu en juillet, on pouvait toutefois trouver cette sentence bien sévère et peu équitable en stricte justice, du moment que tant d'autres, qui avaient aussi concouru à l'échec survenu, n'étaient pas appelés à rendre compte de leur part de responsabilité.

Visti gli articoli 240 e 241 dell'edito penale militare marittimo del 18 luglio 1826, cosi concepiti :

Art. 240. Ogni comandante di una squadra o bastimento da guerra qualunque, il quale non abbia riempita la missione od incarico statogli dato, quando la mancanza sia per negligenza od imperizia sarà punito colla demissione se si tratta di un ufficiale generale.

Art. 241. L'ufficiale di qualunque grado incaricato di una spedizione o missione, il quale essendosi allontanato dagli ordini ricevuti avrà fatto andare a vuoto, od avrà male adempiuta la missione di cui era incaricato, sarà sospeso dalle sue funzioni e potrà anche, secondo le circostanze, essere dimesso.

Visto l'art. 2 della legge 25 maggio 1852 sullo stato degli ufficiali di terra e di mare, cosi concepito :

L'ufficiale non puo perdere il suo grado fuorchè per una delle cause seguenti :

5º Destituzione o demissione pronunciata da un consiglio di guerra.

Visto l'art. 568 del Codice di procedura penale, cosi concepito :

Nelle sentenze di condanna profferite sia in contraddittoria che in contumacia, le spese del procedimento saranno dichiarate a carico dei condannati.

Dichiara convinto l'accusato conte Carlo Pellion di Persano dei reati sopra ascritti al medesimo, e lo condanna alla penna della demissione, alla perdita del grado di ammiraglio e alle spese del giudizio, le quali saranno liquidate con ordinanza del presidente.

Firenze, addi 15 aprile 1867.

Pour nous, et sous la réserve des observations présentées plus haut, nous ne saurions réellement charger Persano que de six griefs, à propos de ses opérations de Lissa :

1° D'avoir entrepris un bombardement sérieux pouvant être traversé ou suivi d'une bataille immédiate — et il ne le fit que pour exécuter des ordres qu'il avait combattus, et qu'ensuite il interprêta mal.

2° D'avoir pour cette attaque gaspillé son temps et ses forces — crime trop commun pour être punissable.

3° D'avoir été mal servi par son artillerie le jour de la bataille surtout, — et il l'avait prévu et annoncé.

4° D'avoir mal opéré son transfert sur l'*Affondatore*, — peccadile insignifiante si le *Re-d'Italia* n'eût sombré.

5° Enfin de n'avoir pas recommencé la bataille vers 3 heures, après publique punition du vice-amiral d'Albini et du commandant du *Terribile* pour leur scandaleuse inaction jusqu'à cette heure-là.

Par ce dernier grief, le seul vraiment grave à notre avis, Persano mérita en effet d'être choisi comme la victime expiatoire du nouvel échec qui, au lieu d'une revanche attendue, était venu s'ajouter à la fatale journée de Custozza.

L'humiliation et la déception furent réelles; elles furent senties par les populations, comme par toutes les autorités. Mais l'Italie a eu assez de faveurs de la fortune depuis 1859, bien gagnées du reste par de longues années de martyr, pour pouvoir aussi supporter aujourd'hui quelques revers et se fortifier par la patience.

D'ailleurs en regardant de près à cette demi-bataille

de Lissa, et sans croire que la dégradation de Persano ait pu racheter les fautes commises, la journée du 20 juillet n'est point si décourageante pour l'Italie qu'elle pouvait le paraître au premier abord. Sa flotte, diminuée plus par accident qu'autrement de deux seuls navires, avait subi fort honorablement le baptême du feu et fait une profitable école. Ses marins, quoiqu'on en ait dit, s'étaient vaillamment comportés ; tous avaient affronté la mort avec bravoure et résignation ; beaucoup la reçurent avec héroïsme. — Nous ne savons si ce fut « l'hébétement des races latines » qui poussa les gens du *Re* et du *Palestro* à donner leur dernière pensée à la patrie au moment où le flot les engloutissait dans l'abîme, où le feu les jetait aux airs, et à mourir en s'écriant *viva l'Italia !* Mais c'est avec de tels « hébétés » une fois rompus au métier, que cette race d'élite a jadis conquis le monde, et tant qu'elle en aura sur ses escadres, elle pourra espérer aussi, et dans un proche avenir sans doute, de se faire une place honorable sur les mers.

Nous devons nous reporter maintenant sur un tout autre théâtre, c'est-à-dire dans l'Allemagne centrale, pour voir ce qui s'y était produit, pendant ce temps, entre l'armée prusienne du général Vogel de Falkenstein et les troupes de la Confédération germanique.

CHAPITRE XXIII.

Campagne de l'armée prussienne du général Vogel de Falkenstein contre les deux armées du prince Charles de Bavière et du prince Alexandre de Hesse. — Combats de Dermbach, de Diedorf, de Wiesenthal, de Rossdorf, de Hünfeld (4 juillet), de Hammelburg, de Kissingen (10 juillet), de Laufach (13 juillet), d'Aschaffenburg (14 juillet). — Occupation de Francfort par les Prussiens.

On se rappelle que le général Vogel de Falkenstein, en ouvrant subitement le 15 juin les opérations contre l'électorat de Hesse-Cassel et contre le royaume de Hanovre, avait pu prendre possession en quelques jours de ces deux Etats, et imposer à la brave armée hanovrienne, quoique victorieuse à la bataille du 27 juin, une capitulation de licenciement le 29. [1]

On se rappelle aussi que les troupes fédérales qui se réunissaient alors en deux groupes principaux ne furent pas en mesure de porter secours à leurs alliés du Hanovre.

Ces deux groupes, sous le commandement supérieur de la Bavière, n'étaient autre chose que les 7e et 8e corps

[1] Voir notre vol. Ier, chapitre 6.

fédéraux, mais avec les modifications nécessitées par les circonstances particulières de cette guerre civile germanique. Le 7e corps était composé de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, tous bavarois; il se concentra dès le milieu de juin vers Bamberg et Schweinfurt.

Le 8e corps, qui légalement est composé de trois divisions, une du Würtemberg, une de Baden, une de Hesse-Darmstadt, reçut l'adjonction de quelques réserves de chacun de ces états, et des deux autres Hesses, plus d'une quatrième division formée de la brigade autrichienne Hahn sortant des garnisons des places, et d'une brigade du contingent de Nassau. Comme commandant en chef de ce corps la Diète nomma le prince Alexandre de Hesse, général autrichien en disponibilité, le même qui s'était relativement distingué au combat de Montebello en 1859, frère d'ailleurs du duc régnant de Hesse-Darmstadt et beau-frère de l'empereur de Russie. Le prince Alexandre, quoique d'une quarantaine d'années seulement, avait précédemment servi en Russie, et fait une brillante campagne dans le Caucase comme colonel ou général. C'était en somme un heureux choix, au double point de vue militaire et politique, qui fut renforcé en outre de celui du savant général wurtembergeois de Baur, comme chef d'état-major. Il fallait bien tout cela pour donner le lien voulu à ce 8e corps, formé d'éléments fort hétérogènes et qui n'avaient jamais fait la guerre, sauf une portion de la brigade autrichienne.

Le prince de Hesse était sous les ordres directs du prince Charles de Bavière, frère du vieux roi Louis,

âgé de 73 ans, mais actif et vigoureux comme à 40, instruit et expérimenté, ayant déjà fait, comme général et fort honorablement, les dernières guerres de l'empire, aimant l'art militaire et s'étant toujours appliqué à le maintenir en honneur dans son pays, contre le courant souvent trop artistique du gouvernement. En revanche on reprochait au prince Charles quelques travers de vieille école et de trop grandes exigences à l'égard de minuties. Son chef d'état-major, le brillant général von der Tann, célèbre par sa campagne de 1848 et 1849 en Schleswig et connu comme un *manœuvrier* de premier ordre, eût été mieux à sa place, disent ceux qui le connaissent, comme commandant d'une division d'avant-garde que comme chargé de pourvoir à la conduite de l'armée, sous la direction de l'ancien général de 1810. Cet état-major était en outre flanqué d'un délégué officiel du quartier-général autrichien, le lieutenant feld-maréchal comte Huyn, esprit d'une haute portée et qui ne quitta pas sa mission d'une semelle. Le vieux prince, tout en commandant plus spécialement encore le 7e corps, était lui-même sous les ordres de Benedeck, l'Autriche ayant été chargée par la Diète de la direction suprême de la guerre, en même temps que des trois corps d'armée qui lui incombaient.

Il faut tenir compte de ces circonstances, ainsi que du mode de composition des états-majors de chacun de ces commandements, des relations d'office qu'ils devaient entretenir entr'eux, ainsi qu'avec les gouvernements fournissant leurs troupes, et avec la Diète, pour se faire une idée des complications diverses qui durent peser sur les premières opérations des troupes fédérales, au profit

de leurs adversaires. Hâtons-nous cependant d'ajouter que l'état d'infériorité relative où se trouvèrent sous ce rapport les 7e et 8e corps d'armée en regard des Prussiens, ne tint pas tant à leur nature fédérative, qu'au manque de temps pour préparer la transformation de leur moëlleux et luxueux pied de paix, et à l'inexpérience de la plupart des petits états sur les conditions réelles d'un pied de guerre et d'un service de campagne.

Tandis que la Prusse déclarait et ouvrait la guerre le 15 juin, les petits états méridionaux et moyens, beaucoup plus bruyants qu'elle jusqu'ici, ne purent fournir un commencement de contingent que trois à quatre jours plus tard ; le reste suivit de trois jours en trois jours, de manière à n'être à peu près complet qu'au commencement de juillet. Celui de la Bavière, le plus vite prêt, se trouva fort inférieur à ce qu'il aurait pu être d'après les états d'effectifs, et celui du 8e corps, quoique plus considérable que ce qu'on attendait, tarda plus longtemps et eut toujours de sensibles lacunes en matériel et en accessoires de campagne. Aucune de ces troupes n'avait de fusil à aiguille ; l'artillerie avait un bon tiers de lisse, ce qui n'était pas un mal, à notre avis, mais ce qui est trop généralement envisagé comme tel par maints officiers techniciens préoccupés outre mesure de la portée et de la précision.

Quoique les chefs des 7e et 8e corps fussent à leur poste dès le 17 juin, et que quelques bataillons de Hesse-Darmstadt et de Wurtemberg eussent renforcé la garnison de Francfort dès le même jour, ce ne fut qu'une semaine plus tard que les opérations purent commencer.

Le 20 juin seulement l'état-major du 8e corps fut constitué à Darmstadt, où le prince avait été assermenté le 18. Le 21, la brigade Hahn joignit le corps ; le 22 arriva la division surprise et évadée de la Hesse-Electorale ; le 25 l'état-major de la division badoise avec sa première brigade.

Le 20, le prince de Hesse reçut du prince Charles, alors à Bamberg, un premier ordre pour une action de concert en faveur de l'armée hanovrienne, qu'on croyait à ce moment vers Witzenhausen, et qui demandait assistance. Le prince Charles, à cet effet, allait faire marcher en avant une de ses divisions du camp de Schweinfurt, et il demandait au 8e corps de faire de même. A cet ordre élastique le prince de Hesse crut obéir sans doute en ordonnant une diversion du bataillon wurtembergeois Rambeucher, pour le 22, sur Giessen, avec ordre d'y commander des quartiers pour 30,000 hommes en marche sur Cassel. Une ruse moins vieille et un chemin plus direct auraient pu facilement être choisis, on l'avouera, pour secourir les Hanovriens.

Le 26 juin, le 8e corps transféra son quartier-général à Francfort, et ce jour même le prince Alexandre se rendit au quartier-général du prince Charles, à Schweinfurt, pour délibérer des futures opérations. Dans le conseil de guerre tenu à cette occasion le 26 au soir et le 27 au matin, il fut décidé que de communes opérations offensives seraient entreprises contre l'armée prussienne tenant la contrée des environs d'Eisenach ; on la refoulerait de la Thuringe, on reprendrait l'importante voie ferrée thuringienne qui relie les diverses parties de

la monarchie prussienne, et du coup on délivrerait aussi l'électorat de Hesse et, autant que possible, le Hanovre. Les opérations commenceraient le samedi 30 juin, et les deux corps, s'avançant en même temps et en direction convergente, pour se réunir le 7 juillet, marcheraient comme suit :

		8e *corps.*	7e *corps.*
29 juin.		Concentrations préparatoires.	
30	»	Friedberg	Brückenau
1 juillet.		Hungen	Löschenrode
2	»	Grünberg	Fulda
3	»	Ruppertenrod	Fulda
4	»	Alsfeld	Hünfeld
5	»	Pause	Pause
6	»	Grebenau	Neukirchen
7	»	Niederaula	Hersfeld

Une colonne de flanqueurs de droite du 8e corps marcherait par Schotten et Lauterbach. De son côté le 7e corps enverrait aussi de l'infanterie en jonction avec le 8e par la vallée de l'Ulster, et de la cavalerie au-delà. A la pause du 5 juillet, et suivant les nouvelles qu'on aurait alors de l'ennemi, on déciderait si l'on poursuivrait la marche offensive sur Eisenach ou sur Cassel.

Tel fut le résultat de ce conseil de guerre, où les Autrichiens, qui avaient opiné, assure-t-on, pour une forte diversion contre Giessen et le territoire de la Prusse occidentale, afin de dégager d'autant la Bohême, restèrent en minorité. En somme la résolution prise était à la fois trop compassée et trop peu soucieuse du temps dont

elle pouvait disposer. De plus, elle ne disait rien sur ce qui était cependant l'essentiel à ce moment, c'est-à-dire sur la délivrance de l'armée hanovrienne, au sujet de laquelle des bruits très-divers couraient. Le mouvement en avant se commencerait tranquillement le 30 juin, en fixant d'avance cinq jours d'étape, avec la pause réglementaire au bout, sans plus s'occuper de l'ennemi ou des alliés à secourir que s'ils n'existaient pas. Et cependant comme l'objectif déterminé, très-justement nous le reconnaissons, était dans la même direction que les Hanovriens en détresse, rien n'eût empêché, bien plus, tout eût conseillé de se lancer, sans perdre une minute et avec ce qu'on avait sous la main, aussi près que possible de ces derniers. Le 26 au soir déjà, le mouvement des avant-gardes aurait dû commencer, ou plutôt depuis une semaine il aurait dû être en cours. Il eût manqué aux régiments beaucoup de choses peut-être pour une revue ou une inspection, ou pour une longue expédition en pays ennemi ou désert ; mais elles avaient tout ce qu'il fallait pour une première campagne de quelques jours en pleine Allemagne et en contrée amie. Le reste serait facilement arrivé au fur et à mesure des besoins ou des succès. Les troupes étaient bien disposées, magnifiques d'aspect, parfaitement équipées et armées, elles avaient leur batterie de cuisine sur le dos, cent cartouches par homme en giberne et dans le sac, une centaine suivraient dans les parcs ; tous avaient de bonnes capotes, les Wurtembergeois la tente-abri ; l'artillerie avait au moins un caisson garni par pièce. Que fallait-il de plus?..... Il manquait, a-t-on dit, des collections de formulaires,

des colonnes d'approvisionnement, des attelages d'ambulances! Mais en pays habité et civilisé on peut bien faire huit jours de guerre sans que de tels services, si respectables et importants que nous les reconnaissions, soient réglés à la perfection. Puisqu'on avait eu le tort de l'imprévoyance à cet égard, il fallait savoir en subir les conséquences plus ou moins graves huit à dix jours de plus, jusqu'à ce qu'on eût fait une sérieuse tentative pour maintenir à l'armée fédérale le précieux concours des troupes hanovriennes. Sans avoir eu beaucoup de temps pour minuter son pied de guerre, on a vu que la brave armée du roi Georges avait su se tirer d'affaire pendant deux semaines, infliger même une sévère leçon aux Prussiens, et qu'elle n'avait enfin cédé qu'au nombre de ses adversaires et à l'abandon de ses alliés. Il manqua simplement à ces derniers, on le reconnaîtra avec nous, un peu de ce dévorant entrain que les armées de Lamarmora et de Cialdini eurent en excès.

Répétons, à la décharge des princes Charles et Alexandre, qu'au moment où ils se rendaient au susdit conseil de guerre, ils attendaient encore près de la moitié des forces qui leur étaient annoncées, et que chaque train comblait rapidement la lacune.

Au 1er juillet, les deux corps d'armée, à peu près au complet, étaient composés comme suit :

Armée bavaroise ou 7e corps.

Commandant en chef: le général-feld-maréchal prince Charles de Bavière. Chef d'état-major: lieut.-général baron von der Tann; sous-chef: général v. Schintling;

chef d'artillerie : général v. Brodesser ; chef du génie : colonel Butz. Délégué de l'état-major autrichien : lieut - feld-maréchal comte Huyn ; délégué du 8e corps : major wurtembergeois v. Suchow.

1re division, général Stephan ; chef d'état-major : major Diel ; brigades Steinle et Welsch ; 2 batteries, 1 régiment chevau-légers.

2e division, général v. Zeder ; chef d'état-major : lieut-colonel v. der Tann ; brigades Schumacher et Hauser ; artillerie et cavalerie comme ci-dessus.

3e division, général v. Zoller ; chef d'état-major : major v. Heckel ; brigades de Ribeaupierre et Walther ; artillerie et cavalerie idem.

4e division, général v. Hartmann ; chef d'état-major : colonel Dietle ; brigades Faust et Cella ; artillerie et cavalerie, idem.

Chaque brigade d'infanterie comprenait deux régiments de ligne et un bataillon de chasseurs, l'artillerie divisionnaire une batterie de 6 liv. rayé et une de 12 liv. lisse. Réserve d'artillerie : général comte v. Bothmer, 8 batteries, dont 2 à cheval de 4 liv. rayé, 2 de 6 liv. rayé, et 4 de 12 liv. lisse.

Réserve de cavalerie, général de cavalerie prince Thurn et Taxis ; chef d'état-major : colonel Weiss ; brigades v. Runnel, duc Louis, comte Pappenheim ; en tout 7 régiments, dont 3 de cuirassiers à la 1re brigade, avec deux batteries à cheval.

Total 42 mille hommes d'infanterie, 5200 de cavalerie et 120 pièces, ce qui, avec les grands parcs et di-

vers accessoires, donnait un chiffre sommaire d'une cinquantaine de mille hommes.

Toute l'infanterie était armée de l'excellent fusil rayé du colonel Podewil. Ce fusil se chargeait encore par la bouche ; mais il avait cet avantage particulier d'une balle en trois fragments pouvant se substituer à la première ou se glisser sur celle-ci, ce qui donne une sorte de mitraille ou de petit schrapnell, joignant les bénéfices d'un coup de 4 chevrotines à ceux d'un tir précis et de longue portée.

8e *corps d'armée.*

Commandant en chef : général d'infanterie prince Alexandre de Hesse-Darmstadt.

Chef d'état-major : lieut.-général wurtembergeois v. Baur ; sous-chef : major badois Krauss. Chef du service intérieur : major hessois v. Brodbrück ; délégué de l'état-major autrichien : colonel v. Schönfeld ; délégué du 7e corps : général-major baron von Ow ; chef d'artillerie : lieut.-général badois v. Faber ; chef de la cavalerie : lieut.-général wurtembergeois Entress v. Fürsteneck : chef des pontonniers : colonel v. Niethammer.

1re division, Wurtembergeois, lieut.-général v. Hardegg ; chef d'état-major : général-major v. Kallee ; brigades d'infanterie v. Baumbach, v. Fischer, Helgelmeier ; de cavalerie Scheler ; trois batteries, soit 15 bataillons, 9 escadrons, 18 pièces, environ 15 mille hommes, sans compter 1 régiment de cavalerie et 3 batteries, aussi wurtembergeoises, passées à la réserve du corps.

2e division, Badois, lieut.-général prince Guillaume

de Baden, avec le colonel prince Charles de Baden pour attaché et le major de Türckheim pour 1er adjudant. Chef d'état-major : colonel Keller ; en outre tout un état-major de corps d'armée au moins, dont un commandant d'infanterie, lieut.-général Waag, un commandant d'artillerie, colonel v. Sponeck, un commandant de cavalerie, colonel v. Degenfeld, etc. et les deux brigades d'infanterie de la Roche et v. Neubronn.

Après avoir donné deux régiments de cavalerie et deux batteries à la réserve du corps d'armée, la division badoise restait à l'effectif d'environ 12 mille hommes, dont 1 régiment de cavalerie et 18 pièces.

3e division, Hessois, lieut.-général de Perglas ; chef d'état-major : colonel Becker ; brigades d'infanterie Frey et v. Stockhausen, de cavalerie prince Louis ; bataillon de carabiniers ; 4 batteries ; pionniers, etc.

Après déduction de deux batteries et d'un régiment de cavalerie pour la réserve du corps, il restait à la division 9 1/2 bataillons, 4 escadrons, 12 pièces, soit près de 10 mille hommes.

4e division, combinée, lieut.-feld-maréchal autrichien comte Neipperg ; chef d'état-major : capitaine Badschiller ; brigades autrichienne Hahn, de 7 bataillons, et nassovienne Roth, de 5 bataillons, chacune avec 2 batteries ; pionniers de Nassau ; 2 escadrons de hussards de Hesse-électorale. En tout 12 bataillons, 28 pièces, 2 escadrons. soit environ 14 mille hommes.

Le total du 8e corps montait donc à environ 50 mille hommes, avec 11 mille chevaux et 134 pièces ; 94 de celles-ci étaient du lisse.

La réserve fut formée de 4 régiments de cavalerie, de 8 batteries d'artillerie, et des ponts, ceux-ci fournis par le Würtemberg 1 1/2, par Bade 1 1/4, par Hesse-Darmstadt 3/4.

Les troupes de la Hesse-électorale, 4500 hommes sous le général Lossberg, ne purent être enregistrées dans les cadres de l'armée active, n'étant pas prêtes, assure-t-on, à entrer en campagne. On les envoya se refaire à Mayence et y renforcer la garnison.

Les deux corps d'armée ou mieux les deux fractions de l'armée du prince Charles montaient donc à une centaine de mille hommes, en 8 divisions et 5 brigades de cavalerie, avec 254 bouches à feu. (1)

Son adversaire, le général Vogel de Falkenstein, avait la moitié moins de forces, soit ses trois divisions Göben, Beyer et Manteuffel, avec une brigade de cavalerie, ce qui, avec deux à trois bataillons de renforts que lui envoyaient quelques-uns des petits états amis de la Prusse, élevait son effectif au chiffre d'une cinquantaine de mille hommes, avec 90 pièces. Nous en avons déjà donné en abrégé la composition dans notre volume 1er (2), et nous en publions l'état détaillé dans nos annexes. Dès le 1er juillet elle prit le nom d'armée du Main, nom qui résumait à lui seul le but de ses opérations.

Cette armée, entr'autres avantages sur ses adversaires, avait celui d'être déjà aguerrie par quinze jours de campagne, stimulée par le succès, et réunie en un seul

(1) Voir aux annexes la répartition détaillée des deux corps.

(2) Page 176.

groupe alors aux environs d'Eisenach. Pour jouir de leur supériorité d'effectif, il fallait tout d'abord que les 7e et 8e corps pussent se rallier. Ce fut là précisément ce que Falkenstein s'appliqua de toute son énergie à empêcher. Grâce à la vigueur qu'il sut mettre à l'utilisation des qualités ordinaires d'une ligne centrale contre deux lignes extérieures, il triompha de ses deux ennemis, et toute cette seconde période de la campagne de l'ouest ne se compose que de vains efforts de ceux-ci pour se donnner la main, d'abord par des marches en avant, bientôt par des marches en retraite, toutes traversées par des combats plus ou moins importants que leur livra leur actif adversaire.

Arrivons maintenant au détail, en commençant par la marche en avant des deux corps d'armée fédéraux. Conformément au tableau ci-dessus les deux corps s'ébranlèrent simultanément le 29 juin. A la droite les divisions du 7e corps se trouvaient le 30 juin la 1re à Suhl, la 2e à Schleusingen, la 3e à Wasungen, la 4e à Schmalkade; le lendemain 1er juillet elles devaient marcher la 1re à Ohrdruft, la 2e sur Oberhof, la 3e à Tambach, la 4e à Georgenthal; la réserve de cavalerie se dirigeait sur Fulda et Hünfeld en jonction du 8e corps; le quartier-général était à Meiningen.

Là le 30 juin la nouvelle arriva au prince Charles que l'armée hanovrienne avait capitulé, et craignant d'avoir alors toute l'armée prussienne sur les bras, il suspendit sa marche du lendemain, décida une concentration en avant de Meiningen, front contre Eisenach, avec mouvement oblique vers Fulda et vers Hünfeld par

Hilders et par Geisa, et il avertit le prince de Hesse de le joindre au plus tôt sur cette transversale. Si lui, prince Charles, était forcé à la retraite il se replierait par Mellrichstadt sur Neustadt, et dans ce cas il espérait que le 8e corps le rallierait entre Neustadt et Schweinfurt. Le 8e corps devait donc lui envoyer tout le renfort possible soit par ligne Hanau-Fulda-Hünfeld, soit par la voie ferrée Francfort-Gemünden et de là sur Kissingen par Hammelburg.

De tels ordres montraient sans doute une prévoyance louable et ils étaient aussi précis qu'on pouvait les donner à si grande distance et avec un adversaire s'efforçant d'augmenter les inconvénients de cet éloignement des deux fractions de l'armée fédérale ; mais en même temps ils indiquaient qu'un réel embarras les avait dictés, et ils ne pouvaient manquer de mettre dans un plus grand embarras encore celui qui devrait les exécuter.

Le prince de Hesse, cédant à toutes sortes d'obsessions, était déjà en train d'accumuler assez de fautes sans avoir cette tâche élastique à accomplir. Il venait de faire de dispendieux détachements à droite et à gauche, entr'autres à Mayence et dans le duché de Nassau, et il allait en faire d'autres en l'honneur de l'insignifiant tapage de quelques landwehrs prussiens de la Westphalie et des provinces rhénanes, pompeusement placés sous les ordres du général prince de Hohenlohe. Avec cinq brigades seulement, c'est-à-dire avec moins de la moitié de son corps complet, il s'avança au jour voulu dans la direction prescrite de Hersfeld et de Berka ; mais en pro-

longeant outre mesure son front vers sa gauche. Sur cette aile il lança la division badoise à Giessen et Wetzlar, et la division combinée au-delà encore — singulier moyen, on l'avouera, de se relier au 7e corps, qui était à quelques marches sur la droite.

Au lieu de s'éparpillier ainsi sur un front total d'une dizaine de journées de marche, les deux corps fédéraux eussent agi d'une manière plus conforme aux règles reconnues s'ils avaient marché l'un vers l'autre immédiatement et par le plus court chemin, dès qu'ils eurent quelque prévision de voir l'armée prussienne empêcher leur jonction. Il ne pouvait ni ne devait être question, une fois les hostilités commencées, de faire des démonstrations politiques et des étalages de forces ou de garder le plus de territoire possible ; il s'agissait d'empêcher l'ennemi de récolter des territoires par ses succès militaires, et pour cela il fallait commencer par lui opposer les forces supérieures dont on avait le bonheur de disposer. Tout aurait dû être sacrifié à ce premier et capital but, dès que l'espoir de sauver l'armée hanovrienne s'était envolé. S'il répugnait au prince de Hesse, renouvelant l'histoire cent fois répétée d'Achille et d'Agamemnon, de se placer sous l'immédiate férule du prince Charles, c'était à celui-ci d'épargner à son subordonné récalcitrant tout ou partie du chemin. Par-là il eût découvert, il est vrai, la Bavière, pour mieux couvrir Francfort ; mais il n'y avait pas grand mal au point de vue général des opérations. Une bataille gagnée recouvrait d'ailleurs tout le terrain perdu ou prétendu tel.

Le prince de Hesse reçut à son quartier-général de

Friedberg, le 1er juillet, la modification sus-indiquée au tableau général de marche. Aussitôt il décida, au lieu de marcher sur Alsfeld et Hersfeld, de se diriger sur Fulda par Lauterbach, avec 7 brigades, c'est-à-dire en attirant à lui la 4e division. Les Badois demeureraient à Giessen et Wetzlar. Le 2 juillet il transporta son quartier-général à Grünberg et le 3 à Ulrichstein, après avoir avisé le prince Charles de ses mouvements et l'avoir prié de le tenir sans cesse au courant des siens par le moyen de dépêches chiffrées. Sur ce premier et louable coup de collier le prince de Hesse crut devoir accorder un jour de pause à ses troupes fatiguées, avant de marcher plus loin, sur Lauterbach.

Le 4 au matin il reçut à Ulrichstein une demande pressante d'appui du prince Taxis, qui venait d'arriver avec toute sa cavalerie à Fulda, mais qui n'avait point d'infanterie avec lui. Il avait été entendu à Schweinfurt, entre les trois princes, que ce mouvement de cavalerie au milieu des deux corps d'armée serait immédiatement suvi d'un mouvement d'infanterie de l'un et de l'autre, pour établir complétement la jonction. Mais le prince Charles, vu les nouveaux événements, n'avait pas cru devoir s'affaiblir d'infanterie ; se fondant sur cela, comme sur un manque de promesse à son égard , le prince de Hesse refusa de son côté de satisfaire à la demande du prince Taxis, et de rien changer à ses ordres de marche; il lui fit savoir qu'il ne pourrait atteindre Fulda avant le surlendemain. Le 5 juillet le quartier-général et deux brigades wurtembergeoises se transportèrent à Lauterbach; deux brigades hessoises attei-

gnirent Grossenlüder sur la route de Fulda ; deux autres brigades étaient encore à Schotten, une à Gelnhausen.

A Lauterbach, dans l'après-midi du 5 juillet, le prince de Hesse reçut de ce chef de mauvaises nouvelles du 7e corps par diverses voies. Le prince Taxis avait été défait près Fulda, ainsi qu'une division bavaroise près Diedorf, et les Prussiens s'avançaient rapidement en deçà de la Verra, par la vallée de l'Ulster.

Ces bruits sinistres furent bientôt confirmés par une dépêche officielle du prince Charles, avisant le prince de Hesse qu'en suite de la marche en avant des colonnes prussiennes, il n'était plus possible d'effectuer la jonction des 7e et 8e corps en avant des montagnes de Rhön, comme on l'avait espéré ; que le 7e allait se replier à la hauteur de Bischofsheim et Neustadt ; le 8e était donc invité à se replier à la même hauteur et à effectuer aussi rapidement que possible sa jonction par Brückenau et Kissingen.

Le prince de Hesse, alors non loin de Fulda, aurait pu remplir ces vues en se portant rapidement sur ce dernier point, et en filant de là par Gersfeld sur Bischofsheim. Mais il aurait eu sans doute à combattre, et pour cela il lui aurait fallu toutes ses forces, au lieu de n'avoir sous la main que cinq brigades. Il renonça donc à cette marche de flanc, vu les risques qu'elle comportait, et il décida de se replier jusqu'à Schlüchtern, d'où il prendrait avec plus de sécurité le chemin direct de Brükenau.

Dès le soir du 5 les ordres furent donnés à cet effet ; ils furent rapidement élaborés et expédiés, non sans tristesse toutefois, car après quelques jours de campagne

seulement et précédés de longs préparatifs, il fallait déjà renoncer à l'offensive, pour marcher en retraite.

La tristesse fut bien augmentée quand, dans la même nuit, l'état-major du 8e corps apprit la foudroyante nouvelle de la défaite de Königgrätz, de la cession de la Vénétie et de la médiation de la France. Le prince de Hesse, vu ces événements coïncidant avec la retraite de l'armée bavaroise, renonça à chercher sa jonction avec celle-ci vers Bischoffsheim, et décida de se replier jusque sur la ligne Mayence-Francfort-Hanau. Par Hanau et Aschaffenburg il ferait sa jonction avec le prince Charles d'une manière plus sûre. Dès le 6 juillet le mouvement rétrograde commença; le quartier-général, en le suivant, alla le 6 à Crainfeld, et le 7 à Ortenberg.

Pendant tout ce temps le 8e corps n'avait pas vu d'ennemi, et si, au lieu de se préoccuper de sa gauche, il eût dès le premier jour marché plus serré et plus à droite, il aurait sans doute pu effectuer sa jonction aux environs de Fulda, dès le 4 ou le 5.

Quant au 7e corps, tout aussi peu rapide dans sa marche, il avait été moins privilégié encore dans ses rencontres. Il avait dès le 3 heurté l'ennemi sur tout son front, en suite du mouvement oblique à gauche commencé de Meiningen le 1er juillet.

Ce jour-là le général Falkenstein s'était ébranlé des environs d'Eisenach à la recherche de nouveaux lauriers. Francfort était son principal objectif, et s'il s'en approcherait tout en s'efforçant d'empêcher la jonction de ses deux adversaires. Le 2 au soir il atteignit Marksuhl; le 3 la route fut continuée sur Fulda; le gros, soit les

divisions Beyer et Manteuffel par la grande route de Hünfeld, la division Göben en flanqueurs de gauche par Lengsfeld, Dermbach, Tann.

De leur côté les Bavarois avaient, le 2 juillet, une 4e division dans la vallée de la Verra entre Vasungen et Vernhausen; la 3e à l'ouest de Kalternordheim; la 1re et la 2e massées entre Meiningen et Helmershausen ; la cavalerie sur la gauche vers Fulda, à la jonction du 7e corps. Les rapports de reconnaissance du 3 à l'aube ayant signalé des traces de l'ennemi du côté de Salzungen et de Nacha, et point du côté d'Erfurt, les mouvements pour la journée furent ordonnés tous vers la gauche, comme suit : à la droite la 4e division, de la vallée de la Verra sur les villages de Helmer, d'Eckardt, Hümpferdtshausen, Rossdorf et Wiesenthal ; à la gauche de celle-ci la 3e, de Kalternordheim sur Dermbach, avec flanqueurs de gauche sur Tann et de droite sur Wiesenthal ; les deux autres divisions en réserve vers Kaltennordheim et Oberkatz.

Ces mouvements en sens inverse des deux armées, qui se continuèrent le 4, donnèrent lieu à divers engagements, soit aux combats de Dermbach, de Diedorf, de Wiesenthal, de Rossdorf, puis de Hünfeld, que nous allons rapporter brièvement.

Le 3 au soir les ennemis étaient en présence surtout à Neidhartshausen la 3e division bavaroise, Zoller, et à Dermbach la 2e prussienne, Göben. La brigade Kummer de cette dernière division dut s'avancer, le 4, sur Neidhartshausen, tandis que l'autre brigade de cette division,

Wrangel, dut, plus à gauche, se porter d'Oberalba sur Wiesenthal.

Kummer s'attendant à une affaire se disposa en conséquence, et en particulier il avait à déloger un gros de Zoller d'une forte position au couvent de Zella. A 9 heures du matin le 53e fut lancé à l'attaque en trois colonnes chacune d'un bataillon, les fusiliers de Rosenzweig sur Neidhardtshausen, le 1er bataillon, major Frankenberg, sur le terrain ravineux à l'est de la chaussée, le 2e bataillon, major Gontard, sur le couvent de Zella. La brigade bavaroise Ribaupierre tenait solidement tout ce terrain, avec les réserves de la division derrière elle.

Un feu très-vif fut aussitôt engagé, et toute la brigade Kummer dut successivement arriver à l'appui du 53e. Non-seulement le 13e régiment, mais une portion du 15e de Wrangel dut donner. Après avoir canonné la position de Zella, l'assaut fut livré. Deux fois repoussés, les Prussiens revinrent à la charge et finirent par faire plier les Bavarois dans la direction de Diedorf. Là ceux-ci s'étant ralliés, le général de Ribaupierre les ramena en avant, tomba sur le flanc droit de Kummer, et le combat reprit de nouveau jusque vers 4 heures après midi. A ce moment une pause se fit entre les deux parties, chacune d'elles, harassée, restant sur le terrain à observer l'autre. Après une demi-heure de ce manége les Bavarois, sur l'ordre positif du prince Charles, se replièrent sur Diedorf, protégés par leur artillerie, et les Prussiens, aussi par ordre supérieur, se replièrent sur Dermbach. Tels furent les combats de Dermbach et de Diedorf, le

4 juillet, dont nous dirons tout à l'heure les résultats et les pertes.

Plus à l'est une autre affaire non moins chaude eut lieu en même temps à Wiesenthal et à Rossdorf. Le gros de la brigade Wrangel donna, près des moulins de Billers et des hauteurs à l'ouest de Wiesenthal, sur les avant-postes de la brigade bavaroise Cella, de la 4e division.

L'avant-garde de Wrangel, formée d'un escadron de lanciers et du bataillon Rustow du 15e, se rallia promptement et tandis que quelques tirailleurs et les lanciers escarmouchaient sur la chaussée, Rustow conduisit son bataillon par les bas-fonds de Wiesenthal sur la droite pour tourner la forte position ennemie. Favorisée par le brouillard et la pluie cette manœuvre eut une pleine réussite. Le 15e envahit le village du côté du nord, attaqua impétueusement les Bavarois en flanc et les força à la retraite sur Uebelberg. Mais là, dans une position dominante très-favorable, ils rallièrent le gros de la brigade et, assistés d'une batterie, ils arrêtèrent quelques instants l'action.

D'autre part le général Wrangel avait suivi sa vaillante avant-garde, son gros sous le colonel de Gellhorn par la chaussée, avec les flanqueurs convenables de droite et de gauche et une batterie en arrière. La position de l'Uebelberg, d'abord battue par les pièces et par les tirailleurs pendant environ deux heures, fut serrée de près, puis attaquée par trois colonnes d'assaut. Une lutte meurtrière s'engagea alors, et la résistance des Bavarois fut des plus opiniâtres. Les colonnes d'assaut continuèrent néanmoins

leur route, semée de cadavres. Parmi les blessés l'intrépide commandant du 15e, le major Rustow, tomba; porté à l'écart, il fut frappé à mort d'une seconde balle [1]. Enfin tant de bravoure fut récompensée, la position de l'Uebelberg fut enlevée.

Sans se laisser entamer, les Bavarois se replièrent en bon ordre sur une seconde position, vers Rossdorf, où l'action ne tarda pas à recommencer. La brigade bavaroise Faust arrivait à l'appui de Cella, et plusieurs bataillons de celle-ci étant déjà en ligne, le général de division Hartmann décida de prendre l'offensive. Ayant placé le 5e régiment à la garde de Rossdorff et le 13e en réserve entre Rossdorff et Eckarts, il s'avança contre l'Uebelberg avec son gros, soit la brigade Faust, sur la chaussée. Les Prussiens s'y étaient mis en position, et l'engagement qui s'ouvrit alors fut des plus vifs; les feux rapides des fusils à aiguille portèrent le ravage dans les rangs des Bavarois; le général Faust fut mortellement frappé en tête de sa brigade, Hartmann eut deux chevaux tués sous lui; mais les assaillants ne se rebutèrent pas; bravant le feu, ils réussirent à chasser Wrangel de l'Uebelberg et à le rejeter en désordre sur Wiesenthal. Là les Prussiens se rallièrent encore en vue de reprendre l'offensive. Hartmann allait à son tour leur donner un nouvel assaut, lorsqu'il reçut, comme son collègue de Diedorf, l'ordre du prince Charles de cesser le combat et de se replier vers Nordenkalthein.

(1) Ce fut le deuxième frère de l'éminent écrivain allemand qui tomba victime de cette guerre; le 1er, major d'artillerie, fut, on le sait, mortellement frappé à Kœniggrætz.

Les pertes totales des Prussiens dans ces quatre combats de Dermbach et Diedorf, de Wiesenthal et Rossdorf, où une seule division prussienne fut aux prises contre deux divisions bavaroises, se montèrent à 340 hommes, tant tués que blessés, parmi lesquels les majors Rustow et Gontard tués, et le lieut.-colonel Durr du 13e et le major Frankenberg blessés.

Les Bavarois perdirent environ 500 hommes, tant tués que blessés et manquants, dont 35 officiers ; outre le général Faust, le major de Guttenberg fut aussi tué. Deux jours auparavant, dans une escarmouche de reconnaissance vers Eltmarshausen les Bavarois firent une perte sensible, en ce que le chef de cette reconnaisance, le colonel Aldosser, reçut une blessure qui le mit hors de combat pour le reste de la campagne. Cet officier, ainsi que von der Tann et Faust, s'était acquis un grand renom en Allemagne par sa participation comme volontaire à la guerre du Schleswig en 1848 et 1849 ; en fait il était un des officiers supérieurs sur lesquels l'armée bavaroise comptait le plus et à juste titre.

Par ce que nous avons dit précédemment des mouvements généraux et des préoccupations des deux armées, nos lecteurs auront compris facilement le temps d'arrêt, puis les ordres de retraite qui signalèrent, des deux côtés, les combats ci-dessus.

Pour Falkenstein l'essentiel était non pas de battre plus ou moins complétement une ou deux divisions bavaroises, mais de pénétrer sûrement entre les 7e et 8e corps d'armée. Pour cela il n'y avait pas de mal à ce que Göben cédât un peu de terrain et y attirât les masses

adverses; il n'y avait aucun profit en tout cas à ce qu'il enlevât de fortes positions inutilement et au prix de graves pertes. Ces vues fort justes au point de vue stratégique avaient donc pu imposer une apparence plus ou moins réelle d'échec tactique.

Quant au prince Charles ses ordres de retraite n'étaient pas moins fondés. L'essentiel pour lui était non pas de battre les Prussiens en détail, mais avec toutes ses forces, et pour cela en premier lieu de se réunir au 8e corps. Or il venait de lui parvenir des avis de Tann, de Hilders, de Fulda, qui lui annonçaient que de fortes colonnes prussiennes étaient en train de tourner sa gauche; cela étant, il avait grandement raison de ne pas se laisser amuser plus longtemps sur sa droite. Un général très résolu, von der Tann peut-être, et joueur serré eût pu avoir l'idée de masser tout son monde contre les forces que Hartmann et Zoller avaient eues devant eux, d'écraser complétement celles-ci, puis de se mettre aux trousses du gros de Falkenstein qu'il aurait alors dépassé en nombre. Mais l'entreprise était hasardeuse; Göben, dressé en Espagne aux guerres de partisans, ne se serait sans doute pas laissé enlacer, il eût évité un tel coup, et les Bavarois eussent été toujours plus séparés de leurs alliés Le prince Charles prit donc le bon parti en ordonnant la retraite.

Le lendemain matin déjà il put se convaincre qu'il avait choisi la meilleure alternative, en apprenant ce qui s'était passé sur sa gauche, où sa cavalerie le flanquait. Et ici nous avons à raconter une histoire vraiment tragi-comique, que nous passerions volontiers sous si-

lence, vu son peu de résultat, et par égard pour de braves gens atteints d'un moment de faiblesse, si la chose ne comportait aussi ses profonds enseignements.

On se rappelle que le prince Taxis, arrivé le 3 juillet avec sa division de cavalerie à Fulda, s'était vu refuser par le prince de Hesse l'assistance d'infanterie dont il croyait avoir besoin pour suivre sa route vers le nord, vers Hünefeld et Eisenach. Il devrait traverser pourtant maints défilés de montagnes et de forêts, où la cavalerie se trouve à une ingrate et périlleuse tâche sans quelques tirailleurs d'infanterie et quelques pionniers; il avait d'ailleurs l'instruction de ne s'y pas engager seul. Au lieu de rester tranquillement à Fulda, en attendant mieux, le vieux et impatient prince Taxis, ayant appris qu'il se faisait des mouvements prussiens vers Geisa, contre le gros de son armée, ne put tenir en place, et il résolut de se porter en avant sur Hünfeld, au moins comme diversion.

Quoique cette offensive fût contre ses ordres, elle n'offrait rien de bien compromettant; il pourrait toujours s'en départir après un combat d'avant-garde ; il n'avait qu'à assurer sa retraite par des échelons de détachements d'arrière-garde et sa marche en avant par un service convenable de sûreté. Malheureusement ces soins élémentaires furent totalement négligés par son chef d'état-major.

Les cuirassiers bavarois en tête s'avançaient tranquillement, le 4 au matin, en colonne ordinaire de marche sur la grande route de Hünfeld, lorsque, vers Neuen-Wirtshause, ils donnèrent subitement contre l'avant-

garde de la division Beyer, formée du 39e de ligne et de la batterie de 4 liv. rayé Schmitz.

Accueillie par deux coups de canon parfaitement ajustés, puis par une grêle de balles, cette tête de colonne fut bouleversée avec perte immédiate d'une vingtaine d'hommes et de plus de chevaux encore. Elle tourna bride, s'enfuit à toutes jambes sur Fulda, en entraînant le reste, et en forçant une batterie bavaroise, qui s'était disposée pendant ce temps à ouvrir le feu, de se replier aussi pour n'être pas seule à la tâche. Huit blessés et tués, dont deux officiers, furent même abandonnés par la cavalerie bavaroise. Cette panique provenait en partie de la surprise de la tête de colonne et en partie d'un sentiment de défiance et de suspicion politique de la troupe à l'endroit de ses officiers, que divers journaux accusaient, vu les lenteurs de l'entrée en campagne, d'être d'accord avec les Prussiens pour livrer et faire égorger les soldats.

Soit par crainte réelle, soit pour empêcher ses hommes de se débander d'eux-mêmes, le prince Taxis fit continuer la retraite, à 10 heures du soir, de Fulda à travers les montagnes de Rhön, sur Bischofsheim, par les défilés boisés de la Wasser-Kuppe ; des guides du pays avaient été requis pour conduire la marche. Un peu après minuit, dans une gaine ravineuse près de Gersfeld, des feux sont vus sur les hauteurs ; quelques coups de fusil retentissent dans la forêt sur les flancs de la colonne, et la panique de la journée recommence avec une plus grande fureur. Toute la masse s'ébranle peu à peu, prend le trot, puis le galop, et court ainsi jusqu'au matin, après s'être épar-

pillée par tous les chemins possibles aussitôt que le terrain s'ouvrit. Quelques cavaliers allèrent de ce train jusqu'à Schweinfurt et Würtzburg, c'est-à-dire qu'ils firent une vingtaine de lieues. Seulement une portion du gros put être réunie le lendemain matin à Döllbach, et la retraite fut continuée sur Hammelburg.

La seule victime de la catastrophe de Gersfeld fut le colonel v. Pechmann du 5e chevau-légers, dans lequel la débandade nocturne avait débuté. Arrivé le matin au village de Popenhausen, il fit arrêter les débris de son régiment devant l'auberge ; il descendit de cheval et demanda une chambre pour y refaire sa toilette. Au bout d'un quart-d'heure on entendit une détonation dans la maison ; on monta aux informations, et l'on trouva le cadavre du colonel Pechmann, qui venait de se faire sauter la cervelle. A côté de lui était un billet portant qu'il ne pouvait survivre à l'honneur de son régiment. Le lendemain un autre officier de cette cavalerie, le capitaine Strommer, se brûla la cervelle devant son escadron, à la suite d'un reproche blessant que lui avait adressé un haut personnage, son supérieur en grade.

Quant aux coups de feu de la forêt de Gersfeld ils n'avaient pu être dangereux, car il est aujourd'hui certain qu'il n'y avait dans ce rayon, et jusqu'à 4 à 5 lieues à la ronde, aucun détachement de troupes, ni amies ni ennemies. Ils provenaient simplement de braconniers, qui avaient profité de l'absence des forestiers requis comme guides par la cavalerie, pour se procurer du gibier à bon marché dans les belles chasses du Wasser-Kuppe.

Quoiqu'il en soit, si cette cavalerie eût été accompagnée de quelques compagnies de tirailleurs, ou si elle eût été armée de carabines Spencer, comme la cavalerie américaine, elle n'eût pas été si facilement sujette à une telle hallucination. Il est vrai que même avec ces armes le service de sûreté ne se fait pas tout seul, et que c'est par là précisément que pécha, comme nous l'avons dit, l'état-major du prince Taxis.

L'incident fut fâcheux sans doute ; mais il ne valait pas la peine des sévices contre le vieux prince auxquels il donna lieu.

Quant au gros de l'armée bavaroise, il fut, dès le 5 juillet, dirigé en retraite au sud-est, sur Kaltensundheim, où il prit une position défensive en vue d'une attaque générale de l'armée prussienne, dont les combats de la veille n'auraient été que la préparation. Ce jour-là le quartier-général se trouvait de bonne heure déjà beaucoup plus en arrière, c'est-à-dire à Kissingen, d'où le prince Charles, à 8 heures 3/4 du matin, fit savoir au prince Alexandre sa retraite sur Bischofsheim et Neustadt, comme nous l'avons dit plus haut. Conformément à cet avis, le gros de l'armée bavaroise se trouvait le 8 dans cette nouvelle position, avec quartier-général à Neustadt, et en train de se concentrer plutôt derrière la Saale qu'en avant de cette rivière.

A ce moment le prince Alexandre transportait son quartier-général de Ortenberg à Nid-Wolstädt, sur le chemin de fer de Francfort à Giessen, de sorte que les deux corps d'armée, qui n'auraient eu, le 4 ou le 5, qu'une bonne marche à faire pour se réunir, étaient maintenant,

grâce à leurs retraites excentriques, séparés par une distance de 5 à 6 marches.

En outre l'ennemi, le général Falkenstein, venait de s'établir entre les deux. Le 5 juillet au soir son avant-garde avait atteint Fulda ; le 6 cette ville avait été occupée par la division Beyer, et quelques coureurs se lancèrent vers Schlüchtern ; le 7 le gros de Falkenstein, y compris Göben, qui avait rejoint par la traverse de Geisa et Tann, était concentré à Fulda ; il n'avait plus qu'à choisir lequel de ses deux adversaires recevrait ses premiers coups. Quoique impatient de s'approcher de Francfort, Falkenstein décida de se débarrasser des Bavarois, et de les aller chercher au-delà du Rhön. Ce n'était pas la voie la plus courte sur la capitale de la confédération germanique; mais c'était bien la meilleure. Les défilés du Rhön n'étaient pas gardés et seraient franchis facilement. Une fois sur la Saale, on descendrait la vallée jusqu'au Main ; puis celle du Main par Aschaffenburg, ce qui serait moins dangereux que de se risquer dans la gaine resserrée de la vallée de la Kintzig, où le 8e corps avait d'ailleurs créé de fortes positions de défense, entr'autres aux défilés de Gelnhausen et de Hanau.

Le 8 juillet l'armée prussienne se remit en marche dans la direction de Francfort par Bronzell. En avant de ce petit village, connu par les incidents de 1850, la route se bifurque. A gauche prend un chemin sur Brückenau et la vallée de la Saale à travers le Rhön ; à droite se continue la grande route directe sur Francfort par Schlüchtern et la vallée de la Kintzig. La division Beyer en tête emboucha cette dernière route, aux cris joyeux

des soldats. Les deux divisions venant derrière prirent la route de gauche. Enfin, de Schlüchtern, Beyer lança quelques coureurs et quelques bagages plus en avant sur la chaussée jusque vers Steinau, et avec son gros il se rabattit à gauche sur Brückenau par la traverse de Sterbfritz. Le 9 au soir le gros de Falkenstein était concentré dans la région montagneuse de Brückenau, à une journée des positions bavaroises de la Saale, après avoir effectué de convenables diversions sur la direction de Francfort, qui avaient pleinement réussi, à ce qu'on apprit plus tard, à alarmer cette ville et ses gardiens du 8e corps.

Pour le 10 juillet, la division Beyer en tête fut dirigée sur Hammelburg, la division Göben sur Kissingen, la division Manteuffel suivrait d'abord en réserve Göben, puis appuierait à gauche sur Waldaschach. Sur ces trois points on enlèverait les ponts de la Saale, et l'on s'attendait que la forte tâche serait en aval, à Hammelburg, devant le général Beyer ; aussi avec cette colonne marcha le général Falkenstein.

Un simple coup-d'œil sur la carte montrera à cette occasion que si les conceptions stratégiques de Falkenstein étaient irréprochables, ses dispositions tactiques l'étaient infiniment moins ; la routine du règlement prussien était transportée dans un domaine où elle n'avait que faire. Nous retrouvons encore la belle symétrie de trois colonnes égales, parallèles, éparpillées ici sur un front d'action d'une trentaine de kilomètres, et sans réserve, une fois Manteuffel vers Waldaschach. Le succès de l'opération était donc essentiellement fondé sur des

mouvements tournants au-delà d'une rivière dont l'ennemi tenait tous les ponts. Ces dispositions dénotaient beaucoup de bravoure et de résolution sans doute ; elles se ressentaient de la confiance qui avait gagné tous les corps prussiens depuis la journée de Königgrätz ; mais elles auraient facilement pu être châtiées d'une manière plus sévère encore qu'elles ne le furent.

Avant d'esquisser les sanglants combats qui résultèrent de ces dispositions, retournons dans l'autre camp pour voir ce qui s'y était passé pendant ces quatre à cinq derniers jours, et où nous avons à enregistrer d'autres malentendus entre les chefs des 7ᵉ et 8ᵉ corps fédéraux.

Après avoir décidé sa retraite sur Francfort le prince Alexandre en avertit immédiatement le prince Charles par deux courriers le 6 et le 7 juillet. Il faisait savoir à son supérieur que l'ennemi étant à Fulda, il ne pouvait entreprendre à sa barbe une marche de flanc par la traversale de Brückenau à Kissingen ; que d'ailleurs la ligne du Main était plus importante à tenir que celle du Rhön, et que la meilleure concentration à effectuer était de replier le 8ᵉ corps sur Höchst, Friedberg et Hanau, et le 7ᵉ sur Aschaffenburg et Gemünden.

A tant de bons conseils le prince Charles répondit de Neustadt, le 8, qu'il s'établissait sur la Saale, soit sur la ligne Neustadt-Kissingen-Hammelburg. Il ordonnait donc au chef du 8ᵉ corps de suspendre son mouvement en arrière, pour venir le rejoindre directement sur la ligne ci-dessus avec toutes ses forces ; il lui ordonnait en

même temps d'envoyer un fort détachement aux défilés de Gelnhausen-Schlüchtern, et une brigade par chemin de fer à Gemünden.

Cet ordre était difficile, sinon impossible à exécuter dans sa partie essentielle, vu ses notions contradictoires. La position respective des deux corps fédéraux et celle de Falkenstein, le 8, étaient maintenant telles que le plus court et le plus sûr chemin du 8ᵉ corps pour rallier le 7ᵉ était nécessairement de revenir en arrière, de se replier vers Francfort et d'aller de là sur Gemünden par voies ferrées. Une brigade wurtembergeoise, Baunbach, était déjà dans la vallée de la Kintzig, à Salmünster. Le prince Alexandre la fit renforcer d'une autre brigade wurtembergeoise, qui dut solidement tenir Gelnhausen, avec la brigade autrichienne vers Marköbel en réserve. Par un entre-croisement d'ordres entre le général Hardegg et le grand état-major, rien de cela ne put être exécuté. Les troupes wurtembergeoises se concentrèrent aux environs de Hanau ; mais, vu la direction de l'ennemi, l'accident était plutôt heureux que regrettable. En revanche la brigade demandée à Gemünden par le prince Charles, et qui eût été appelée à y rendre de bons services, n'y fut pas envoyée ; on n'a pas encore dit par quel motif.

Le 9 juillet et en rectifiant plus ou moins les ordres inexécutés de la veille, le 8ᵉ corps se trouva disloqué comme suit :

La 1ʳᵉ division s'étendit dans la vallée de la Kintzig, de Hanau à Gelnhausen. La 2ᵉ division, qui venait de donner autant de tracas au prince Alexandre que celui-

ci en causait au prince Charles, par un mouvement prématuré de retraite de Giessen sur Francfort, fut échelonnée de Wilbel à Friedberg. La 3e division se concentra aux environs de Bornheim ; la brigade autrichienne à Francfort ; la brigade de Nassau à Rödelsheim ; le quartier-général à Bornheim.

Le lendemain 10 juillet fut consacré à une pause (1), les troupes étant très-fatiguées, dit le prince dans son journal.

De tout cela ne sort guère une intention réelle de la part du prince Alexandre de se porter au secours des Bavarois sur la Saale ; sa dislocation, avec le front contre le nord, ne pouvait avoir d'autre but que de protéger la ville fédérale. Sans lui en faire un crime au point de vue politique ou même stratégique, sauf que son front aurait dû être tourné plus à l'est, c'était cependant une grave faute au point de vue de l'unité des opérations et de la simple discipline. C'était une désobéissance flagrante, singulièrement aggravée en outre par le fait que la brigade demandée au point important de Gemünden n'y fut pas envoyée. Le prince était d'autant plus répréhensible à cet égard qu'il était lui-même responsable des seules causes qu'il pouvait avancer comme excuses, le souci de la diète germanique à garder. Déjà le 9, la diète avait pensé à quitter Francfort pour Augsburg ; mais le prince Alexandre avait été le premier à l'en dissuader et à l'engager d'attendre encore. Si cependant il

(1) « 10 Juli. Rasttag für die sehr erschœpften Truppen. » *Feldzugs-Journal des Oberbefehlshabers des 8. deutschen corps im 1866.* Darmstadt et Leipzig, Zernim éditeur, 1867. — 1 broch. in-8, page 10.

eût été délivré de ce lourd impedimentum, les prompts déplacements que demandait le bien des opérations générales lui eussent été plus faciles. Mais peut-être le dit impedimentum avait-il ses avantages et ses charmes particuliers, qui pesèrent aussi et d'un trop grand poids dans la balance.

Quoiqu'il en soit nous laisserons le 8e corps faire *rasttag* à Francfort, pour retourner auprès de ses alliés bavarois, qui, au même moment, voyaient déboucher le gros de Falkenstein sur leurs lignes de la Saale franconienne.

Ces positions n'étaient certes pas bien terribles. Le 7e corps ne faisait qu'y entrer, et il n'avait pas eu le temps de les fortifier comme il eût été facile, vu le commandement de la rive gauche sur la rive droite. Ces positions étaient en outre beaucoup trop étendues pour quatre divisions, puisqu'elles tenaient de Neustadt à Hammelburg, soit environ 35 kilomètres. La petite ville de Kissingen, au centre de ce front, séjour de bains très-fréquenté à cette saison, avait été quelque peu mise en état de défense ; ses quatre ponts avaient été démantelés ou barricadés ; des embrasures et des meurtrières ouvertes dans diverses murailles et dans des toits d'habitation ; les fenêtres et les balcons du Grand hôtel Sanner entr'autres avaient été converties en postes blindés de literie, de meubles, de fagots. Le cimetière, dans une position dominante, avait aussi été transformé en réduit défensif. A Hammelburg, il y avait eu de même quelques préparatifs de ce genre, mais sur une moindre échelle.

Quant à la dislocation des troupes bavaroises sur ce front, elle était, le 9 au soir, la suivante :

La 1re division, Stephan, et la 2e, Feder, formant le gros, étaient à Münnerstadt, avec deux détachements en avant et à droite, à Neustadt et plus loin encore à Bischofsheim. La 3e division, Zoller, était répartie la 5e brigade à Kissingen et la 6e à Hammelburg, avec la division de cavalerie; la 4e division, Hartmann, était étendue en réserve de Münnerstadt à Poppenhausen sur la route de Schweinfurt.

C'était plutôt là, semble-t-il, une dislocation de marche en retraite vers le Main, qu'une disposition de défense de la Saale. Ce ne pouvait être en tout cas qu'une formation provisoire, car elle n'avait aucune valeur par elle-même. C'est à peine si l'on pouvait dire quels en étaient le motif et le front.

De la part des Prussiens tout était bien mieux déterminé, comme nous l'avons vu, et c'était là pour eux un réel avantage. Ils voulaient s'emparer des passages de la Saale, en continuant à s'interposer entre les deux corps fédéraux. Ce fut sur leur droite que l'action s'engagea en premier lieu.

Vers 10 heures du matin l'avant-garde de la brigade Beyer arriva en vue des avant-postes bavarois en avant de Hammelburg, vers Unterthal, sur la Tulba. Ils étaient fournis par les chasseurs de la 6e brigade et par un détachement de cuirassiers de Taxis. Les avant-postes, tout en tiraillant, se replièrent sur leurs soutiens, où se trouvaient le gros des cuirassiers et deux pièces d'artillerie ; le feu s'ouvrit entre l'artillerie de part et d'autre, ce qui

força la cavalerie à décamper promptement sur Hammelburg par la grande route et par celle de Dibbach. Curieuse coïncidence! les mêmes escadrons bavarois et la même batterie prussienne qu'à Hünfeld se retrouvaient là en présence.

Mais sur les favorables crêtes du Galgenberg et du Seeberg les Bavarois avaient 6 pièces en batterie, entourées à droite et à gauche de 4 bataillons d'infanterie déployés ou en chaîne. Quand les Prussiens, la brigade Schachtmeyer en tête, ne furent plus qu'à 500 à 600 pas de cette position, les Bavarois ouvrirent tout à coup un feu nourri sur leurs adversaires, qui fut meurtrier entr'autres à la batterie Schmitz, et au 39e de ligne. Le général Schachtmeyer eut son cheval tué de trois balles à la première décharge. Le général Beyer dut faire avancer du renfort, et il ordonna de mettre en ligne toute l'artillerie. Trois batteries de 12 liv. rayé vinrent se joindre à la batterie Schmitz et commencèrent un feu formidable sur la position bavaroise et sur la ville même de Hammelburg, afin d'empêcher les mouvements des réserves. Les régiments nos 20 et 32 se portèrent successivement à l'appui des compagnies déjà engagées du 39e ; les nos 30 et 70 serrèrent en réserve, prêts à donner l'assaut quand viendrait le moment opportun.

Mais les Bavarois avaient aussi renforcé leur position ; une seconde batterie s'était jointe à la première ; tous les bataillons de la 6e brigade s'étaient déployés en lignes ou en chaînes brisées le long des accidents du terrain, et deux efforts des Prussiens pour s'avancer sur la chaussée furent repoussés avec sévère châtiment. Le

général Schachtmeyer dirigea prudemment alors une portion de sa brigade plus à gauche, et là il réussit à atteindre la crête; mais il y trouva lui-même la mort du champ d'honneur. Percé de deux balles il vit ses soldats couronner les hauteurs et poursuivre leur premier succès. Il ne put pas voir que quelques minutes plus tard le 20e fut de nouveau rejeté en arrière, par une grêle de balles-chevrotines bien ajustées.

A ce moment le général Falkenstein arriva avec tout son état-major vers ses batteries, et, jetant un coup-d'œil sur l'ensemble du champ de bataille en compagnie du général Beyer, il ordonna à celui-ci de faire une attaque générale. Les 30e et 70e régiments s'avancèrent aussitôt à hauteur du 39e et s'élancèrent par la chaussée sur Hammelburg aux cris de *marsch-marsch! hurrah!* cent fois répétés; le 20e et le 30e se portèrent de la même façon contre les crêtes occupées par les Bavarois, suivis d'une batterie de 12 liv.; l'escadron d'escorte du général Falkenstein se mit même de la partie, et devant ce choc en masses de forces si supérieures les Bavarois durent céder le terrain. Ils se replièrent en bon ordre et toujours en tiraillant par la route de Hunsfeld, sans se laisser faire de prisonniers.

Beyer put occuper la ville à son aise, ou plutôt il dut commencer par arrêter l'incendie que sa formidable canonnade y avait allumé. Seulement vers 10 heures du soir ses gens, qui avaient marché cinq heures dans la matinée et combattu pendant cinq autres, purent prendre leurs cantonnements.

Ainsi un premier passage de la Saale, et cela sur la zone

la plus importante, sur la communication entre les deux corps d'armée fédéraux, était acquis aux Prussiens. Ce succès réel fut payé de la perte de 110 hommes, dont 25 tués. Les Bavarois eurent de leur côté une centaine d'hommes hors de combat, dont 32 tués. La défense de ces derniers avait donc été très-convenable, surtout si l'on tient compte qu'ils n'avaient eu que 4500 hommes à disposition, dont un millier d'inutiles cuirassiers, avec deux petites batteries seulement, contre environ onze mille Prussiens, avec 4 batteries, dont 3 de gros calibre. Si la 6e brigade bavaroise avait pu disposer d'un renfort d'artillerie et d'infanterie, comme il semble que c'eût été possible, nul doute qu'elle n'eût fait payer bien plus cher à Beyer son attaque de la ville même.

A Kissingen, où se trouvait le reste de la division Zoller sous ce général en personne, avec une brigade de cavalerie légère, l'action fut plus chaude encore.

Déjà vers le village de Waldfenster le général Göben apprit par un espion à qui il aurait affaire, et que la ville et ses abords étaient préparés à le bien recevoir. Au village de Schlimpfort, à une bonne lieue de Kissingen, il fit ses préparatifs en conséquence, c'est-à-dire qu'il répartit son monde en trois colonnes. La 1re ou colonne d'avant-garde, composée de la brigade Kummer dut se porter au centre sur Garitz par Albertshausen ; le gros sous le général Wrangel suivrait d'abord celle-ci, puis obliquerait à droite pour attaquer les crêtes d'Altenberg ; à gauche le colonel von der Goltz, avec deux bataillons, attaquerait par Clausthal et Friedrichshall. Le général Treskow, avec le reste, suivrait en réserve der-

rière le centre. On se rappelle que derrière Göben, puis à sa gauche devait venir la division Manteuffel sur Waldaschach.

Vers 10 1/2 heures les éclaireurs de Kummer s'engagèrent vers Garitz avec quelques tirailleurs bavarois, qui cédèrent promptement le terrain, pour se retirer sur la ville. La brigade Kummer continuant à s'avancer, 8 pièces bavaroises postées sur les pentes au nord-est de la ville ouvrirent leur feu sur elle et l'arrêtèrent. Kummer fit mettre aussitôt en action les deux batteries qui le suivaient, et pendant cette canonnade sa brigade obliqua à gauche et se porta sur Kissingen. Sa première ligne, formée du 53e, fut lancée bataillon par bataillon sur le bois de Kissingen, et elle parvint à s'en emparer; de là elle tirailla sans relâche contre les Bavarois repliés au-delà du pont de pierre, sous la protection de deux pièces derrière des barricades.

Pendant ce temps la brigade Wrangel était arrivée et avait débouché sur la droite contre l'Altenberg, dirigée par le général Göben en personne. Après qu'un escadron de hussards lui eut ouvert le terrain, le 15e de ligne, secondé bientôt du 53e, enleva l'Altenberg sans grand effort du reste; une batterie de 4 liv. rayé y fut aussitôt hissée et elle ouvrit un feu efficace. De là une compagnie du 15e, sous le capitaine de Busche, se lança hardiment de l'autre côté de la Saale vers le Lindesmühle, par une passerelle incomplétement détruite, et d'autres compagnies du même bataillon, puis du bataillon de Lippe-Detmold arrivé depuis quelques jours, passèrent ensuite. Toutes ensemble se logèrent dans

un bosquet au sud-est de Kissingen, d'où elles menacèrent vivement le flanc gauche des défenseurs. Ceux-ci, quoique fournissant toujours un feu très-nourri, furent obligés de céder devant le nombre et de se replier sur la partie orientale de la ville. La brigade Kummer, qui les serrait sur le front, les suivit de près, et alors s'engagea une terrible mêlée dans les rues et dans les maisons. On se battit avec furie en vingt endroits différents, à la bayonnette, à la crosse, à mitraille, à coups de fusil à bout portant. Ici le rayé valait moins que le lisse ; la vitesse du fusil à aiguille et les chevrotines bavaroises purent seules lutter de gloire. Aux abords du grand pont, et dans le jardin des Bains, ce fut une vraie boucherie. L'hôtel Sanner, occupé par une compagnie du 7e bataillon de chasseurs bavarois, était devenu une citadelle, et dut subir un siége et un assaut dans toutes les règles, au grand effroi des pauvres baigneurs, cachés dans les plus noires caves. De toutes parts il descendait des croisées un feu meurtrier sur les assaillants. Une fenêtre blindée entr'autres, au premier étage, avait déjà abattu onze Prussiens, dont trois officiers. Tout un peloton fut lancé contre elle. On l'assaillit de trois côtés, et quand une dizaine d'hommes pénétrèrent dans la chambre après avoir enfoncé la porte, ils se trouvèrent en présence d'un seul combattant, le caporal Schmitt de Bayreuth ; stupéfaits de tant de bravoure ils lui offrirent son pardon. « Point de pardon de chiens comme vous » leur répondit le vaillant caporal, en lâchant son dernier coup et en se précipitant sur eux à la crosse. Après avoir abattu encore deux adversaires, il tomba

enfin sur leurs cadavres, percé de balles et de bayonnettes.

Il y eu bien d'autres traits d'un semblable acharnement, et c'est en combattant de la sorte que les Bavarois se replièrent de position en position sur les hauteurs en arrière de la ville. Au cimetière, à la colline de la chapelle, et sur les crêtes environnantes ils bravèrent pendant longtemps encore les efforts redoublés des assaillants, qui les pressaient alors de front et sur les deux flancs. Trois cents hommes du 7e chasseurs entr'autres fournirent encore dans le cimetière, leur servant de blockhaus, une résistance héroïque. Cernés de tous côtés aucun ne rendit les armes ni n'abandonna son poste ; les braves chasseurs combattirent de tombe en tombe, se firent des redoutes avec des mausolées, et seulement une vingtaine d'entr'eux sortirent sans blessure de ce champ de carnage.

Sur tout le front la bataille se poursuivait dans ces mêmes conditions. Le général Zoller, qui se multipliait sur tous les points périlleux, s'était mis à la tête d'un groupe de deux bataillons et par un énergique retour offensif, il avait rejeté une portion de Kummer jusqu'à la rivière. Mais cet exploit coûta de dures pertes.

En compensation, du renfort continuait à arriver aux Bavarois. Aux premiers coups de canon la division Feder à Münnerstadt s'était rassemblée et elle accourait en fractions successives à l'appui de Zoller. Le prince Charles et le général von der Tann, arrivés aussi de leur côté dès 9 heures du matin, annonçaient d'autre renfort en infanterie et en artillerie.

Les premières troupes de Feder ayant pris position, ainsi que deux nouvelles batteries, vers les hauteurs au nord-est de la ville et à Hausen, les Prussiens se virent arrêtés dans leurs progrès, et le général Göben dut faire appuyer Kummer de tout ce qui lui restait sous la main, dirigé par le général Treskow. Le régiment de Posen n° 19 était prêt et tout frais; il fut lancé en avant sur le front, en même temps que Wrangel reçut l'ordre de s'emparer des hauteurs au sud de la chaussée de Nüdlingen. Ce double mouvement, conduit par le 19e d'un côté, par le 55e de l'autre, secondés du reste des troupes de Kummer, de Wrangel et de Treskow, donna lieu à de nouveaux et rudes engagements aux abords de Winkels et de Nüdlingen. Enfin la position décisive de la forêt de Nüdlingen resta aux Prussiens, et particulièrement au 19e, mais au prix de durs sacrifices.

Le succès de Göben sur ce point avait été grandement facilité par les efforts du colonel von der Goltz sur la gauche vers Friedrichshall. Cet habile officier se trouva, avec ses deux bataillons, en face de forces à peu près égales, bien postées et soutenues de 4 pièces d'artillerie. De fortes chaînes de tirailleurs entr'autres, embusquées aux alentours des Salines, lui firent beaucoup de mal. Mais ayant réparti son monde en plusieurs petites colonnes de compagnie, il parvint à gagner du terrain et à maintenir, ainsi qu'à appeler devant lui des troupes bavaroises de la division Feder qui auraient pu être funestes aux efforts des généraux Kummer et Wrangel. Vers 11 1/2 heures le colonel Goltz fut renforcé de trois bataillons, d'un escadron et de deux batteries de la division Manteuffel,

sous le général Freyhold, et l'attaque fut reprise avec vigueur contre la position des Salines. Elle ne put d'abord être suivie que jusqu'à la rivière, le pont ayant été rompu. Le pont fut réparé, pendant la fusillade même, et bientôt toute la brigade prussienne passa sur l'autre rive. C'était là une menace sérieuse pour les troupes bavaroises qui luttaient encore à Kissingen contre la brigade Kummer. Aussi, en apprenant ce nouveau danger sur leur droite, elles hâtèrent leur retraite sur Nüdlingen.

Plus à leur gauche encore les Prussiens de Manteuffel, du 25e régiment, s'étaient emparés du passage de Waldaschach, après un engagement où une trentaine d'hommes avaient été perdus de part et d'autre.

En résumé vers 4 heures les Prussiens tenaient la ville et les hauteurs environnantes. Tout n'était pourtant pas dit. Jusqu'alors ils n'avaient eu à faire qu'à la moitié de la division Zoller et à une portion de la division Feder.

Vers 6 heures celles-ci, ralliées près Nüdlingen et renforcées du gros de la division Stephan, reprirent l'offensive; elles débouchèrent subitement sur les lignes de Wrangel, au moment où les bataillons prussiens s'apprêtaient à prendre leurs bivouacs, au nord-est de Winkels. Les avant-postes à peine placés furent culbutés; les troupes arrivant au soutien le furent également, et Wrangel, malgré de vigoureux efforts pour maintenir son terrain, fut rejeté sur Kissingen. Déjà un grand trouble se répandait parmi les autres corps prussiens, lorsque les Bavarois s'arrêtèrent vers Winkels et rétrogradèrent par ordre supérieur. Wrangel, renforcé alors par une

portion de Kummer et de Manteuffel, revint à la charge et reprit son ancien terrain sur les talons mêmes de ses adversaires. Ceux-ci effectuèrent définitivement leur retraite sur Nüdlingen et Münnerstadt. Le général Falkenstein, arrivé de Hammelburg encore pendant cette dernière action, la fit suspendre de son côté et ordonna de placer les avant-postes entre Winkels et Nüdlingen.

Les pertes des Prussiens dans les divers engagements de Kissingen furent d'environ 900 hommes hors de combat, dont 260 tués et 60 prisonniers. Parmi les officiers tués se trouvèrent entr'autres le major Rhodewald, du bataillon lippien, et les capitaines Halm et Zwehl du 19e, qui s'étaient particulièrement distingués par leur bravoure.

Les pertes des Bavarois furent d'environ 1170 hommes, dont 300 tués et 400 prisonniers, la plupart blessés légèrement. Ils eurent à déplorer entr'autres la mort du général Zoller, du major d'Ysenbourg, le digne commandant du brave 7e chasseurs, et du capitaine Schlaginweit, frère du célèbre voyageur, aide-de-camp de Zoller.

Si l'on ajoute à cela les pertes de Hammelburg, on voit que la journée du 10 juillet fut meurtrière, et que, vu les effectifs engagés et vu les résulats, elle serait digne d'être appelée bataille de la Saale, sinon de Kissingen. Cette bataille aurait pu, il est vrai, être beaucoup plus disputée encore. Du côté des Prussiens les 2/3 de la division Manteuffel devant Friedrichshall ne firent rien ou pas grand'chose ; leurs 5 à 6 mille hommes de reste à Hammelburg s'y transformèrent en pompiers, au

lieu de se rapprocher de Kissingen à l'exemple du commandant en chef.

Du côté des Bavarois toute la division Hartmann manqua à l'appel ; deux ordres d'arriver au feu, qui lui furent transmis à Poppenhausen, se perdirent en route. La division de cavalerie fut presque aussi inutile, sous le prétexte habituel que le terrain ne se prêtait pas à son emploi. Enfin plus de la moitié des pièces resta silencieuse. Tout cela provenait de la fâcheuse dislocation de la veille, et de l'intention où était, paraît-il, le grand état-major de se replier sur le Main vers Aschaffenburg, plutôt que de livrer une affaire sérieuse sur la Saale.

Cette intention, juste en principe, comportait cependant ses variantes, du moment que la bataille s'était engagée et qu'il y avait possibilité de livrer cette fois une action décisive contre les masses prussiennes ; il est regrettable que l'état-major bavarois n'ait pas sacrifié aussitôt toute autre considération à celle d'un succès marquant à Kissingen. Il se trouvait en fait dans des conditions favorables pour cela, puisque, grâce aux fautes de Falkenstein et à la bonne conduite de la 5e brigade bavaroise à Hammelburg, les Prussiens n'avaient à Kissingen que 2 divisions à opposer aux 3 ou 3 1/2 accompagnées d'une puissante artillerie, que les Bavarois pouvaient faire agir contre eux. Si ces derniers avaient seulement continué leur offensive de la soirée avec toutes leurs forces disponibles, ils auraient pu espérer un éclatant avantage, et nous ne savons pourquoi cette offensive ne fut pas poursuivie. Si ce fut, comme à Diedorf, par la crainte d'être tourné à gauche, en suite de l'échec de

Hammelburg, cela ne se justifiait plus, car il n'y avait plus d'espoir d'une jonction avec le 8e corps en avant du Main, et ce mouvement tournant ne se faisait cette fois que par une *fraction* prussienne, dont les Bavarois auraient facilement raison s'ils en finissaient du coup avec le *gros* qu'ils avaient devant eux, et qu'ils pouvaient bien reconnaître comme tel.

Avant de quitter Kissingen, disons encore que si cette petite ville, célèbre par ses bienfaisantes eaux, ne fut pas brûlée comme Hammelburg, elle fut cependant horriblement maltraitée. Plusieurs baigneurs, maints bourgeois pacifiques furent blessés ou eurent leurs logements saccagés; un pauvre apothicaire fut tué dans son laboratoire même par un boulet rayé de 12 liv.

Triste double jeu de la guerre contemporaine! Etrange chassez-croisez que ses progrès et ses besoins exécutent parfois avec les instincts toujours plus philanthropiques et humanitaires de notre époque! Voici le gouvernement prussien qui, dans le meilleur des sentiments, remue noblement ciel et terre pour faire conclure à Genève, en 1864, la généreuse convention connue au profit des blessés et de ceux qui les soignent, y compris les habitants, allant même jusqu'à l'utopie, dangereuse aux plus faibles, de les neutraliser tous devant les belligérants; et voici la grosse artillerie prussienne brûlant à grande distance l'inoffensive petite ville de Hammelburg, pour empêcher les réserves bavaroises de secourir leurs avant-postes; la voici encore, escortée d'infanterie, portant sans sommation préalable le carnage dans un tranquille séjour de bains, dans un vaste hôpital de malades de toutes nations,

à qui le maire, M. de Perceval, avait cru pouvoir, la veille encore, promettre formellement toute sécurité et au moins la neutralité de la convention de Genève ! Puis, une fois la crise passée, les bons sentiments reprennent le dessus. Les soldats prussiens, quoique exténués et encore menacés, s'empressent de défaire leur ouvrage, d'éteindre l'incendie, de réparer les maisons et tous les dommages possibles. Ils s'aident à rétablir les ponts, à remonter les lits et les meubles aux appartements, à réinstaller les propriétaires. Leur humanité ne fait défaut à personne. Ils s'excusent auprès des bourgeois ; ils relèvent les blessés ennemis comme les leurs, ils les soignent avec la même tendresse, enterrent leurs morts avec les mêmes honneurs.

Sous ce rapport la journée de Kissingen offrirait des centaines de traits dignes d'être recueillis. C'est ainsi que le caporal Schmitt, dont nous avons raconté les exploits, fut solennellement enterré dans le jardin de l'hôtel par ses propres vainqueurs, qui placèrent sur sa tombe un écriteau portant : « Ci-gît un vaillant Bavarois, mort au devoir. »

Le lugubre cimetière fut aussi le théâtre des plus touchantes attentions. Un très-jeune sous-lieutenant bavarois entr'autres gisait, percé de plusieurs balles, au pied d'une tombe, au milieu de papiers épars sortant de son portefeuille ouvert devant lui ; sur son épée tombée à terre sa main droite s'était comme figée, tandis que la gauche, sur sa poitrine, tenait une carte photographique broyée par les crispations de l'agonie. Les traits d'une dame âgée étaient encore assez visibles ; l'enfant

mourant avait voulu donner son dernier regard à sa mère. Quelques soldats prussiens, qui venaient de combattre comme des lions, ne purent retenir leurs larmes à ce tableau ; ils enterrèrent l'officier bavarois avec sa fidèle épée au côté, son cher portrait sur le cœur ; ils mirent son nom sur le frêle tertre mortuaire, et ils prirent toutes leurs mesures pour que la famille du défunt fût informée de ces funérailles et de leur exact emplacement.

Mais il est temps de quitter ces tristes et ordinaires scènes des lendemains de bataille, pour reprendre le cours des opérations.

L'armée bavaroise réunie d'abord, le 10 au soir et le 11 au matin, en arrière de Nüdlingen et aux environs de Ballingshausen et de Lauringen, se mit en retraite le 11 sur Schweinfurt, pour occuper la ligne du Main. Le prince Charles espérait trouver cette ligne déjà tenue à Gemünden au moins par la brigade demandée au prince de Hesse à cette destination.

De son côté Falkenstein ne perdit pas de temps à s'approcher de son plus cher objectif, Francfort, et dès le 11 il fit mouvoir ses divisions à cet effet. Le 8e corps dorénavant allait recevoir ses coups, tandis qu'il ne ferait qu'entretenir les Bavarois par un faible rideau. Une dépêche qu'il reçut à Kissingen dans la nuit, et où le roi Guillaume, bien mal renseigné assurément, lui exprimait quelque déplaisir de ses lenteurs et de l'insuccès de Dermbach et l'engageait à une rapide action avant l'armistice, ne fit que l'exciter à son offensive. A cet effet la division Beyer fut dirigée de Hammelburg sur le dé-

filé de Gelnhausen par Fellen et Orb; la division Göben sur Gemünden par Hammelburg. La division Manteuffel se mettrait aux trousses des Bavarois sur Schweinfurt pendant un jour ou deux, puis se rabattrait à droite sur Gemünden par Arnstein. Une nouvelle brigade de renfort, qui était en marche sous le colonel v. Korzfleisch, et qu'on appelait un corps de réserve, continuerait pour le moment sa route par Meiningen et Hildburghausen, comme pour marcher sur le Main, afin d'y entretenir les Bavarois et de perfectionner la feinte de Manteuffel.

Ce mouvement à droite de l'armée prussienne, commencé dès le 11 au matin, fut continué le 12 sans incident et comme à souhait, tandis que les Bavarois se mettaient bravement en position de livrer bataille en avant de Schweinfurt, front contre le nord, et détachaient même des reconnaissances sur leur droite contre le prétendu corps d'armée de Kornfleisch.

Le 12 au soir déjà la division Göben atteignit Lohr, après deux marches forcées, mais sans combat; la dernière fut un peu allégée en ce qu'à Gemünden une forte réquisition de la célèbre bière fut opérée et que les bagages et les sacs furent chargés sur des bateaux descendant le Main. Le 13, et quoique la division Manteuffel fût encore d'environ une journée en arrière, la division Göben reprit sa marche sur Aschaffenburg, dès l'aube. Il s'agissait de passer les montagnes de la Spessart et il était bon de s'y prendre matin. Néanmoins cette rude montée par une chaleur étouffante fut fatale à beaucoup de soldats, presque écrasés sous le poids de leurs sacs regarnis de munitions et de deux jours de vivres. Beaucoup

d'entr'eux restèrent inanimés sur la route; plusieurs périrent de coups de soleil. Le gros de la division arriva cependant en bon état au-delà du col, et tout le monde reprit de l'entrain, quand, vers les 5 heures du soir, l'ennemi fut signalé aux alentours de Hain et de Laufach. C'était avec les troupes de Hesse-Darmstadt que les Westphaliens de Göben allaient cette fois faire connaissance.

Le 8e corps, après s'être reposé le 10 dans les positions indiquées plus haut aux environs de Francfort, fut mis en éveil sur sa droite dès le 11. Des coureurs prussiens avaient été vus aux abords de la Spessart, et sur ces rapports la division hessoise reçut, le 11 au matin, l'ordre de se transporter à Aschaffenburg; le 12 les susdits rapports devenant plus inquiétants, ainsi que ceux des combats de la Saale le 10, le prince de Hesse dirigea aussi la division badoise sur sa droite, vers Aschaffenburg. Ces deux divisions, avec la 1re en avant de Hanau et la 4e à Francfort même, étaient certainement en position, avec de telles dislocations, de parer aux nouvelles exigences, si on les faisait donner au moment décisif avec ensemble. Un peu tard, mais encore à temps, le prince de Hesse reconnaissait que c'était sa droite qui devait surtout le préoccuper.

La Diète le reconnut aussi, et, en prenant connaissance d'une dépêche du prince Charles, en date de Geroldshausen 12 juillet, mandant au prince de Hesse de venir le rejoindre entre Schweinfurt et Uffenheim, elle décampa, le 13, sur Augsburg. Ce jour-là le prince de Hesse prépara aussi son déménagement pour le lendemain sur Babenhausen, et ce transfert fut annoncé immé-

diatement aux divisions. En même temps le commandant en chef renforça sa concentration à droite d'une brigade wurtembergeoise et de la brigade autrichienne Hahn, qui se trouveraient le 14 dans la journée à Aschaffenburg. Jusqu'à ce moment la division hessoise devait, par ordre formel du prince, se borner à observer soigneusement la route de Lohr et à se replier sur une position convenable en avant d'Aschaffenburg, sans se laisser aller à une affaire décisive.

C'est dans ces conditions que la colonne prussienne de Göben, brigade Wrangel en tête, arrivait le 13 à 5 heures du soir en face des avant-postes hessois devant le village de Laufach, où les Prussiens, d'après leur itinéraire, devaient cantonner du 13 au 14. A la gauche de Wrangel marchait la brigade Kummer par un chemin parallèle sur Waldaschaff. Derrière Wrangel suivaient la brigade Treskow en réserve, et à quelques lieues plus au loin toute la division Manteuffel en longue colonne de marche. La division Beyer était, on le sait, sur la route de Gelnhausen avec un itinéraire indépendant.

Devant Laufach les éclaireurs de Wrangel engagèrent aussitôt la fusillade et ils firent facilement replier les avant-postes hessois. Les fusiliers prussiens du 15e et du 55e, lancés en avant, après avoir posé leurs sacs, occupèrent le village, tandis que le reste de la colonne se ralliait et se formait pour le combat.

En même temps la brigade Kummer s'emparait du village de Waldaschaff, après un échange de quelques coups de fusil contre deux compagnies hessoises, qui débutèrent par perdre leur chef, le capitaine Kalb.

A Laufach la fusillade un moment engagée devant le village et aux abords de la gare ayant complétement cessé, les fusiliers du 15e prussien prirent les avant-postes vers Frohnhofen et le reste de la brigade Wrangel entra dans ses cantonnements. Mais le doux repos qu'elle se promettait ne fut pas de longue durée. Les avant-postes hessois n'avaient fait que se replier sur leur gros au-delà de Frohnhofen et toute la division s'avançait maintenant en bon ordre, avec 7 à 8 bataillons, de l'artillerie et de la cavalerie, conduits par les généraux Perglas et Stockhausen aux premiers rangs.

Les fusiliers du 15e, puis leurs soutiens, furent promptement dispersés ; ils eurent cependant le temps et la présence d'esprit de se répandre dans les maisons environnantes et d'user de la rapidité de leurs feux pour arrêter et désorganiser la marche un peu trop massive et régulière des Hessois. Toute la brigade Wrangel, promptement remise sur pied, se disposa de même, et se divisa par compagnies détachées sur tous les terrains favorables au tir, dans les fossés du chemin de fer, derrière les haies, dans les jardins, dans les maisons. Une batterie, avec une compagnie de tirailleurs et un escadron de soutien, fut envoyée sur une éminence à la droite.

Dans ces conditions un combat acharné, ou plutôt une suite de combats partiels d'une grande vivacité, se soutint pendant deux à trois heures. Les Hessois réussirent à enlever plusieurs positions avec un courage et une abnégation admirables, mais en payant fort cher d'insignifiants succès. On cite entr'autres le jeu de quilles de Frohnhofen, pris trois fois par eux, sans réussir à s'y

maintenir sous les salves meurtrières de fusiliers du 15e. En résumé le fusil à aiguille, dans cette circonstance, fit de nouveau ses preuves et conquit définitivement ses degrés, aux yeux des combattants des deux camps, comme arme défensive supérieure à courte distance. Après des efforts aussi opiniâtres qu'infructueux, les Hessois durent abandonner la partie, d'autant plus que des détachements de Treskow et de Kummer commençaient à menacer sérieusement leurs deux flancs et leurs derrières. A la nuit ils se replièrent sur Aschaffenburg. Leurs pertes étaient de 830 hommes, dont 120 tués, et parmi ces derniers 8 officiers, dont entr'autres le colonel Schenk, le major Krœll, sous-chef d'état-major, le capitaine Julien Kœniger, écrivain de talent, le capitaine de Wachter, fils du ministre de la guerre.

Les Prussiens, qui avaient presque toujours combattu à couvert et en profitant pour leur tir de tous les abris, n'eurent qu'une centaine d'hommes hors de combat, dont 35 tués ou frappés mortellement.

Les Hessois, aussi neufs dans la pratique de la guerre que distingués, grâce à un remarquable corps d'officiers, dans la partie théorique et scientifique, avaient eu surtout le tort dans cette journée de s'éprendre du fameux *offensivstoss* autrichien, et ils avaient été appelés à débuter dans des circonstances qui lui étaient spéciablement défavorables ; nul doute qu'à une seconde épreuve la leçon ne leur eût servi et que les choses eussent été tout autrement. Néanmoins les généraux Perglas et Stockhausen furent renvoyés devant un conseil de guerre pour y rendre compte de leur conduite. Stockhausen, prenant

trop à cœur cet affront immérité, y répliqua en se brûlant la cervelle le jour du jugement.

Le 14 juillet l'infatigable Göben poursuivit sa marche sur Aschaffenburg, dès 7 heures du matin ; ce jour-là encore il pouvait bien s'attendre à un engagement et à faire de nouvelles connaissances en fait d'ennemis. Le bruit courait qu'Aschaffenburg était fortement occupé par le 8e corps, et en effet il s'y trouvait la division Neipperg (moins le contingent de Nassau réclamé par son duc pour la propre défense du duché contre des landwehrs prussiens) envoyée en toute hâte le 13 au soir par le prince de Hesse pour *relever* les Hessois battus. Les Badois et les Wurtembergeois ne devaient pas en être fort éloignés, comme nous l'avons dit plus haut (1).

Göben se forma dès le départ en marche de combat sur trois colonnes ; à gauche Kummer sur la voie ferrée et le long des hauteurs ; au centre Wrangel sur la chaussée ; à droite le colonel von der Goltz avec un détachement du 15e et un escadron de hussards sur un chemin traversant des vergers ondulés ; en réserve Treskow et le gros de l'artillerie derrière Wrangel. La division comptait en tout 16 bataillons, 9 escadrons et 30 pièces ; mais un bataillon et un escadron étaient détachés plus en arrière à la garde de 500 prisonniers bavarois, qui devaient orner l'entrée triomphale à Francfort.

(1) En fait il s'y trouvait la brigade Hahn, soit 7 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries, plus une arrière-garde de la division hessoise, de 2 bataillons et une compagnie de chasseurs, 3 escadrons et une batterie de 6 liv. rayé.

Entre les villages de Hössbach et de Doldbach, l'avant-garde de Kummer heurta les avant-postes fédéraux, et le combat commença par les tirailleurs du 13e régiment soutenus du feu de deux batteries contre une batterie et des chasseurs autrichiens.

Le 13e s'avança rapidement sur un petit bois dit la Faisannerie, et l'enleva après un quart-d'heure d'une vive et meurtrière fusillade. Les chasseurs autrichiens se replièrent dans les bâtiments et de là ils décimèrent entr'autres le 1er bataillon.

Plus à droite la brigade Wrangel se tenant à la même hauteur, repoussa de faibles postes fédéraux au-delà du ruisseau d'Aschaff et du village de Domm. Mais une batterie hessoise, bien postée sur une élévation de terrain au nord d'Aschaffenburg et tirant avec une remarquable précision, obligea Wrangel de s'arrêter et de se replier; il fit avancer la batterie Eynatten pour riposter, mais celle-ci fut bientôt obligée de se replier à son tour; pendant qu'elle cherchait sa hausse les projectiles hessois menaçaient de la détruire. Wrangel recourut alors au parti qu'il aurait dû prendre plus tôt; il lança un détachement de tirailleurs en débandade dans la direction de la batterie ennemie, et ceux-ci, ralliant chemin faisant les flanqueurs du colonel Goltz, délogèrent l'ennemi de sa position avantageuse. La brigade Wrangel put alors continuer sa route, et elle reprit au pas de course le terrain que Kummer avait gagné sur elle. Ce fut alors un vrai steeple chase d'émulation de la part des deux brigades prussiennes. Malgré une charge de cavalerie de dragons et de hussards hessois, les premières maisons

de la ville furent abordées ; les têtes de colonnes de Kummer et de Wrangel arrivèrent pêle-mêle jusqu'au Main et s'emparèrent du pont. Çà et là quelques Hessois et quelques Autrichiens se défendirent encore ; mais une grosse masse d'Autrichiens, du régiment italien Wernhardt, de l'arrondissement de Trévise, resta immobile. Maints soldats tournèrent la crosse en l'air et se dirigèrent vers les troupes de Göben en criant : *Viva la Prussia !* On leur répondit : *Viva Italia !* et plusieurs centaines d'Autrichiens se rendirent prisonniers de cette façon. Un tel incident décidait de la journée. Aschaffenburg se trouva dès midi aux mains des Prussiens, qui lancèrent des coureurs en escarmouche jusque vers Stockstadt. La division Göben n'en avait pas moins perdu environ 160 hommes, dont 30 tués, et ses adversaires 530, dont 180 tués, sans compter les *prisonniers* du régiment italien. (1)

(1) Nous devons au respect de la vérité de mentionner ici que la désertion du régiment Wernhardt, d'abord rapportée par divers bulletins plus ou moins officiels, a été plus tard démentie de divers côtés, par les Prussiens désireux de rehausser l'éclat de leur victoire, par les Autrichiens, pour ne pas laisser une tache sur le nom du régiment et sur son corps d'officiers. On a avancé en particulier à l'appui de cette assertion que la plupart des morts et blessés autrichiens dans la journée du 14 avaient été des Italiens, preuve qu'ils s'étaient battus aussi bien que d'autres, et l'on a ajouté que si quelques hommes du régiment Wernhardt se sont fait reconnaître de leurs anciens camarades prussiens de Mayence, du 53e, et ont fraternisé avec eux, ce ne fut qu'*après* avoir été faits prisonniers. Sans admettre ces preuves comme irréfragables quant au point capital, nous en donnerons volontiers acte à qui de droit. Quoiqu'il en soit, si les rapports autrichiens publiés sur cette journée avaient daigné mentionner leurs pertes, on saurait mieux à quoi s'en tenir, et l'on n'aurait pas eu sur ce combat les variantes nombreuses qui ont eu cours.

Une brochure bavaroise sur la guerre de 1866 dans le sud-ouest d'Allemagne (Militærisch-statistische Notizen von Oberlieutenant Fœrs-

Le reste de la division Neipperg se replia le 14 au soir vers Babenhausen, sur la route de Darmstadt, où devait se trouver depuis le matin le quartier-général du prince Alexandre, et où se groupa bientôt le gros du 8e corps, ouvrant ainsi aux Prussiens la route de Francfort.

Tels furent les deux seuls combats qui décidèrent directement du sort de la capitale germanique, et auxquels il avait été tant sacrifié depuis deux semaines.

Pendant ces deux journées le 7e corps avait fait *rasttag* aux environs de Schweinfurt, pour rendre sans doute au 8e sa politesse du 10 juillet.

La journée du 15 fut employée par les fédéraux à se concentrer précipitamment sur la rive gauche du Main, autour de Babenhausen, et par les Prussiens à faire *rast-*

ter. Munich, Lindauer, 1867), souvent exacte, mais sans garantie d'authenticité, porte les pertes autrichiennes à 603 tués et blessés (dont 21 Hessois) et 578 manquants. Le journal du prince de Hesse, d'où ces chiffres sont sans doute tirés, augmente la confusion, car il fournit un chiffre sommaire ne correspondant ni à ses chiffres détaillés, ni à d'autres indications. Il porte les pertes autrichiennes à 38 officiers, 2357 hommes, 122 chevaux, dont 3 officiers et 221 hommes tués, 18 officiers et 361 hommes blessés, 14 officiers et 82 hommes prisonniers, et 3 officiers et 479 hommes manquants. L'addition de ces détails donne bien le chiffre total de M. Fœrster, de 1181 hommes, y compris les officiers; mais reste la justification de la différence entre ce total de 1181 hommes et celui de 2357. Le mystère serait-il peut-être dans une simple erreur typographique du journal du prince de Hesse? ou dans l'intention d'épargner au rapport la rubrique *traîtres?* nous ne savons ; mais en attendant des renseignements plus précis nous n'avons pas cru devoir nous départir de notre version, qui a été la première mise en cours et qui nous semble après tout la plus vraisemblable. La différence faite par le prince de Hesse entre les *prisonniers* et les *manquants*, et le grand nombre avoué de ceux-ci, dont les 3/4 d''Italiens, autorisent assurement quelque réserve à l'égard des rectifications sus-indiquées.

tag à leur tour. Falkenstein avait d'ailleurs besoin de rallier son monde et de s'orienter. Il n'avait pas de nouvelles de Beyer, et Manteuffel était encore passablement en arrière. L'après-midi il apprit à la fois l'évacuation de Francfort par le prince de Hesse et par la Diète, l'arrivée des coureurs de Beyer sans encombre aux défilés de Gelnhausen, abandonnés par les troupes wurtembergeoises, enfin le ralliement très-prochain de Manteuffel avec le reste de la colonne prussienne.

Sur ces renseignements, Falkenstein partit d'Aschaffenburg dans l'après-midi du 15 avec la division Göben pour Hanau. Le lendemain 16, il plaça de nouveau la brigade Wrangel à l'avant-garde, et à sa tête il fit son entrée solennelle dans la ville de Francfort à 7 heures du soir. Après avoir martialement et bruyamment parcouru la Zeil, il ordonna de très-bons quartiers pour toutes ses troupes et il s'appliqua à appesantir une main vengeresse sur la trop libérale population de la grande cité du Main. Il déclara prendre à lui, au nom de son souverain, l'administration du territoire, et, comme début, il frappa l'ancienne ville-libre d'une réquisition de tous ses beaux chevaux et d'une contribution de 6 millions de florins. Quelques jours après, le gouvernement même de Berlin ordonna une seconde contribution de 25 millions de florins.

En face de telles exigences et d'un grand nombre d'autres mesures non moins dures et vexatoires, le pauvre bourgmestre, M. Fellner, qui s'était bercé d'espérances de conciliation, se suicida plutôt que de céder aux exorbitantes sommations prussiennes ou d'aider

par son refus officiel à attirer d'autres maux sur ses concitoyens. Toutes les autorités civiles furent déclarées dissoutes et leur action remplacée par celle d'un commandant de place, dans la personne du général de Röder, et d'un commissaire civil supérieur dans la personne du conseiller v. Diest. Soldats et officiers furent logés et nourris chez les habitants ; et un régime de sombre oppression, indigne d'un siècle civilisé, s'ouvrit pour cette cité jadis si brillante, le centre le plus actif du haut commerce, ainsi que de la politique de l'Allemagne (1).

(1) Voir entr'autres comme preuves trop authentiques de ce que nous disons ici le recueil intitulé : Actenstücke zur neuesten Geschichte von Frankfurt am Main ; zugleich Material zur neuesten deutschen Geschichte. Zweite vermehrte Auflage. — Stuttgart, Schweizerbart, éditeur, 1866. — 1 broch. in-8.

CHAPITRE XXIV.

Observations sur la première période des opérations de l'armée du Main contre les 7e et 8e corps fédéraux.

L'entrée à Francfort du général Vogel de Falkenstein permettait à celui-ci de répondre d'une manière assez piquante aux reproches que le roi Guillaume, mal informé, lui avait adressés sur ses prétendues lenteurs de mouvements. Dès le 17 le général triomphant s'accorda cette douce satisfaction, en écrivant à son souverain une lettre dans laquelle on lisait entr'autres ce qui suit :

« Depuis le 1er juillet l'armée du Main sous mes or-
« dres a eu le bonheur d'empêcher la jonction des forces
« ennemies, de battre l'armée bavaroise à Neidharts-
« hausen, Zella, Wiesenthal, Hammelburg, Kissingen et
« Winkels, et de la rejeter au-delà du Main ; elle a triom-
« phé également dans les brillants combats de Laufach
« et d'Aschaffenburg de l'armée de l'empire, et après
« cela elle est entrée à Francfort le 16 au soir. L'ennemi,
« après une perte totale de plus de 5 mille hommes, a
« été partout mis en pleine fuite au-delà du Main, et il
« poursuit encore sa retraite.

« Tous les pays au nord du Main sont au pieds de votre Majesté. »

A part quelque exagération dans certaines expressions,

ce bulletin était en somme véridique, quant aux principaux faits. L'armée du Main avait réellement rempli sa tâche et bien mérité son nom ; ses adversaires, toujours séparés, avaient dû se replier au-delà de ce cours d'eau, qui est à peu près la limite entre l'Allemagne du sud et celle du nord.

Ce résultat très-positif avait été accompli en 15 jours seulement, et cela contre des forces doubles, à proche portée de leurs bases et pouvant être secondées presque partout du concours de populations et d'autorités amies. On peut donc dire que ce résultat fut brillant pour les vainqueurs.

Ce qui le rend plus brillant encore à nos yeux, c'est qu'il fut atteint par des combinaisons et des opérations basées sur les meilleurs principes, et ayant ainsi pour conséquence que les risques courus furent constamment minimes, en regard des profits espérés et obtenus. Cette campagne fournit en somme un beau spécimen de manœuvre sur une ligne intérieure contre des lignes extérieures, et il est à regretter pour Benedek qu'il n'ait pas su s'inspirer à la même source que Falkenstein. Les adversaires de ces deux commandants en chef les avaient favorisés tous deux également. Celui-ci sut promptement profiter de l'occasion qui s'offrait ; le premier la laissa s'échapper.

Par la même raison l'on peut voir que les bonnes et sûres opérations stratégiques de Falkenstein sont la condamnation indirecte de celles du roi Guillaume en Bohême, faites sans nécessité sur trois, puis sur deux lignes d'opérations à grande distance.

Nous n'avons donc, en fait d'observations critiques, qu'à proclamer notre sincère admiration pour la campagne de l'armée du Main, et qu'à en recommander l'étude aux amateurs de bonne stratégie, ainsi qu'à ceux qui désirent le devenir. Notre admiration serait même sans réserve, n'étaient les incroyables dispositions pour le 10 juillet, qui s'harmonisent si peu avec tout le reste.

Il est vrai que Falkenstein fut favorisé par d'heureuses circonstances, par l'effet moral de la victoire prussienne de Königgrätz, et par les circonstances propres à ses deux adversaires. Ceux-ci en effet, dont le but essentiel eût dû être de se rallier, ne paraissent pas avoir pris trop de peine à y parvenir ; ils firent essentiellement de la stratégie *pro domo*, consistant à se tenir, pour l'un aussi près que possible de la Bavière, et pour l'autre pas moins loin de Darmstadt. Dans de telles dispositions, et avec un principe d'autorité peu fort par lui-même, il est difficile à deux fractions d'armée à grande distance l'une de l'autre d'empêcher un ennemi actif et entreprenant de se glisser au milieu d'elles, et, une fois la séparation établie, il est plus difficile encore, sans perte souvent très-fatale de terrain, ou sans engagement chanceux, de retrouver l'occasion manquée de jonction.

Mais en admettant que de la part du commandant du 8e corps il y ait eu parfaite velléité de concourir à l'action commune d'après les instructions et les ordres du prince Charles, une chose est néanmoins certaine, c'est qu'il fut traversé par mille incidents qui l'empêchèrent maintes fois de remplir ses propres intentions, à bien plus forte raison celles de son supérieur immédiat. Nous

n'avons pas pu, dans le cours de notre bref récit, énumérer les nombreux déboires de l'état-major du 8e corps : les dépêches chiffrées du prince Charles sans clef, les contr'ordres perdus, les dates mal données, des renseignements faux ou attardés ; puis les interventions officieuses de la Diète et de divers gouvernements ; les défiances politiques des uns et des autres, souvent d'autant plus passionnées qu'elles avaient moins de fondement. Mais tous ces incidents, qui se multiplient avec le nombre des grands états-majors, et qui grandissent progressivement, dans les relations entre ceux-ci, avec les distances qui les séparent, étaient bien à prévoir. Ils sont inhérents au système adopté, et ils ne font que prouver les avantages ordinaires des concentrations raisonnables sur les manies d'éparpillement, de cordon, de doubles et triples lignes d'opérations, qui sont encore à la mode malgré les démonstrations de la raison et de maintes fâcheuses expériences.

On a voulu expliquer les vices des opérations du 8e corps par le manque d'unité et d'homogénéité de sa composition. C'est faire là de la philosophie transcendante mal à propos. Un corps de 4 divisions d'une armée quelconque, et par conséquent aussi d'une confédération d'états, aura toujours une certaine diversité, ainsi qu'une tendance naturelle à l'éparpillement et à l'action séparée. L'unité et la cohésion lui viendront du commandant en chef; mais pour cela il faut que celui-ci ait dans sa propre tête l'unité et la volonté convenables. Assurément si le prince de Hesse avait ordonné nettement à ses divisions de marcher par une traverse quelconque à la

jonction du prince Charles, toutes auraient obéi, et, au jour de la bataille, leur diversité aurait plutôt servi de noble stimulant les unes à l'égard des autres que d'inconvénient. L'armée du prince Charles ne manquait pas d'unité, puisqu'elle était exclusivement composée de Bavarois; cependant à la bataille de la Saale, une division et plus encore lui firent défaut. L'unité qu'on montre comme le parfait idéal est nécessaire sans doute dans les régiments; elle est utile encore dans les brigades et bonne jusque dans les divisions. Mais au-delà nous ne saurions voir où sont ses avantages, sauf en ce qui concerne l'armement et l'approvisionnement des parcs. Quant aux rations, au mode de campement, aux formations tactiques réglementaires, à l'habillement, une certaine variété, correspondant au tempérament et aux habitudes des hommes, est plutôt un bien qu'un mal, sous presque tous les rapports.

Ceci soit dit en réponse à certaines gens qui se sont empressés de conclure des échecs du 8e corps à la nécessité de mettre toute l'Allemagne, sinon toute l'Europe, sous la salutaire discipline du règlement d'exercice prussien, au militaire et au civil.

On a encore attribué les échecs des corps fédéraux à une autre cause, dont nous dirons un mot en passant. Il y aurait eu des trahisons patentes; à en croire les journaux, et même des organes plus responsables de l'opinion publique, on ne sait même en vérité qui n'aurait pas quelque peu trahi. Les troupes trahissaient les bourgeois; les états-majors trahissaient les troupes, et les gouvernements trahissaient les états-majors! Il faut bien

s'attendre à des accusations de cette espèce dans des guerres semblables à celle de 1866, et l'étrange issue des négociations secrètes a bien dû sans doute maintenir en honneur d'aussi absurdes récriminations.

Nous nous garderons bien d'entrer dans ce labyrinthe de passions échevelées, qui est avant tout la propriété spéciale des hommes d'état de l'Allemagne et qui ne peut guère intéresser qu'eux. Mais nous ne pouvons passer sous silence cette accusation, en ce qui concerne un mouvement de troupes duquel on a fait grand bruit. Nous voulons parler de la retraite spontanée de la division badoise de Giessen sur Francfort le 6 juillet, qui fâcha si fort le prince Alexandre. En cela les Badois auraient, dit-on, ouvertement trahi la cause fédérale. Sans vouloir cautionner la politique certainement équivoque du gouvernement badois, c'est mal connaître à notre avis sa brave petite armée que de croire qu'un chef quelconque eût pu la faire manquer à son devoir et à son serment, et que ce chef, le prince Guillaume, soldat d'honneur et de loyauté s'il en fût, pût se rendre coupable d'un crime semblable, quelque opinion politique qu'il pût avoir au fond du cœur. D'ailleurs s'il avait voulu trahir, il n'en prenait guère le meilleur moyen, en venant se mettre sous les yeux mêmes de la Diète. Nous estimons en outre, si tant est qu'il en eût la compétence, que le prince Guillaume agissait fort convenablement en retirant sa belle division de Giessen, où elle était inutile, et où elle n'aurait même jamais dû aller, pour la rapprocher de la droite, où il y avait de la besogne tout autrement importante en perspective. Si l'on devait céder à

16

des défiances politiques pour expliquer tout mouvement incompréhensible, on eût été plus fondé à demander compte au prince Alexandre des motifs qui le portèrent à immobiliser toute une division, et un moment même deux divisions, contre quelques landwehrs prussiens se montrant vers Wetzlar et Giessen, tandis que sur l'autre aile, vers Fulda, le terrain était librement laissé aux progrès de l'armée de Falkenstein.

Les journées du 13 et du 14 juillet démontrèrent d'une manière évidente les vices criants de ses dispositions à cet égard. Pour les deux seuls combats qui décidèrent du sort de la capitale gemanique, et en vue desquels le prince Alexandre avait manœuvré pendant huit jours à sa guise et en opposition aux ordres du prince Charles, il ne put, grâce à ses détachements vers l'ouest, suivis d'inévitables retards pour les reporter à l'est, faire concourir qu'*une* division sur quatre à Laufach et pas davantage le lendemain à Aschaffenburg. Les Wurtembergeois et les Badois n'eurent pas l'occasion de tirer un seul coup de fusil pour la défense sérieuse du siége de leurs représentants, et les Autrichiens et les Hessois n'agirent le 13 et le 14 que les uns après les autres.

On s'est beaucoup plaint de la désobéissance de ces derniers à Laufach, et nous ne voulons pas les en justifier, quoique maintes raisons plaident en leur faveur. En marchant au feu le 13 au soir Perglas crut bien faire et agir dans l'esprit de ses ordres, lui recommandant d'observer soigneusement Lohr. Il ne pensait pas s'engager dans une action *décisive*. Il connaissait sans doute les retards des autres troupes dirigées sur Aschaf-

fenbourg, et il espéra leur procurer par-là le temps d'y opérer leur concentration. Il fut malheureux dans son attaque; tout le monde peut l'être. Où se trouva un plus grand tort, dû, croyons-nous, au grand état-major plutôt qu'à Perglas, ce fut de faire *relever* les Hessois le 14 par les Autrichiens, plutôt que de les faire *renforcer* seulement. Si une division de 9 à 10 mille hommes, allant au feu pour la première fois, doit être mise au repos pour avoir perdu 8 à 900 hommes, il vaut mieux d'emblée ne pas la faire combattre ; et si la division hessoise avait coopéré en masse à la défense d'Aschaffenburg, les Badois auraient pu y arriver assez à temps pour que les Prussiens de Göben s'y fussent trouvés à trop forte partie et n'eussent pu opérer leur facile trouée. En comptant qu'une seule brigade wurtembergeoise eût retenu Beyer aux défilés de Hanau, le reste de Hardegg, dirigé aussi sur Aschaffenburg en temps utile, y eût donné une prépondérance telle au 8ᵉ corps qu'il pouvait espérer, sans trop de présomption, triompher de Göben et de Manteuffel réunis.

Ce furent bien là, nous paraît-il, les intentions du prince Alexandre, mais trop tardivement, et avec divers retards et contre-temps provenant de ce qu'il négligea constamment sa droite, au profit de sa gauche, par suite de préoccupations ou de faux renseignements dont nous ne pouvons encore nous rendre compte.

Une observation qui n'aura pas échappé à nos lecteurs et que nous mentionnerons pour terminer, est celle de la majestueuse inutilité de la cavalerie des fédéraux, qui pourtant se montait à l'effectif de six à sept magnifiques brigades.

Nous convenons que le terrain même des engagements n'offrit pas à cette arme un rôle de combat avantageux et brillant; mais toute campagne et surtout une campagne de cette nature ne se compose pas rien que de combats à livrer ; il y a des marches à faire ou à empêcher, des démonstrations à effectuer, des renseignements à recueillir, des coups de main à tenter, des pointes à lancer sur les derrières, le contact de l'ennemi à garder, toutes choses qui sont du ressort d'une cavalerie comprenant sa mission, mais que ni la cavalerie bavaroise ni celle du 8e corps n'essayèrent avec l'énergie convenable. Les 7e et 8e corps ne surent jamais où était l'ennemi, que quand celui-ci leur tombait déjà dessus.

Les regrettables paniques de Hünfeld et de Gersfeld, et la blessure du colonel Aldosser, furent pour beaucoup sans doute dans cette abstention de la cavalerie ; mais les vieilles routines, déroutées en outre par les progrès des feux, y furent pour plus encore. C'est dans cette arme surtout, plus que dans les autres, que les exigences modernes demandent un réveil d'activité et d'intelligence, en même temps sans doute qu'un progrès de légèreté et d'armement, si l'on veut maintenir au moins l'ancien niveau de la grande tactique.

Sous ce rapport, c'est-à-dire en tout ce qui concerne les opérations de guerre dites secondaires, opérations qui peuvent facilement devenir principales, nous prions Messieurs les cavaliers fédéraux allemands de nous pardonner, ainsi que maints autres en Europe, de leur dire qu'ils pourraient avantageusement s'instruire auprès de leurs collègues de l'Amérique du nord. Sheridan, Stone-

man, Kilpatrik, Grierson, Pleasanton, Custer, Merritt, sans parler de Stuart et de Morgan, pourraient leur apprendre, dans leur propre pays et avec leurs propres chevaux allemands, beaucoup de choses dont il ne se doutent guère et qu'ils ont oubliées depuis les cosaques de Platow.

En tout cas vouloir réserver les ressources de la cavalerie pour un emploi parfait et sans chances; vouloir sacrifier ses nombreux et excellents services de détail à la formidable charge classique du dernier moment de la bataille, qui n'arrivera peut-être jamais, devient un dispendieux leurre qui devrait disparaître des notions de la tactique, comme des rubriques des budgets. A part une faible réserve, toute la cavalerie devrait pouvoir être employée, comme l'infanterie, en tirailleurs et en masses, et quand le terrain voisin ne lui est pas favorable, elle n'a qu'à en chercher elle-même un meilleur. Il est vrai que le lourd équipement actuel aurait besoin d'être considérablement diminué, et que tout corps d'expédition ne devrait manquer ni de ses tirailleurs à mousquetons-répétiteurs (Spencer, par exemple, le meilleur de tous) ni de son artillerie, ni surtout de ses pionniers.

Nous savons maintenant assez exactement quelle était la situation des affaires militaires sur les différents théâtres de guerre au 20 juillet; nous pouvons par conséquent reporter notre attention sur les négociations diplomatiques ouvertes au lendemain de la bataille de Königgrätz, et les suivre jusqu'à leur issue définitive. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

CHAPITRE XXV.

Négociations diplomatiques. — Suite de la médiation de la France. — Trêve de cinq jours entre la Prusse et l'Autriche. — Combat de Blumenau (22 juillet). — Armistice et préliminaires de paix de Nicolsburg (26 juillet.)

Nous avons vu au chapitre XVII ([1]) que l'empereur des Français, nanti dès le 4 juillet d'une demande de médiation de l'Autriche corroborée par une cession de la Vénétie, s'était aussitôt adressé aux rois de Prusse et d'Italie pour amener un armistice. A ces lettres expédiées le 4 juillet de Paris et annoncées par des télégrammes, il fut répondu télégraphiquement le 6, que la médiation de l'empereur était acceptée en principe et avec reconnaissance; *mais* le roi d'Italie déclarait ne pouvoir convenir d'un armistiee sans entente préalable avec son allié prussien; en conséquence et en attendant il poursuivrait les opérations en Vénétie. Le roi de Prusse faisait pressentir de son côté que suivant lui l'armistice « aurait lieu sur les bases ordinaires, de telle sorte que la position des parties ne pût changer pendant les négociations et qu'on dût tenir compte des résultats

([1]) II[e] vol. page 7; par erreur à la 15[e] ligne de cette page il y a 6 juillet, au lieu de 4.

acquis par la guerre comme point de départ de l'entente ultérieure » ; que du reste il en ferait connaître sans retard les conditions acceptables, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Paris M. de Goltz.

En résumé on opposait, de l'Italie et de la Prusse, une polie mais catégorique fin de non-recevoir à la démarche de l'empereur Napoléon III. Les faits le dirent plus encore; au même moment où cette réponse partait des quartiers-généraux prussiens et italiens pour Paris, il en partait aussi l'ordre de reprendre immédiatement les hostilités : la grande armée du roi Guillaume se remettait en marche sur Vienne (1), et Cialdini faisait canonner Borgoforte avant de franchir le Pô (2). Le 7 et le 8 juillet se passèrent sans que la cour des Tuileries reçut communication de la réponse que le gouvernement prussien lui avait promise sans retard, et pendant ce temps les armées prussiennes marchaient toujours sans relâche. M. de Goltz fit officieusement savoir en revanche à M. Drouyn de l'Huys que la cause du retard tenait à ce que M. de Bismark espérait traiter de préliminaires de paix en même temps que d'un armistice.

La journée du 9 juillet n'apporta aucun changement à la situation officielle; les télégrammes des théâtres de la guerre ne transmirent que de constants progrès des armées ennemies de l'Autriche.

L'empereur des Français fut tout près, assure-t-on, de perdre sa patience habituelle, et il y avait assurément de quoi. Voir les Italiens empocher sa Vénétie et les Prus-

(1) Voir page 10 de ce volume.
(2) Voir page 37 de ce volume.

siens méconnaître sa médiation, tous gens qu'on venait d'obliger soit en les secondant soit en les laissant faire, devait être particulièrement amer. On enjoignit alors au prince Napoléon de se rendre au quartier-général du roi Victor-Emmanuel, et à l'ambassadeur de France à Berlin, M. Benedetti, de se rendre à celui du roi Guillaume, afin d'activer la conclusion de l'armistice. Quelques jours auparavant des mesures militaires avaient été insinuées sinon ordonnées, pour la formation de deux armées d'observation sur le Rhin et sur les Alpes, et d'une armée de réserve; mais rien n'avait été préparé à temps pour cela. Le ministre de la guerre fut obligé de confesser son imprévoyance et l'incapacité où il était de fournir seulement 180 mille hommes sur pied de guerre avant plusieurs semaines. Les places fortes de l'est étaient dans un état de désarmement et même de délabrement complet. Puis tandis qu'on avait toujours la patte prise au Mexique, on ne possédait pas encore le nouveau fusil qui venait de faire tant de merveilles à Sadova, et qui, selon l'opinion populaire, mieux avisée en cela que les prétendus experts, était le grand et véritable arbitre de la situation. Ce n'est pas qu'on ignorât cette arme en France; les Lefaucheux y étaient déjà d'un usage général au civil, et les cent-gardes avaient depuis deux ans une carabine se chargeant par la culasse. Mais on n'avait pas voulu de ce progrès pour l'armée, prétendant qu'elle tiraillait déjà beaucoup trop!

Sur ces renseignements le gouvernement français dut bien se résigner à garder au fourreau son épée frémissante. Il fut servi à point donné dans cette pénible tâche

par de mélodramatiques dépêches de son ambassadeur près la cour d'Autriche. Saisi aussi de la panique des bons bourgeois de Vienne, ou feignant de l'être, M. le duc de Grammont télégraphia coup sur coup à Paris, le 9, le 10, le 11 juillet, que tout était perdu dans l'empire de Habsbourg, car on embarquait les trésors de la banque pour Comorn, et l'on préparait l'évacuation de la capitale. Des dispositions contraires, de celles faisant accourir alors sur le Danube de nombreux renforts animés du meilleur esprit et dictant l'énergique manifeste de l'empereur François-Joseph du 8 juillet, M. le duc de Grammont ne tenait aucun compte ni ne soufflait mot, non plus que des défenses de Florisdorf.

Dans ces circonstances l'empereur Napoléon estima que « la continuation de la lutte serait la ruine complète de l'Autriche » et il le fit déclarer au cabinet de Vienne par dépêche du 12 juillet; c'est cette notification qui a donné lieu au propos vraiment exagéré et attribué alors au gouvernement des Tuileries que la France ne pouvait s'allier à un cadavre.

Jusqu'à ce moment l'Autriche s'était bercée de l'espoir d'une médiation armée de la France, et ses journaux en avaient même menacé hautement la Prusse; ils faisaient entr'autres sonner très-haut le bruit du prochain envoi de deux commissaires français, les généraux Lebœuf et Frossard, l'un en Vénétie, l'autre en Bohême, pour proclamer cette médiation. A cela le gouvernement prussien avait répliqué par un redoublement de marches forcées de ses troupes et par des démonstrations d'intervention russe en sa faveur, colorées d'une gracieuse

ambassade extraordinaire au czar, dans la personne du colonel de Schweinitz. Quoiqu'il en soit, depuis le 12 juillet le gouvernement autrichien dut renoncer aux calculs qu'il fondait sur la conclusion d'un *armistice*, pour entrer plus sincèrement dans des négociations de *paix*. Les demandes de M. de Bismark à cet égard, communiquées en substance à M. Drouyn de l'Huys, dans la journée du 11, et dont le principal point était la sortie de l'Autriche de la Confédération germanique, étaient recommandées au cabinet de Vienne par ce dernier, avec instance.

Dans ces entrefaites M. Benedetti, courant après l'état-major prussien, depuis le 10 juillet, l'avait rejoint le 13. Quelques heures avant son arrivée son premier secrétaire M. Lefèvre de Behaine, qui l'y avait devancé, fut envoyé par le roi de Prusse au quartier-général autrichien, pour y transmettre des propositions d'armistice. Ce message portait que le roi Guillaume ne pouvait pas conclure un armistice sans entente avec l'Italie, mais désirant en attendant donner un témoignage de sa déférence amicale pour l'empereur Napoléon, il était disposé à faire suspendre toutes hostilités pendant 3 jours, sous garantie de réciprocité et des quatre conditions suivantes : que les troupes autrichiennes et saxonnes évacueraient immédiatement tout le territoire entre l'armée prussienne et la Thaya ; qu'en outre toutes les troupes autrichiennes et saxonnes, ainsi que les prussiennes et tous leurs parcs, resteraient en place ; que les troupes prussiennes se tiendraient à 3 milles d'Olmütz ; que le chemin de fer de Dresde à Prague, gêné encore par les garnisons de The-

resienstadt et de Königstein, serait libre aux approvisionnements prussiens.

Mettre de telles conditions à la trêve offerte était demander du même coup qu'elle fût rejetée; elle n'eût servi en effet qu'à faire reposer les troupes prussiennes, pendant que les italiennes s'avançaient à leur jonction, puisque celles-ci conservaient toute liberté de mouvement, tandis que les troupes autrichiennes qui leur étaient opposées se trouvaient enchaînées sur place; Olmütz en outre pouvait n'être pas moins investi pour l'être à 3 milles de distance.

L'Autriche, faisant ressortir ces inconvénients à son préjudice, refusa les clauses proposées et y substitua celle d'une ligne de démarcation le long de la Thaya depuis sa source jusqu'à deux milles à l'ouest de Lündenburg, et de là le long et à 2 milles en avant du chemin de fer de Lündenburg à Olmütz; derrière ce front les troupes de part et d'autre auraient pleine liberté de mouvement; la trêve serait étendue, si possible, au 7ᵉ et au 8ᵉ corps fédéraux. Elle proposait pour régler les détails une conférence de commissaires à Raigern.

Ces contre-propositions furent repoussées par le roi de Prusse. Les corps d'armée marchèrent toujours de part et d'autre.

Pendant ces pourparlers M. Benedetti avait rallié le grand quartier-général prussien et il avait télégraphié à son gouvernement, le 14, de Czernagora, qu'à ses instances pour la prompte conclusion de la paix, la Prusse répondait ne pouvoir s'y prêter qu'avec l'assentiment de l'Italie et moyennant que la France se chargeât

de faire accepter par l'Autriche des préliminaires *de paix*. D'autre part M. de Grammont avait télégraphié, le 13, que l'Autriche, avant de consentir à sa sortie de la Confédération germanique, avait absolument besoin de connaître les autres conditions des préliminaires de paix; qu'elle préférerait par exemple courir de nouveau la chance des armes et périr avec honneur que de céder des territoires.

Le moment était venu pour le cabinet des Tuileries de formuler quelque chose de précis et de complet. C'est ce que M. Drouyn fit par une note adressée à Vienne et à Brünn le 14 juillet et posant les six bases suivantes, précédemment débattues avec M. de Goltz :

1. Intégrité de l'Autriche, sauf la Vénétie.

2. Dissolution de la Confédération germanique et nouvelle organisation de l'Allemagne, sans participation de l'Autriche ni opposition de sa part.

3. Union de l'Allemagne du Nord jusqu'au Main, avec la Prusse, qui aura le commandement militaire de ces états.

4. Union facultative des états au sud du Main entr'eux, ainsi qu'avec ceux du Nord.

5. Réunion des duchés de l'Elbe à la Prusse, sauf du nord du Schleswig, rétrocédé au Danemark, moyennant le vote des populations.

6. Paiement à la Prusse d'une portion de ses frais de guerre par l'Autriche et ses alliés.

En même temps le prince Napoléon, qui faisait toujours ses préparatifs de départ, fut avisé de se rendre à son poste, et le prince partit enfin le 16; M. Benedetti

fut avisé aussi de se rendre à Vienne, pour y presser l'acceptation des conditions proposées, et à cet effet il sortit de Brünn le 15 après-midi, sous escorte parlementaire.

La négociation s'avançait réellement ; elle ne devait plus subir qu'un temps d'arrêt. La Prusse désirait obtenir, outre sa confédération du nord projetée, quelques épingles pour son propre compte, c'est-à-dire un arrondissement de territoire ; et si elle était disposée à ne pas dépouiller l'Autriche, par égard pour la France, il fallait qu'elle trouvât ailleurs la compensation convenable. Où serait-ce?... Comme cette question pouvait soulever de graves débats, on la circonscrivit le plus possible pour le moment, en sous-entendant que la Prusse aurait quelque chose, et que ce quelque chose ne serait pas la Saxe. Cela rentrerait du reste en partie dans la question de l'indemnité des frais de guerre. Après cette sous-entente supplémentaire, qui nécessita l'échange de deux autres courriers entre les quartiers-généraux, et plusieurs dépêches à Paris, un premier arrangement fut conclu à Nikolsburg, le 21 juillet, portant que les hostilités entre la Prusse d'un côté et l'Autriche et la Saxe de l'autre, seraient complétement suspendues de fait dès le 22 juillet à midi, pendant 5 jours, pour traiter des préliminaires de paix.

Des ordres furent expédiés aussitôt aux officiers commandant les avant-postes prussiens, pour qu'ils en avisassent les avant-postes autrichiens et pour prévenir de nouvelle et inutile effusion de sang.

Il en était temps, car pendant ces lentes négociations,

traînant depuis 18 jours, les troupes avaient marché, les engagements allaient recommencer, et même la trêve intervenue n'empêcha pas une dernière et assez grave affaire, soit le combat de Blumenau, aux portes de Presbourg, que nous devons retracer ici :

L'armée prussienne n'avait généralement pas vu de très-bon œil ces allées et venues de diplomates, qui devaient bien, pensait-elle, l'empêcher de faire sa visite espérée à Vienne. Ayant vent d'un futur armistice et pensant que, comme d'habitude, il serait basé sur l'*uti possidetis*, bon nombre de chefs ne pensaient qu'à profiter des dernières heures pour gagner un peu plus de terrain et fournir un dernier et bon coup de collier. Ce fut le cas entr'autres, paraît-il, du bouillant prince Frédéric-Charles, qui, avisé dès le 19 de ce qui allait se passer, avait grande envie de mettre encore quelque bel exploit dans ses états de service. La prise de Presbourg, par exemple, donnerait, outre la sonorité de l'acte lui-même, l'avantage bien positif et précieux au cas d'une reprise de la campagne, d'un excellent passage sur le Danube.

Dès le 20 il recommanda donc aux divisions Franseky et Horn de pousser une reconnaissance vigoureuse contre Presbourg, et à cet effet il les renforça, le 21, de la division de cavalerie Hann de Weyern. Horn venant d'être appelé à ce moment à la tête du 2e corps de réserve, il fut remplacé au commandement de la 8e division par le général X.... Le commandement en chef de la reconnaissance fut donné au général Franseky, qui

réunit toutes ses forces le 21 aux environs de Stampfen. Devant lui se repliait depuis quelques jours déjà la brigade autrichienne Mondel, du 10ᵉ corps, détachée de Vienne à Gänserndorf, avec ordre de se retirer sur Presbourg, où elle se rallierait aux troupes de Benedek qui y marchaient de leur côté par la vallée de la Waag. Le 21 la brigade Mondel prit position à Blumenau à 2 milles environ de Presbourg avec avant-postes vers Bisternitz.

A ce moment le 2ᵉ corps autrichien, venant, on le sait, de Kremsier dès le 15 à travers les Karpathes et par Neustadt, atteignait Presbourg. La brigade Henriquez, maintenant Schütte, y était depuis le 20, vu qu'on lui avait fait faire des marches forcées pendant trois jours sur des chars de réquisition. Le 4ᵉ corps autrichien, qui avait dû prendre position pendant une à deux journées aux débouchés des Karpathes vers Mjava et vers Jablonica, n'était encore qu'aux environs de Tyrnau. Benedek, avec le gros des 1ᵉʳ et 8ᵉ corps suivis du 6ᵉ corps, était aux environs de Stratze, à peu près à moitié chemin entre Neustadt et Tyrnau.

Le général Franseky fit tous ses préparatifs d'attaque le 21 au soir et dans la nuit. Le 22, dès 6 heures du matin il fit ouvrir le feu, auquel Mondel répondit de son mieux avec trois batteries et deux bataillons déployés en chaîne. Ce dernier venait de recevoir le renfort de deux régiments de cavalerie; d'autres troupes du 2ᵉ corps, entr'autres de la brigade Schütte, accouraient de Presbourg à son aide.

Quant à Franseky, sa principale manœuvre devait consister en un mouvement tournant sur la gauche autri-

chienne à travers les bois et les ravins du Gemsenberg, dont il chargea la brigade Bose, dès le bon matin, tandis que ses autres troupes entretiendraient de front les Autrichiens. A 7 1/2 heures le général Franseky reçut l'avis officiel qu'une trêve avait été conclue entre les deux souverains, pour commencer le 22 à midi. Au même moment son adversaire, le comte Thun, chef du 2e corps, qui commandait à Presbourg, reçut un avis semblable de Vienne.

Le combat n'en continua pas moins, car Franseky ne pouvait pas rappeler sa brigade Bose, et il lui restait plus de 4 heures devant lui, pendant lesquelles celle-ci aurait peut-être le temps d'accomplir son programme et de s'avancer jusqu'à Presbourg. Elle fut toutefois arrêtée un moment sur le Gemsenberg par le 2e bataillon du régiment Belgique et plus tard par une portion de la brigade Thom. Il lui était impossible de pénétrer plus loin ; mais de l'endroit où elle se trouvait vers 11 heures du matin, elle tournait entièrement la position avancée de Blumenau et les troupes du général Mondel. Le général Franseky s'apprêtait à donner un assaut décisif à celui-ci, lorsqu'un parlementaire autrichien se présenta pour signifier l'armistice conclu. Il était alors midi moins quelques minutes. Les hostilités furent aussitôt suspendues sur tout le front.

Ce front présentait des lignes assez bizarres, et qui ont servi à toutes sortes de suppositions sur ce qui aurait pu survenir si l'armistice n'était pas intervenu. Les Prussiens ont prétendu qu'ils auraient enlevé Presbourg le jour même, après avoir fait beaucoup de prisonniers,

entr'autres toutes les lignes de Mondel. Les Autrichiens prétendent au contraire que non-seulement ils auraient refoulé Franseky avec perte, mais qu'ils auraient probablement capturé toute la brigade Bose. Qu'en tout cas Presbourg eût été défendu vigoureusement et eût pu tenir au moins 4 à 5 jours avec les seules forces présentes ; ce qui était suffisant pour laisser le temps à Benedek, ou au moins au 4e corps, d'arriver sur les derrières même de Franseky et de le forcer à mettre bas les armes.

Des deux côtés on peut en cela prétendre, il nous semble, à une égale dose de vraisemblance et de probabilité, et nous ne voyons pas grand intérêt à examiner plus en détail des hypothèses aussi conditionnelles. Quoiqu'on en pût inférer, il reste à savoir si de part et d'autre on se serait livré aux opérations qui furent exécutées si l'on n'avait su que le coup de midi serait le plus décisif et tirerait d'affaire tout le monde, dans quelque ornière qu'il se trouvât.

Des négociations assez compliquées étaient en cours entre les généraux Franseky et Thun pour établir la ligne de démarcation de leurs avant-postes respectifs, ainsi que la zone neutre entre les deux camps, lorsque ce dernier reçut de Vienne l'avis que dans l'après-midi déjà des commissaires spéciaux fixeraient une ligne de démarcation générale pour toute l'armée, et que, d'après les indications déjà données, les Prussiens du général Franseky auraient à se reporter plus en arrière. Les négociations particulières furent rompues ; mais le général

Franseky obtint la satisfaction d'amour-propre que ses troupes, et particulièrement celles de la brigade Bose, déjà à 1/2 mille de Presbourg, resteraient sur leur terrain pendant 24 heures.

La brigade Mondel et les troupes qui l'avaient renforcée rentrèrent à Presbourg pour y prendre leurs cantonnements, en traversant les bivouacs de la brigade Bose.

Dans cette affaire les Autrichiens perdirent environ 480 hommes, dont 300 prisonniers. Les Prussiens eurent environ 300 hommes hors de combat.

Pendant ce temps une ligne générale de démarcation entre les deux armées, laissant une zone d'un mille entre leur front, à peu près tel qu'il était le 22 au matin, avait été tracée par des délégués des deux grands états-majors, et des plénipotentiaires politiques s'étaient en outre réunis à Nikolsburg pour traiter de la paix.

Quatre conférences eurent lieu, présidées par le roi Guillaume ou par M. de Bismark, et auxquelles assistèrent entr'autres les personnages suivants :

De la part de la Prusse MM. de Bismark et de Moltke.

De la part de l'Autriche M. de Karolyi, précédemment ministre à Berlin, le général de Degenfeld, ancien ministre de la guerre, et M. de Brenner, ancien ministre à Francfort, avec le comte de Kufstein, comme secrétaire.

L'ambassadeur français à Berlin, M. Benedetti, assista aussi aux conférences ; MM. von der Pfordten, ministre de Bavière, et de Beust, ministre de Saxe, firent de vains efforts pour y prendre part. Mais leurs gouvernements, ainsi que ceux des autres états de l'Allemagne, s'agi-

tèrent beaucoup autour des délégués de France et d'Autriche pour faire entendre leurs voix et leurs réclamations par le haut aréopage. Les délibérations, dans lesquelles M. de Bismark, tout en se donnant la part influente, montra un tact remarquable, aboutirent, le 26, à une rédaction de préliminaires de paix et d'armistice en ces termes :

Préliminaires de paix.

Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse, animés du désir de rendre à leur pays les bienfaits de la paix, ont à cet effet, et dans le but de fixer les préliminaires de paix, nommé Plénipotentiaires, savoir :

Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, le comte *Alois Karolyi* et le baron *Adolphe de Brenner-Felsach ;*

Et Sa Majesté le roi de Prusse, son président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, *Othon,* comte de *Bismark Schœnhausen ;*

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des points fondamentaux suivants comme base de la paix à conclure :

Article 1er.

L'intégrité de la monarchie autrichienne, sauf le Royaume Lombard-Vénitien, sera maintenue. Le roi de Prusse s'engage à retirer ses troupes des territoires autrichiens occupés par elles dès que la paix sera conclue, sous réserve des arrangements à prendre dans l'Acte final de paix, au sujet d'une garantie pour le paiement des frais de guerre.

Art. 2.

L'Empereur d'Autriche reconnaît la dissolution de l'ancienne Confédération germanique et donne son consentement à une nouvelle organisation de l'Allemagne, dont l'Autriche ne fera pas partie. De même, Sa Majesté promet de reconnaître l'union plus étroite que le Roi de Prusse constituera au nord de la ligne du Main et de consentir à ce que les Etats allemands situés au sud de cette ligne forment entre eux une union, dont les liens nationaux avec l'Union du nord seront librement réglés par une entente commune.

Art. 3.

L'Empereur d'Autriche transfère au Roi de Prusse tous les droits acquis sur les duchés de Holstein et de Slesvig par la paix de Vienne

du 30 octobre 1864. Il demeure entendu que les populations des districts du nord du Slesvig seront cédés au Danemark si, par un vote libre, elles énoncent le vœu d'être réunies à ce royaume.

Art. 4.

L'Empereur d'Autriche s'engage à payer au Roi de Prusse, comme remboursement d'une partie des frais de la guerre, la somme de 40 millions de thalers ; de cette somme il sera déduit le montant des frais de guerre qui sont dus à l'Empereur, d'après l'article de ladite paix de Vienne du 30 octobre 1864, par les duchés de Slesvig-Holstein, et qui sont évaluées à 15 millions de thalers; de même il sera déduit comme équivalent des approvisionnements dont les armées prussiennes se pourvoiront dans les territoires occupés jusqu'à la conclusion de la paix, la somme de 5 millions, de manière qu'il reste à payer la somme de 20 millions de thalers.

Art. 5.

Pour donner suite au désir exprimé par l'Empereur d'Autriche, le Roi de Prusse se déclare prêt à maintenir, à l'occasion des changements de territoire qui s'effectueront en Allemagne, les limites territoriales actuelles du royaume de Saxe, en se réservant de régler la contribution de la Saxe aux frais de la guerre et la position future de ce Royaume dans l'union du Nord par un traité de paix particulier avec le Roi de Saxe.

Par contre, l'Empereur d'Autriche s'engage à reconnaître les nouveaux arrangements que la Prusse effectuera dans le Nord de l'Allemagne, y compris les changements territoriaux.

Art. 6.

Le Roi de Prusse s'engage à obtenir l'assentiment de son allié le Roi d'Italie aux préliminaires de la paix et à la paix à conclure sur ces bases, dès que le Royaume Lombard-Vénitien sera mis à la disposition du Roi d'Italie, par déclaration de l'Empereur des Français.

Art. 7.

Les ratifications de la présente Convention seront échangées à Nikolsbourg dans le délai de deux jours au plus.

Art. 8.

Immédiatement après l'échange des ratifications, Leurs Majestés nommeront des Plénipotentiaires, qui se réuniront sur un point à fixer ultérieurement, pour négocier la paix sur les bases présentes et en traiter les conditions en détail.

Art. 9.

A cet effet, les Hautes Puissances contractantes concluront, après la signature de ces préliminaires, un armistice pour les forces de la Prusse, d'une part, et les forces autrichiennes, d'autre part; les clauses militaires en seront réglées immédiatement. Cet armistice commence le 2 août et la suspension d'hostilités en vigueur actuellement sera prolongée jusqu'à ce terme. L'armistice sera conclu en même temps ici avec la Bavière, et le lieutenant général Baron de Manteuffel sera chargé de conclure un armistice avec le Wurtemberg, le grand-duché de Bade et la Hesse Grand-Ducale, à commencer le 2 août, sur la base de l'*uti possidetis* militaire, dès que lesdits Etats l'auront demandé.

En foi de quoi, etc., etc.

Fait à Nikolsbourg, le 26 juillet 1866.

BISMARK,
KAROLYI,
BRENNER.

Convention d'armistice.

Les soussignés, le feldzeugmestre autrichien comte de Degenfeld et le général prussien baron de Moltke, après y avoir été autorisés par S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Prusse, et après avoir échangé leurs pleins pouvoirs trouvés en bonne et due forme, concluent un armistice aux conditions suivantes :

Les préliminaires de la paix ayant été signés aujourd'hui, les hostilités cessent entre les troupes autrichiennes et saxonnes d'une part, et les troupes prussiennes d'autre part, et le 2 août commence un armistice de quatre semaines. Les dispositions suivantes seront valables pendant la durée de l'armistice :

1. Pendant la durée de l'armistice les troupes prussiennes conservent un rayon limité à l'ouest par la ligne Egra-Pilsen-Tabor-Neuhaus-Zlabinds-Znaïm, ces points y compris. Au midi, limite est formée par la Thaya, jusqu'à son embouchure dans la Marche, puis par cette dernière rivière en remontant jusqu'à Napajeld, et enfin par la ligne directe tirée de ce dernier point à Oderberg.

2. Un rayon de deux milles autour de la forteresse d'Olmütz, et un rayon d'un mille autrichien autour des forteresses de Josephstadt; Kœniggrätz et Theresienstadt ne peuvent être occupés par l'armée prussienne, et lesdites forteresses peuvent tirer leurs approvisionnements de ces rayons. Une route d'étape d'Olmütz à Meseritsch par Weisskirchen, traversant le rayon prussien, est mise à la disposition de la forteresse et ne pourra pas être occupée par l'armée prussienne.

3. Les routes d'étape Meissau-Scheitelsdorf-Wihtingau-Tabor d'une part, et Malatschka-Skalitz-Napajeld d'autre part, sont à la disposition des troupes prussiennes, avec un rayon d'occupation de deux milles,

pour leur permettre de sortir de leurs positions pour aller occuper le rayon fixé au § 1.

4. Les troupes prussiennes ont la faculté de se servir, dans les limites du rayon fixé au § 1, et pendant la durée de l'armistice, de toutes les voies de communication par terre, par eau, par chemin de fer ; et le rayon fixé au § 4 pour les forteresses ne peut être un obstacle pour ces communications. La section du chemin de fer Prerau-Trübau fait exception à ces dispositions, en tant qu'elle traverse le rayon de la forteresse d'Olmütz.

5. Les troupes autrichiennes sont tenues de ne pas dépasser la ligne de démarcation arrêtée le 22 juillet, avant que la queue des troupes prussiennes ait passé la Thaya. Le gouvernement impérial sera aussitôt informé du moment où ce passage aura été effectué.

6. Les malades qui se trouvent dans les parties du territoire évacuées par les troupes prussiennes resteront dans ces localités, ainsi que les médecins et employés chargés de les soigner. En outre le secours des autorités, l'entretien et les moyens de transport leur seront assurés de la part de l'Autriche. Aucun obstacle ne saurait être opposé ni pendant ni après l'armistice à leur transport dans leur pays, dont du reste le gouvernement prussien s'occupera le plus tôt possible.

7. L'entretien des troupes prussiennes est à la charge des provinces occupées par elles. Il ne sera pas prélevé de contribution en argent par les Prussiens.

8. Les propriétés, les magasins et approvisionnements de l'état ne seront pas saisis par les Prussiens, en tant du moins que ces derniers n'en auront pas pris possession avant le commencement de l'armistice.

9. Le gouvernement impérial et royal pourvoira à ce que les employés civils retournent le plus tôt possible à leurs postes pour coopérer à l'entretien de l'armée prussienne.

Dans l'intervalle du 27 juillet au 2 août, les troupes austro-saxonnes se tiendront partout à un demi-mille de distance de la ligne de démarcation convenue le 22 courant, en tant que cette ligne est située sur la rive gauche du Danube ; par contre la ligne de démarcation précitée ne doit pas être dépassée du côté des Prussiens.

Fait à Vienne, le 26 juillet 1866.

(Signé) Comte de DEGENFELD.
Baron MOLTKE.

Comme on le voit les préliminaires de Nikolsburg ne différaient des propositions françaises du 14 juillet qu'en trois points. Par l'art. 5 l'Autriche reconnaissait implici-

tement les annexions de territoires que la Prusse exécuterait en Allemagne, et l'on savait déjà que ce serait au détriment de Francfort, de la Hesse-électorale, du duché de Nassau, du royaume de Hanovre en totalité, de Bavière et de Hesse-Darmstadt en faibles parties. Par l'art. 9 un armistice spécial était réservé avec la Bavière et autres états secondaires, mais seulement à dater du 2 Août, pour que d'ici là l'armée du Main pût encore butiner convenablement sur eux. Enfin par l'article 6 le roi de Prusse se faisait fort d'amener aussi l'Italie, jusqu'ici revêche, à l'acceptation de ces préliminaires et à la conclusion d'un armistice, aussitôt que l'empereur Napoléon aurait effectué ou déclaré la remise de la Vénétie au gouvernement de Victor-Emmanuel.

Il fallait donc, pour être certain que la paix sortirait de ces préliminaires, s'assurer encore que le reste de l'Allemagne et l'Italie consentiraient aux arrangements en perspective; que la France s'y prêterait volontiers, en ce qui la concernait, soit comme médiatrice, soit comme grande puissance européenne, fortement intéressée, ainsi que l'Angleterre et la Russie, aux modifications que la dissolution de la confédération germanique et la réorganisation projetée de l'Allemagne allaient introduire, au profit de la Prusse, dans l'équilibre européen.

Tandis que des plénipotentiaires prussiens et autrichiens se disposaient à une réunion à Prague, aux termes de l'art. 8 de l'acte du 26 juillet, pour traiter de la paix définitive, d'autres sanglants combats en Allemagne et de nouveaux mouvements de troupes en Italie faillirent un moment tout remettre en question; mais

ce ne fut là qu'une dernière et passagère crise. Sur ces zones on finit par aboutir aussi à des armistices et à la paix, ainsi que nous allons le voir dans les deux prochains chapitres.



CHAPITRE XXVI.

Continuation des hostilités dans l'Allemagne occidentale. — Nouvelle offensive de l'armée du Main sous le commandement de Manteuffel contre les 7e et 8e corps fédéraux réunis. — Combats de la Tauber et de Würtzburg (23-27 juillet). — Armistices.

Après son échec d'Aschaffenburg le prince de Hesse rassembla son monde, le 14 juillet au soir et le 15, aux environs de Babenhausen, et, conformément à l'ordre du prince Charles du 12, il se disposa à marcher à l'est, à travers l'Odenwald, pour rallier le 7e corps entre Schweinfurt et Uffenheim. La marche commença déjà le 15 au soir ; la division badoise tint l'arrière-garde à la gauche, tandis que le contingent nassovien, qui rejoignit le 8e corps par Hesse-Darmstadt, le 16, forma l'arrière-garde à la droite. Le quartier-général du prince Alexandre, transféré à Gros-Umstadt le 15, alla à Michelstadt le 16, à Amorbach le 18, à Walldürn le 19, à Tauberbischofsheim ([1]) le 20.

Une fois sur la Tauber, affluent assez considérable et ravineux de la gauche du Main, la jonction entre les

([1]) On appelle cette petite ville aussi du nom abrégé de Bischofsheim.

deux corps pouvait être enfin considérée comme accomplie, car pendant ce temps le 7e corps s'était massé entre Würzburg et Wertheim, sur la rive gauche du Main.

La position de la Tauber, avec Würzburg plus en arrière, présentait quelques avantages. La Tauber offre les ressources d'une ligne de chicane plutôt qu'une ligne de défense, car elle est guéable en beaucoup de points, et en maints endroits aussi la rive gauche domine la rive droite. Mais sur les gradins plus en arrière il se trouve diverses positions qui pouvaient être avantageusement occupées et arrangées. Deux routes principales traversent toute la région ; une de Walldürn à Würzburg descendant le ravin de la Tauber à Bischofsheim, remontant de là sur le plateau de Gross-Rinderfeld et de Gerchsheim, et courant ensuite directement sur Würzburg par Kist et Hochberg. Une autre route, plus au nord, part de Wertheim, au confluent de la Tauber et du Main, passe à Dertingen, Wüstenzell, Uettingen, et va rejoindre vers Rossbrunn la grande route d'Aschaffenburg à Würzburg par Heidenfeld et Remlingen. Entre ces deux voies principales courent des chemins vicinaux dans tous les sens, entr'autres un de Würzburg à Werbach et à Niklashausen sur la Tauber par Waldbüttelbrunn, Helmstadt, Neubrunn et Böttigheim. Quant à la ville de Würzburg elle peut avoir une certaine importance militaire par ses deux ponts sur le Main, par les hauteurs qui bordent les deux rives, et par une vieille citadelle, d'une trentaine de canons, le Marienberg, sur une colline de la rive gauche.

Le 19 juillet une conférence des deux états-majors

des 7e et 8e corps avait eu lieu à Bischofsheim, où il avait été décidé qu'une fois toute l'armée concentrée elle marcherait contre les Prussiens par la Spessart et les attaquerait à Aschaffenburg, à Hanau et à Francfort.

En même temps le prince Charles avait à satisfaire à d'autres exigences fort contradictoires, soit à une demande du grand-duc de Bade de protéger ses états contre une invasion prussienne, et à un ordre du roi de Bavière de tenter la conclusion d'un armistice avec les Prussiens. Le premier de ces désirs était irréalisable ; quant au second, un essai de négociation eut lieu le 16 ; mais le commandant de l'armée du Main ayant fait savoir qu'il n'était autorisé à traiter qu'avec le 7e corps et non avec le 8e, la tentative en resta là, pour le moment au moins.

En suite du conseil de guerre et du projet d'offensive du 19, les brigades du 8e corps s'établirent, le 20 et le 21, sur la Tauber, ce qui n'était guère le moyen de reprendre au plus tôt Francfort. Ce temps d'arrêt fut employé par les troupes à perfectionner leur concentration et à rallier quelques renforts bavarois, entr'autres une brigade de réserve, et par les états-majors à minuter les opérations projetées. Il fallut une nouvelle conférence entre les généraux Baur et von der Tann à Würzburg pour traiter des futurs itinéraires, et à cette occasion il fut décidé que le gros de l'offensive sur les lignes prussiennes de Francfort se ferait par l'Odenwald, tandis que par la Spessart on n'enverrait qu'un détachement du 7e corps. Dans ce projet, comme dans le précédent du reste, l'opération débuterait par une attaque en

forces sur Aschaffenburg, et cette attaque commencerait avec toute l'armée le 24 juillet.

L'honorable élan qui avait inspiré ces beaux et bons plans d'opérations fut bien un peu refroidi par les nouvelles qui arrivèrent à ce même moment de Vienne, à savoir l'acceptation par l'Autriche de préliminaires de paix et la conclusion d'une trève de cinq jours. Il n'y fut pas moins donné suite avec bravoure et résolution, sinon avec toute l'entente et la rapidité désirables.

Mais le principal vice de cette combinaison reposait sur l'erreur de croire que les Prussiens attendraient tranquillement leurs adversaires à Francfort, devenue une nouvelle Capoue, jusqu'à la fin de juillet. Le 20 déjà ils s'étaient remis en marche.

L'armée du Main avait subi quelques modifications; elle avait été renforcée d'une quinzaine de mille hommes de landwehrs et des contingents des petits états alliés de la Prusse, entr'autres d'Oldenburg, des villes hanséatiques et de Schwarzburg. En revanche elle avait perdu son chef Falkenstein, appelé par le roi au gouvernement général de la Bohême, comme demi-satisfaction donnée à l'honnête indignation que les mesures de vengeance contre la population francfortoise avait provoquée dans l'Europe entière.

Le général Manteuffel avait remplacé Falkenstein au commandement en chef, et le général Flies avait été mis à la tête de la division Manteuffel. Les renforts nouveaux avaient été distribués partie aux trois divisions, et la brigade d'Oldenburg, sous le général Weltzien, à la division Göben.

D'autres renforts devaient encore être émis à la prochaine disposition de l'armée du Main, indépendamment de ceux qui résulteraient d'un armistice avec l'Autriche, et ses opérations seraient en outre secondées par celles d'un nouveau corps de réserve. Ce corps, déjà en pleine formation à Leipsig, compterait une trentaine de mille hommes, sous les ordres du duc régnant de Mecklenburg-Schwérin, dont une dizaine de bataillons de la garde royale prussienne, avec des bataillons de landwehr et des troupes des petits états. Il s'avancerait par Hof sur Baireuth et sur la Bavière, et il serait facile à la grande armée de Bohême, suivant les circonstances, de le seconder de détachements ou de renforts par le chemin de fer de Pilsen et Fürth.

C'était donc dans d'excellentes conditions militaires, sans parler de celles meilleures encore de la situation politique, que l'armée prussienne du Main reprenait la campagne, après cinq jours de glorieux et copieux ravitaillement à Francfort et Hanau. Libre de craintes pour ses communications Manteuffel se basa sur Francfort et Coblenz, pour marcher à l'est contre Würzburg où il savait vaguement que se concentraient ses adversaires. Sa droite, la division Göben, occupa Darmstadt le 20, où elle fit de profitables razzias dans les magasins militaires, qui lui eussent facilement échappé, avec quelque bonne volonté de l'administration grand-ducale ; le lendemain elle s'avança sur Höchst, tandis que la division de gauche se concentrait en avant d'Aschaffenburg. Le 22 au matin le front de l'armée prussienne s'étendait de Michelstadt à Aschaffenburg par Obernburg, avec avant-garde entre

Amorbach et Miltenberg; Göben tenait la droite; Fliess le centre, Beyer la gauche, ou plutôt ce dernier était en réserve, car, pour suivre les grandes sinuosités du Main et rester sur la rive gauche, la direction de la marche était alors vers le sud, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le sommet du coude méridional, vers Miltenberg. Un détachement d'extrême-gauche avait été lancé par Flies, au-delà de la rivière, sur la route directe d'Aschaffenburg à Würzburg par Rohrbrunn et Heidenfeld.

Déjà dans la soirée du 22 les éclaireurs prussiens donnèrent sur des patrouilles du 8e corps, entre Eichenbühl, dans la vallée de l'Erfa, et Neukirchen ; et la petite escarmouche qui s'ensuivit, mettant en émoi les fédéraux dans leurs tranquilles cantonnements, suffit à leur prouver qu'ils étaient devancés de plusieurs jours dans leurs projets d'opérations offensives. Ce pouvait n'être que moitié mal ; leurs désirs d'une bataille étaient seulement prévenus ; par peu qu'ils n'eussent pas à souffrir de la surprise, rien n'empêchait qu'ils ne livrassent l'affaire générale recherchée depuis si longtemps dans de bonnes conditions cette fois, c'est-à-dire avec les forces additionnées des 7e et 8e corps, dépassant encore d'une trentaine de mille hommes celles de leurs adversaires.

Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Par d'autres causes en apparence que précédemment, par les mêmes causes peut-être en réalité, la même incohérence que nous avons dû constater dans les opérations stratégiques des deux corps séparés se retrouva dans leurs dispositions tactiques une fois réunis. Au lieu d'une bataille en masse et décisive, ils ne purent livrer que des combats

partiels, isolés, successifs, où malgré une incontestable bravoure et quelques succès momentanés, le résultat dut tourner finalement contre eux.

Ce fut la division badoise qui se trouva la première au feu dans cette réouverture des hostilités. Quoique déjà aguerrie par ses marches et par de fatigants services d'avant-postes, elle n'avait pas encore vu l'ennemi ; elle allait donc faire ses débuts.

Le 22 au soir elle tenait la droite du 8e corps, s'appuyant au Main et disloquée sur la Basse-Tauber à Wertheim, Waldenhausen, Reicholzheim, Urphar, Brombach, Höhefeld, Nicklashausen, Böttigheim, Kembach, Dietenhahn. A sa gauche était la division wurtembergeoise, à Werbachhausen, Impfingen, Bischofsheim, Grünsfeld, Paimar, Gros-Rinderfeld ; en avant des Wurtembergeois était la division hessoise à Königheim, Hochhausen, Werbach, Eiersheim, Ussigheim, Gamburg, Dienstadt, Gissigheim ; à gauche et en arrière de la précédente était la 4me division combinée, à Lauda, Gerlachsheim, Dittwar, Distelhausen, Marbach, Katzbrunn, Hofstetten, Sailtheim, Wilchband, Deubach ; l'artillerie de réserve derrière le centre gauche, à Krensheim, Poppenhausen, Zimmer, Wittighausen, Uhlberg ; les trains de pontons sur la gauche, à Sachsenfluhr, Balbach, Edelfingen. La cavalerie était détachée en éclaireurs devant le front, à Hardheim, Rüdenthal, Kühlsheim, Steinfurth, Steinbach, Hundheim, Neukirchen ; elle devait en outre battre les débouchés de l'Odenwald et du Main vers le front et surveiller les abords de Miltenberg.

Plus à droite et en arrière de ces positions, le 7e corps

avait sa 1re division à Eisingen, Wallbrunn, Helmstadt, Holzkirchen, Uettingen, Remlingen, Homburg, Wüstenzell, Heidenfeld, se reliant avec les Badois; ses 2e et 3e divisions étaient à Rossbrunn et Wurzburg, sa 4e en extrême droite et en partie au-delà du Main, à Heidenfeld, Esselbach, Oberndorf, Bischbrunn, Lengfurt, Triefenstein.

Ce front, d'environ 45 kilomètres, était un peu étendu, quoique offrant encore la possibilité d'une concentration au centre en moins d'une journée. Chaque division avait devant elle ses avant-postes, et la 2e et la 1re entr'autres devaient veiller aux débouchés des environs du Main; la cavalerie plus en avant devait les avertir directement de toute approche de l'ennemi dans cette direction.

Cela étant, le commandant de la division badoise fut informé le 22 au soir à son quartier de Wertheim que ses avant-postes se trouvaient en présence de l'avant-garde prussienne, et que celle-ci avait eu déjà dans l'après-midi des engagements avec des chevau-légers hessois aux environs de Neukirchen. Le prince de Baden donna aussitôt ses ordres pour mettre la division sur pied le 23 de grand matin, et ce jour-là en effet il était déjà en route avant le lever du soleil pour le plateau de Hundheim et Steinbach, fixé par le commandant du corps comme place de rassemblement de la 2e division. Un détachement fut jeté à droite vers OEdengesäss, pour couvrir Wertheim, et un autre en avant vers Hundheim, à Tiefenthalerhof, pour couvrir le front. Toute la matinée se passa en reconnaissances et en croisement de patrouilles, qui ne virent rien de l'ennemi. Les Badois se

préparaient déjà à rentrer dans leurs cantonnements, quand, vers deux heures après-midi, la fusillade s'engagea le long du bois de Tieferthalhof. Un détachement de la division Flies, composé de deux bataillons de Coburg, d'une demi-batterie et d'un escadron, venait d'apparaître sur ce point.

Le prince Guillaume lança contre cette force un demi-bataillon du régiment de grenadiers du corps, avec deux pièces et un escadron, secondé du feu de deux batteries plus en arrière. L'action s'engagea à la lisière de la forêt, puis dans la forêt elle-même, et tout le régiment du corps y fut successivement acheminé.

Sur la droite badoise, sur la route de Neukirchen à Wertheim, le combat s'était aussi ouvert aux environs de OEdengesäss et de Nassig. Le 5ᵉ régiment badois s'y trouva aux prises avec un gros d'artillerie et d'infanterie de la même division Flies. Une portion de l'infanterie prussienne ayant réussi à s'avancer à couvert par un ravin boisé de la forêt dite « Hintere Stauden » sur le flanc du 5ᵉ régiment, celui-ci fut vivement pressé et rejeté vers les hauteurs. Le régiment du corps, de la route de Hundheim à Tiefenthalerhof, se porta promptement à l'appui du 5ᵉ et parvint à le dégager. Après avoir rallié son monde et arrêté les progrès de l'ennemi le prince Guillaume se porta en arrière à Kuhlsheim, où des bivouacs étaient assignés à sa division.

Les pertes totales des Badois, en y comprenant deux autres escarmouches, dont une de cavalerie où un lieutenant fut fait prisonnier, montèrent à 125 hommes, dont 6 officiers, les tués à 15 hommes dont 3 officiers. Les

Prussiens, presque constamment à l'abri de la forêt, ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes.

Pendant le combat, d'autres colonnes prussiennes de la division Göben entr'autres, avaient apparu plus au sud, sur le front des Hessois et de la 4e division ; mais elles n'avaient nulle part provoqué d'engagement.

La brigade wurtembergeoise Hegelmayer, qui s'était avancée jusqu'à Kuhlsheim, pour marcher au secours du prince de Baden à la demande de celui-ci, fut arrêtée dans sa marche par le prince de Hesse, vu qu'à ce moment la fusillade avait cessé vers Hundheim, tandis qu'on signalait les Prussiens sur d'autres points du front, particulièrement sur la route de Walldürn à Tauberbischofsheim. La 3e division prit position à Hardheim ; la cavalerie à Steinfurth ; mais elles n'y virent également que des groupes isolés de l'ennemi et à trop grande distance pour en venir aux mains.

Ainsi la moitié à peine de la division badoise avait été mise en ligne, et elle se battit bravement, contre des forces inférieures du reste, et le reste du 8e corps attendit vainement son tour de fournir les mêmes preuves de bravoure ; il n'en eut pas l'occasion. La division hessoise, qui, ainsi que la badoise, avait eu l'ordre d'attaquer, ne le put que trop tard.

Le soir du 23 la cavalerie, sous le général v. Entress, couvrit le front des bivouacs vers Wolferstetten, et le lendemain tout le 8e corps dut prendre pour midi une position concentrée sur la droite de la Tauber, de manière à pouvoir s'opposer à un ennemi arrivant soit de Walldürn, soit de Miltenberg, ou l'attaquer en flanc.

Pour cela la 1re division fut placée en avant-garde sur la Tauber, particulièrement à Bischofsheim, Impfingen et sur le plateau d'Edelberg ; la 2e division, comme droite du gros, à Brunnthal et Werbachhausen ; avec avant-postes à Werbach et Hochhausen ; la 4e division comme gauche du gros, à Paimar et Grünfeldhausen ; la 3e division en réserve à Gros-Rinderfeld ; l'artillerie de réserve à Schönfeld et Jemspan ; la cavalerie à Gerchsheim. En outre une division de l'armée bavaroise devait s'avancer à Wertheim et une brigade de cavalerie se mettre à disposition à Althersheim.

A midi le 24, après beaucoup de marches et de croisements pendant la matinée, toutes les troupes étaient dans les positions sus-indiquées, sauf les Bavarois, dont on n'avait encore vu trace. A la droite du front les Badois avaient placé deux compagnies du 2e régiment à Hochhausen sur la rive gauche de la Tauber ; en soutien de celles-ci, à Werbach, sur la droite de la rivière, le 3e régiment d'infanterie, 1 escadron de dragons et 1 batterie ; à Werbachhausen le reste de la 2e brigade et la batterie de réserve ; à Brunnthal la 1re brigade. En somme la tâche défensive de la division badoise était fort difficile sur un tel terrain, car la rive gauche dominait la rive droite, et la rivière était aisément guéable en plusieurs points.

Bischofsheim, sur la grande route de Walldürn à Wurzburg et sur la rive gauche de la Tauber, était occupé par le 2e régiment d'infanterie wurtembergeois, soutenu, de l'autre côté du pont de pierre, par deux pièces. L'autre régiment de la 2e brigade wurtember-

geoise, avec le 2e bataillon de chasseurs, 6 pièces et 1 escadron garnissait les abords d'Impfingen plus à droite. En réserve dans le repli de terrain entre les crêtes du Hammberg et de l'Edelberg étaient les 1re et 3e brigades, et plus en arrière et à gauche, la 4e division, entre le Grünbach et la grande route, à hauteur de Gründfeldhausen.

Un peu après midi les Prussiens furent signalés sur tout le front, et cette fois ce n'était pas une simple alerte. Le général Manteuffel, renseigné par le combat du 23, qui n'avait été pour lui qu'une reconnaissance préalable, mais précieuse en ce qu'elle avait procuré dans la soirée le libre accès de Wertheim, avait décidé de franchir la Tauber le 24. L'opération serait bruyante sans doute, pensait-il, sinon meurtrière, et les mesures de combat furent prises en conséquence. Cela veut dire, pour le lecteur initié à la méthode prussienne, que trois points de passage seraient choisis, et qu'à cet effet les trois divisions de l'armée formeraient trois colonnes égales, d'une division chacune. A la droite Göben se dirigerait sur Bischofsheim, au centre Beyer sur Hochhausen et Werbach, à gauche Flies sur Wertheim. Göben, fort de 4 brigades, et Beyer laisseraient chacun une brigade un peu en arrière, pour former la réserve.

La division Flies ne rencontra aucun obstacle à Wertheim; ni Badois, ni Bavarois ne lui en contestèrent la libre entrée; il put occuper tranquillement la ville, étendre son avant-garde et ses flanqueurs jusqu'à Urphar et vers Reicholzheim et accorder ensuite une pause à ses soldats, dont quelques-uns profitèrent pour se baigner et pêcher des écrevisses dans le Main.

La division Beyer au centre eut des chemins difficiles et ravineux à parcourir et fut considérablement retardée.

A droite la colonne Göben, marchant sur une excellente route, arriva la première en vue de l'ennemi, et, vu le retard de Beyer à sa gauche, le général Göben détacha, des hauteurs de Stammberg, sa seconde brigade, Weltzien, contre Hochhausen et Werbach, comme avant-garde de Beyer. Sa 1re brigade, Wrangel, continua à s'avancer contre Bischofsheim, suivie plus en arrière des brigades Kummer et Treskow.

C'étaient donc les éclaireurs de Wrangel et Weltzien, qui étaient signalés à midi, par les avant-postes wurtembergeois et badois, et bientôt en effet deux actions ne tardèrent pas à s'engager.

Celle de Werbach et Hochhausen, par laquelle nous commencerons, s'ouvrit à midi et trois quarts, d'abord par quelques tirailleurs prussiens du 15e, puis par une batterie rayée oldenbourgeoise placée sur les hauteurs en face de Hochhausen. Celle-ci donna ses feux non-seulement sur Hochhausen, mais sur une batterie wurtembergeoise vers Impfingen, qui ne tarda pas à répondre. La batterie rayée badoise Hoffmann placée au cimetière de Werbach riposta aussi de son côté, et les deux compagnies badoises en avant-postes à Hochhausen même ouvrirent un feu très nourri; celles-ci étaient également abritées derrière les murs d'un cimetière. La première batterie oldenbourgeoise fut bientôt renforcée d'une seconde de 12 lisse, qui tira surtout sur la batterie Hoffmann. A son tour celle-ci fut renforcée par la batterie Dienger et par un bataillon envoyé de Werbach-

hausen. Ces deux batteries rayées ne purent tenir sous le feu de la batterie lisse oldenbourgeoise, qui avait, il est vrai, l'avantage du terrain ; elles durent se replier au bout de demi-heure, en laissant derrière elles une pièce démontée, un avant-train et cinq chevaux, et en emmenant une dizaine d'artilleurs blessés. L'infanterie escortant les pièces subit aussi des pertes assez considérables pendant ce défilé en retraite. Les deux compagnies du cimetière de Hochhausen, devenues maintenant arrière-garde, tenaient encore leur position, bien décidées à ne passer la rivière pour se replier sur Werbach, que quand elles y seraient forcées. L'infanterie de la brigade oldenbourgeoise s'était avancée en masses pendant cette première canonnade, ayant trois bataillons en première ligne tous en colonnes de compagnie et un en réserve. Une vive fusillade s'engagea dans les vignes et les jardins des abords de Hochhausen, pendant laquelle les deux compagnies badoises se retirèrent peu à peu sur la gauche de la Tauber et reprirent des positions semblables aux abords de Werbach.

Après un moment de pause la fusillade reçommença de plus belle à travers la rivière, trois bataillons badois donnant leurs feux contre quatre bataillons de la brigade oldenbourgeoise. Bientôt ceux-ci, renforcés de deux bataillons et d'une batterie de la division Beyer, reprirent l'offensive plus énergiquement. Le bataillon de Brême tourna la droite de Werbach par un gué en aval, tandis que deux bataillons d'Oldenbourg donnèrent l'assaut au pont barricadé de Werbach. Les Badois saluèrent cet effort de quelques salves, puis se replièrent lentement

dans la direction de Werbachhausen, sous la protection de deux bataillons d'arrière-garde. Ceux-ci prirent une position favorable au plateau du moulin, et voyant que l'ennemi ne poursuivait pas, ils se replièrent eux-mêmes sur Werbachhausen, où pendant ce temps le gros de la 1re brigade avait formé un échelon de réserve. C'était une prévoyance superflue, car les Prussiens n'avaient pas l'intention de dépasser la Tauber; la brigade oldenbourgeoise très-fatiguée fut même repliée sur Dienstadt, et Beyer, à qui ce terrain incombait du reste, prit les avant-postes à Werbach même, pour le moment au moins.

Après avoir rallié tout son monde à Werbachhausen et fait une pause d'une heure, le prince Guillaume aux environs de 6 heures, replia sa division en bon ordre sur le plateau d'Unteraltheim, où il établit ses bivouacs à la nuit tombante, avec avant-postes à Steinbach. (1)

Il avait perdu dans ce combat, 85 hommes, dont 7 tués, 1 canon, 16 chevaux et 2 voitures d'ambulances. Malgré un drapeau neutre vigoureusement agité celles-ci furent si bien canonnées pendant près de deux heures consécutives entre Impfingen et Werbach, et entre Werbach et Werbachhausen, que la compagnie sanitaire dut montrer autant de bravoure et subir autant de pertes que la plupart des compagnies de la division badoise. Il fallut requérir des hommes de corvée dans les combattants pour l'aide à se tirer d'affaire, et l'on peut se demander avec un certain embarras si ceux-ci avaient également

(1) Il y a sur le terrain de la Tauber deux villages du nom de Steinbach, un sur la gauche, un sur la droite de la rivière.

droit à la neutralisation de la convention de Genève. Celle-ci n'ayant protégé personne et les victimes ayant été en même temps les vaincus, il n'y eut pas lieu à soulever le procès, et ce n'est pas nous qui le soulèverons ici après coup.

De leur côté la brigade Weltzien et ses auxiliaires eurent une centaine d'hommes hors de combat, dont 12 tués, ce qui montre que l'infanterie badoise n'avait pas perdu sa poudre. Il faut noter du reste que le bataillon de chasseurs qui défendit en partie Werbach était aussi armé, croyons-nous, de carabines à aiguille.

A la gauche des Badois les Wurtembergeois se trouvèrent à partie plus sérieuse encore contre les vaillants 15e et 55e de la brigade Wrangel. Les tirailleurs du 55e couronnèrent les hauteurs d'Imberg en face de Bischofsheim, vers une heure après-midi, et ils ouvrirent le feu contre ceux du 2e régiment wurtembergeois. L'artillerie se mit bientôt aussi de la partie, à savoir deux batteries, dont une de 12 lisse, du côté des Prussiens, et trois, dont une lisse, du côté des Wurtembergeois. Celles-ci dominées par le terrain durent se replier, après quelques salves, pour chercher une meilleure position. Le ralentissement du feu des pièces wurtembergeoises enhardissant le 55e prussien, celui-ci demanda au général à donner l'assaut, sans attendre la brigade Kummer encore en arrière. Le général y consentit, et après avoir fait de nouveau et vivement battre d'obus les maisons de Bischofsheim, puis détourner le feu des pièces avec quelques tirailleurs sur la position d'Impfingen, il lança le 55e à l'assaut. Cette attaque brusquement menée dé-

concerta quelque peu le 2e régiment wurtembergeois, qui céda la ville et le pont sans grande résistance, afin de se déployer plus en arrière pour empêcher les Prussiens de déboucher du défilé. La manœuvre, bonne en principe, ne réussit qu'incomplètement; les tirailleurs prussiens ne perdirent pas de temps à traverser le pont et au lieu d'aller plus loin sur la route, ils se logèrent rapidement à droite et à gauche du pont, derrière les berges de la rivière et les arbres de la promenade publique qui la longe sur ce point. Là, comme à Fronhofen, ils firent jouer le fusil à aiguille de toute sa rapidité, et ils forcèrent bientôt la ligne wurtembergeoise, parfaitement formée pour un combat régulier, à se mettre à couvert plus en arrière. Le bataillon de Lippe-Detmold, un autre du 15e prussien vinrent renforcer le 55e et perfectionner la position défensive, en occupant solidement une maison isolée et des jardins au-delà du pont de pierre.

Mais le général Hardegg ne se tint pas pour battu. Seulement une partie de la 2e brigade, Fischer, avait été engagée; il la fit renforcer par la brigade Baumbach, et les deux ensemble réussirent, malgré le feu très-vif des tirailleurs prussiens et de leurs batteries au-delà de la rivière, à reprendre quelques pouces de terrain de la rive droite. Espérant poursuivre avec profit cette coûteuse offensive, le général Hardegg fit encore avancer sa troisième brigade, Hegelmayer, secondée de deux batteries de la réserve placées par le prince de Hesse lui-même à droite de la route, et des batteries wurtembergeoises à la gauche. Cette troupe s'avança en bon

ordre, deux bataillons déployés en première ligne contre la position du pont et de la promenade de la Tauber. Mais dans les entrefaites la brigade Kummer avait renforcé Wrangel, et toute celle-ci avait passé sur la rive droite, tandis que des lignes déployées d'infanterie et une nouvelle position plus rapprochée d'artillerie secondaient les tirailleurs de Wrangel depuis l'autre rive.

La brigade Hegelmayer, continuant à se porter en avant, essuya un feu formidable, et, après deux tentatives d'assaut sévèrement repoussées, elle dut se replier sous la protection de l'artillerie, qui, pendant ce temps, fit taire les pièces des Prussiens et mit le feu aux principales maisons occupées par leurs tirailleurs.

C'eût été peut-être le moment de livrer un nouvel assaut; mais les troupes des trois brigades wurtembergeoise étaient exténuées par les marches et par le combat, et la brigade Hegelmayer presque en débandade. La portion de la brigade Fischer à Impfingen y était entretenue de front par une batterie et par des tirailleurs, et sur sa droite par une batterie oldenbourgeoise avancée jusqu'à Werbach. Il était d'ailleurs important de tenir aussi longtemps que possible le poste d'Impfingen, pour empêcher que la position principale ne fût tournée. Le prince de Hesse avait bien encore deux divisions à disposition, la 3[e] et la 4[e]; mais il n'était encore que 3 1/2 heures, et il ne pouvait guère s'en dégarnir pour une nouvelle offensive, sans savoir ce qui se passait ailleurs. Il fit toutefois porter la 4[e] division en ligne pour renforcer, puis relever la 1[re]. A cet effet la brigade Hahn se plaça à cheval sur la grande route de Bischofsheim, la

brigade Roth à Impfingen, et moyennant ce renfort les Prussiens furent collés à la rive droite de la Tauber et empêchés de déboucher au-delà, quoique la fusillade s'y prolongeât encore jusqu'à la nuit.

Vers les 6 heures la division wurtembergeoise se concentra à Gross-Rinderfeld, après avoir vaillamment combattu pendant cinq heures consécutives. A peu près à ce même moment le prince de Hesse se rendait vers sa division de confiance, les Hessois, pour la faire avancer derrière la 4e, lorsqu'il apprit par hasard que la division badoise avait évacué Werbach et Werbachhausen et avait passé Wenkheim en retraite sur Wurzburg. C'était là un grave incident, car toute la position de Bischofsheim se trouvait dès lors à découvert sur sa droite. Le prince de Hesse s'empressa d'envoyer la 3e division boucher la trouée laissée par les Badois et occuper pour cela Brunnthal, Werbachhausen et Wenkheim. Il envoya aussi un de ses adjudants courir après la 2e division du côté de Gerchsheim, avec ordre de la faire arrêter et revenir en avant. Ledit adjudant, après avoir chevauché toute la nuit, rapporta l'avis à 2 heures du matin, que le prince Guillaume bivouaquait à Oberaltheim et qu'il se reporterait, dès le matin, en avant vers Steinbach.

Les divisions restées en ligne n'avaient pas, comme on le pense bien, attendu le retour des Badois pour prendre leurs avant-postes; mais les Hessois ne purent occuper Werbachhausen, qui était déjà aux mains des Prussiens.

Dans cette affaire de Bischofsheim les Wurtembergeois perdirent 690 hommes, dont 68 tués. En joignant à cela

les pertes des Badois et 5 hommes de la 4e division, la perte totale du 8e corps dans la journée du 24 juillet fut donc d'environ 780 hommes.

A Bischofsheim la perte des Prussiens fut de 145 hommes hors de combat, dont 17 tués, tous de la brigade Wrangel, et ces chiffres comparatifs, ainsi que le résultat tactique du combat, donnent une nouvelle preuve des effets supérieurs du rapide fusil à aiguille pour la défensive. Du reste dans cette journée les Prussiens de Wrangel avaient usé aussi brillamment de l'*offensivstoss* pour enlever le pont, que du *feu continu* pour s'y maintenir, et c'est là le vrai triomphe de l'art du tacticien sur les engouements systématiques et doctrinaires.

On s'est beaucoup plaint, à l'occasion de ces combats de la Tauber, de la retraite précipitée et trop prolongée de la division badoise, et l'on a voulu en inférer une nouvelle preuve de la trahison patente du prince Guillaume.

Nous n'avons certes pas l'intention de nous poser en défenseur de la division badoise; nous reconnaissons qu'elle aurait pu en toute sécurité s'arrêter à Werbachhausen ou au moins à Brunnthal, et qu'elle aurait dû, avant de marcher plus en arrière, s'assurer parfaitement que la gauche du front et le prince de Hesse étaient informés de la trouée qu'elle ouvrait dans la ligne; mais il faut reconnaître aussi que la division badoise dut être naturellement amenée à ce mouvement de retraite exagéré par le fait qu'elle se trouvait elle-même à découvert sur sa droite, où on lui avait promis la présence d'une division bavaroise, qui, on le sait, n'y fit aucune

apparition. D'où vint l'absence totale de cette division du 7e corps à Wertheim annoncée pourtant dans l'ordre du prince Alexandre du 23 au soir, ainsi qu'une division de cavalerie à Altertheim? On ne l'a pas encore expliqué positivement.

Il y eut sans doute ici quelque quiproquo entre les deux états-majors, et l'on peut d'autant mieux y croire que dans son journal le prince de Hesse dit, à la date du 24 juillet, que depuis le 21 il était sans nouvelles de l'armée bavaroise et sans ordre du commandant en chef de l'armée. (1)

Si cela fut, comment put-il annoncer, dans son ordre du 23 au soir, le concours d'une division et d'une brigade de cavalerie de réserve bavaroise pour le 24, et pourquoi celles-ci ne se trouvèrent-elles pas à leur poste sur la droite et les revers de la division badoise?

Quoiqu'il en soit le prince Alexandre fut bien réellement laissé seul à la tâche le 24, et ce ne fut que grâce à son activité, à l'emploi opportun des Hessois et de la 4e division, ainsi qu'à l'énergie des Wurtembergeois, qu'il dut son succès relatif, au lieu du désastre que lui auraient infligé sans doute les forces prussiennes si elles avaient été mieux employées. On sait que les 2/3 de celles-ci ne virent pas l'ennemi. Beyer resta en arrière et Flies regarda couler le Main.

Dans la nuit seulement du 24 au 25 le 8e corps reçut des nouvelles du 7e. Le commandant en chef mandait au

(1) « 24 Juli. Seit dem 21. habe ich keine Nachricht mehr von der bayerischen Armee, und auch kein Befehl des Armee-Commandanten erhalten. » Brochure citée plus haut, page 22.

prince Alexandre, en date de Remlingen 24 juillet 2 heures après-midi, que les Prussiens ayant débouché, dès 11 heures du matin par Wertheim, le 7e corps allait se concentrer pour le lendemain matin à Remlingen et Rossbrunn, et que le 8e corps devait se rallier à la 1re division bavaroise vers Dertingen et Wustenzell, et veiller à ce que le point de jonction des deux corps, Neubrunn et environs, fût tenu solidement. Cette dépêche montrait de toute façon que le prince Charles était fort mal renseigné des mouvements ennemis, puisqu'il plaçait son quartier-général à l'extrême droite de l'armée et qu'il pensait attirer toute celle-ci de ce côté, tandis que c'était la gauche qui était au contraire la plus menacée, vers Bischofsheim et Werbach.

Ensuite de cet ordre le prince de Hesse envoya, le 25 de grand matin, un régiment de cavalerie à Neubrunn, et il fit concentrer son corps d'armée dans une position convenable de combat sur la ligne Neubrunn-Wenkheim-Gross-Rinderfeld, à droite la division badoise, au centre la hessoise, à gauche la 4e; en réserve les Wurtembergeois, avec l'artillerie et la cavalerie, entre Gross-Rinderfeld et Gerchsheim.

Après être resté jusqu'à 11 heures dans cette position sans recevoir d'ordre du prince Charles, ni rien apprendre de l'armée bavaroise, sinon qu'un bataillon, qui était à Neubrunn, se repliait sur Wettingen, où se trouvait l'état-major de la 1re division, le prince Alexandre, craignant d'ailleurs d'être tourné par des détachements ennemis signalés sur sa gauche, décida de se replier sur une position plus concentrée, vers Gerchsheim

et Altertheim, ce qui devait le rapprocher de l'armée bavaroise. Cette marche rétrograde sur un terrain difficile était en pleine exécution quand, à une heure après-midi, le commandant du 8e corps reçut à Gerchsheim un ordre de Remlingen, qui lui courait après depuis 5 à 6 heures, portant que le 8e corps devait occuper avec toutes ses forces la ligne de la Tauber, et que le 7e irait le soutenir sur la route de Bischofsheim à Wurzburg en marchant par Waldbrunn et Ober-Altertheim. Le 8e corps devait faire rapport immédiatement sur ses dispositions et envoyer toutes les deux heures des rapports au grand-quartier-général, qui quitterait Remlingen le 25 à 4 heures, pour se transporter à Kist. En même temps le porteur de cet ordre, major bavarois v. Massenbach, apprit au prince Alexandre que deux divisions bavaroises devaient être maintenant arrivées à Helmstadt et à Hettingen, avec ordre de prendre l'offensive.

L'intention qui dictait ces nouvelles dispositions était assurément excellente et montrait que le grand état-major était mieux renseigné de la situation que lorsqu'il avait émis son singulier ordre antérieur ; mais ce réveil de l'armée bavaroise était un peu tardif, et le nouveau plan, par une triste fatalité, arrivait au prince de Hesse deux à trois heures trop tard pour avoir son efficacité. Le 8e corps venait de faire un déplorable chassez-croisez avec les divisions bavaroises en offensive ; il avait marché en arrière, tandis que celles-ci s'étaient portées en avant. Et maintenant les troupes du 8e corps, dont les unes commençaient à prendre leurs positions, dont les autres marchaient encore, se trouvaient harassées. En outre

l'ennemi était signalé sur les flancs et sur les talons des colonnes d'arrière-garde, particulièrement du côté de la 4e division.

Le prince Alexandre ne jugea donc pas possible de penser, pour le moment, à reprendre la ligne de la Tauber. Il estima devoir tout d'abord laisser reposer un peu ses hommes, les rallier et faire manger ceux en assez grand nombre qui étaient encore à jeun.

Le 8e corps était occupé de ces soins, aux environs de Gerchsheim, lorsque, vers 2 heures, la fusillade éclata du côté de l'aile gauche, soit de la 4e division, et à peu près en même temps on entendit gronder la canonnade au loin sur la droite, du côté des Bavarois.

En effet l'action était de nouveau engagée, et cela à peu près comme la veille, sur deux points sans cohésion entr'eux.

Le général Manteuffel, après avoir bivouaqué à Bischofsheim, Werbach et Wertheim, lança ses divisions en avant, le 25, en deux groupes principaux ; à droite Göben contre Würzburg par la grande route de Bischoffsheim, à gauche Beyer de Werbach sur Böttigheim, Neubrunn, Helmstadt, et Flies de Wertheim sur Dertingen. La division Göben refoulerait, pensait-il, le 8e corps, tandis que les deux autres divisions, se rejoignant aux environs de Helmstadt, s'engageraient contre l'armée bavaroise.

Sur la droite Göben s'avança en deux colonnes, Kummer et Weltzien sur la grande route passant à Gerchsheim, Wrangel sur un chemin parallèle plus à droite, par Paimar, Ilmspan, Schönfeld. Treskow suivait en réserve derrière le gros. Au débouché d'une forêt tra-

versée par la grande route Kummer arriva en vue de Gerchsheim et découvrit tout à coup le 8e corps prenant les positions mentionnées ci-dessus. Saluées promptement du feu de plusieurs batteries pointées d'avance sur les avenues de la forêt les têtes de colonnes prussiennes durent rentrer à couvert ; la brigade Kummer mit 12 pièces en action, déploya ses lignes à droite et à gauche sur la lisière ; mais ses canons, sous le feu convergent de 6 batteries, durent se retirer, et il lui fut impossible de faire aucun progrès. La brigade Weltzien, qui la rejoignit bientôt, renforça la fusillade ; mais toute la division Neipperg fut disposée de manière à répondre aux attaques de l'infanterie prussienne ; de son côté la cavalerie du général Entress couvrit l'extrême gauche du 8e corps, et empêcha, avec ses deux batteries, la brigade Wrangel de se rallier aux autres forces de la division Göben.

Toutefois le prince de Hesse, qui avait l'expérience des vertus défensives du fusil à aiguille et qui savait toute la lisière de la forêt bien garnie de tirailleurs ennemis, ne voulait pas encore attaquer ; il se bornait à faire bonne contenance de ses masses de la 4e et de la 3e division, tout en laissant agir son artillerie, quand il apprit par son aide-de-camp le major badois Kraus, qu'à la droite, vers Altertheim, la division badoise s'était mise en retraite sur la forêt de Guttemberg, par suite de la retraite, plus à droite encore, d'une division bavaroise dont nous parlerons tout à l'heure. D'autre part le général Hardegg faisait savoir que ses troupes, qui avaient toujours jusqu'ici marché en arrière-garde, étaient totale-

ment épuisées, et qu'il était obligé de les replier en réserve sur Kist; les deux brigades Baumbach et Hegelmayer avaient déjà commencé ce mouvement rétrograde.

Sur ces renseignements et en voyant en outre se replier des détachements bavarois assez désordonnés, débouchant de la route Altertheim-Irtenberg et encombrant la ligne de retraite sur Würzburg à travers la forêt, le prince de Hesse ordonna aussi, aux environs de 7 heures du soir, d'opérer la retraite, qui fut couverte par la brigade Fischer sur la grande route et plus à droite par des détachements de la 1re brigade badoise. Les 1re et 3e brigades wurtembergeoises campèrent à Kist; le reste s'approcha plus encore de Würzburg et s'établit aux environs de Hochberg.

Les pertes du 8e corps dans cette journée furent d'une trentaine d'hommes, la plupart de la 4e division, et dont 2 seulement de la division badoise. Celles de la division Göben, furent de 66 hommes, dont 5 tués, de 8 chevaux et de deux canons démontés.

L'autre combat, un peu plus au nord, eut lieu surtout aux environs de Helmstadt. La 3e division bavaroise, maintenant sous le prince Luitpold, oncle du roi de Bavière, s'avançait de Helmstadt sur Neubrunn, avec la 1re division, Stephan, à sa droite vers Holzkirchhausen, quand les chevaux-légers bavarois donnèrent sur les avant-gardes de Beyer aux environs de Neubrunn. Les premiers se replièrent sur le gros, qui se mit promptement en formation de combat vers Helmstadt. Beyer, mieux préparé, s'avança aussitôt à l'attaque, et une vive action d'artil-

lerie et de tirailleurs s'engagea de part et d'autre. Les Prussiens furent maintenus sur le front par la première ligne bavaroise, et, pendant qu'ils cherchaient à opérer des mouvements tournants par leur droite, le combat se borna à des tireries durant une à deux heures. Le prince Luitpold, qui n'avait pas encore pu mettre en ligne sa 2ᵉ brigade, craignit sérieusement d'être débordé sur sa gauche par les terrains boisés et coupés s'étendant dans cette direction, et il envoya un officier à la division voisine du 8ᵉ corps pour demander de l'appui. Le prince Guillaume, qui reçut ce message au moment où il s'apprêtait à se replier en arrière d'Oberaltertheim, ne crut pas pouvoir y satisfaire sans autorisation du commandant du 8ᵉ corps, et il renvoya à celui-ci le solliciteur importun. Le pauvre messager bavarois courut par monts et par vaux sans pouvoir atteindre l'état-major du prince Alexandre, ni procurer par conséquent aux troupes du prince Luitpold le secours désiré.

Les deux divisions bavaroises surprises et laissées à elles-mêmes en eussent eu cependant grand besoin. Leur tâche était devenue encore plus difficile. Non-seulement leur gauche restait à découvert, mais sur leur front et sur leur droite la division Flies était venue renforcer l'action de la division Beyer. Après une suite d'engagements opiniâtres et une fusillade qui dura jusqu'à la nuit, les troupes du 7ᵉ corps durent se replier, la 3ᵉ division sur Waldbrunn, la 1ʳᵉ sur Uettingen, où elles furent recueillies par la 2ᵉ division, Feder, et par la nouvelle brigade de réserve, Seckendorf, accourues à leur aide. Aussi la 4ᵉ division, Stephan, avait spontanément fait de

son extrême droite un mouvement à gauche, jusque vers Rossbrunn, pour marcher au canon. Mais tout cela avait été trop tardif de trois à quatre heures au moins, et ne put contrebalancer le succès positif des Prussiens. Beyer et Flies bivouaquèrent, le 26 au soir, sur le champ-de-bataille et au-delà, soit à Helmstadt et Uettingen, en se reliant à droite par des patrouilles à la division Göben, bivouaquant à Gerchsheim. Ils avaient perdu à Helmstadt 305 hommes, dont 12 tués et 26 manquants.

Les Bavarois bivouaquèrent, le même soir, les 1re et 3e divisions à Waldbüttelbrunn, la 2e à Mädelhofen, la 4e à Rossbrunn, les réserves et le grand état-major à Hettstadt. Leurs pertes avaient été de 735 hommes, dont 32 tués et 280 manquants.

Il est évident que cette fois l'échec et la retraite des corps fédéraux furent dus en bonne partie à la division badoise, qui, placée au point le plus important de la ligne, à la jonction des deux corps, y fit sans motif fondé et contre les ordres supérieurs une prématurée et fâcheuse trouée. Cette faute, aggravée encore par les refus de secourir la 3e division bavaroise, fut bien rachetée sans doute dans la soirée et le lendemain par la manière brillante dont les Badois, leur prince en tête, remplirent leur tâche d'arrière-garde; elle n'en fut pas moins blâmable, et elle aurait pu avoir, le 25 après midi, de plus graves conséquences encore qu'elle n'en eut.

La nuit du 25 au 26 ne vint point répandre des rêves couleur de rose sur les quartiers-généraux des 7e et 8e corps fédéraux. Les troupes, passablement en désordre,

harassées, mal nourries, découragées, étaient en somme rejetées sur le cul-de-sac de Würzburg, qui sous aucun rapport ne pouvait servir de base, de pivot ou de refuge à une grande armée du sud de l'Allemagne attaquée par la Tauber. Ce pouvait tout au plus faire un point favorable de passage pour mettre momentanément le Main entre l'armée et ses assaillants, sans souci de ce qui adviendrait au-delà ; et encore à cet égard de nombreuses difficultés se dressaient comme autant de menaçants spectres contre les espérances attachées à cette retraite.

Plus on s'approchait de Würzburg, plus les routes, derrière le front, s'encombraient d'impedimenta. En vue de l'offensive sur Francfort combinée pour le 24, les parcs du 8[e] corps étaient restés avec les troupes ; ceux du 7[e] corps s'étaient mis en marche de Würzburg le 24, et ils devaient maintenant rétrograder. Tous ces attelages s'entassaient sur deux ou trois routes resserrées par des forêts, au bout desquelles ils devaient passer le Main sur deux ponts et les rues étroites de la ville, avant de laisser aux brigades combattantes un terrain suffisamment libre et convenable pour la protection de leur propre passage. La retraite avait donc une périlleuse épreuve à traverser avant d'offrir les avantages de la ligne de défense du Main. Néanmoins le courant naturel des choses y portait, et le prince Alexandre ne voyait pas d'autre perspective sérieuse à adopter pour le 26. Afin de s'orienter il envoya dans la nuit deux délégués au prince Charles, le colonel autrichien Schönfeld et le général nassovien Ziemiecki. Ces officiers, après avoir conféré avec le prince Charles et le général von der Tann, rejoignirent le prince Alexan-

dre vers une heure après minuit. Le rapport qu'ils lui firent ouvre ici une nouvelle crise de malentendus entre les deux états-majors qu'il faut renoncer à éclaircir, car ils reposent sur des instructions verbales plutôt que sur des ordres écrits. Les délégués du prince Alexandre lui rapportèrent « que la situation de l'armée bavaroise, « après les infructueux essais offensifs de la journée, « était fort critique ; qu'en particulier son passage au- « delà du Main pourrait à peine s'effectuer, si le 8e corps « ne prenait pas encore une fois position sur la rive gau- « che de la rivière, qu'en conséquence le prince Charles « donnait l'ordre de tenir les crêtes du Nicolausberg, en « face de Würzburg, aussi longtemps que l'exigerait la « sécurité de l'armée bavaroise (1). » Sur cela le prince Alexandre renvoya immédiatement le colonel Schönfeld au prince Charles avec l'avis que le 8e corps occuperait au point du jour une position de combat sur le Nicolausberg.

Le prince Alexandre se mit aussitôt à l'œuvre. Or, pendant que ses troupes marchaient sur le Nicolausberg, dès 4 heures du matin, pour assurer, pensaient-elles, la retraite de l'armée bavaroise, le prince Charles combinait au contraire une marche générale en avant sur la Tauber, pour suivre au premier projet d'offensive, et c'est ainsi, d'après les documents bavarois, qu'il aurait interprêté la conférence nocturne avec les délégués du 8e corps ! Un témoin oculaire non bavarois, officier autrichien attaché officieusement au grand état-major, dit

(1) Extrait du journal du commandant du 8e corps, brochure citée précédemment, page 28.

positivement que « pendant la nuit (du 25 au 26) une « conférence eut lieu à Hettstadt avec un officier supé- « rieur du 8e corps, et que les mesures ponr la journée « suivante furent débattues. Le prince Charles avait l'in- « tention d'attaquer l'ennemi avec toute l'armée fédérale « et de le rejeter au-delà de la Tauber..... Mais à 10 1/2 « heures du matin, le 26, il reçut du 8e corps l'avis « qu'ensuite des fatigues des derniers jours et du manque « de nourriture les troupes du 8e ne pouvaient plus mar- « cher en avant. Un officier d'ordonnance fut aussitôt « envoyé à Hochberg avec l'ordre de tenir à tout prix « les hauteurs à l'ouest de Würzburg, le plateau de « Hochberg, de Nicolausberg, etc. Mais le dit officier « n'avait plus trouvé de troupes sur ce point. Elles « avaient déjà presque toutes passé au-delà du Main, en « partie par Würzburg, en partie par Heidingsfeld, lais- « sant le 7e corps livré à lui-même sur la rive gauche. « Le prince Charles ne se sentant pas assez fort, surtout « avec son aile gauche à découvert, pour tenir seul con- « tre toutes les forces prussiennes, résolut à son tour de « gagner la rive droite (1). »

Laissant à d'autres le soin de débrouiller d'aussi anguleuses contradictions, nous nous bornerons au simple récit des faits du 26 juillet.

Retournons d'abord au 8e corps. Dès 4 heures du matin, comme nous l'avons dit plus haut, les troupes se mirent en mouvement vers Würzburg. Le prince Alexan-

(1) *Meine Eindrücke aus dem bayerisch-preussischen Feldzuge im Jahre 1866*. Von einem Augenzeugen. Wien, Seidel et fils. 1867. Une brochure in-8o, page 21.

dre les devança dès 3 heures pour reconnaître lui-même la position du Nicolausberg sur laquelle elles s'acheminaient toutes, sauf l'artillerie et la cavalerie de réserve, qui devaient aussitôt passer sur l'autre rive à travers la ville. La 4e division, tout en longeant le Nicolausberg au sud, devait occuper le pont du chemin de fer et un pont de pontons à Heidingsfeld, un peu en amont de Würzburg, sur les deux rives. Restaient donc trois divisions, avec leur artillerie, à mettre en ligne de bataille sur le plateau sus-indiqué, le reste servant à assurer la retraite. Mais la reconnaissance que le prince fit du Nicolausberg le convainquit que la position qui lui était assignée était mauvaise et dangereuse ; elle avait bien quelques ouvrages commencés, mais qui ne pouvaient servir à couvrir des pièces ; la retraite directe sur le Main devait s'effectuer en descendant une côte de 500 pieds et presque à pic, ce qui la rendrait presque impossible, et forcerait en tout cas de sacrifier une notable portion de l'artillerie. Cela étant, et plusieurs généraux déclarant en outre que leurs troupes étaient trop abattues pour reprendre le combat, le prince Alexandre se décida, après une pause au pied des hauteurs, à écouler tout son gros au-delà de la rivière, aussitôt que l'encombrement des défilés le permettrait. Il ne ferait tenir le plateau de Nicolausberg que par une arrière-garde, et il chargea de ce soin la division badoise. Il prévint aussitôt de sa décision le prince Charles. Vers onze heures le passage commença par le pont de la forteresse et par Heidingsfeld ; la 2e brigade badoise, avec une batterie, resta à sa position d'arrière-garde, jusqu'à ce qu'elle fut

relevée, vers 4 heures après midi, par un détachement bavarois ; elle rejoignit alors sa division sur l'autre rive. Le soir du 26, tout le 8e corps prit ses cantonnements entre Würzburg et Rottendorf, avec quartier-général à Würzburg.

En somme cette première opération du passage s'était assez convenablement effectuée, quoique avec de grands encombrements de trains. Il est vrai qu'elle avait eu lieu au bruit incessant de la canonnade du 7e corps, qui, juste au rebours des prévisions, s'était trouvé couvrir la retraite du 8e, tandis que celui-ci aurait dû couvrir la sienne. Au reste les Bavarois ne purent que se féliciter de ce contre-temps, car il leur procura, dans cette dernière journée de contact avec l'ennemi, deux combats vraiment glorieux pour leurs armes et qui clôturèrent noblement leur campagne.

Dès 4 heures du matin les bivouacs de la division Hartmann furent désagréablement mis sur pied par des obus de deux batteries de la division Flies ; l'infanterie bavaroise courut aux armes, pendant qu'une de ses batteries répondait à l'attaque. Tout le monde dans le camp de Hartmann fut d'autant plus vite sur pied que les ordres avaient été donnés la veille au soir pour une surprise des Prussiens le matin même. Les deux divisions Hartmann et Feder et le gros des réserves devaient attaquer de front Flies et Beyer, tandis que le reste veillerait à la gauche vers Waldbüttelbrunn. Ainsi devancé par la canonnade de Flies, Hartmann se concentra à Rossbrunn pour recevoir l'attaque, et dès 6 heures du matin, le combat s'engagea sur ce point avec une grande

vivacité. L'avant-garde de Flies entr'autres, voulant brusquer les temps et fournir des attaques en masse, fut sévèrement châtiée ; le régiment de Magdeburg, n° 36, perdit à ce jeu près du tiers de son monde en une demi-heure, sans avoir pu gagner un pouce de terrain. Vers les 10 heures, Beyer étant aussi entré en ligne sur la gauche des Bavarois, ceux-ci évacuèrent peu à peu la position de Rossbrunn et se replièrent calmement et en bon ordre sur la ligne Hettstadt-Waldbüttelbrunn. Le gros du 7e corps était déjà en train de se réunir sur cette ligne, car dans les entrefaites le prince Charles avait appris la retraite du 8e corps mentionnée plus haut et s'était aussi décidé à le suivre sur la rive droite. Il s'agissait seulement de gagner encore quelques heures pour opérer le mouvement rétrogade en bon ordre, pour laisser entr'autres le temps aux trains de désencombrer les routes et aux ingénieurs de terminer les abords de deux ponts militaires qu'on venait de construire à Zell et Veitshöchheim, à une lieue en aval de Würzburg.

A cet effet, une position en demi-lune, dont le centre était vers Hettstadthof, fut prise en avant de ces points de passage pour les couvrir. La réserve d'artillerie forma une batterie de 24 pièces sur le front, flanquée de quatre batteries détachées sur la droite et de deux sur la gauche. Des lignes de bataillons déployés et des chaînes de tirailleurs garnirent les intervalles, avec la 2e division à droite, la 3e au centre, la 1re à gauche, la 4e en réserve au milieu, la brigade Seckendorf et la cavalerie à sa droite.

Cette position, convenablement choisie d'avance par

le général von der Tann, eût permis de braver pendant longtemps les attaques prussiennes. Elle put d'ailleurs être prise par les Bavarois sans dérangement, car après le combat de Rossbrunn l'infanterie de Flies et de Beyer, sur pied depuis 4 heures du matin, avait dû renoncer à aller plus loin. Les hommes tombaient sur le chemin, abîmés par la chaleur et la fatigue. Göben de son côté faisait savoir que l'épuisement de ses troupes l'empêchait d'avancer.

En revanche la cavalerie, qui jusqu'ici n'avait pas fait grand'chose, sortit des lignes de Flies, pour entamer les bavaroises. C'était, on l'avouera, mal choisir son heure. Deux escadrons débouchèrent néanmoins en bon ordre des fourrés entre Rossbrunn et Hettstadt et s'avancèrent bravement sur une batterie bavaroise de la droite, comme pour la tourner. Quelques coups de canon bien ajustés mirent le désordre dans les assaillants, et au même moment deux escadrons de chevau-légers bavarois s'élancèrent du centre de la position sur les cavaliers prussiens, qui tournèrent bride et rentrèrent dans le bois. Les chevau-légers bavarois n'osant s'approcher de la lisière, garnie de tirailleurs, revinrent tout triomphants prendre leur place dans les lignes.

La cavalerie prussienne ne se tint pourtant pas pour battue. Après une pause de 10 minutes une masse de cinq escadrons surgit tout-à-coup de la forêt, se forma en échelons dans la plaine, tout en la parcourant au grand trot, et menaça de nouveau la droite de la position. Mais celle-ci, par suite de la première alerte, était prête à la riposte. Trois batteries firent feu à la fois sur la cavalerie

prussienne; elles ne purent lâcher chacune qu'une salve, mais qui avait porté de notables ravages dans le front ennemi. Au même instant les cuirassiers bavarois du 1er régiment sortirent des lignes à la droite et deux escadrons de chevau-légers au centre. Cette fois la cavalerie prussienne fut abordée, et après quelques minutes d'une chaude mêlée elle fut, malgré le renfort de deux escadrons, rejetée sur le bois, avec une soixantaine d'hommes de perte. Les cavaliers bavarois rentrèrent plus triomphants encore qu'à la première affaire, et en célébrant la revanche de Hünfeld, comme ils appelèrent le combat de Hettstadt.

Depuis ce moment les troupes du prince Charles furent à peine saluées de temps en temps d'un obus ou de quelques balles d'éclaireurs, et les ponts s'étant pendant ce temps désencombrés elles purent opérer tranquillement leur retraite à la fois par Zell, par Veitshöchheim et par Würzburg, sur l'autre rive du Main. Le soir du 26 le gros du 7e corps alla camper à Rottendorf, où le grand quartier-général s'établit aussi.

Les pertes des Bavarois dans les deux combats du 26 se montèrent à 918 hommes, dont 43 tués; celles des Prussiens à 942 hommes, dont 41 tués. Sur ce nombre les cavaliers de Hettstadt comptent pour 98 hommes du côté des Prussiens et 35 du côté des Bavarois.

Le 27 au matin les trois divisions prussiennes se concentrèrent à leur aise devant Würzburg, et l'artillerie se mit à jouer contre la cidatelle de Marienberg et contre les positions des fédéraux au-delà du Main. La citadelle et six batteries du 8e corps répondirent et une formidable

canonnade gronda toute la journée. Bon nombre de boulets prussiens tombèrent sur les maisons de Würzburg, ce qui obligea le prince Charles à faire rappeler au général Manteuffel par un parlementaire que Würzburg était une ville ouverte; à quoi le général prussien répliqua que pour préserver la ville le prince Charles n'avait qu'à l'évacuer. Les batteries prussiennes étaient du reste aigries par leurs pertes; plusieurs de leurs cannons avaient été démontés par ceux plus puissants de la forteresse; en revanche elles eurent enfin la satisfaction de voir s'allumer par un de leurs obus un magasin militaire de Marienberg, où un bon nombre d'effets et un millier de fusils Podewil furent détruits par les flammes.

Dans l'après-midi du 27 des télégrammes de Nikolsburg et de Vienne, bientôt suivis d'une grêle de dépêches de Munich, de Stuttgart, de Carslruhe, annoncèrent l'adoption de l'armistice et des préliminaires de paix de Nikolsburg, avis réjouissants pour beaucoup, mais qui furent en même temps le signal d'une vraie débandade pour l'ensemble des deux corps fédéraux.

Une disposition particulière des dits préliminaires devait conduire à ce résultat; la Prusse avait déclaré qu'elle traiterait d'armistice non avec le 8e corps, mais avec les divers états lui fournissant ses contingents. Chacun de ces états s'empressa donc de négocier pour son propre compte et de rappeler ses troupes, quoique l'acte de Nikolsburg renfermât à cet égard une clause inusitée, et qui aurait dû les engager à se serrer de près pendant quelques jours encore, à savoir que l'armistice ne com-

mencerait pour les petits états qu'à dater du 2 août et sur leur demande.

Le grand-duché de Baden, où un revirement politique dans le sens prussien venait de s'opérer, fut tout naturellement le premier à demander, dès le 29, le retrait de sa division, et celle-ci partit déjà le lendemain. Avec elle partirent aussi les troupes autrichiennes. Le même jour arriva au 8e corps M. de Varnbühler, le ministre d'état wurtembergeois, pour retirer aussi sa division et ouvrir, en compagnie du général Hardegg, des négociations avec le général Manteuffel. Les autres états, le prince Charles, ainsi que M. de Pfordten à Vienne, négociaient ou avaient déjà négocié leurs préliminaires particuliers; et de tout cela sortirent coup-sur-coup, le 1er août, une trêve entre le prince Charles et le général Manteuffel livrant à ce dernier la ville de Würzburg, mais sans la citadelle et sous diverses réserves, et les deux jours suivants trois armistices séparés, entre le général Manteuffel d'une part et les Wurtembergeois, les Hessois, les Badois d'autre part.

Ces armistices furent tous conclus pour trois semaines et à des conditions à peu près semblables. Celui des Badois, les plus favorisés, peut donner une idée des autres; voici la teneur textuelle de ses huit articles :

1. Entre les troupes prussiennes et leurs alliées d'une part et les troupes du grand-duché de Baden d'autre part, il est conclu un armistice jusqu'au 22 août inclusivement, aux conditions suivantes :

2. Les troupes badoises suivront exactement la marche convenue pour rentrer à Carlsruhe, et une fois arrivées elles ne prendront aucune position au nord de Carlsruhe jusqu'à l'expiration de l'armistice. Elles pourront cependant occuper Bruchsal avec de la cavalerie et y

fournir l'infanterie nécessaire à la garde des établissements pénitentiers.

3. Les troupes prussiennes et alliées pourront occuper le territoire badois, sur la rive droite du Necker, outre les villes de Heidelberg et de Mannheim, et y prendre leurs cantonnements.

4. Les troupes prussiennes et alliées respecteront, dans ces territoires, toutes propriétés publiques et particulières, et n'y lèveront aucune contribution. Ces territoires leur fourniront en revanche l'entretien gratuit, d'après des arrangements spéciaux.

5. Le gouvernement badois prend l'engagement de faire en sorte que ses troupes se trouvant encore à Mayence l'évacuent avant le 8 août, et rallient immédiatement les autres troupes de la division badoise dans le territoire qui leur est assigné pendant la durée de l'armistice.

6. Le gouvernement badois prend encore l'engagement de faire en sorte que les troupes des états du nord (Saxe-Weimar, Saxe-Meiningen, Lippe-Bückeburg et Reuss), qui se trouveraient encore à Rastatt, soient autorisées à retourner immédiatement dans leurs foyers avec armes et bagage au complet; pendant leur trajet sur territoire badois ces troupes recevront leur entretien gratuit. En ce qui concerne les portions de ces troupes qui se trouveraient à Ulm et à Mayence le gouvernement badois agira de même pour leur procurer leur retour dans leurs foyers, en tant que leur départ dépendrait de son consentement.

7. Le gouvernement badois s'engage à accorder pour sa part solidaire une indemnité aux sujets prussiens et alliés, qui, après le départ des troupes prussiennes de Mayence, ont été expulsés de cette ville et lésés dans leurs propriétés, en tant qu'au moment de ladite expulsion il se trouvait des troupes badoises à Mayence.

Il en sera de même à l'égard des sujets prussiens qui auraient été expulsés de Rastatt.

8. Le gouvernement badois ne permettra sur le territoire occupé par ses troupes aucun passage ni dislocation de troupes étrangères. Il en sera de même à l'égard du territoire neutre. En exception à cette prescription les troupes autrichiennes et wurtembergeoises, qui se trouvent encore dans les forteresses de Mayence et de Rastatt, auront le libre retour dans leur pays à travers ces territoires.

Les autres armistices ne firent pas moins sentir aux petits alliés fédéraux les exigences du vainqueur et montrent que rien ne fut oublié par la Prusse pour soigner de loin ses intérêts, en vué du règlement de compte dé-

finitif. Quant aux Nassoviens et aux deux escadrons de Hesse-Electorale, devenus heimathloses, ils ne purent entrer dans les arrangements en cours, et ils restèrent pour le moment auprès des troupes bavaroises. Les derniers liens de corps d'armée furent complétement dissous le 6 et le 9 août par les démissions des princes Charles et Alexandre de leurs commandements.

Ce brusque dénouement, à dater du 27 juillet, fut amené non-seulement par les nouvelles lointaines de la Moravie, mais aussi par l'approche du corps de réserve du prince de Mecklenburg. Cette petite et magnifique armée, d'environ 25 mille hommes, était partie le 20 juillet de Leipzig, arrivée le 23 à Hof et le 28 à Bayreuth, après un vif engagement contre un bataillon bavarois qu'elle surprit. De là elle aurait pu facilement concourir aux opérations contre le prince Charles, et elle y concourut déjà indirectement en ce qu'elle retint dans ces parages 8 bataillons bavarois qui auraient dû être envoyés en renfort à Würzburg. Le prince de Mecklenburg termina sa courte campagne le 31 juillet à Nüremberg.



CHAPITRE XXVII.

Observations sur la dernière période de la campagne d'Allemagne.

Nous n'avons pas grand'chose à ajouter aux observations critiques que nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans le cours de notre récit. — Nous rappellerons seulement qu'il serait oiseux d'arrêter trop longtemps la discussion sur des opérations qui furent constamment dominées par un fait immense et capital, la conclusion de la paix entre les deux principaux joueurs, fait aussi excitant pour les uns que décourageant pour les autres.

Si après cela nous voulions entrer dans l'examen des détails, nous nous plairions à rendre un juste hommage à l'habileté et à l'énergie avec lesquelles le prince Alexandre, grandissant avec le danger, sut mener ses affaires devant l'ennemi, dès le 23 juillet au soir, et nous vouerions les mêmes éloges au prince Charles pour sa journée du 25. Sans vouloir déprécier en rien l'activité toujours soutenue des Prussiens, on devrait aussi déduire du mode de leurs opérations qu'elles avaient chûté de haut en passant des mains d'un Falkenstein à celles de Manteuffel.

Comme excuse de ses revers et des injustes accusations auxquelles ils le mirent en butte, le prince Alexandre a publié à la fin de son journal un tableau fort pittoresque mais trop assombri de ses déboires, par lequel nous terminerons également ces observations, vu les intéressants et sûrs détails statistiques qu'il renferme :

« 9 *août*. Aujourd'hui j'ai déposé, dit le prince, le commandement du 8e corps fédéral.

« La perte totale du corps d'armée se monte aux chiffres suivants :

	Officiers.	*Troupes.*	
Morts	19	383	hommes.
Blessés	69	1370	»
Prisonniers	15	103	»
Manquants	17	2427	»

(dont beaucoup de morts constatés plus tard).

« En tout 120 officiers, 4283 hommes, 237 chevaux, 1 pièce badoise (démontée à Werbach, le *seul* trophée tombé aux mains de l'ennemi) et 13 autres voitures de guerre.

« L'état d'effectif au 24 juillet, indiquait : 46 1/2 bataillons, 36 escadrons, 19 batteries (y compris les troupes de Hesse-Electorale laissées à Mayence), avec 19 généraux, 1251 officiers, 4485 sous-officiers, 1492 musiciens et tambours, 41312 soldats, soit 48559 combattants et 6158 non-combattants ; soit en tout 54717 hommes, 13625 chevaux, 1344 voitures. Sur les 136 bouches à feu, il y en avait 95 rayées et 41 lisses.

« Avec peu d'espérance et fort à contre-cœur j'avais

accepté ce commandement. Les lacunes et les défauts de l'organisation militaire fédérale allemande m'étaient connus. Je devais cependant présumer que les Etats qui s'étaient décidés à défendre leur bon droit les armes à la main, étaient prêts aussi à y apporter les sacrifices nécessaires. En cela je me suis trompé. Aucun des Etats fidèles au pacte fédéral, le seul grand-duché de Hesse excepté, ne se montra prêt et à son poste à l'heure voulue. La Prusse avait déjà atteint son but militaire et nous étions déjà trop tard, quand enfin l'armée fédérale de l'Allemagne occidentale put se mettre en position pour parer au plus urgent. Les Etats des 7e et 8e corps, avec une population totale de 9 millons d'âmes, ne purent envoyer en campagne qu'environ 80 mille combattants (Bavière environ 45 mille, Wurtemberg 15532, Baden 10476, Hesse-Darmstadt 9834, d'après les états du 25 juillet 1866), c'est-à-dire pas le 1 °/₀ de la population !

« Aux trois contingents formant le 8e corps fédéral, on en ajouta trois autres. Les 45 mille hommes que comptait le corps au début de la campagne avaient donc six souverains, et presque autant de règlements, de signaux, de systèmes d'artillerie et de..... buts politiques divers.

« Depuis 26 ans le 8e corps n'avait plus été réuni. Les généraux se connaissaient à peine, et aucun d'eux, à l'exception des Autrichiens, n'avait fait une campagne sérieuse. Les troupes et leurs chefs devaient ainsi faire leur apprentissage de la guerre en face d'un ennemi bien soudé d'organisation, parfaitement préparé et com-

mandé. Dans tout le quartier-général si bigarré du corps d'armée il ne se trouvait pas un seul homme de mon choix ; depuis le chef de l'état-major jusqu'au dernier lieutenant tous m'avaient été octroyés, et je n'appris leur nom que quand ils entrèrent en fonctions. Je ne puis considérer que comme un heureux hasard d'être parvenu, malgré cela, à vivre toujours en bonne intelligence avec les divers organes qui m'étaient attachés.

« Pendant que l'armée prussienne conquérait le Holstein, le Hanovre, la Hesse-Electorale, Nassau sans coup férir, je m'efforçais en vain de réunir le 8e corps, et même un de ses souverains protestait contre le choix légalement fait de son commandant.

« Au 9 juillet seulement le corps fut au complet. Lorsque je reçus, le 16 juin, la demande de la Diète de Francfort de la protéger contre une attaque ennemie, et que, pour m'y conformer, je me transportai immédiatement à Francfort, je ne pus avoir avec moi, pour tenir la ligne du Main, que trois bataillons hessois.

« Le 20 juin les Prussiens entrèrent à Cassel, le 28 les Hanovriens capitulèrent, le 29 le prince Charles prit le commandement de l'armée fédérale de l'Allemagne occidentale (7e et 8e corps), et le 30 seulement commencèrent les opérations de cette armée, c'est-à-dire alors que les forces prussiennes du général Vogel de Falkenstein s'étaient déjà glissées entre les 7e et 8e corps. Trois jours plus tard la campagne de Bohême était décidée au profit de nos adversaires. C'est sous de tels auspices que s'ouvrirent nos opérations. »

Si l'on voulait passer ce long gémissement au creuset

de l'analyse, l'évidence de ses amplifications et de ses contradictions conduirait à rabattre de beaucoup le poids de ses conclusions. La dernière partie seulement, celle qui a trait à l'influence des heureux et rapides débuts prussiens, a un fondement réel et solide. Le reste n'est au fond que le procès, vieux comme le monde, des grandes armées aux petites, des puissants aux faibles; et le prince Alexandre nous pardonnera de penser que son larmoyant réquisitoire, excusable de la part d'un ancien général russe et autrichien, est peu à sa place dans la bouche d'un éminent Hessois et d'un défenseur sincère de la Confédération.

On peut regretter sans doute, pour l'issue des événements de 1866, comme sous d'autres rapports plus élevés encore, que la Hesse-Darmstadt, au lieu de jeter trois bataillons à Francfort le 16 juin, n'ait pas pu en envoyer trente; que la brigade wurtembergeoise les renforçant le lendemain n'ait pas été suivie aussitôt de vingt autres. Nous souhaiterions volontiers à ces honnêtes et intelligents petits Etats le don de faire sortir de terre, chaque fois qu'ils le désireraient, des légions de plusieurs centaines de mille hommes, et cela moins pour leur gloire, que pour le plus grand bien de l'Allemagne et de la civilisation européenne. Mais de ce qu'ils ne le peuvent pas, doivent-ils renoncer à défendre leur existence, à se servir pour cela de leurs ressources restreintes, et à se fortifier contre les grands par des alliances plus ou moins serrées entre petits? Poser la question, c'est la résoudre, il nous semble.

Les vices signalés de bigarrure d'état-major, de sura-

bondance de souverains et, partant, de diversité de règlements, de signaux, de systèmes d'artillerie, etc., sont trop peu sérieux pour comporter une discussion spéciale. On ne prétendra pas, nous l'espérons, que ce soient eux qui aient fait couvrir Francfort du côté du nord, tandis qu'elle était menacée de l'est, combattre les Hessois seuls à Laufach le 13, les Autrichiens presque seuls à Aschaffenburg le 14, les Wurtembergeois et les Badois presque seuls le 24 sur la Tauber, tandis que le reste des deux armées ne les aidait à peu près en rien.

Nous avons du reste eu déjà l'occasion d'exprimer notre avis sur ces commodes et creuses théories d'unité, appliquées sans discernement à tous les étages et à tous les éléments d'un organisme militaire, et nous nous y référons purement et simplement.

Qu'on sacrifie à la doctrine de l'unitarisme tous les petits états, allemands et autres ; qu'on les retranche du rang des nations libres, ou qu'on confisque leur vie propre dans des semblants de confédération, ce qui revient au même, et l'on n'aura sans doute pas l'inconvénient des petites armées et des armées fédératives. Mais si c'est là le bien idéal, il ne fallait pas faire la guerre à la Prusse, car elle n'en recherche pas d'autre, et elle est prête sans doute à doter toute l'Europe de la bienfaisante unité de ses trois colonnes symétriques et son *marche-marche !*

Et en admettant cette hypothèse, en supposant que les appétits centralisateurs se satisfassent à leurs grés, dans la limite au moins des principales nationalités existantes, l'inconvénient qui provoque les colères du prince

de Hesse serait-il détruit ? Non ; il n'en subsisterait pas moins, mais déplacé et relevé. Resteraient encore les alliances militaires entre nations, les coalitions d'états, où se retrouveraient en grand toutes les défectuosités qui sont censées avoir tourmenté le 8e corps en petit. On faisait sur l'état-major de Schwarzenberg en 1813 précisément les mêmes plaintes que le commandant du 8e corps de 1866 sur le sien, et ces plaintes étaient déjà stéréotypées sur celles du bon Hérodote et du sublime Homère.

C'est qu'il y a des vices inhérents à la nature même des choses humaines, que l'histoire nous montre depuis la guerre de Troie jusqu'à celle de 1866, dont il faut savoir prendre son parti et se consoler en cherchant sous leur écorce les qualités qu'ils recouvrent. Or les vices dénoncés ci-dessus peuvent être surmontés par la prévoyance des hommes d'état, par la fermeté du commandant en chef, par l'activité des états-majors, par le savoir-faire des officiers de troupe, par la patience et les vertus militaires des soldats, par le patriotisme et la bonne volonté de tous, enfin et surtout par un constant esprit de modération et de charité de la part des chefs dans les relations des personnes et des corps entr'eux. Moyennant cela il sortira ordinairement de ces prétendus manques de cohésion, souvent plus apparents que réels, maints avantages découvrant le beau côté de la médaille. On en retirera les bénéfices de la variété dans l'unité ; tandis qu'avec de mélancoliques plaintes, de lugubres exclamations, d'amers reproches, de durs procédés, de passionnées défiances, tels qu'en manifesta trop sou-

vent l'ancien général autrichien devenu général des confédérés, on n'obtient ni les avantages de l'unité ni ceux de la diversité, mais plutôt les inconvénients des deux.

Et quant à la question au fond, l'Autriche, par exemple, n'aurait-elle pas tout à gagner de remplacer son illusoire unité de cadres, en étendant à ceux-ci son système de recrutements locaux? La diversité qui en résulterait, et qui existe déjà par le fait des diverses nationalités de la monarchie, ne vaudrait-elle pas infiniment mieux, même avec certains inconvénients qu'elle comporte, que cette prétendue unité où des officiers ne comprennent pas un seul mot du langage de la troupe qu'ils ont à conduire, comme c'est souvent le cas dans les régiments actuels? L'empire s'est-il si mal trouvé de ses corps provinciaux du Tyrol, de la Hongrie, des confins, pour leur préférer un amalgame unitaire, qui n'est trop souvent qu'un affreux cahos, ou que l'asservissement d'une race à une autre, source intarissable de haines et de mécomptes de tous genres?

Qu'on veuille nous pardonner de nous être arrêté si longtemps sur cette matière plus politique que militaire, mais que la finale du Journal du prince de Hesse a mise tout naturellement sur notre chemin. Comme Suisse, comme Suisse français surtout, elle nous touche de près, vu le déplorable écho que les succès de centralisation de la Prusse ont rencontré dans quelques régions de la Suisse allemande et les velléités de singeries réformatrices, au militaire et au civil, qu'ils ont réussi à y éveiller.

Retournons maintenant sur le théâtre de guerre de l'Italie, pour voir comment, là aussi, se termina la campagne.



CHAPITRE XXVIII.

Trèves entre l'Italie et l'Autriche. — Difficultés des négociations. — Nouveaux préparatifs de guerre. — Retour de l'archiduc Albert et de son armée sur l'Isonzo. — Conférences de Comorns. — Armistice et préliminaires de paix.

Nous avons dit précédemment comment les opérations offensives de Cialdini, de Garibaldi, de Medici, avaient été arrêtées devant Versa, devant Lardaro et Riva, devant Trente ([1]) par des parlementaires et par l'avis d'une suspension d'armes. Il nous reste à ajouter quelques mots sur les termes de cette première trève et sur la manière dont elle s'était produite, avant de voir les résultats auxquels elle conduisit.

On se rappelle qu'en réponse à la proposition de médiation et d'armistice de la France sur la base de la cession de la Vénétie, l'Italie avait aussitôt répondu que, tout en acceptant cette médiation, elle ne pouvait suspendre les opérations militaires sans en référer préalablement à son alliée la Prusse. Celle-ci ayant demandé avec insistance, et même d'une manière assez impérieuse,

([1]) IIe vol. pages 71, 90, 99.

que l'Italie continuât l'offensive, sans s'inquiéter pour le moment d'armistice et de négociations, choses que la Prusse soignerait suffisamment pour les deux, le gouvernement italien, qui au fond ne demandait sans doute pas mieux que d'être un peu violenté, fit reprendre les hostilités par le général Cialdini, comme nous l'avons indiqué plus haut. C'est même à la suite d'une communication prussienne plus pressante encore, que fut convoqué à Ferrare, le 14 juillet, le grand conseil de guerre italien, d'où sortit entr'autres l'ultimatum d'action adressé à Persano.

Mais tout en reprenant vivement les opérations militaires, le gouvernement italien ne perdit pas de vue leur but principal, la conclusion d'une paix convenable. Dès le 5 juillet déjà, le roi Victor-Emmanuel, en réponse à la dépêche de l'empereur Napoléon, fit savoir à Paris que la suspension des hostilités devait être subordonnée de sa part non-seulement à l'assentiment de la Prusse, mais encore au devoir qui lui incombait « à l'égard des populations italiennes non comprises dans la délimitation administrative de la Vénétie et qui attendaient de lui leur délivrance. » Le même jour, M. Nigra, ambassadeur italien à Paris, plus explicite, fit connaître à M. Drouyn de l'Huys par communication verbale que le gouvernement de Florence comprenait le Trentin dans le terme général de Vénétie.

Le 9 juillet, le ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta, plus catégorique encore, précisa par une note officielle au gouvernement français les garanties essentielles d'arrangement final que l'Italie désirait

obtenir avant de signer un armistice. Ces garanties étaient les trois suivantes :

1. La forme de la cession de la Vénétie serait régularisée dans ce sens que, malgré l'intermédiaire de la France, l'Autriche admettrait en principe la réunion de la Vénétie à l'Italie.

2. La portion du Trentin, qui, par sa nationalité et par sa situation géographique sur le versant méridional des Alpes, fait partie de l'Italie, suivrait aussi le sort de la Vénétie et cette question serait soulevée dans les conférences de paix à l'occasion de la détermination exacte des frontières. L'Italie désirait voir la frontière établie de ce côté sur une ligne passant entre Botzen et Trente, comme lord Palmerston l'avait déjà proposé en 1848, afin d'être complétement chez elle sur le lac de Garde et que l'Autriche n'eût pas une porte ouverte à deux battants sur le Bas-Adige, sur la Chiese et sur l'Oglio.

3. Enfin la cession de la Vénétie ne serait l'occasion d'aucune réserve quant à la politique générale de l'Italie ou quant à la question romaine (comme il en était bruit dans certains journaux autrichiens), cette dernière restant réglée par la convention du 15 septembre 1864.

L'exposé officiel de ces trois conditions importantes avait été précédé, la veille, d'une note italienne détaillée, dans laquelle M. Visconti-Venosta, épousant par trop chaudement les vues spéciales prussiennes en croyant servir d'autant mieux, il est vrai, les siennes propres, prenait un mordant plaisir à étaler tout ce qu'il voyait de perfide dans la manœuvre de la cession vénète. « Le cabinet de Vienne, disait-il entr'autres, en

cédant la Vénétie à la France, a voulu désintéresser l'Italie des résultats de l'alliance prussienne, et mettre ainsi un terme à la guerre de la Vénétie, afin de pouvoir disposer de toutes ses forces contre la Prusse et se dédommager contre celle-ci de cette cession. Dans un tel état de choses il ne semble donc pas que ce soit la paix qui est proposée, mais bien la continuation de la guerre, avec la destruction, en même temps, de l'alliance entre la Prusse et l'Italie.

« L'empereur Napoléon, en proposant avec sa médiation un armistice au gouvernement du roi, en a fait autant en Allemagne. Il a montré ainsi sa pleine impartialité et sa juste appréciation des exigences et des devoirs de notre situation. Ceux-ci ne peuvent être sentis moins vivement par nous, et l'Italie y manquerait en déposant les armes sans le consentement de son allié, consentement qui dépend des conditions de paix que l'Autriche sera disposée à accepter en Allemagne. »

Cette argumentation juste en somme montrait assurément la perspicacité du cabinet italien sur la question stratégique, en même temps qu'une loyauté et une fidélité d'allié vraiment chevaleresques. On trouvera toutefois qu'elle péchait par quelque imprudence ; qu'elle donnait trop bénévolement carte blanche au gouvernement prussien, pour faire la paix quand et comme il voudrait, et que ce total abandon des intérêts italiens à la Prusse pouvait renfermer, outre les dangers ordinaires d'un excès de confiance, un médiocre plaidoyer auprès du cabinet de Paris en faveur de ces mêmes intérêts.

Quoiqu'il en soit le cabinet de Florence crut être

fondé, après cette loyale expression de ses sentiments et de ses vues, à se reposer sur les chaudes recommandations qu'il adressa à ses alliés de Paris et de Berlin en vue de l'obtention des trois conditions de paix précisées dans sa note du 9 juillet. A plusieurs reprises il manifesta son vif désir d'avoir aussi quelques assurances en la matière, avant de s'engager dans un armistice, lequel d'ailleurs ne serait signé, répétait-il bien haut, que du consentement de la Prusse.

A cela le cabinet de Paris répondit en promettant pour son compte tout ce qui lui était demandé à l'égard de la cession de la Vénétie, et ses bons offices sur la question plus épineuse du Trentin, mais sans garantie du résultat, vu qu'elle ne dépendait pas de lui seul. Le prince Napoléon, qui arriva le 18 au quartier-général de Ferrare, fut spécialement chargé de confirmer et de préciser ces bonnes dispositions françaises, et il s'appliqua de son mieux à accélérer sur ces bases la conclusion d'un premier arrangement pacifique.

Quant au cabinet de Berlin, il ne répondit rien du tout, sinon que la Prusse continuerait la guerre avec énergie, et qu'elle repoussait toute supposition d'un armistice séparé de la part de l'Italie, équivalant, disait-elle, pour l'Autriche à un renfort de 150 mille hommes. Par note du 17 juillet encore le gouvernement prussien répéta cette déclaration, sans cesser de faire la sourde oreille sur la question des préliminaires de paix italiens. En même temps, on le sait, M. de Bismark tenait à l'Autriche un tout autre langage et lui déclarait qu'il n'en-

tendait pas traiter d'une trève ou d'un armistice sans préliminaires de paix prussiens.

Le 21 juillet, au moment où fut conclue la suspension d'armes de cinq jours entre la Prusse et l'Autriche, comportant déjà l'acceptation des bases de paix proposées par le gouvernement français le 14, l'Italie n'était pas plus avancée qu'au 5 juillet, sur les conditions de sa propre paix. Le 26 juillet à la conclusion de l'armistice austro-prussien, elle ne le fut guère davantage.

L'acte de Nikolsburg, auquel elle ne fut ni appelée ni admise à participer, renfermait bien (art. 6), une clause qu'elle avait désirée quant au mode de cession de la Vénétie, des réserves avaient aussi été sous-entendues pour qu'on ne lui en fît pas payer trop cher le menu détail ; mais il ne s'y trouvait rien quant au Trentin. Bien plus le roi de Prusse s'était chargé, par le même article, de faire accepter les termes du traité tels quels à son allié le roi Victor-Emmanuel. On n'aurait pas disposé plus cavalièrement du prince de Schwarzburg ou de Reuss.

En fait l'Autriche avait persisté à ne pas vouloir reconnaître l'Italie, à ne vouloir entrer avec elle dans aucune négociation directe, et la Prusse, qui avait obtenu tant de choses de l'Autriche, n'avait pas daigné obtenir cette mesure de simple convenance au profit de son alliée. Et en l'absence d'une délégation de celle-ci, elle ne s'était occupée des intérêts italiens que pour paraphraser et sanctionner ce qu'avait déjà fait la France en leur faveur.

L'Italie n'ayant donc pas été comprise dans la première et décisive suspension d'armes de Nikolsburg,

c'était à elle d'aviser au soin de ses intérêts. Aussi lorsque le roi Victor-Emmanuel fut officiellement informé de cet arrangement à deux, il résolut de prendre sans délai l'initiative d'un arrangement semblable entre ses troupes et celles de l'armée autrichienne du sud. A cet effet le général La Marmora, dont le quartier-général s'était, dans l'intervalle, avancé derrière Cialdini à Rovigo, adressa, le 23 juillet, à l'archiduc Albert, par l'intermédiaire du commandement de place de Legnago, la note suivante :

En suite de l'entente intervenue entre les armées belligérantes (de Prusse et d'Autriche), S. M. le roi a ordonné la suspension des hostilités, pour le cas où les autorités autrichiennes en agiraient de même, en vue de débattre les bases d'un armistice. Les têtes de colonnes s'arrêteraient de part et d'autre où elles se trouvent, tandis que les troupes en arrière resteraient libres de leurs mouvements, sans pouvoir toutefois s'avancer au-delà de la ligne des détachements en tête.

A moins d'objection de la part des autorités autrichiennes, la trêve serait de 8 jours, à dater de 12 heures après le moment où j'aurais reçu la réponse affirmative, vu qu'il faudrait ce délai pour faire parvenir les divers ordres nécessaires.

Rovigo, le 23 juillet 1866.

(Signé) Le chef d'état-major,
La Marmora.

Après avoir transmis cette dépêche à Vienne, où se trouvait alors l'archiduc Albert, le commandant de Legnago reçut l'ordre de déclarer l'acceptation de cette proposition, ce qui fut fait le 24 après midi. La trêve dut donc commencer le 25 juillet à 4 heures du matin, pour finir le 2 août à la même heure.

Nous savons déjà que cette suspension d'armes ne put empêcher le combat de Versa le 26, dont nous avons parlé précédemment. Elle permit néanmoins aux uns et

aux autres de se reposer des marches forcées de la semaine écoulée, en même temps que de concentrer leurs forces pour se préparer à ce qui pourrait survenir si, pendant la trêve, on ne s'entendait pas sur les conditions d'un armistice. Au fond elle n'était pas plus favorable à l'Autriche qu'à l'Italie et vice-versa; car des deux côtés on avait besoin de quelques jours pour s'orienter dans la nouvelle situation politique, comme pour opérer les concentrations militaires.

Quant au premier point les Italiens n'apprirent pas grand'chose de nouveau sur l'appui qu'ils avaient à espérer de la France et de la Prusse. Cela devait suffire pour leur faire comprendre qu'ils en seraient réduits aux conditions déjà promises par l'Autriche; qu'ils devaient même être heureux si celle-ci, une fois débarrassée de la Prusse, ne cherchait pas à reprendre au sud le plus qu'elle pourrait, puisque en fait sa manœuvre de la cession de la Vénétie pour se dégager de l'Italie et amener une médiation armée de la France, avait échoué.

De son côté l'Autriche n'avait pas tardé à pressentir les vraies dispositions des cabinets de Paris et de Berlin à l'endroit de celui de Florence. Le premier était évidemment mécontent des défiances et des susceptibilités politiques italiennes, qui avaient empêché la conclusion du prompt armistice demandé par l'empereur Napoléon, et le second ne l'était pas moins du peu de progrès des armées italiennes, qui n'avaient pas su empêcher deux corps autrichiens d'arriver sur le Danube. Dans ces dispositions le gouvernement de Vienne, obligé néanmoins à l'humilité devant la Prusse, put puiser quelque stimu-

lant pour opposer d'autant plus de raideur aux prétentions de l'Italie. Il ne pourrait pas revenir sur la cession de la Vénétie elle-même, si bruyamment promise à la France dès le 4 juillet ; mais il en rabattrait le plus possible dans les arrangements de détail non encore déterminés, et en aucun cas il ne céderait un iota au-delà.

C'est dans ce sentiment que, dégagé dès le 26 sur le Danube, le gouvernement de François-Joseph se retourna aussitôt contre l'Italie, et s'apprêta à remettre en route vers le sud les troupes qu'il venait d'en retirer, suivies d'autres encore. La question du Trentin étant la plus brûlante et la seule grave du reste, une brigade, Klendgen, du 9e corps, fut dirigée de Vienne sur le Tyrol, dès le 29. Enlevée par huit trains de chemin de fer elle se trouva en ligne dès le 2 août. Des ordres de marche furent aussi expédiés aux troupes des 5e et 3e corps, pour les faire partir immédiatement ; le 5e rallierait le 7e à Görz, le 3e se concentrerait à Willach. Dès le 4 août ces deux corps se trouvèrent à destination, et derrière eux, aussitôt que les voies furent libres, s'avancèrent encore les 9e et 2e corps ; le 4e resta en réserve sur le Danube prêt à partir. Ainsi vers le milieu d'août l'Autriche aurait contre l'Italie, outre ses garnisons des places vénètes et du Tyrol, cinq corps d'armée, soit les 7e, 5e, 3e, 9e et 2e et un corps tout prêt en réserve, c'est-à-dire presque le double de ce qu'elle avait eu au moment de la journée de Custozza ; en outre elle n'aurait plus souci de Prussiens sur ses derrières.

Ces menaces n'intimidèrent cependant pas les Italiens. L'opinion publique, celle de l'armée, celle des Garibal-

diens plus fortement encore, étaient pour un nouvel appel à la chance des batailles, et dans la prévision de ce qui pourrait surgir Cialdini établit ses troupes, pour le 29 juillet, comme suit :

En première ligne; à droite le 5e corps, avec deux divisions et la cavalerie à Trivignano et une division à Manzano sur le torrent Natisone; à gauche et un peu en arrière le 6e corps, avec une division à Pavie et l'autre à Buttrio, la cavalerie à Paderno et un gros détachement à Cividale.

En seconde ligne; à droite le 1er corps, avec une division à Lavariano, une à Bicinicco, une à S. Stefano et Tissano, la cavalerie entre Risaro et Chiosottis; à gauche le 4e corps, avec ses deux divisions à Cussignacco et la cavalerie à Pasian-Schiavonesco.

En troisième ligne; le 7e corps ou corps de réserve, avec une division à Pozzuolo, l'autre et la cavalerie à Mortigliana, Lestizza et Talmassons.

Une telle dislocation, à la fois favorable au confort des cantonnements et aux diverses exigences de concentration, était fort bien entendue, et permettait entr'autres de veiller également au front de l'Isonzo, comme au débouché de la Ponteba sur la gauche. Les avant-postes s'étendaient devant ceux des Autrichiens, de Guarzo en dessous de Cividale, le long du torrent Indrio jusqu'à Versa, et de là en une courbe jusque près d'Aquileia. Quelques postes de cavalerie gardaient les approches des défilés de la Ponteba vers le nord-ouest.

Quant aux corps de l'armée d'occupation le 3e s'était

porté à Vicence, le 2e à Badia ; le grand quartier-général de Rovigo à Padoue.

Tout fut préparé en même temps pour un mouvement général en avant, à l'expiration de la trêve. Les Garibaldiens furent massés de nouveau vers Riva et Lardaro; la division Cosenz dut s'apprêter à servir de renfort à Medici; le gros de l'armée de Cialdini, soutenu du 3e corps, se masserait entre le Tagliamento et l'Isonzo, ou, selon les circonstances, derrière le Tagliamento, qui formait une ligne de défense beaucoup meilleure sous tous les rapports.

Pour la reprise même des hostilités à l'expiration de la trêve le général Cialdini avait pris les meilleures dispositions. A l'aube du 2 août, Cadorna devait attaquer Gradisca et Brignone Görz, tandis que Pianelli et Petiti en seconde ligne se porteraient sur Vesa et Comorns; de Sonnaz devait s'avancer à Butrio, pour servir de réserve et couvrir la gauche ; toute la cavalerie, dans le même but, se concentrerait sur la gauche, où le terrain lui était le plus favorable.

Ces dispositions, exécutées avec entrain et résolution, comme elles l'eussent été sans nul doute sous l'active et énergique impulsion de Cialdini, eussent probablement donné de bons résultats, pendant quelques jours au moins, car Maroïcic n'avait encore reçu que de minimes renforts. En revanche le général Kuhn était déjà prêt à reprendre la lutte, et ses diverses brigades, renforcées et réparties à peu près comme précédemment, étaient chacune à son poste, prêtes à agir en offensive.

Les sages mesures de Cialdini, prises surtout dans les

derniers jours de juillet et le 1er août, n'avaient pas diminué les efforts qui se poursuivaient de toutes parts en vue d'un sérieux et convenable armistice. L'empereur Napoléon entr'autres, toujours chargé de la médiation austro-prussienne, fit savoir par dépêche du 25 que ses dernières propositions concernant l'armistice italien étaient l'*uti possidetis* militaire pendant les négociations, la cession de la Vénétie sans autre condition que le plébiscite, et la promesse des bons offices de la France quant à la question des frontières.

Le cabinet italien déclara accepter ces conditions, et tandis que celui des Tuileries les transmettait à Vienne, le général La Marmora proposa à l'archiduc Albert l'ouverture de conférences en vue de la conclusion d'un armistice. En même temps le général Cialdini, vu la prochaine expiration de la trêve, en proposa au lieut.-feld-maréchal Maroïcic la prolongation jusqu'au 10 août à 4 heures du matin. Ces deux propositions, qui permettaient à l'archiduc de faire arriver plus opportunément deux corps d'armée au moins du Danube sur l'Isonzo, furent promptement agréées, et la conférence fut fixée à Comorns pour le 5 août à midi. Le général Möring s'y rendit d'un côté, le colonel Bariola, sous-chef d'état-major de l'autre.

Des premiers mots déjà surgit une difficulté dont on se doutait des deux côtés depuis plusieurs jours. Le délégué autrichien avait pour première instruction et comme condition *sine qua non* d'entrée en matière, que les troupes italiennes se retirassent, avant le 10 août à 4 heures

du matin, des portions du Tyrol et du Littoral qu'elles occupaient.

Le délégué italien, comptant traiter au contraire sur la base de l'*uti possidetis*, déclara ne pouvoir entrer en discussion et la conférence fut rompue.

Un grand croisement de télégrammes se fit alors entre les quartiers-généraux et leurs gouvernements, puis entre les cabinets de Florence, de Paris, de Vienne, de Berlin, en même temps que les troupes italiennes d'un côté et autrichiennes d'autre part se massaient en toute hâte autour de leurs têtes de colonnes. Vingt-neuf trains militaires par jour partirent de Vienne pour le Sud, et l'archiduc Albert arriva à Görz le 9. Il s'entendit aussitôt avec l'amiral Tegethof et avec le général Kuhn pour des mouvements sur les derrières de l'armée italienne, contre Venise d'un part et Brescia de l'autre, en même temps que le gros des troupes agirait sur l'Isonzo et le Tagliamento. De son côté Cialdini resserra ses lignes.

Des diverses explications échangées à cette occasion entre les cabinets il ressortit que la France avait bien proposé à Vienne l'armistice austro-italien sur les bases indiquées plus haut et les avait vivement recommandées. Mais l'Autriche, tout en les acceptant, en avait positivement excepté celle de l'*uti possidetis*, par crainte que l'Italie ne s'en prévalût comme d'un titre d'acquisitions lors des négociations de paix sur la délimitation. Elle déclara qu'elle ne traiterait que sur les bases de la cession faite à la France et que par conséquent les troupes italiennes devaient d'emblée rentrer dans les limites du territoire cédé. Le cabinet de Paris insista, menaça

même, si la guerre se rouvrait, d'en laisser à l'Autriche toute la responsabilité. Mais la cour de Vienne maintint, de son côté, sa manière de voir, se sentant forte, quant à la susdite responsabilité, de la froideur avec la laquelle la Prusse maintenant satisfaite appuyait les prétentions italiennes, trop appuyées selon elle sans doute par la France, en qui elle voyait déjà une future rivale.

Devant la persistance de l'Autriche, s'accentuant d'ailleurs de plus en plus à mesure de l'arrivée de ses renforts sur l'Isonzo, et le gouvernement français ayant positivement informé le gouvernement italien en date du 8 août qu'il n'entendait pas user de moyens coercitifs contre l'Autriche à propos du Trentin, ce dernier dut céder.

Après tout c'est ce qu'il pouvait faire de plus sage; si cette résolution lui coûta et pesa surtout au sentiment de l'armée et des volontaires, les intérêts bien entendus et majeurs du pays conseillaient de ne pas exposer à de nouveaux risques les résultats matériels obtenus, qui étaient positifs et considérables en somme.

Le gouvernement fut d'ailleurs heureusement servi par les circonstances, pour couvrir contre les irritations de l'opinion publique italienne le fâcheux effet de la retraite préalable qu'il devait opérer. Les Autrichiens s'étant non-seulement fortement massés sur leur front, mais encore prolongés sur leurs flancs, entr'autres à la Ponteba, ainsi que dans le Tyrol, de manière à compromettre au premier coup de feu les positions avancées de Cialdini, celui-ci dut, par simple prudence stratégique, se concentrer plus en arrière, et il se massa derrière le Tagliamento. Medici et Garibaldi, par des motifs semblables

correspondant également aux exigences diplomatiques, durent se replier en deçà de la frontière. Le premier, avec Cosenz, rallia son corps d'armée; le second fut replié sur Rocca d'Anfo, puis sur Brescia à son grand mécontentement.

En même temps les conférences militaires avaient été reprises le 10 à Comorns entre les généraux Möring et Petiti, et, après un nouveau crochet qui faillit laisser éclater les hostilités dans le Tyrol, mais que le général Lamarmora réussit à écarter, l'armistice fut définitivement signé le 12 août après-midi.

Comme lors de la première trêve, cet arrangement pacifique fut encore suivi d'un combat qui ne put être empêché à temps. A Tre-Ponti dans la vallée de la Haute-Piave, des volontaires italiens flanquant la droite de Medici, se battirent le 14, pendant 3 à 4 heures, contre des volontaires autrichiens, les chasseurs des Alpes de Mensdorff. Il y eut encore une cinquantaine d'inutiles victimes de part et d'autre.

Quant à l'armistice il fut de la teneur suivante :

1° L'armistice commencera le 13 août à midi et durera quatre semaines, soit jusqu'au 9 septembre. Les hostilités ne pourront recommencer que moyennant une dénonciation préalable de 10 jours, à défaut de quoi l'armistice sera prolongé de droit.

2° Pendant la durée de l'armistice les limites des territoires occupés par les troupes seront les suivantes :

Autrichiens : a) les frontières actuelles du lac de Garde au Pô ;

b) le Pô jusqu'à un kilomètre en-dessous d'Ostiglia et

de là une ligne tendue jusqu'à 7 1/2 kilomètres en-dessous de Legnago sur l'Adige, près de Villa Bartolomeo ;

c) le prolongement de la dite ligne jusqu'à la Fratta, la rive droite de ce cours d'eau jusqu'à Pavruano, de là une ligne passant par Lobbia jusqu'au confluent du Chiampo et de l'Alpone, de là la rive droite de ce cours d'eau jusqu'à la cîme du Tre-Croci et aux confins politiques ;

d) les confins politiques depuis les bouches de la rivière Ausa Porto Buso jusque près de Villa ; de là une courbe de 7 1/2 kilomètres autour des ouvrages extérieurs de Palmanova, commençant à Villa, passant entre Gonars et Morsano et finissant à Percotto Torre ; puis la rive gauche du torrent Torre jnsqu'à Tarcento et de là par Prato Magnano à Salt entre Osopo et Gemona. Au Tagliamento la rive gauche du Tagliamento jusqu'au pied de Monte-Cretis et aux crêtes des monts séparant les vallées de St-Pierre et de Gorto jusqu'au mont Coglians, et aux confins politiques ;

e) autour du fort Malghera un périmètre de 7 1/2 kilomètres, avec faculté au gouvernement italien d'utiliser la portion de la voie ferrée de Trévise à Padoue comprise dans ce périmètre.

f) Le même périmètre de 7 1/2 kilomètres autour des autres ouvrages de fortification extérieurs de Venise ; dans les localités où il n'y a pas de tel périmètre, la lagune ou la rive intérieure des canaux extérieurs à proximité formera la délimitation.

Le fort de Cavanella d'Adige ne sera occupé ni par

les uns ni par les autres ; la navigation du canal de Loreo et du Pô du Levant sera libre.

Italiens : g) les frontières de toutes les parties de la Vénétie non occupées par les troupes autrichiennes.

3° L'approvisionnement de Venise restera libre.

4° L'accès des territoires réservés aux troupes autrichiennes sera interdit aux troupes royales et aux volontaires italiens. De même l'accès des territoires réservés aux troupes italiennes sera interdit aux troupes et volontaires autrichiens.

Il est cependant loisible aux officiers d'une armée de traverser, pour raisons de service, le territoire réservé à l'autre armée, moyennant garanties convenables et de réciprocité.

5° Il se fera un échange réciproque de prisonniers, l'Autriche consignant les siens à Udine, l'Italie à Peschiera.

6° Les employés italiens se trouvant dans les territoires occupés par les troupes impériales ne seront en rien molestés, non plus que les employés autrichiens en retraite, civils et militaires, qui se trouvent dans les territoires occupés par les troupes italiennes.

7° De part et d'autre les internés pourront effectuer leur retour, sans cependant entrer dans les forteresses occupées par les troupes du gouvernement qui les a internés.

Comme il peut apparaître à première vue, cet instrument était essentiellement basé sur les propositions autrichiennes ; celles-ci en avaient dicté la teneur principale,

malgré une évidente habileté de la part des rédacteurs italiens à faire montre d'équilibre parfait en maints points secondaires. On apprit d'ailleurs plus tard qu'à part trois dispositions accessoires et de valeur égale aux deux parties la forme définitive correspondait aux instructions que le général Möring avait déjà en poche à la première conférence.

Et la paix devant sans doute reposer sur des bases analogues, il apparaissait aussi qu'elle serait loin de répondre aux vœux de l'Italie, en ce qui concernait les confins du Tyrol, sinon ceux du Littoral. En revanche toute la Vénétie lui était dûment assurée ; mais restait aussi à savoir avec quelles conditions, quant à la part de la dette qui la suivrait, quant au matériel des forteresses et aux propriétés plus ou moins publiques qui y étaient attachées, toutes choses qui feraient l'objet de l'acte de paix lui-même.

Si l'on dresse le bilan de toutes ces négociations d'armistices divers, on voit que les Autrichiens avaient fini par reconquérir quelques avantages du côté du sud ; mais que ces avantages étaient loin de compenser le haut prix qu'ils leur avaient coûtés du côté du nord. Sur le champ de bataille diplomatique c'était encore la Prusse, qui, comme sur les autres, avait remporté les plus grands succès. Dans la tortueuse voie de tours et détours que la politique des cabinets dut suivre dès le 4 juillet pour la restauration de la paix, le gouvernement prussien eut encore les faveurs de la fortune, moins par son habileté il est vrai, que par une ténacité vigoureuse, appuyée sur le prestige de ses armes, sur la décadence

de celles de l'Autriche, sur les malheureux échecs de l'Italie et sur l'intention du médiateur français, hautement connue, de n'agir que par la force morale.

En somme l'Autriche avait été jouée par la France ou s'était jouée elle-même, en ce que la France avait bien accepté et gardé la Vénétie dès le 4 juillet, mais n'avait procuré la trêve espérée avec l'Italie que le 25 juillet, et le 22 celle avec les Prussiens, alors que ceux-ci étaient déjà en vue de la capitale autrichienne après avoir marché sans relâche depuis le 6.

La France à son tour avait été jouée par l'Italie, en ce que celle-ci avait bien accepté la rétrocession de la Vénétie dès le 5 juillet, mais en traînant jusqu'au 25 la suspension des hostilités qui devait être la prompte conséquence de la gracieuseté, dure il est vrai dans la forme mais réelle dans le fond, qui lui était faite.

Enfin les Italiens avaient été joués par la Prusse, en ce que celle-ci les empêcha de conclure un arrangement séparé, pour pouvoir mieux conclure le sien ; et dans celui-ci la Prusse ne tint nul compte de l'efficace concours que lui avait prêté l'Italie dès le 5 juillet, en retenant jusqu'au 22, sinon 150 mille Autrichiens hors du rayon des opérations du Danube, comme le gouvernement de Berlin le dit lui-même [1], au moins et successivement de cent à cinquante mille hommes.

Malgré cet éminent service, qui valut à la Prusse des conditions comme à son choix aux conférences de Nikolsburg, elle ne fit rien obtenir de plus à l'Italie, le 26

[1] Note de M. d'Usedom, ambassadeur prussien à Florence au ministre des affaires étrangères italien, du 11 juillet 1866.

juillet et le 12 août, que ce que celle-ci avait déjà le 5 juillet par le fait de la France et de l'Autriche.

Au reste une telle ingratitude ne tombait pas trop mal; elle n'était qu'un juste châtiment des procédés de la propre politique italienne. Sous les dehors d'une chevaleresque loyauté dans sa nouvelle alliance, l'Italie avait subitement tourné le dos, le 5 juillet, à son alliée de douze ans, à la France, alliée parfois éclaboussante, c'est certain, marchant souvent, par vaniteuse inattention plus que par méchanceté, sur les pieds de tout le monde et par conséquent sur ceux de ses intimes, le mieux à sa portée, mais alliée solide et loyale après tout, et sachant garder à ses amis un fonds de grand cœur dont l'Italie avait maintes fois pu faire la douce épreuve. Au lieu de chercher de ce côté là, même au risque d'une égratignure d'amour-propre, le sûr et facile point d'appui qui lui était naturellement offert, le cabinet de Florence préféra placer aventureusement et orgueilleusement toutes ses espérances sur la Prusse, sur une puissance lointaine, pouvant avoir avec lui, par sa situation géographique, quelque solidarité d'action militaire contre l'Autriche, mais aucune, bien au contraire, quant aux bénéfices politiques de la paix, puissance portée en outre, par son rôle d'ultra-nationalisme allemand, à professer un public mépris pour les races non-germaniques en général et pour la race italienne en particulier, et dont la politique dirigeante, après cela, ne s'inspirait que d'une grossière et insatiable avidité. Ce n'est pas elle assurément qui ferait la guerre pour une idée, qui oserait même le dire. Et point n'était besoin du don de prophétie pour savoir que

dès que du butin s'offrirait en perspective, la Prusse n'entendrait d'autre mode de partage à l'amiable que de tout prendre pour son lot, sans souci de ses alliés. L'Italie, qui l'ignorait encore, l'apprit à ses dépens. Puisse la leçon n'être perdue ni pour elle, ni pour d'autres!

Quant aux résultats eux-mêmes, les choses avaient été peut-être au mieux; la France n'étant pas prête à la guerre, de nouveaux combats auraient pu amener de nouveaux triomphes et de nouveaux appétits impérieux de la Prusse. En ce qui concerne plus spécialement l'armistice austro-italien envisagé comme préliminaire de paix, le gouvernement de la péninsule, tout pesé, n'avait pas trop à s'en plaindre. Quoique ayant perdu deux batailles il gagnait une province, et chacun n'a pas de tel bonheur tous les jours. Pour que les bénéfices eussent pu dépasser cette mesure, il eût fallu que ses armes eussent été beaucoup plus favorisées, ou que la Prusse fût intervenue énergiquement à son profit, ou bien qu'une médiation armée de la France eût créé d'heureuses complications. Rien de tout cela ne s'étant produit, et l'Italie n'ayant pas réussi, peut-être par une demi-condescendance tardive pour la France, à entamer sérieusement, du 5 au 25 juillet, le territoire autrichien, il était naturel que la cour de Vienne, qui avait tant perdu au nord, ne consentît pas à céder, du côté du sud, plus qu'elle n'y était strictement tenue.

Il nous reste à voir comment les négociations définitives de paix corrobèrent ou modifièrent ces premiers arrangements.

CHAPITRE XXIX.

La paix. — Traités de Prague entre la Prusse et l'Autriche (23 août); de Berlin entre la Prusse et les états secondaires de l'Allemagne du sud (13 août-21 octobre); de Vienne entre l'Autriche et l'Italie (3 octobre).

Aussitôt après la conclusion de l'acte de Nikolsburg les armées des deux camps en présence sur le Danube prirent des cantonnements plus commodes et se mirent presque sur le pied de paix. Elles en avaient grand besoin; non-seulement elles commençaient à souffrir réellement des fatigues des dernières semaines, mais le choléra avait fait son apparition au milieu d'elles depuis le 12 juillet, et les ravageait horriblement. Le fléau avait éclaté dans les cantonnements de Leitomischel en Moravie, et de là il s'était rapidement propagé malgré les meilleurs palliatifs, en faisant de nombreuses victimes. Parmi celles-ci on compta entr'autres les généraux prussiens Mutius et Clausewitz. A ces dernières pertes vinrent s'ajouter celles d'un acte posthume de guerre, d'une sortie de la garnison autrichienne de Theresienstadt, qui, ignorant ce qui se passait, captura, dans la nuit du 28 au 29 juillet, divers détachements prussiens restitués dès le lendemain, mais après une dizaine d'hommes hors de combat.

Pressé de retourner à Berlin pour y ouvrir solennellement la session du parlement le 5 août, le roi, avec sa suite, quitta le quartier-général le 29 juillet, après une brillante revue de toute son armée sur le Marchfeld en vue de Vienne. Il fit son entrée dans sa capitale le 4 août au soir, au milieu de formidables applaudissements, dont le prince Frédéric-Charles et M. de Bismark, qui l'accompagnaient, recueillirent aussi leur légitime part.

Le soin de l'armée d'occupation fut laissé au général de Moltke, et celui des négociations de la paix définitive au baron de Werther, précédemment ambassadeur prussien à Vienne. L'Autriche désigna encore comme son commissaire le comte de Brenner, et les conférences s'ouvrirent le 10 août à Prague, à l'hôtel Blauen Stern.

A ce même moment la politique européenne subissait une petite alerte. L'empereur Napoléon était revenu subitement de Vichy à St-Cloud, avait reçu beaucoup de dépêches d'Allemagne, et, quelques bavardages de la presse parisienne aidant, le bruit s'était promptement répandu qu'un conflit était à la veille d'éclater entre la Prusse et la France. Celle-ci exigeait, pour prix de sa médiation et en compensation des territoires réclamés par la Prusse, un agrandissement correspondant à prendre sur les provinces rhénanes, et cela, ajoutait-on, en exécution de formelles promesses, faites précédemment au gouvernement français à Biarritz par M. de Bismark. L'émotion fut de peu de durée, et il paraîtrait qu'elle ne fut causée que par la crainte des cabinets d'Europe de voir se rouvrir les hostilités en Italie. On sait aussi que ce danger s'était dissipé le 12 août.

Les conférences de Prague aboutirent à un acte de paix le 23 août seulement; non pas qu'il se fût présenté de graves dissentiments, mais beaucoup de points de détail étaient à régler, et les délégués avaient dû souvent en référer à leurs gouvernements.

Le traité de Prague n'était en somme qu'une paraphrase du préliminaire de Nikolsburg, avec quelque précision de plus. L'article 2 toutefois comportait un fait important; c'était la reconnaissance du royaume d'Italie de la part de l'Autriche, par le fait de l'enregistrement de la déclaration du gouvernement français en date du 29 juillet qu'il rétrocéderait la Vénétie au royaume d'Italie, ce à quoi l'Autriche donnait son assentiment en déclarant en outre que la Vénétie ne serait pas chargée d'autre dette que celle lui restant aux termes du traité de Zurich. Cette disposition, introduite à la demande de la France, pouvait servir de dédommagement à l'Italie pour la portion du Trentin qu'on lui refusait.

L'article 3 stipulait l'échange des prisonniers,

L'article 4 sauvegardait mieux encore que l'art. 2 du préliminaire l'Allemagne du sud contre les tendances pressenties de la confédération prussienne à pousser sa limite méridionale jusqu'à la Suisse. Il fut donc ajouté que les états du sud, tout en pouvant s'allier entr'eux et avec ceux du nord, conserveraient une « existence internationale indépendante » clause prudente, réclamée par ces états eux-mêmes et vivement appuyée par la France et par l'Autriche.

Les articles 5 et 6 reproduisaient à peu près les articles 3 et 5 du préliminaire.

Les articles 7, 8 et 9, traitant de la liquidation de la confédération de 1815, donnèrent lieu à de longues discussions, dans lesquelles intervinrent indirectement divers gouvernements allemands et les comités de l'ancienne Diète germanique siégeant toujours à Augsbourg.

L'art. 10 réglait quelques détails financiers se rattachant à l'ancien condominium austro-prussien des duchés de l'Elbe et prescrivait qu'aucun sujet prussien ou autrichien ne devait être poursuivi pour délit politique à propos des derniers événements.

L'article 11 reproduisait l'article 4 des préliminaires, en ajoutant que la moitié des 20 millions de thalers à payer par l'Autriche serait livrée comptant à l'échange des ratifications, l'autre moitié trois semaines plus tard à Oppeln.

Les autres articles traitaient de l'évacuation du territoire autrichien par les troupes prussiennes, du maintien de diverses conventions antérieures entre les deux contractants, enfin de l'échange des ratifications dans le délai de 8 jours. Deux protocoles supplémentaires sur le mode de retraite des troupes prussiennes et d'échange des prisonniers à Oderberg parachevaient l'entente ainsi intervenue.

Ces deux dernières mesures furent aussitôt mises à exécution. Les Autrichiens eurent 1800 prisonniers à restituer. Les Prussiens en rendirent à Oderberg environ 35 mille ; ils arrivèrent par convois d'un millier chacun, à 5 convois par jour, et l'opération dura environ une semaine. Le 26 août l'évacuation de la Moravie et de la Bohême commença déjà par un mouvement des troupes

du roi Guillaume vers les frontières de Silésie et de Saxe, et trois semaines plus tard elle était complètement terminée. Une grande entrée triomphale de l'armée prussienne à Berlin eut lieu le 20 et le 21 septembre, à laquelle participèrent, outre la garde, tous les régiments, soit en corps soit par délégations.

Parallèlement aux négociations de Prague, d'autres dans le même but avaient été menées à Berlin entre le gouvernement prussien et chacun des gouvernements des états de l'Allemagne du sud. De chaudes recommandations en faveur de ces états et engageant la Prusse à la modération à leur égard avaient été transmises à Berlin par le gouvernement français, qui y avait été vivement sollicité du reste par tous ces états eux-mêmes, à l'exception du grand-duché de Bade. (1) La Russie de son côté plaida énergiquement la cause de ses parents du Wurtemberg et de Hesse-Darmstadt. Bade se recommandait par une parenté plus directe encore ; la Bavière, moins bien patronnée, se reposait surtout sur l'activité et la sérénité confiantes de M. de Pfordten. — Ce fut un beau moment sans doute pour M. de Bismarck que de voir tous ses principaux adversaires de l'Allemagne du sud se coudoyer dans son antichambre pour solliciter ses faveurs, et il dut se convaincre, en les recevant, que le métier d'homme d'état a parfois des jours bien durs. Assisté de M. de Savigny, l'ambassadeur prussien à l'ancienne diète, il alla plus vite en besogne que les négociateurs de Prague.

(1) Notes de M. Drouyn de Lhuys du 14 et du 23 août aux ambassadeurs français à Berlin et à Munich. Livre jaune pour 1867, nos 44 et 45.

Le 13 août déjà le premier traité fut signé avec le Wurtemberg, représenté par M. de Varnbühler et par le général de Hardegg. Le point marquant était que ce petit royaume ne perdait point de territoire, mais paierait dans les deux mois 8 millions de florins de frais de guerre. Le Zollverein serait maintenu provisoirement sur la base du traité de 1865, sous réserve d'une dénonciation préalable de 6 mois. La principauté prussienne de Hohenzollern que les Würtembergeois avaient occupée par ordre de la diète avait été évacuée après l'armistice.

Le 17 août Bade, représenté par M. de Freydorf, signa son traité à peu près sur les mêmes bases, sauf que sa contribution de guerre fut de 6 millions de florins.

Le 22 août ce fut le tour de la Bavière, qui, après s'être bien débattue, et grâce aux efforts de M. de Pfordten et du comte Bray-Steinburg, s'en tira à meilleur compte qu'elle ne l'avait d'abord espéré. On pensait que le roi Guillaume tiendrait à lui enlever toute sa région du nord-est jusqu'à Nüremberg, berceau de sa dynastie, et c'était, croyait-on, en grande partie dans ce but que l'expédition tardive du prince de Mecklenbourg-Schwérin avait été organisée. Sous ce rapport la Bavière en fut quitte pour la peur. Elle ne perdit de cela qu'une portion des archives de Bamberg, et d'anciens tableaux de Düsseldorf, et, en fait de territoire, que les districts de Gersfeld, d'Orb et de Kaulsdorf, soit en tout 10 milles carrés. En revanche elle paya une indemnité de frais de guerre de 33 millions de florins, et dut adhérer, comme les précédents états, au provisoire du Zollverein

suspendu sur sa tête et aux modifications territoriales qui se feraient en Allemagne au profit de la Prusse.

Le grand-duché de Hesse-Darmstadt, représenté par MM. de Dalwig et Hoffmann, ne put signer son traité que le dernier. Sa position sur les deux rives du Main et du Rhin, et autour de territoires que la Prusse voulait accaparer pour son propre compte, sans parler des ménagements à garder envers la Russie, soulevait des difficultés qui ne permirent aux conférences d'aboutir à un résultat que le 3 septembre. Le duché céda une portion de la Hesse-Homburg et paya trois millions de florins d'indemnité; mais il reçut quelques bribes des territoires de Francfort, de Nassau et de la Hesse-Electorale. Toute sa région au nord du Main entrerait dans la future confédération du nord; ses postes passaient de la maison Taxis à l'administration prussienne; les Prussiens pourraient établir tous les réseaux et toutes les stations télégraphiques à leur gré sur son territoire, et ils auraient seuls un bureau télégraphique à Mayence. Un article particulier et additionnel donnait aux Prussiens, comme c'était déjà à prévoir d'après les armistices, droit exclusif de garnison dans la forteresse de Mayence, et des espérances d'une garnison, sous forme de quartier-général à Darmstadt.

Quant aux territoires du royaume de Hanovre, du duché de Nassau, de l'Electorat de Hesse, de la Ville-Libre de Francfort, ils furent purement et simplement annexés à la Prusse par décret du 16 août. Ce décret fut bien soumis à la ratification des chambres prussiennes et proclamé le 20 septembre, mais ni les populations ni une autorité quelconque des pays dont le sort

était ainsi tranché ne furent appelés à donner d'avis en la matière.

Restait encore la Saxe, dont l'existence avait été sauvegardée par les préliminaires de Nikolsburg, dans des limites spéciales et tout en devant faire partie de la confédération du nord en voie d'élaboration. Les conférences se poursuivirent aussi à Berlin entre les mêmes délégués prussiens et des délégués saxons, MM. de Hohenthal et de Friesen. Le traité fut signé le 21 octobre et ratifié le 24. Cet acte stipulait une indemnité de guerre de 10 millions de thalers, l'entrée de la Saxe dans la confédération, la réorganisation de l'armée à la prussienne et sous le commandement en chef du roi de Prusse; des garnisons prussiennes à Königstein et à Dresde; dans cette dernière ville, la capitale du royaume, il ne pourrait pas y avoir plus de trois mille hommes de troupes saxonnes; la représentation extérieure passait dors et déjà à la Prusse dans les cours où la Saxe n'avait pas de représentants.

Le jour même des ratifications le général prussien von Briesen prit le commandement de la place de Königstein et le général de Bonin le commandement en chef de toutes les troupes. Ces conditions étaient dures, on le voit, et ne laissaient plus à la Saxe qu'une ombre de l'indépendance qui lui avait été promise.

A la suite de tous ces traités les panégyristes prussiens se plurent à dresser les réjouissants tableaux suivants, qui à peu de choses près étaient exacts et que nous citons pour leurs indications statistiques, autant que pour le reste :

« Le royaume de Prusse comptait, avec le Lauenbourg, d'après le recensement de 1864, 5,086,750 milles carrés avec 19,304,843 habitants. Il reçoit maintenant :

		Milles carrés	habitants.
Le Hanovre, avec		698,722	1,923,492
Hesse-Cassel,	»	172,849	737,283
Nassau,	»	85,191	466,014
Francfort,	»	1,588	89,837
Schleswig,	»	165,4	406,486
Holstein,	»	155	554,510
De Bavière,	»	10,05	32,976
De Hesse-Darmstadt avec		19,915	75,102
Donc un total de		1308,715	4,285,700

ce qui porte la Prusse actuelle aux chiffres de 6395,465 milles carrés, avec 23,590,543 habitants. [1]

« D'après les indications fournies aux chambres, on voit que la guerre a coûté en somme ronde 94,922,832 th., on a perçu en contribution de guerre, déduction faite des frais, la somme de 60,403,266 th.; la guerre aurait donc coûté 34 1/2 millions de thalers. Mais si l'on note qu'il faut en déduire encore les 15 millions abandonnés par l'Autriche sur le Schleswig-Holstein, la guerre n'aurait donc coûté que la somme ronde de 19 1/2 millions. » [2]

« En argent comptant la Prusse a gagné par ses traités

[1] *Winterfeld.* Geschichte der preussischen Feldzüge, Potsdam Dœring 1867. 1 vol. — page 508.

[2] *Blankenburg* der deutsche Krieg von 1866. 1 vol. Leipzig Brockhaus 1868, page 482.

de paix avec l'Autriche et les états allemands du Sud (donc non compris la Saxe oubliée ici) la belle somme de 82 millions de florins, donc à peu près 173 millions de francs. Si l'on admet qu'elle a mis sur pied de guerre à côté des troupes du temps ordinaire de paix, environ 400 mille hommes, chaque homme lui aurait ainsi rapporté 400 francs. [1].

« L'œuvre de la paix a bien marché de tous côtés.... L'ensemble de ces contributions (des états du Sud) avec celle de l'Autriche fait net 51 millions de thalers, ce qui est vraiment une jolie somme que l'armée prussienne a gagnée à l'état en moins de six semaines. Si nous la comptons à un demi-million de soldats, et si nous ajoutons à la dite somme la contribution saxonne, on voit que chaque soldat a gagné environ 100 thalers, soit 2 1/3 thalers par jour. C'est donc une preuve qu'une bonne armée peut, suivant les circonstances, être encore utile à quelque chose, soit dit en passant à Messieurs les économistes. » [2]

Enfin la paix entre l'Autriche et l'Italie fut aussi entreprise dès le 28 août à Vienne, entre le général du génie comte Menabrea, comme représentant du roi Victor-Emmanuel, et le chambellan comte Wimpfen, comme représentant de l'empereur Francois-Joseph.

La France, comme puissance médiatrice, et la Prusse, comme alliée, avaient reçu préalablement une communication officielle du cabinet de Florence, en date du 14

[1] *Rustow*, ouvrage cité, page 477.
[2] *Jahn*, ouvrage cité, page 248.

août, précisant les bases sur lesquelles l'Italie entendait traiter définitivement. Ces bases avaient été convenues déjà entre ces trois puissances dans divers pourparlers ; mais il n'était pas oiseux de les rappeler sans équivoque, attendu qu'elles formaient la substance des instructions données au général Menabrea. Elles étaient les suivantes :

Quant à la forme l'empereur d'Autriche consentirait directement dans un préambule à la réunion de la Vénétie à l'Italie, préambule qui mentionnerait la cession faite à l'empereur Napoléon avec la faculté aux populations de disposer de leur sort.

Quant au fond, la réunion de la Vénétie aurait lieu sans conditions onéreuses ; l'Italie ne paierait aucune indemnité de guerre « pour la campagne faite en dehors des confins de la Vénétie proprement dite ; » mais elle prendrait à sa charge la dette spéciale de la Vénétie. L'Autriche disposerait du matériel de guerre mobile ; l'autre, y compris les forteresses devant rester intactes, ne serait sujet à aucune indemnité de la part de l'Italie. Les prisonniers vénètes pour cause politique seraient relâchés, ceux pour délits communs seraient remis à l'Italie ; la couronne de fer, et les objets d'art, ainsi que les collections d'archives, transférés hors du territoire vénète depuis le 5 juillet, seraient restitués. Suivraient enfin la reconnaissance du royaume d'Italie par l'Autriche et la reprise des rapports réguliers entre les deux états.

Quant à la question importante des frontières, l'Italie n'en parlait que pour dire qu'elle reconnaîtrait de son

mieux les concessions que l'Autriche voudrait faire à cet égard.

Sur de telles bases, arrangeantes en somme mais soulevant de grandes difficultés de détail et de coordination, les négociations devaient aboutir à un heureux résultat, moyennant quelques efforts de bonne volonté de part et d'autre. Ceux-ci ne firent pas défaut. Souvent aussi la France et la Prusse agirent officieusement pour aplanir les obstacles et appuyer les vœux de l'Italie. Enfin un traité complet avec un article additionnel intervint le 3 octobre.

Cet acte en 24 articles correspondait, dans son ensemble, à ce que pouvait attendre l'Italie, du moment qu'elle abandonnait la question du Trentin. Les principales stipulations étaient les suivantes: D'abord le préambule était riche de déclarations ayant leur prix. L'empereur François-Joseph y faisait non-seulement la reconnaissance du royaume d'Italie avec la cession de la Vénétie corroborée par le suffrage universel, mais exprimait encore la résolution de rétablir entre les deux états les rapports réguliers et une amitié *sincère* et *durable*. Cette déclaration était formellement répétée dans l'article 1er, portant qu'à dater de l'échange des ratifications « il y aurait paix et amitié entre S. M. le roi d'Italie et S. M. l'empereur d'Autriche, leurs héritiers successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité. »

Entre ces deux états et dans les circonstances du moment, une telle disposition était plus que la simple formalité d'usage. C'était un acte important de politique générale, en ce que, sincèrement exécutée dans la pratique,

elle terminait un antagonisme et une rupture sur lesquels roulaient depuis huit à dix ans la plupart des grosses complications européennes. Elle ne devait pas trop mal sonner aux oreilles italiennes, au moment où maints agents autrichiens affectaient encore de parler dans leurs rapports officiels de l'armée « piémontaise » et de la flotte « sarde. » L'empereur consentait en outre par les art. 3 et 4 à la réunion de la Vénétie, avec ses frontières actuelles, au royaume d'Italie. Celui-ci prenait en retour à sa charge le Mont-Lombard-Vénétien, avec son actif et son passif actuels, ce qui donnait un passif d'une soixantaine de millions de florins, plus une somme de 35 millions de florins pour la part de la Vénétie à l'emprunt de 1854 et pour prix d'une portion du matériel de guerre non transportable. Les prisonniers de guerre seraient immédiatement échangés. Il y aurait amnistie complète de part et d'autre pour délits politiques. Les militaires vénètes au service de l'Autriche seraient licenciés, tout en ayant la faculté de rester au service d'Autriche, ou de passer à celui d'Italie ; il en était de même pour les employés civils et militaires. Enfin un incident qui avait fait beaucoup de bruit dans la presse et donné lieu à un vif échange de notes diplomatiques, celui de la spoliation par des agents subalternes autrichiens d'une portion des belles collections historiques, scientifiques et artistiques de Venise, fut vidé par les stipulations de l'article 18, portant que de part et d'autre les archives, documents etc., seraient restitués aux territoires les concernant, mais que les deux gouvernements se transmettraient à cet égard toutes les informations et

tous les documents leur étant nécessaires pour les affaires courantes et laisseraient prendre copie des documents historiques et scientifiques.

D'autres articles en assez grand nombre traitaient de diverses conventions existantes et surtout des douanes et des chemins de fer; l'Autriche promettait particulièrement de pousser activement le chemin de fer d'Innspruck à Trente à travers le Brenner, chemin qui a en effet été ouvert un an plus tard.

L'article additionnel fixait le mode de paiement de 35 millions de florins, soit 87 1/2 millions de francs, en onze versements successifs.

Ce dernier traité termina la série des négociations entre les divers belligérants. Restaient encore celles entre les divers alliés ou intermédiaires pour l'exécution des traités de paix, pour la réunion de la Vénétie à l'Italie et pour la constitution de la Confédération prusso-allemande du nord. Ce qui se produisit à cet égard sera exposé dans le prochain chapitre.



CHAPITRE XXX.

Exécution des traités de paix. — Remise de la Vénétie à l'Italie. — Traités d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et les états secondaires de l'Allemagne. — Constitution de la Confédération de l'Allemagne du nord. — La nouvelle armée prussienne.

La mesure d'exécution la plus importante du traité de Vienne était la remise régulière de la Vénétie à l'Italie. A cet effet les déclarations voulues avaient déjà été données par le gouvernement français le 5 et le 29 juillet, et enregistrées dans l'acte de Nikolsburg, ainsi que dans les traités de Prague et de Vienne. En outre une convention spéciale avait été conclue, aussitôt après le traité de Prague, entre le gouvernement français et le gouvernement autrichien pour régulariser la cession de la Vénétie à la France. Cette convention, signée à Vienne le 24 août par M. le duc de Grammont d'une part et par le lieut.-feld-maréchal comte Mensdorff d'autre part, stipulait que l'évacuation des forteresses par l'Autriche et la remise effective du territoire à la France seraient effectuées aussitôt après la conclusion de la paix entre l'Autriche et l'Italie.

Une fois cette convention conclue le gouvernement

français envoya un commissaire spécial en Vénétie, dans la personne du savant général Lebœuf, président du comité d'artillerie et aide-de-camp de l'empereur, qui y fut accueilli avec la polie froideur que les Italiens savent mettre à l'expression de leur mécontentement politique. Après le traité de Vienne le gouvernement autrichien délégua de son côté un commissaire, dans la personne du général Möhring, pour opérer la remise légale du territoire au commissaire français. Afin de blesser le moins possible les susceptibilités italiennes, déjà mises fort en émoi par le méticuleux formalisme de toutes ces opérations notariales, il fut arrangé que la double remise s'effectuerait en même temps. Le 16 octobre le général Lebœuf reçut solennellement du général Möhring la place de Vérone et ses environs, ce dont procès-verbal fut dressé, et, quelques minutes après, le général Lebœuf remit solennellement la même dite place et les mêmes dits environs à la municipalité de Vérone, ce dont un second procès-verbal fut dressé. La même cérémonie se répéta le 19 à Venise pour la cession et la rétrocession de cette place à sa municipalité, ainsi que de la Vénétie à une commission italienne nommée *ad hoc*.

Deux jours plus tard le plébiscite donna la quasi-unanimité à la réunion de la Vénétie à l'Italie, et le 7 novembre le roi Victor-Emmanuel fit son entrée triomphale à Venise, ce qui fut l'occasion de grandes réjouissance et d'émouvantes manifestations patriotiques.

L'évacuation des forteresses par les troupes autrichiennes s'effectua aussitôt et sans autre incident que le rachat par l'Italie, pour 5 millions de florins, d'une no-

table portion du matériel transportable ; pris sur place ces engins pouvaient lui être fort utiles, tandis qu'ils perdaient la moitié de leur valeur à être transportés au moins. Les Autrichiens reconnurent le bon procédé, en abandonnant par-dessus le marché soit à l'état soit aux municipalités beaucoup d'objets, de peu de valeur il est vrai, qu'ils auraient eu le droit d'emmener.

D'autres gracieusetés furent échangées entre les deux gouvernements, et l'année 1867 inaugura entre eux une ère de bonne et sincère harmonie, qui rétablit, à l'avantage de l'un et de l'autre, la liberté de leur politique.

L'Autriche ne s'empressa pas moins d'exécuter les clauses du traité de Prague envers la Prusse, de tirer de ses caves les sommes voulues de numéraire, de s'abstenir de toute appréciation des affaires d'Allemagne, afin de vouer tous ses soins désormais à des réformes intérieures. Elle entra nettement dans la voie d'un libéral constitutionnalisme, en basant l'organisation de l'empire sur un système de deux groupes principaux d'états, séparés par la Leitha, et étant, l'un essentiellement allemand, et l'autre essentiellement hongrois. A la tête du ministère qui opéra ces salutaires opérations fut appelé l'ancien ministre saxon, le baron de Beust.

Quant à la Prusse nous avons déjà dit que cette puissance ne tarda pas à évacuer le territoire autrichien et à prendre ses mesures pour asseoir sa prépondérance en Allemagne. Les annexions du 16 août déjà indiquées furent suivies, aussitôt après le traité de Prague, de celle stipulée du Schleswig-Holstein. Le décret d'incorpora-

tion de ce territoire à la Prusse fut présenté aux chambres le 7 septembre et voté le 18. Le 1er octobre la constitution pussienne y fut proclamée. La clause particulière à la restitution du nord du Schleswig septentrional au Danemark moyennant le vote des populations, renfermée déjà, sur la proposition spéciale de la France, dans l'article 3 des préliminaires de Nikolsbourg, et se retrouvant dans l'article 5 du traité de Prague, ne fut pas prise au sérieux par la Prusse. Au moment où nous écrivons ces lignes (avril 1868), cet ajournement cause même une certaine émotion en Europe, à l'occasion du voyage à Paris du général de Raasloff, ministre de la guerre du roi Christian IX, dans un but encore inconnu, mais qu'on croit lié à de justes craintes du Danemark de se voir de nouveau lésé par la Prusse.

Dans l'Allemagne occidentale les Prussiens évacuèrent promptement les territoires au-delà du Main ; mais ils firent entrer une brigade à Mayence dès le 26 août. En outre, et profitant adroitement des bruits vrais ou faux de revendication des frontières du Rhin par la France, ils réussirent à imposer aux royaumes de Bavière, et du Wurtemberg et au grand-duché de Bade des traités d'alliance offensive et défensive, qui furent conclus en même temps que les traités de paix, qui les facilitèrent quelque peu sans doute, mais qui durent rester secrets. Par ces traités, signés à Berlin le 22 août sous réserve de ratification dans les 10 jours, les contractants se garantissaient réciproquement leurs territoires et s'engageaient, en cas de guerre, à se soutenir réciproquement avec toutes leurs forces militaires. Dans ce cas les trois

états se plaçaient sous le commandement en chef de la Prusse. Une disposition exécutoire plus secrète encore statuait que tous ces états devaient réorganiser leur système militaire à la prussienne, avec l'aide de commissaires qui seraient envoyés *ad hoc* de Berlin, et que toutes les forteresses des frontières recevraient des garnisons mixtes aux premiers préparatifs de mise sur pied de guerre.

Bientôt en effet des généraux prussiens se rendirent à Munich, à Stuttgart, à Carlsruhe, pour présider et veiller à la réorganisation militaire de ces états. Le grand-duché de Bade fit plus encore; il donna la direction de son ministère de la guerre au délégué du roi Guillaume, au général Beyer, et il transféra tout simplement l'instruction de ses cadres à la Prusse.

Au printemps 1867, à l'occasion d'un nouveau nuage qui s'éleva entre la France et la Prusse sur la question de la place-forte du Luxembourg que les Prussiens prétendaient avoir le droit ou de garder ou de n'évacuer que conditionnellement, les susdits traités secrets furent mis au jour, et cette brusque révélation ne fut peut-être pas sans influence sur le maintien de la paix.

L'œuvre la plus importante que les traités de Prague et de Berlin léguaient à la Prusse était la création de la confédération du nord qu'elle avait proposée déjà le 10 juin et présentée en ultimatum le 14 juin. La Prusse était maintenant autorisée par les événements, ainsi que par les articles 2 des préliminaires et 4 du traité de

Prague, à suivre librement à son projet ; elle ne perdit pas de temps à lui donner force de vie.

Le 18 août déjà, prenant l'avance sur l'achèvement de l'acte définitif, elle amena 15 petits états à conclure avec elle un premier arrangement en six articles, constituant une alliance offensive et défensive sous le patronage de la Prusse, pour une année éventuellement, ou jusqu'à ce que soit élaborée une constitution fédérale sur la base des propositions prussiennes du 10 juin 1866. Ces divers états s'engageaient en outre à procéder à des élections d'après la loi électorale de l'empire du 12 avril 1849 et à envoyer en même temps des députés à à Berlin, pour y débattre en assemblée commune le projet de constitution fédérale qui serait soumis par la Prusse. Cinq autres états, dont Hesse-Darmstadt et le royaume de Saxe retenus d'abord par divers scrupules, adhérèrent successivement de gré ou de force à ce traité, dans les deux mois qui suivirent, et comme ils étaient les seuls manquants la confédération du nord se trouvait au complet et constituée provisoirement à 22 états, dont nous donnerons plus loin l'indication.

Les délégués des états se réunirent à Berlin le 15 décembre 1866 et ouvrirent, le 18 janvier 1867, des délibérations détaillées sur le projet de constitution, qui fut adopté éventuellement le 7 février 1867. Le 12 du même mois eurent lieu les élections au parlement fédéral (Reichstag) ; celui-ci se réunit en première séance le 9 mars, examina à son tour le projet, l'amenda quelque peu, et lui apporta son approbation le 16 avril par 230 voix contre 53. Le lendemain l'assemblée des délégués

d'états adhéra à l'unanimité au projet amendé, qui fut promulgué pour entrer en vigueur à partir du 1er juillet 1867.

Cet acte constitutionnel, qui régit aujourd'hui toute l'Allemagne du nord, comprend 79 articles répartis dans 15 chapitres.

Le 1er chapitre énumère en un seul article les 22 états formant le *Territoire fédéral* et qui sont les états de Prusse avec Lauenbourg, Saxe-royale, Mecklenbourg-Schwérin, Saxe-Weimar, Mecklenbourg-Strélitz, Oldenbourg, Brünswick, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Anhalt, Schwarzbourg-Rudolstadt, Schwarzbourg-Sondershausen, Waldeck, Reuss ainée, Reuss cadette, Schaumbourg-Lippe, Lippe, Lübeck, Brême, Hambourg, la partie de la Hesse-Darmstadt au nord du Main.

Le 2e chapitre traite en quatre articles de la *législation fédérale;* l'article 4 entr'autres comprend la liste des objets de son ressort; classés sous 15 rubriques ils comprennent à peu près tout ce qui constitue la vie d'un état, depuis la procédure civile jusqu'à la colonisation, depuis les mesures de police sanitaire jusqu'à l'organisation de l'armée et de la marine. La législation fédérale est exercée conjointement par un conseil fédéral (Bundesrath) et par un parlement (Reichsrath).

Le *Conseil fédéral* (chapitre III) est une sorte de sénat composé des délégués des états dans la proportion de l'ancien plenum ; c'est-à-dire que sur un ensemble total de 43 voix, la Prusse n'en a pas moins de 17 pour son compte, la Saxe-royale 4, Mecklenburg-Schwérin 2,

Brünswick 2, et tous les autres états chacun une. Pour l'administration des affaires le conseil fédéral se répartit, à l'instar de l'ancienne diète ou du sénat des Etats-Unis, en comités permanents, qui sont au nombre de sept.

Le *Reichsrath* (chapitre V) est la chambre des délégués des populations, nommés pour 3 ans par le suffrage universel, d'après une loi qui est encore à faire et, en attendant, sur la base de la première élection.

La *Présidence*, classée dans l'acte constitutionnel entre les deux précédents corps, au chapitre IV, est le pivot du système. Sans que les articles se donnent la peine de définir sa compétence autrement qu'en disant qu'elle appartient à la couronne de Prusse, qui a, en cette qualité, le droit de représenter la confédération, de déclarer la guerre, etc., etc., on voit que cette présidence est à la fois le pouvoir exécutif suprême et une autorité omnipotente.

Les chapitres subséquents traitent à l'avenant des *douanes et commerce*, des *chemins de fer*, des *postes et télégraphes*, de la *marine et navigation*, des *consulats*, de l'*organisation militaire fédérale*, des *finances fédérales*, des *contestations et dispositions pénales*, des *dispositions générales*. Tous ces chapitres tendent encore à renforcer le pouvoir de la présidence, qui devient aussi, en temps de guerre et en temps de paix, chef de guerre fédéral et reçoit comme tel une vraie dictature en toutes choses militaires. Le chapitre 15 et final, sous le titre *Rapports avec les Etats de l'Allemagne du sud*, daigne prévoir le cas où des états du sud voudraient jouir des bénéfices susindiqués en entrant dans cet organisme.

Telle est en substance cette curieuse confédération, avec *hégémonie* prussienne, comme disent les savants allemands qui n'osent employer le mot propre. Il est douteux qu'un ressortissant des confédérations helvétique ou des Etats-Unis sût reconnaître là un seul vestige des vraies institutions fédératives. Celles-ci reposent en effet sur une association de membres divers pour le maintien des libertés de chacun, sur la base de l'égalité de droits de tous ; or l'acte ci-dessus renferme tout ce qu'on veut, sauf la liberté et l'égalité de droits de 21 membres, sacrifiées au pouvoir du 22e. C'est donc moins la confédération que la confiscation de l'Allemagne du nord qu'il constitue. Il ne reste en effet à 21 états que l'exercice de mesquines attributions de police et de justice sous le contrôle supérieur de la Prusse, avec l'obligation de percevoir les impôts et de fournir à la Présidence, en vertu de l'article 60, un subside de 225 thalers par an et par homme de leur contingent, pour l'entretien de leur quote-part de l'armée.

Un des grands bénéfices de la Prusse par cette organisation était d'augmenter notablement et sans frais ses ressources militaires, car l'ensemble de la constitution, les chapitres sur la Présidence et sur l'organisation militaire fédérale plus spécialement, et surtout l'article 63, mettent à la disposition du roi de Prusse, comme chef de guerre fédéral en temps de paix et en temps de guerre, toutes les forces de la confédération. Il était prescrit en outre que toutes ces forces seraient organisées à la prussienne, c'est-à-dire que tout Allemand du nord valide doit servir de 20 à 27 ans révolus dans

l'armée permanente, dont 3 ans (sauf les congés) sous les drapeaux et 4 à la réserve, plus 5 ans dans la landwehr. La présence de paix est réglée à 1 °/₀ de la population jusqu'à fin 1871. A cette époque une loi définitive sera élaborée.

Par là et par les annexions directes les forces militaires régulières de la Prusse, telles que nous les avons précédemment indiquées, soit en 8 corps d'armée provinciaux et la garde royale, ont été renforcées de quatre corps d'armée, qui sont venus prendre la gauche des précédents comme suit :

IX corps d'armée, Schleswig ; lieutenant-général de Manstein ; divisions n°s 17, Kiel ; 18, Flensbourg, comprenant en outre les contingents de Mecklenbourg et des villes hanséatiques.

X corps, Hanovre, lieutenant-général de Voigts-Rhetz ; divisions 19, Hanovre ; 20, Hanovre, comprenant en outres les contingents d'Oldenburg et de Brünswick.

XI corps, Cassel, lieutenant-général de Plonski ; divisions 21, Francfort ; 22, Cassel, comprenant en outre les contingents de Hesse-Electorale et de Nassau.

XII corps, Dresde, général prince de Saxe, divisions 23, Dresde, 24, Dresde, tous Saxons formés en 8 régiments d'infanterie, 1 régiment de fusiliers et 2 bataillons de chasseurs, avec une division de cavalerie de 2 brigades.

En outre une division détachée de Hesse-Darmstadt, 25e, commandée par le lieutenant-général prince Louis de Hesse, avec quartier-général à Darmstadt ; 2 brigades d'infanterie et une de cavalerie.

Le total donne donc, y compris la garde et une brigade de Mayence, 55 brigades d'infanterie, et 28 de cavalerie, chacune à deux régiments dans la règle. Avec 3 régiments non encore embrigadés et les effectifs proportionnels de chasseurs, d'artillerie et de pionniers attachés aux divisions et aux corps d'armée, cela fournit pour l'armée régulière un chiffre sommaire de 384 bataillons d'infanterie, 382 escadrons, 214 batteries, soit sur pied de paix 295 mille hommes et 800 pièces, et sur pied de guerre 520 mille hommes et 1270 pièces de campagne, sans compter les dépôts et les garnisons des places, ajoutant à ce chiffre environ 180 mille hommes.

Il y a en outre 208 bataillons de landwehr attachés aux brigades, 75 escadrons, et 130 compagnies d'artillerie, donnant un effectif d'environ 220 mille combattants.

Le total général de l'armée actuelle serait donc d'environ 920 mille hommes.

Une des premières opérations d'extension de la Confédération du nord fut la constitution d'un parlement général douanier, organisé par traité du 8 juillet 1867 entre tous les états du zollverein. Sous prétexte de douanes ce parlement s'occupera encore de poids et mesures, de monnaies, de traités divers, de visites domiciliaires, et son principal rôle doit être d'avancer dans le sud l'unification prussienne, sous menace de rompre le traité du zollverein avec les états récalcitrants.



CHAPITRE XXXI.

Observations générales sur la guerre de 1866.

La guerre de 1866, tranchée surtout par la bataille de Königgrätz, a ceci de remarquable qu'elle est à la fois une des plus grandes campagnes de l'histoire par ses effectifs, une des plus courtes dans sa durée, une des plus décisives de résultats, une des moins meurtrières.

Nous avons déjà dit que la bataille de Königgrätz n'est inférieure, quant au chiffre des combattants, qu'à celle de Leipsig. Si l'on y ajoute les armées agissant en même temps sur d'autres points de l'Allemagne et en Italie, les effectifs totaux dépassaient ceux de 1813.

La campagne ne dura que six semaines, du 15 juin à fin juillet, et pour l'Autriche moins encore, du 22 juin au 22 juillet. Malgré cela les conséquences immédiates, soit la transformation totale de l'Allemagne au profit de la Prusse et au détriment de l'Autriche, celle-ci devant encore céder la Vénétie à l'Italie, ne peuvent être comparés qu'aux résultats foudroyants d'Iéna ou de Waterloo.

Les pertes en personnel ne furent, à Königgrätz, que du quinzième des hommes engagés, tandis qu'elles avaient

été à Iéna du sixième, à Waterloo du huitième, à Leipsig du neuvième; aux plus cruelles batailles d'Eylau, de Borodino, de Salamanca, de Marengo, elles furent d'environ le tiers, et précédemment à Zorndorf, d'environ la moitié.

L'effet moral, cette puissance que Napoléon mettait au-dessus de toutes les autres, joua donc un rôle immense dans la campagne de 1866, et, comme il arrive toujours, son action se développa non pas en proportion mais en progression du nombre des succès obtenus et de la grandeur des masses aux prises. Au bout de quelques jours de campagne, au bout de quelques heures de bataille, il y avait en présence, d'un côté la confiance et l'élan, de l'autre le découragement et la panique. La Prusse n'eut en somme que deux revers accentués, ceux de Langensalza et de Trautenau, mais chèrement vendus et complétement vengés avant 24 heures; tous ses autres débuts furent heureux et brillants.

Ce succès tint essentiellement à trois causes, qui dominèrent toute la guerre, outre les mérites de bravoure et de quelques opérations spéciales :

La Prusse, mieux préparée que l'Autriche et ses alliés et bien secondée par l'impétuosité italienne, put prendre brusquement l'initiative des hostilités et se procurer, par une grande et soutenue rapidité, cinq à six jours d'avance sur ses adversaires, dont ceux-ci ne purent jamais se rattraper. Grâce à un bon réseau de chemins de fer, cet avantage d'un moment devint une cause de supériorité constante, et donna les profits ordinaires de l'offensive stratégique.

Ce mérite des Prussiens remonte essentiellement au gouvernement et à la haute administration, qui surent admirablement disposer toutes choses, et surtout leurs transports en chemin de fer et leurs magasins, pour une soudaine et vigoureuse entrée en campagne. Il restera cependant entaché, au point de vue du droit des gens, du trop court délai laissé aux états de Hanovre, de Hesse-Cassel et de Saxe entre l'ultimatum de guerre et l'ouverture des hostilités.

La seconde cause de supériorité des Prussiens fut le fusil à aiguille, qui, par son tir plus rapide et avec des mouvements de charge plus restreints, arriva en quelque sorte à doubler ou à tripler le nombre de l'infanterie prussienne, tout en diminuant sa surface. Des experts fort compétents disent même « qu'en face d'un ennemi armé comme l'était l'infanterie autrichienne le fusil à aiguille a multiplié par cinq les forces prussiennes (1). » Sans aller jusque-là, nous admettrons que la supériorité du fusil à aiguille a au moins doublé le nombre des combattants du côté de la Prusse, et la chose nous semble prouvée par les statistiques des champs de bataille, par celles des ambulances, ainsi que par le dire de tous les soldats. Ce fut là aussi le sentiment de l'opinion publique dans toute l'Allemagne et dans l'Europe.

Beaucoup d'officiers d'état-major, à la vérité, de gens raisonnables, de connaisseurs à divers titres, qui se défient volontiers des élans souvent irréfléchis des masses, se moquèrent alors de la voix de l'opinion publique,

(1) *Encore un mot sur Sadowa*, 1 brochure (Bruxelles, Muquardt 1868), par M. le prince de Joinville, page 10.

et cherchèrent même à ridiculiser le nouveau héros populaire. « Aujourd'hui il est hors de doute, dit M. le prince de Joinville, avec lequel nous sommes ici en parfait accord, qu'il n'y a eu nullement méprise de l'opinion dans l'importance décisive qu'elle a tout d'abord attribuée au fusil à aiguille. Il est hors de doute que ni les combinaisons de la politique, ni la direction, ni la composition des armées, n'ont influé au même degré que cette arme sur le résultat de la campagne. S'il s'est rencontré quelques officiers autrichiens pour nier ce fait, ce ne sont pas, à coup sûr, les chefs de l'armée ; ce ne peut être que ceux qui, ayant fait à côté des Prussiens la campagne du Danemark, où les fusils à aiguille avaient fait merveille, ne surent pas reconnaître alors l'urgence qu'il y avait de changer l'armement de leur infanterie. » Il va sans dire que maints officiers prussiens, pour rehausser les services de leur personnel, furent de ce dernier avis ; mais cela ne saurait infirmer la valeur de faits positifs et aujourd'hui reconnus de tous. L'Europe, le monde entier, sont en train de se procurer le nouveau fusil, avec les perfectionnements qu'y avaient déjà apportés les Américains pendant cette autre expérience, moins influente sur nous, mais non moins concluante, de la guerre de sécession.

La valeur supérieure du fusil à aiguille fut encore rehaussée par le fait que, tandis que les Prussiens, qui le possédaient depuis une quinzaine d'années, avaient aussi une tactique et des règlements s'y adaptant, les Autri-

(1) Brochure citée, page 12.

chiens lui opposèrent justement ce qui pouvait le mieux assurer son succès, c'est-à-dire leur récent engouement d'*offensivstoss*, de coups de collier à la baïonnette, en petites colonnes, il est vrai. Malgré une grande bravoure, une parfaite discipline et une ténacité de bons soldats, cette tactique trop systématique dut céder à la puissance nouvellement accrue des feux. Non-seulement les Autrichiens l'éprouvèrent cruellement à Podol, à Trautenau, à Skalitz, à Chlum, mais leurs alliés l'apprirent aussi à leurs dépens à Rossdorf, à Laufach, à Bischofsheim, entr'autres.

Une troisième cause de supériorité sortit de la précédente : la Prusse put mettre en ligne et maintenir constamment un nombre de combattants plus grand qu'on ne s'y était attendu. Cent et trente mille hommes de landwehr prirent part à la campagne, dont environ 80 mille en opérations actives, le reste en garnison dans les places.

En thèse générale, les landwehrs sont des troupes fort inférieures à celles d'armées régulières, et surtout aux régiments autrichiens. Mais, dans le cas particulier, maints landwehrs prussiens virent l'équilibre se rétablir en leur faveur par leur armement supérieur. On put en employer beaucoup en 1re ligne, avec presque autant de confiance que les régiments ordinaires, et leur remettre sûrement au moins les postes de seconde ligne, pour porter en avant toute l'armée. Il en résulta que pour la bataille principale, et à bien plus forte raison pour les jours féconds qui suivirent, l'armée prussienne put être numériquement plus forte que celle de ses adversaires. Elle l'avait été déjà dans les combats partiels du début

par sa prompte initiative ; elle l'était constamment par le facteur du fusil à aiguille. On eut donc en somme des masses prussiennes opposées à des fractions autrichiennes, c'est-à-dire une application, par des moyens exceptionnels, mais non moins féconde, d'un des principes fondamentaux de l'art de la guerre.

Quant à la direction stratégique de la campagne, son importance est fort diminuée par les trois causes susindiquées. Toutefois elle vint encore renforcer la fortune des Prussiens dans deux circonstances. Une fois, dans l'action principale en Bohême, ce fut accidentellement, c'est-à-dire par les fautes de leurs adversaires ; l'autre fois, en Allemagne, ce fut par leurs propres mérites, c'est-à-dire par les bonnes opérations de Vogel de Falkenstein.

Nous avons déjà dit, dans notre premier volume, ce que nous pensions de la vicieuse invasion prussienne de la Bohême sur trois lignes d'opérations à grande distance les unes des autres. Benedek avait là une occasion de reprendre à peu près l'égalité du nombre, peut-être de la dépasser, en se servant de sa position centrale et de l'admirable situation que lui offrait la Bohême pour les mouvements convenables à effectuer. Il ne sut pas le faire, ou plutôt le temps lui manqua pour cela, par suite d'une fautive concentration préalable en Moravie et de la rapide avance des Prussiens. A cet égard, on nous permettra d'étayer notre manière de voir d'un jugement de grand prix à nos yeux et qui n'en aura pas moins sans doute pour nos lecteurs. Dans une lettre par-

ticulière qu'il a daigné nous adresser à l'occasion de notre 1er volume, le Nestor de la stratégie — qui voudra bien nous pardonner de le mettre ici en scène — s'exprime entr'autres comme suit :

« Si vous avez souvenir de ce que j'ai dit sur la Bohême dans mon premier *Traité des grandes opérations* (chapitre des lignes d'opérations), vous verrez que je ne puis qu'approuver en somme vos justes observations, puisqu'elles sont conformes aux principes qui ont dicté les miennes.

« Je présente la Bohême, dans ce chapitre, comme un boulevart central, modèle de tous les échiquiers, aussi favorable à la défensive qu'à l'offensive. Si Benedek et le Conseil de Vienne avaient eu le feu sacré stratégique, ils auraient compris qu'ils n'avaient à choisir qu'entre deux partis : ou se ruer sur Berlin par la vallée de l'Elbe ; ou attendre les Prussiens vers Gitschin, pour se jeter sur l'une ou l'autre de leurs armées.

« Etait-il bien important de ne pas découvrir Vienne? Passe-t-on le Bas-Danube comme la Broie? [1] Les Prussiens seraient-ils allés à Vienne quand 200 mille Autrichiens et 100 milles fédérés opérant sur leur flanc auraient pu se jeter par l'Elbe sur Berlin, comme Napoléon en 1806? »

Benedek méconnut ces hautes et frappantes vérités; il ne sut ni marcher sur Berlin, ni battre en détail ses trois adversaires, ni empêcher leur jonction ; partant, les Prussiens retirèrent le bénéfice de leur dangereuse combinaison.

[1] Petit cours d'eau passant à Payerne, au canton de Vaud en Suisse, ville natale du général Jomini.

Ordinairement ces bénéfices sont grands, quand de telles opérations ne sont pas entravées par les accidents ou par l'ennemi, car elles jouent à quitte ou double. Toute une armée arrivant sur le flanc et sur les revers d'un combattant qui se sent ou qui se croit déjà pressé vivement sur son front et sur l'autre flanc, cela ne peut manquer de produire un effet immense. Cet effet fut produit le 3 juillet après-midi, et il engendra un désordre tel que les solides attaches de l'armée autrichienne en furent ébranlées pour plusieurs jours et que la dispersion fut un moment générale.

Dans l'autre opération, en Allemagne, les adversaires de la Prusse avaient une écrasante majorité; mais on a vu que par une rapide offensive et par d'habiles manœuvres de ligne centrale, Falkenstein avait su rétablir sinon l'égalité numérique parfaite, au moins une forte minorité, qui équivalait à l'égalité et au-delà, en tenant compte de la supériorité d'armement.

Par la même raison de l'influence dominante et constante qu'exercèrent l'initiative politique de la rupture, le fusil à aiguille, l'appui réel des landwehrs, toutes choses bien servies à temps et de longue main par une action énergique du gouvernement prussien, la part des opérations et de l'art de la guerre proprement dit, de la stratégie et de la grande tactique, se trouve considérablement réduite. Pour autant qu'on peut en juger par une guerre si courte et sur un très petit nombre de combinaisons seulement, elle a produit cependant deux généraux qui dépassent de beaucoup, à notre humble avis au moins, leurs collègues. Les lecteurs

qui ont pris la peine de suivre notre récit comprennent déjà que nous voulons parler de l'archiduc Albert et du général Falkenstein, secondés l'un et l'autre de subalternes dignes d'eux.

Le commandant de la garde prussienne, pour ses deux beaux coups de Sohr et de Chlum, les deux princes prussiens qui ont si bien mené leurs armées, ainsi que Herwarth, le chef de corps Steinmetz, les divisionnaires Franseky et Horn, le général Kuhn dans le Tyrol, nous paraissent aussi pouvoir briguer à titre à peu près égal des places de seconde ligne, de même que le ministre de la guerre prussien.

On a beaucoup vanté le général de Moltke comme chef d'état-major, et nous avouons avoir un moment cédé aussi à cet entraînement, sous l'influence de la remarquable activité de cet éminent officier, qui n'a d'égale que sa modestie. Mais après examen plus attentif des faits de la campagne, il nous a paru que les mérites de préparation remontent en majeure partie au gouvernement et au ministre de la guerre; quant aux opérations elles-mêmes, les traits essentiels qui caractèrisent un bon chef d'état-major leur font défaut. Elles réunissent à un haut degré toutes les qualités secondaires; en revanche la principale et sans laquelle celles-ci ne sont rien, le sens stratégique, manque au général de Moltke. On peut faire, il est vrai, le métier de chef-d'état-major sans cela; preuve en soit Berthier; mais à la condition d'avoir un Napoléon qui s'en charge. Or ce n'était pas le cas dans le grand état-major prussien.

Les trois ordres de supériorité de l'armée prussienne étaient tels qu'on est porté à croire que sans la médiation française les Prussiens auraient pu poursuivre beaucoup plus loin encore leurs succès, s'ils en avaient eu eux-mêmes conscience. Ils n'eussent été arrêtés sans doute que par des places fortes, où le mérite de l'infanterie diminue.

Nous n'avons pas besoin d'en déduire les enseignements qu'on peut en tirer: Tous les pays de l'Europe se sont déjà procurés des corps spéciaux de chemins de fer et de télégraphes, des fusils se chargeant par la culasse, de plus forts effectifs par des réserves, des landwehrs ou des gardes nationales mobiles. On peut dire que l'ancien équilibre est aujourd'hui complètement retrouvé, et que, comme précédemment, la victoire pourra retourner vers les opérations les plus rationnelles, secondées de la plus grande bravoure et de la meilleure instruction des troupes.

Des trois nouveautés sus-mentionnées, celle du rôle en grand des chemins de fer dans les guerres futures est bien digne de quelque attention, à l'occasion du parti qu'on a déjà tiré de ce précieux engin dans la guerre de 1866. Cette question n'a point échappé, on le sait, à l'esprit du général Jomini, dont le grand âge ne sait émousser la vigilance. Dans sa lettre publiée en automne 1866 sur la campagne de Bohême l'illustre stratège recommande spécialement à l'étude des généraux et des écrivains militaires la question de l'influence que les voies ferrées pourront exercer sur la direction générale des opérations de la guerre, en un mot sur la stratégie. Sous

ce rapport une lacune existe aujourd'hui, suivant l'honorable général, dans la théorie de l'art de la guerre, lacune qu'il se serait fait un devoir de remplir en ajoutant un supplément au *Précis*, publié depuis trente ans, si sa tête de quasi-nonagénaire et de cruelles infirmités le lui permettaient.

La question soulevée est sans contredit importante; nous nous étions tout d'abord proposé de chercher, pour notre part, à y répondre de notre mieux.

Toutefois il nous a paru nécessaire d'attendre pour cela les données statistiques plus exactes et détaillées qui seront publiées sans doute par les divers états-majors spéciaux de la guerre de 1866 sur cette portion intéressante de leurs opérations. Toute la partie technique, en effet, est encore à connaître. Or c'est elle qui doit servir d'introduction et de base à la partie stratégique d'un tel travail. Elle doit nous dire au juste combien il faut de temps à telles ou telles lignes, avec un matériel donné, pour transporter d'un point déterminé à un autre un chiffre x de troupes et de matériel; combien pour établir ou détruire un rayon de x mètres par un atelier de y ouvriers etc. Sans cela les raisonnements sur la matière et les conclusions qu'on en voudrait tirer risqueraient d'être fort hasardeux.

Ce qu'on sait déjà c'est que les Prussiens furent grandement facilités dans leurs débuts par le vaste réseau allemand, qui est du reste un produit de la prospérité industrielle du pays et non de leurs combinaisons stratégiques. On sait qu'il leur fallut 22 jours, avec quatre lignes principales de concentration, pour avoir sous la

main, à la frontière austro-saxonne, une masse de 197 mille hommes, 55 mille chevaux et 3200 voitures ; ce qui ne nous semble pas si merveilleux qu'on a voulu le dire. On sait aussi que les Autrichiens mirent une douzaine de jours à transporter de Vérone sur le Danube, deux corps d'armée par deux différentes voies, dont l'une avec solution de continuité, et, dans le retour sur l'Italie, 4 à 5 jours pour un corps d'armée. On sait encore que l'Autriche, lorsqu'elle se vit pressée par l'offensive prussienne, et qu'elle voulut enfin se hâter de transférer ses masses de Moravie et du Danube en Bohême, souffrit grandement du manque de suffisants réseaux et du fait que les deux chemins sur Prague étaient à simple voie.

De ces données générales et de celles vulgaires sur les chemins de fer, on pourrait peut-être essayer dors et déjà de poser approximativement quelques jalons indicateurs aux études que comporte le sujet, et, sous toute réserve de lumières plus complètes de l'expérience, nous mentionnerions entr'autres les points suivants :

1° La rapidité des grands transports dépend moins de la longueur des lignes à parcourir que du matériel roulant qu'on peut y employer.

2° La prompte utilisation du matériel dépendra surtout du nombre de doubles et triples voies qu'on aura à disposition pour le retour des véhicules vides, tandis qu'avec une seule voie souvent on sera presque aussi vite à pied.

3° Si l'on n'a qu'une seule voie et un nombreux ma-

tériel il faut avoir soin d'établir des stations provisoires d'évitement en aussi grand nombre que possible.

4° Les embarquements et débarquements, sauf en certains cas pour les seuls hommes d'infanterie, étant une cause considérable de retard, il sera important d'y parer en établissant sur les petites solutions de continuité des embranchements et des rayons de ceinture, afin d'avoir des lignes continues.

5. S'il pouvait être aussi question d'améliorer les réseaux existants, ou si l'on devait prendre des positions et des dislocations d'après les réseaux établis, il faut se rappeler que, comme pour les bonnes routes ordinaires, mais à un plus haut degré encore, il sera avantageux d'avoir une perpendiculaire à son propre front en arrière du centre, plutôt que sur une des ailes; il sera désavantageux de former un front en arrière et à proximité d'une transversale, vu que celle-ci pourrait constituer un bénéfice de mobilité aux adversaires; qu'en somme il sera profitable, dès qu'on sera en présence de l'ennemi, d'avoir autant de voies ferrées derrière soi que peu devant soi, et qu'il faut se procurer ce double avantage à la fois par des marches et des dislocations bien entendues, à la fois en construisant et en réparant derrière soi, tout en détruisant en avant. Des sections techniques, sur le modèle des corps américains et prussiens, rempliront le premier office; de hardis partisans de cavalerie et d'infanterie, comme les Américains en ont tant produits, mais les Allemands aucun dans les dernières guerres, rempliront le second.

6. Hors de la présence de l'ennemi, avant une opé-

ration offensive ou une entrée en campagne, il sera bon au contraire, la distance comptée en chemin de fer n'étant plus qu'un facteur secondaire, d'avoir un certain nombre de voies devant soi, pour mieux dérouter les prévisions des états-majors ennemis, pour ne choisir qu'au dernier moment la meilleure zone de concentration et pour faire concourir à cette prompte concentration les voies des autres zones, laissées libres. Il sera avantageux de tenir ses masses d'observation à proximité d'un grand carrefour et pas trop près de la frontière. Ainsi pour la France les environs de Paris constitueraient la meilleure position d'attente pour le gros d'une armée à faire agir sur la frontière de l'est.

Tels sont, à notre avis, les points principaux qu'il y aurait à étudier et à développer; et en tout cela les difficultés matérielles ne nous semblent pas beaucoup plus difficiles à surmonter que celles des services habituels ou exceptionnels de chemins de fer en temps de grandes foules ou pour les trains internationaux. Par peu que des commissions spéciales d'officiers d'état-major, d'intendance, du train, d'ingénieurs et de fonctionnaires de chemins de fer veuillent bien y mettre la main d'avance, nous ne doutons pas que, surtout de la part des états possédant de grands réseaux et de grands centres, où l'on est déjà rompu à toutes les exigences, ce service, presque autant civil que militaire, ne devienne promptement un de ceux qui marchera le mieux.

La question des nouvelles armes, liée à celle de l'augmentation démesurée des effectifs, soulève maints autres

problèmes plus vastes et plus complexes encore, que nous n'aurons certes pas la prétention de trancher en un fragment de chapitre. Nous nous bornerons à une simple orientation.

Napoléon a dit qu'il faut changer de tactique tous les 10 ans pour garder sa supériorité. Il n'y a plus besoin, de nos jours, de prêcher cette recommandation ; les nouvelles inventions amènent forcément ces changements, sinon dans les principes fondamentaux, au moins dans quelques formations plus ou moins en honneur. Pour l'heure, l'augmentation de l'effet des feux nous ramène en partie à Guibert ; à l'ordre mince, compliqué de petits paquets ; aux longues lignes, mais à intervalles ; aux vastes chaînes en débandade et aux colonnes de compagnies ou de deux compagnies. Quand quelques généraux, luttant à armes égales, se seront perdus dans l'éparpillement et le désordre qui en sortiront, on reviendra probablement aux colonnes plus fortes, qui feront tuer peut-être plus de monde, mais qui seront toujours le meilleur moyen de ne pas trop sacrifier au hasard et d'avoir ses hommes en main. Il faudra bien se résoudre une fois à cette triste perspective que des armes plus meurtrières puissent donner des actions plus meurtrières aussi.

Continuera-t-on en outre à progresser sur la même voie ? créera-t-on de nouveaux engins plus dévastateurs encore, accroissant indéfiniment la puissance des feux ? balles explosibles, asphyxiantes, à mitraille ?...

Ou bien le génie de l'invention quittera-t-il le projectile pour passer du côté de la plaque ? — Trouvera-

t-on quelque substance légère et résistante pour ressusciter les avantages de l'ancienne armure? ou s'adressera-t-on au défilement naturel et artificiel du terrain pour couvrir non-seulement des individus ou des groupes, mais des masses? Nous ne savons. Tout un vaste champ s'ouvre aux esprits scrutateurs et amis du progrès, pour lequel l'expérience de la guerre de 1866, tout en offrant quelques filons, ne dit pas grand'chose, puisqu'il n'y eut pas lutte à armes égales, et celle de la guerre d'Amérique pas beaucoup plus, car les troupes n'y étaient pas suffisamment rompues au métier.

En attendant les donnés d'expériences nouvelles, nous croyons qu'il y a dans les notions actuelles de la tactique tout ce qu'il faut pour satisfaire aux principales exigences : il s'agit d'améliorer l'instruction des troupes et de fortifier leurs vertus militaires, plutôt que d'en changer.

Devant les effets plus destructeurs des armes et le temps plus court des bonnes occasions, il faudra à la fois plus de solidité et plus de rapidité, plus de cohésion et plus d'aisance individuelle, plus d'entrain et plus de prudence, plus d'intelligence et plus de caractère de la part des hommes ; il faut en un mot que le matériel perfectionné soit employé par un personnel perfectionné ; et, sous ce rapport, les vrais besoins de l'avenir nous paraissent mal appréciés généralement ; ils plaideraient plutôt en faveur de corps restreints de parfaite élite que de cohues de demi-soldats. Qu'on s'accorde ceux-ci pour l'effet moral de l'étalage, ou pour les services secondaires, nous l'admettons volontiers. Mais qu'on se garde, avec les armes nouvelles, de les mettre en présence de vrais soldats.

Nous ne parlons pas sans doute des armées appelées seulement à défendre leurs propres foyers ; fanatisées par le patriotisme, ces troupes miliciennes peuvent en tout temps accomplir des prodiges, comme les Suisses le montrèrent en 1798, les Espagnols en 1810, les Tyroliens en 1809. Pour elles un peu plus ou un peu moins de martyrs ne pèse pas dans la balance.

Si de ce sujet d'organisation générale et d'infanterie, nous passons aux autres armes, nous prendrons la liberté d'émettre brièvement une opinion sur la *cavalerie,* diamétralement opposée à celle de maints tacticiens qui annoncent déjà sa décadence prochaine et complète. — Nous croyons au contraire que cette arme, qui offre beaucoup plus de ressources qu'on ne le croit communément, est la véritable arme de l'avenir, la seule qui, par sa plus grande rapidité et convenablement armée de feux gros et petits, pourra s'accorder encore les profits de la manœuvre, même devant une troupe exercée. A cet égard l'Amérique a tracé un chemin qu'il n'y a qu'à suivre. Au début de leur guerre de sécession les Américains croyaient aussi que cette arme coûteuse était un luxe dont ils pouvaient se passer ; après quatre ans d'expérience, ils possédaient les plus gros corps de cavalerie qui aient jamais été réunis, et ils sont arrivés à avoir des généraux de cette arme, les plus jeunes de l'armée, il est vrai, qui, à notre humble avis, seraient dignes d'être sérieusement étudiés par nos cavaliers européens, ainsi que nous l'avons exprimé plus haut, page 244.

En ce qui concerne l'*artillerie*, nous voulons essayer de motiver l'opinion que nous avons précédemment émise en faveur du maintien d'une certaine proportion de pièces lisses de campagne, opinion qui nous a valu de la part de quelques artilleurs le reproche de n'être pas à la hauteur du siècle. Que nous ne soyons pas toujours à leur hauteur, c'est possible ; ils ne trouveront bientôt plus de cîmes assez élevées pour y percher leurs engins de longue portée et s'accorder des lignes de tir convenables.

Quant à la question de fond, et en admettant que la meilleure pièce de campagne lisse soit le canon-obusier de 12 léger, et à rigueur le 12 lisse ordinaire, nous dirons que la meilleure artillerie de campagne se composera d'une moitié de telles pièces, et, pour le reste, moitié de petit rayé et moitié de gros rayé. Dans aucun cas nous n'abaisserions le minimum de 12 lisse au-dessous du tiers de l'effectif total.

En effet l'avantage de celui-ci est d'avoir une vitesse initiale plus grande et une trajectoire plus tendue que le rayé pour les distances ordinaires de combat décisif ; un meilleur ricochet, une plus forte mitraille, une charge plus rapide, un maniement moins délicat de munition et de pièce. Ce dernier avantage surtout est marquant, comparativement aux bouches à feu se chargeant par la culasse, au système prussien, même avec le perfectionnement de fermeture Broadwell ; celui de la rapidité de la charge ne l'est pas moins comparativement au système du projectile à ailette. Le 12 lisse a une justesse très-convenable à 800 pas et porte bien la mitraille à 400

pas. Or ce sont là les premières qualités de la pièce de campagne, ou de bataille, comme disent plus justement les Italiens, ou de mêlée, comme on pourrait dire plus proprement encore, c'est-à-dire de la pièce destinée à agir sur des masses et conjointement avec les autres armes. Ce sont celles-là qui donnent les coups efficaces et qui gagnent les batailles.

Les autres pièces, les rayées spécialement, ont un autre rôle. Elles sont supérieures au lisse sous deux rapports principaux, la portée efficace et la précision. Pour tout le reste elles lui sont inférieures, sauf, en quelques pays, sous le rapport de la légèreté du matériel, à poids égal de projectile. Mais comme ce n'est pas en tirant à la cible que l'artillerie, pas plus que l'infanterie, dans la plupart des cas en campagne, obtiendra des résultats utiles, ni à des distances si grandes qu'elle doive isoler son effet de celui des autres troupes, cette propriété doit être envisagée comme un accessoire, ou comme une ressource pour les cas spéciaux, souvent précieuse sans doute, mais non comme une qualité principale devant primer toutes les autres. D'ailleurs ce haut degré de justesse et de portée a rarement l'occasion d'être utilement appliqué, vu les difficultés que lui opposent les accidents du terrain, l'inconnu des distances, la mobilité des objectifs, le moindre trouble de l'air, l'impossibilité de contrôler et de rectifier promptement le tir. Le rayé reste donc, à l'égard du lisse, avec plusieurs causes réelles d'infériorité quant à l'action en masse, et avec quelques avantages d'action de détail ou spéciale, qui sont problématiques.

D'où vient donc, malgré cela, que le rayé soit partout en si grand honneur?

De plusieurs causes, tenant les unes à d'étranges confusions, les autres à de favorables accidents, d'autres à des engouements de mode et à une fausse opinion publique qui, une fois formée, demande des soins d'effet moral. Par diverses circonstances il s'est accrédité dans la plupart des armées que le rayé était supérieur au lisse, pour l'artillerie comme pour l'infanterie, en campagne comme au polygone; et cela seul a suffi pour qu'on ait dû en doter tous les corps et toutes les armées, afin que les uns ne soient pas censés déchus et inférieurs à d'autres.

La réputation du rayé a été fondée par des pièces *de position*, ou au moins fonctionnant comme telles; et dans ce cas cette réputation est justement méritée. Puis on a confondu et embrouillé à plaisir le service de l'artillerie de position avec celui de l'artillerie de campagne, quoiqu'ils soient, dans la plupart des cas principaux, aussi différents que le jour l'est de la nuit. Dans le service de position la portée et la précision sont des qualités de premier ordre, et l'on peut connaître ou se procurer facilement tout ce qui contribue à les assurer, tandis que c'est le contraire pour les pièces de bataille.

Les premières pièces rayées de campagne apparurent en 1859 en Italie. L'armée française avait du 4 rayé à ailette, fraîchement surgi de mystérieux magasins. On fit grand bruit de cette nouveauté; pour quelques obus tombés accidentellement dans leur seconde ligne en arrière de Cavriana, les Autrichiens battus s'empres-

sèrent de prétendre qu'ils ne devaient qu'à cela leur échec. Cette assertion, malgré son évidente fausseté, flatta l'amour-propre d'éminents artilleurs français plus préoccupés du tir de brèche que de celui de campagne, et stimula outre mesure leur zèle. Les goûts particuliers de l'empereur Napoléon III, technicien distingué, pour tout ce qui se rattache aux armes savantes, la singularité de ces glorieux *joujoux,* un peu de courtisanerie sans doute, firent aisément le reste.

Mais l'empereur a fait publier en même temps un beau et sûr récit de la campagne de 1859. Or de celui-ci, comme des rapports de l'artillerie, il serait difficile de déduire que la justesse et la portée supérieures des célèbres petits canons aient été pour un iota dans les succès décisifs de cette guerre, de ses deux grandes journées de Magenta et de Solferino en particulier.

Dans ces mémorables batailles l'artillerie se distingua certainement ; mais ce fut surtout par son ardeur à ne pas rester en arrière de l'infanterie et à canonner l'ennemi à 300 pas et moins encore. Or point n'était besoin pour cela de sa portée et de sa précision si étendues. On peut affirmer que les meilleurs services qu'elle rendit le furent par sa mobilité et par le fantastique de sa subite apparition.

Néanmoins toute l'artillerie lisse de campagne fut sacrifiée, en France, à l'engin à la mode, vanté à la cour de Vienne autant qu'à celle des Tuileries. Et quand une armée comme l'armée française, et gouvernée par un Napoléon, met au jour une arme nouvelle, qui voudrait ne pas posséder aussi ladite nouveauté, fût-elle même

une arbalète du 15e siècle? Ainsi toute l'Europe est entrée à plein collier dans cette vaste mystification, qui ne serait que plaisante si elle n'était si chère.

Les seuls Américains, au début comme à la fin de leur dernière guerre, et quoique possédant le meilleur canon rayé de campagne, le Parrott, à charge par la bouche et coulante, ont maintenu jusqu'ici la moitié de lisse dans leur artillerie de campagne. Mais nous ne répondrions pas qu'eux aussi ne cédassent bientôt à l'engouement général de l'Europe.

La guerre de 1866 n'a pas pu directement fournir des preuves concluantes sur ce point, à notre connaissance au moins, sauf qu'elle a déjà condamné le tir rayé qui était censé le plus foudroyant contre les masses, celui du schrappnell. De part et d'autre on a dû reconnaître que ce projectile, admirable sur la place de tir, ne donnait jamais ses résulats attendus, dans les conditions ordinaires des actions de campagne, c'est-à-dire quand on doit préalablement chercher la distance exacte du but, pour graduer soit la hausse, soit la fusée. Aussi les Prussiens ont déjà retranché les schrappnells de leurs coffres de corps d'armée, pour les remplacer par autant d'obus à percussion. De ce retour vers une saine tactique au maintien de lisse léger, il n'y avait qu'un pas. Malheureusement la pratique ne fit pas faire ce dernier complément de la démonstration.

Il y eut bien du rayé et du lisse en présence; mais les artilleurs de ce dernier, les Prussiens surtout, manquaient de confiance dans leur matériel, et ils n'osèrent

s'en servir convenablement. A Königgrätz, l'affaire principale, l'occasion de l'employer n'était d'ailleurs pas convenable, puisque les Autrichiens s'y trouvaient *en position* ; par cette raison-là le rayé avait son prix *spécial* pour les Prussiens comme pour les Autrichiens, pour ceux-ci surtout ; de-là sans doute on conclura *au général* que le rayé est en supériorité constante (1).

La bataille même de Königgrätz indique une des fâcheuse tendances qui résultent, non-seulement en Autriche, mais presque partout, de l'abus des pièces rayées de campagne. C'est de ruiner les vrais principes de la tactique, et de transformer peu à peu toutes les affaires de campagne en batailles et combats de position. Les batteries commencent par se placer et par tirer; puis, pour ne pas masquer leurs feux et pour ne pas rompre la cohésion, les autres troupes ne font que servir de soutien en grand aux batteries. Ainsi se passa toute la matinée du 3 juillet sur le front, tandis que sur le soir l'infanterie prussienne masqua le feu de ses pièces amenées à Chlum ; ainsi se passèrent en bonne partie les combats de Münchengrätz, de Gitschin, de Skalitz, de Königinhof, de Kissingen, de Gerchsheim, de Würzburg. Ainsi se passent maintes manœuvres de campagne dans divers camps d'exercice en Europe.

Dans ce cas sans doute le lisse n'a plus que peu de valeur. Mais est-ce bien là l'emploi le plus rationnel de troupes de campagne, y compris celles de l'artillerie ? Les opérations de la guerre vont-elles se réduire exclu-

(1) A Kœniggrætz il il y eut 672 canons rayés autrichiens engagés contre 792 canons prussiens, dont 306 lisses.

sivement à des duels de bouches à feu, pour la plus grande gloire des fins pointeurs, ou pour le plus grand plaisir des amateurs de bruit et de fumée? Assurément non ; et, sans nier l'effet moral de certaines canonnades, nous ne saurions admettre qu'on soit plus tenu à l'avenir que par le passé de répondre à tout coup de canon par un autre. Cela, on nous le concédera volontiers en théorie, nous le savons ; mais on tend à l'oublier de plus en plus en pratique, afin d'employer le rayé dans ses meilleures conditions de précision et de portée. D'une ressource qu'on a à disposition pour des cas spéciaux, on déduit en quelque sorte l'obligation de ne manquer aucun prétexte de la mettre en évidence, et de cette façon l'on nuit à l'emploi des autres troupes pour des efforts combinés.

Cette fausse doctrine a déjà porté de tels ravages dans les esprits qu'on entend maints artilleurs et même des officiers d'état-major condamner le lisse par la raison « qu'il ne peut plus se mesurer avec le rayé. »

Mais qui donc a dit que les artilleurs soient obligés de se *mesurer* contre une artillerie supérieure? Toutes les règles de la tactique, tous les enseignements des maîtres leur commandent au contraire de se mesurer avec les masses, avec les lignes de l'ennemi, et non avec ses canons.

Dans son cours de tactique le général Dufour s'exprime comme suit à cet égard : « L'artillerie se dispose « par fortes batteries, pour faire en quelques endroits de « la *ligne* opposée de larges brèches, dans lesquelles la « cavalerie puisse se précipiter. Sans faire peut-être plus

« de mal réel de cette manière que si elle était éparse « sur tout le front, son effet moral est bien plus considé- « rable ; le soldat est frappé de terreur quand il voit la « mort se multiplier sur un espace limité et balayer des « *bataillons* entiers ; il s'ébranle, il recule ; si la cavalerie « se présente en ce moment, il est hors d'état de lui ré- « sister. Ce n'est point à dire pourtant que toute l'ar- « tillerie doive être accumulée au même endroit ; cela « serait trop embarrassant et souvent inexécutable ; il « faut seulement éviter la dissémination. Il est plus fa- « cile de couvrir par les accidents du sol plusieurs bat- « teries séparées qu'une seule où toutes les pièces seraient « réunies. Cette seule considération peut engager à par- « tager l'artillerie de ligne entre les divisions ; ce qu'il « faut éviter, c'est de tomber à cet égard dans l'exagé- « ration ; et, dans tous les cas, on doit faire son possible « pour que les feux convergent sur des points essentiels « de la ligne ennemie, comme sur une aile que l'on « veut écraser, sur un angle saillant qu'on enveloppe, « sur une batterie qu'il s'agit de démonter, etc.

« L'artillerie légère se porte en avant pour commen- « cer l'action ; autant qu'elle le peut, elle prend des di- « rections obliques, tant pour démasquer le front de « l'armée que pour prendre d'enfilade, ou en écharpe, « les lignes ennemies. Cette artillerie ne doit pas crain- « dre de s'aventurer ; l'audace est une des principales « qualités des chefs qui la commandent ; sa légèreté lui « permet d'échapper aux poursuites. Ordinairement ac- « compagnée de quelques escadrons qui la protégent, « elle voltige sur les flancs de l'ennemi, s'avance, se re-

« tire, reste peu à la même place, afin d'éviter les coups « qu'on lui adresse, profite de tous les emplacements « favorables pour faire quelques salves de ses pièces. »

Dans ces excellentes instructions, il n'y a pas un mot, on le voit, pour recommander le duel d'artillerie de précision qui préoccupe tant les techniciens dont nous parlons, et cependant quand notre vénérable général écrivait son cours de tactique, universellement apprécié aujourd'hui encore, on connaissait déjà le tir à la cible.

Rocquancourt, dans son 4e volume d'art militaire, 33e leçon, dit de son côté : « Il est de règle de diriger l'ar-« tillerie contre les *troupes*, et cette règle n'admet d'ex-« ception que dans deux cas : ou lorsque le feu de l'en-« nemi devient si meurtrier que vos troupes ne peuvent « exécuter ce qu'on leur commande, ou lorsque votre « propre batterie court le risque d'être démontée. En « cela nous disons ce qui devrait être. Mais qu'arrive-t-« il en réalité? Que les officiers d'artillerie, tantôt par « amour-propre, tantôt à la demande des troupes, veulent « éteindre, aux yeux de celles-ci, les feux qui les fou-« droient. Et de là beaucoup de pertes inutiles en hom-« mes et en munitions. »

Ainsi le vice dont nous nous plaignons provoquait déjà les justes plaintes de Rocquancourt, il y a 30 ans, et depuis lors il n'a fait que s'accroître par le fait du rayé, sans avoir plus de motif.

Enfin Jomini dit aussi dans son *Précis de l'art de la guerre* : « L'artillerie de toute espèce employée dans les « batailles ne doit jamais oublier que sa principale des-« tination est de foudroyer les *troupes ennemies* et non de

« répondre à leurs batteries. Cependant, comme il est « bon de ne pas laisser le champ libre à l'action du « canon ennemi, il est utile de le combattre pour attirer « son feu : on peut destiner à cela un tiers des pièces « disponibles ; mais les deux tiers au moins doivent être « dirigés sur la cavalerie et l'infanterie. »

Que pourrions-nous ajouter, sans risquer de les affaiblir, à ces paroles trop oubliées des maîtres, et qui n'ont fait qu'augmenter de poids par le perfectionnement des feux ?

Même au point de vue erroné que l'artillerie ait toujours à se mesurer contre l'artillerie ennemie, ou dans les cas spéciaux où les circonstances l'exigeraient, la proportion de lisse et de rayé de campagne que nous demandons répondrait à toutes les exigences. Si l'on doit rester à grande distance on prendra le rayé ; si l'on peut s'approcher à couvert on enverra soit de la cavalerie et des tirailleurs sur les flancs, soit une batterie lisse de front ; celle-ci à 400 pas, avec ses boulets et sa mitraille, mettra promptement en retraite un nombre double de pièces rayées.

Il est vrai que certains artilleurs justifient la destruction du lisse en disant que « la mitraille n'a pas une utilité aussi réelle qu'on l'a prétendu. » La découverte, quoique tardive, a son prix peut-être au polygone, ou dans un siége ; mais en campagne la vieille boîte à mitraille, malgré le dédain des novateurs, aurait encore tout le sien. Et si l'argument est vrai, pourquoi fait-on tant d'efforts aujourd'hui, et en tant d'endroits divers, pour se procurer la meilleure *mitrailleuse*? ..... autre amusette

américaine qui peut avoir sa valeur comme engin de position, mais qui en a fort peu comme pièce de campagne, [1] et qui ne saurait nullement combler la lacune que l'engouement exclusif du rayé et le fiasco déjà reconnu du schrappnell ont introduite dans le matériel de bataille.

En raison de l'importance dans l'avenir de cette question, qui est une question de tactique autant que d'organisation et de budget, nos lecteurs voudront bien nous pardonner de les y avoir retenus aussi longtemps. Pour la première fois deux armées, celles de l'Italie et de l'Autriche, entraient en ligne avec des bouches à feu toutes rayées, et il valait la peine de se rendre compte de cette apparition et de ses conséquences. Les choses n'en ont pas été beaucoup plus mal sans doute. On peut se servir et l'on s'est servi en effet de l'artillerie rayée à peu près comme de la lisse ; mais alors on n'a plus les sûrs avantages pratiques de l'ancien lisse, et le progrès dont on a fait tant de bruit est plutôt une complication et une reculade. [2]

Il n'y a pas de musique militaire au monde qui puisse se mesurer avec celle de la gendarmerie de la garde impériale

[1] Au moins celle dite Gatling, à revolver.

[2] A l'occasion de l'artillerie de la campagne de Bohême la brochure citée plus haut de M. le prince de Joinville fait en outre la remarque suivante « Sur un seul point l'armée prussienne s'est trouvée « notoirement inférieure. Son artillerie n'a pas répondu à ce qu'on at- « tendait d'elle. Ses canons d'acier à chargement compliqué par la cu- « lasse n'ont pu soutenir la comparaison avec l'artillerie autrichienne, « dont les canons et les projectiles sont identiques aux nôtres (système « français, et suisse de 4 liv., soit à ailette) ; mais ce désavantage isolé, « quelque grave qu'il fût, ne suffisait pas à faire perdre aux Prussiens « la supériorité que leur assuraient, etc. » (page 47).

française ; mais pour diriger un régiment de tirailleurs devant l'ennemi une quinzaine de simples clairons lui sera bien supérieure. La différence entre le rayé et le lisse de campagne est du même ordre.

Puisque nous en sommes aux objections, nous ne terminerons pas sans répondre à quelques autres encore, ni sans enregistrer diverses rectifications provoquées par notre premier volume.

Un journal de Berne, les *Etats-Unis d'Europe*, organe du congrès de la paix, et qui remplit sa difficile mission avec une chaleur et une élévation de vues que nous sommes les premiers à honorer, nous soupçonne de pencher pour les armées permanentes plutôt que pour les armées de milices et de landwehr. Nous ne craindrons point de dissiper tous ses doutes, en lui disant qu'en effet nous croyons à la supériorité des gens qui savent leur métier ou leur art sur ceux qui ne le savent qu'à moitié ou pas du tout. Quelque opinion qu'on puisse avoir, au point de vue politique, des armées permanentes et de l'abus qu'en peut faire tel gouvernement contre son peuple ou contre des peuples voisins, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue militaire, — et les armées, pensons-nous, ont essentiellement un but militaire — elles répondent le mieux aux exigences de plus en plus grandes de la guerre et des conditions ordinaires de la victoire ; nous osons penser, par exemple, qu'il y a plus de force effective dans la garde royale prussienne que dans un nombre triple ou quadruple de landwehrs.

Cela ne veut pas dire que la règle soit sans ex-

ception, et en particulier nous estimons que la Suisse, pays républicain et fédératif, neutre et au centre de l'équilibre européen, ayant plus souvent à monter la garde qu'à donner l'assaut, et prétendant à défendre ses libres foyers plutôt qu'à jouer un rôle actif au dehors, est plus forte en réalité avec son armée milicienne et territoriale qu'avec l'armée permanente qui correspondrait au même budget — lequel budget, par parenthèse, est au moins dix fois plus élevé, si l'on tient compte des dépenses accessoires et des faux-frais particuliers, que celui qui a été indiqué au congrès de la paix.

Du reste si nous sympathisons vivement avec les courageux efforts du journal de Berne pour amener au plus tôt le règne de la paix universelle, qu'il nous pardonne de ne pas croire, comme lui, que le meilleur moyen à cet effet soit de remplacer les bonnes et petites armées par de mauvaises et d'autant plus nombreuses. Les germes de dissensions entre nations subsisteraient encore; elles éclateraient tôt ou tard en hostilités ouvertes; et dans ce cas la guerre n'en serait que plus sanglante, plus dévastatrice, plus prolongée, plus générale; et l'on aurait, en fait, un retour vers la barbarie, dont on ne sortirait qu'en revenant peu à peu à ce qui existe aujourd'hui, ou plutôt à ce qui existait hier, soit aux armées permanentes restreintes, qui sont une des vraies conquêtes des sociétés civilisées.

La voie la meilleure et la plus pratique vers l'amoindrissement des maux de la guerre nous paraît avoir été ouverte par les traités de Vienne et de Londres, qui ont neutralisé certains territoires, entr'autres la

Suisse et la Belgique ; par les articles du traité de Paris de 1856 sur les droits navals des neutres; par la convention de Genève de 1864 sur la neutralisation des services sanitaires, si l'on y mettait plus de sérieux et moins d'étalage. Diverses extensions que comporteraient ces excellentes prémisses seraient toutes logiques et naturelles. Que les zônes neutres, par exemple, soient étendues. Qu'il soit interdit aussi, comme on l'a proposé déjà, d'endommager les grands viaducs de chemins de fer, ainsi que les phares, les ports, les monuments, d'ouvrir les hostilités avant une sommation préalable de 8 à 10 jours, de prélever des contributions de guerre illimitées, d'entraver sans nécessité les communications ordinaires de postes, de télégraphes, de trains, de navigation, et surtout qu'on constitue une sorte d'arbitrage suprême contre les atteintes à ce code élargi du droit des gens, et l'on avancera plus réellement le règne de la paix universelle qu'en s'égarant dans de sentimentales utopies à la suite du bon Bernardin de St.-Pierre.

M. le général Sirtori, commandant de la 5e division italienne, 1er corps d'armée, a réclamé par une lettre adressée au journal l'*Italia militare*, contre les motifs que nous avions attribués (1) à son ordre de retraite au-delà du Mincio, dans l'après-midi de la bataille de Custozza.

« Sans vouloir entrer maintenant, dit entr'autres l'honorable général, dans une polémique à laquelle je ne me sens guère l'esprit dispos, que l'*Italia militare* et le

(1) Ier volume, page 298.

colonel Lecomte me permettent de n'accepter comme exacts ni l'un ni l'autre des jugements sus-indiqués.

« J'ai la conscience que l'ordre donné par moi de repasser le Mincio ne fut pas l'effet d'un moment de faiblesse, mais bien d'un jugement formé avec le plus grand sang-froid et dicté par les raisons les plus évidentes de tactique et de prudence.

« Comme qu'on veuille juger cet ordre, il ne peut-être considéré en aucun façon comme une *autre cause des résultats malheureux de l'action* de cette infortunée journée, puisque l'ordre fut donné quand l'action était finie et la journée irrémissiblement perdue.

« En mettant le Mincio entre l'ennemi et les troupes j'eus deux buts : 1° empêcher que l'ennemi ne passât le Mincio à la suite de nos troupes en désordre, ce qui eût été fort possible si nous avions été attaqués et serrés avec vigueur. 2° Rallier, reposer et ranimer les troupes extrêmement fatiguées et si dispersées que déjà les 4/5 étaient de l'autre côté du Mincio avant que j'eusse ordonné le passage.

« Soit donc que j'eusse voulu tenir la défensive ou reprendre l'offensive le jour suivant, l'ordre donné par moi était non-seulement de la plus évidente utilité, mais d'une nécessité absolue. »

Nous n'avons rien à opposer à cette assertion de M. le général Sirtori, mieux au courant des faits que nous n'avions pu l'être, et c'est avec plaisir que nous l'enregistrons en rectification de nos suppositions sur les motifs de ce passage du Mincio que nous avions trouvé trop hâtif. Du moment que les quatre cinquièmes des troupes

étaient déjà sur la rive droite, le général ne pouvait pas en effet rester seul avec le reste sur la rive gauche. — Nous lui ferons remarquer en outre que nous ne l'avions pas accusé d'avoir été par là une autre cause des résultats malheureux de l'action, ce qui n'aurait pas eu de sens, mais d'avoir « *aggravé* ces résultats malheureux en contribuant à changer un simple échec en une retraite démoralisante » ce qui est fort différent.

Une autre feuille militaire de Florence, l'*Esercito*, relève deux inexactitudes de notre récit de la bataille de Custozza, que nous ne pouvons également qu'accueillir avec gratitude, dans l'intérêt de la vérité historique. « La première, dit ce journal, est dans la mention que le général Lamarmora aurait fait dire au général della Rocca, le matin du 24 juin, de « tenir ferme contre les « détachements autrichiens avec un petit nombre de ses « troupes et d'envoyer tout le reste vers Custozza. » Nous ne croyons pas la chose exacte, car elle n'est pas indiquée dans le rapport officiel, et si elle était vraie le général della Rocca aurait été sans doute appelé à rendre compte d'une telle désobéissance. Il résulte au contraire de renseignements authentiques que le général Lamarmora ordonna personnellement et à plusieurs reprises de tenir fortement Villafranca, parce qu'il craignait que d'un moment à l'autre les efforts ennemis ne se dirigeassent sur ce point. — La seconde inexactitude est que le général Lamarmora ne se porta pas directement de Custozza à Goito; mais bien à Valeggio, où il reconnut le fâcheux état des choses et ordonna de résister le plus

possible; mais cette erreur remonte au rapport officiel lui-même qui l'a commise. »

Laissant de côté diverses critiques moins bienveillantes faites d'autre part sur divers chapitres de notre premier volume, il en est une cependant que nous ne pouvons passer sous silence, quoiqu'elle sorte du domaine purement militaire, et à laquelle nous consacrerons quelques mots pour terminer.

On nous a reproché la prétendue contradiction politique de pencher pour l'unité italienne, tandis que nous serions contre l'unité allemande, et on a cherché à inférer de là que nous cédions à des sympathies et à des antipathies qui compromettent la neutralité que devrait toujours garder un écrit militaire.

Nous ne nous attendions guère à un tel reproche, et aux yeux des personnes qui auront daigné prendre la peine de lire notre ouvrage en entier, nous n'avons sans doute pas besoin de nous en justifier. Aussi n'est-ce pas à elles que s'adressent ces lignes, mais à celles qui prétendent juger de l'ensemble sur quelques pages seulement.

Nous n'avons touché, disons-le tout d'abord, aux questions politiques que pour autant qu'elles devaient éclairer les événements militaires, et si nous ne nous sommes préoccupé ni de proclamer ni de masquer des opinions en la matière, nous n'avons guère pensé non plus à servir des intérêts ou des calculs quelconques, bien moins encore à faire une exposition de principes diri-

geants susceptible de provoquer l'approbation ou le blâme. — Si d'autres s'en sont inquiétés à notre place et ont cherché dans notre livre ce que nous n'avons nullement eu l'intention d'y mettre, ils ont simplement fait fausse route ; ils ne nous entraîneront pas sur leurs traces.

Quels que puissent être nos sentiments et nos opinions politiques, nous nous flattons qu'ils ne sauraient influencer en rien nos appréciations militaires et notre profond désir d'être surtout impartial. Que nous soyons donc ou pas pour l'unité allemande ou pour l'unité italienne, c'est bien indifférent à la manière dont nous rapportons et critiquons parfois telle bataille ou tel combat.

Après cela, s'il était vrai que nous penchassions pour l'Italie et contre la Prusse, notre partage entre ces deux alliés ne ferait que fournir une garantie de plus en faveur de notre complète impartialité.

Puisque nous abordons ce terrain, et sans vouloir entrer dans le grand problème de la constitution des Etats, nous n'avons du reste pas à cacher que nous ne plaidons pas plus, en principe, pour l'unité italienne que pour l'unité allemande. Ni l'un ni l'autre de ces pays ne nous paraissent revêtir les conditions ou éprouver les besoins réels d'un organisme unitaire. Mais nous avons toujours souhaité et nous souhaitons encore à l'Italie la force suffisante pour lui permettre de s'émanciper des bayonnettes étrangères et de vivre d'une vie propre entre ses deux puissants voisins. Quand son indépendance sera complète et sûre, nous ne pourrions que lui souhaiter

aussi la décentralisation que bon nombre d'éminents patriotes italiens lui recommandent déjà maintenant.

Quant à l'Allemagne, à la fois la plus populeuse nation de l'Europe, la plus également condensée, la plus largement éclairée et la plus savante, la mieux placée géographiquement, dont toutes les traditions et toutes les gloires reposent sur une constante diffusion de lumières et d'activité intellectuelle et économique, pourquoi en vérité lui souhaiterions-nous une unité dont elle n'a que faire, sauf peut-être pour aider à la destruction de ses libertés et de celles de ses voisins?

Autant l'unité, qui augmente certainement la force militaire d'un pays, mais au détriment de la vie et des libertés locales, pouvait être et peut encore être utile à l'Italie, en quête de son indépendance nationale, autant elle serait nuisible à l'Allemagne, complétement indépendante et assez puissante sans cela. L'unité ne ferait que gêner le développemement intérieur des divers groupes d'intérêts germaniques, sans leur donner un atôme de garantie de plus contre l'extérieur, dont ils n'eurent jamais rien à redouter, tant que, comme depuis un demi-siècle, ils ont été quelque peu unis entr'eux.

Sous la constitution de 1815, l'Allemagne a pu faire tout ce qu'elle a voulu, même contribuer indirectement à l'asservissement de la Pologne, de la Hongrie, de l'Italie ; elle put arrêter la France en 1859 sur le Mincio, envahir le Danemark en 1848 et 1849, le déchirer en 1864, essayer de se réorganiser et se bouleverser à son gré de 1848 à 1850, revenir depuis lors à la charge

chaque année, y compris l'an 1866, sans que personne se soit mêlé de ses affaires. Que peut-elle désirer de plus? Quel pays au monde, sauf les Etats-Unis, est réellement plus libre, plus respecté de l'étranger? A quoi bon une plus grande force? Qu'elle dise au moins l'usage qu'elle compterait en faire, afin qu'on puisse préalablement peser les avantages qui s'y attacheraient en regard des nombreux inconvénients qu'elle entraîne.

Quelques améliorations conformes à la marche du temps pouvaient sans doute être avantageusement apportées au lien fédéral de 1815 ; on devait tenir compte des nouveaux rapports industriels et commerciaux, des facilités et des besoins de communications intérieures et extérieures, surtout fonder une marine et des colonies germaniques. Toutes choses aisément réalisables dans les termes de l'ancienne alliance, c'eût été là un vrai et bon progrès pour la fédération allemande, et auquel nous eussions applaudi de tout cœur ; tandis que l'unitarisme, soit prussien, soit autrichien, soit autre, dépasse de beaucoup la mesure du nécessaire sans amener les bienfaits souhaités, et n'apparaît à tous égards que comme un recul de civilisation pour ce grand et noble pays.

Telle est notre sincère manière de voir, et c'est par cette raison qu'il a pu nous échapper parfois l'expression des vives sympathies que nous vouons aux malheureux états secondaires de l'Allemagne, à ces états si intéressants, si cultivés, si avancés, si prospères de Hanovre, des Hesses, de Nassau, de Francfort, déjà supprimés,

comme à ceux de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, de Bade en triste voie de l'être. ([1])

Mais, nous le répétons, ces sentiments-là n'ont rien à démêler avec nos appréciations militaires, que nous croyons avoir exclusivement basées sur les règles et sur les principes fondamentaux de l'art de la guerre, notre première et principale préoccupation.

([1]) Il ne vaut déjà plus la peine de faire une exception pour la Hesse Darmstadt, ni une catégorie spéciale pour les petits états de la prétendue Confédération du nord.

FIN

PIÈCES ANNEXES.



I

Répartition des armées prussiennes au 16 juin 1866.

Commandant en chef : S. M. le roi Guillaume.
Chef d'état-major : général d'infanterie baron de Moltke.
Quartier-maître général : général-major de Podbielski.
Inspecteur général de l'artillerie : lieutenant-général de Hindersin.
Inspecteur général du génie : lieutenant-général de Wasserschleben.

Adjudants-généraux, généraux à la suite et ordonnances de Sa Majesté :

Lieutenant-général d'Alvensleben, adjudant-général.
Id. de Bohen, général à la suite.
Général-major de Trescko, général à la suite et chef du cabinet militaire.
Six officiers d'ordonnance, dont deux colonels, trois lieutenants-colonels et un major.
A la disposition de S. M. : le colonel comte Dohna, inspecteur des carabiniers et chasseurs, avec un adjudant.

Etat-major général.

Un major, adjudant du chef de l'état-major ; deux colonels, chefs de section, et neuf officiers d'ordonnance, dont trois majors, cinq capitaines et un 2d sous-lieutenant.

Inspection générale de l'artillerie.

Un colonel, chef de l'état-major de l'artillerie, et trois adjudants, dont un major et deux capitaines.

Inspection générale du génie.

Deux adjudants (un major et un lieutenant), et un lieutenant, chef de la 3e section des télégraphes de campagne.

Chef du quartier-général : un lieutenant-colonel de grenadiers de la garde.

Garde d'état-major : un major de hussards et un capitaine de grenadiers de la garde.

Présents au grand état-major : S. A. R. le prince Charles de Prusse, feldzeugmeistre général, avec ses trois adjudants (deux majors et un capitaine).

Le ministre de la guerre, général d'infanterie de Roon, avec son cabinet militaire, son adjudant et ses ordonnances, sept officiers (quatre majors et trois capitaines).

Le ministre des affaires étrangères, président du cabinet, le comte de Bismarck-Schönhausen, avec son adjudant et deux conseillers de légation.

Les lieutenants-généraux à la suite : prince Pückler-Muskau et le duc d'Ujest.

Officiers étrangers.

Le général-major comte Kutusof, de Russie; le colonel comte Avet, d'Italie; le major de Brandenstein, de Mecklenbourg-Schwerin.

Ire Armée.

Commandant en chef : S. A. R. le prince Frédéric-Charles-Nicolas de Prusse, général de cavalerie.

Chef d'état-major : lieutenant-général de Voigts-Rhetz.

Quartier-maître général : général-major de Stülpnagel.

Commandant de l'artillerie : général-major de Lengsfeld.

1er officier du génie : général-major Keiser.

2d » colonel Clausius.

Intendant d'armée : Weidinger, membre du conseil privé de la guerre.

Médecin d'armée : Dr Löffler, médecin général.

Auditeur d'armée : Marcart, auditeur en chef.

Etat-major général et adjudants.

Quatre majors, quatre capitaines et quatre lieutenants.

Adjudants du chef de l'artillerie : deux capitaines.

Attachés au dit : un colonel, un capitaine et un lieutenant.

Adjudants du 1er officier du génie : un capitaine et un lieutenant.

Adjudant du 2d officier du génie : un lieutenant.

Chef de la 1re section des télégraphes de campagne : un capitaine.

Chef de la section des voies ferrées : un conseiller d'Etat aux travaux publics.

Chef du quartier général : un major de uhlans de la garde.

Garde d'état-major : un capitaine de uhlans de landwehr.

5e *division d'infanterie.*

Commandant : lieutenant-général de Tümpling.

Chef d'état-major : un lieutenant-colonel. Deux adjudants.

9e brigade, général-major de Schimmelmann, avec un adjudant.

5e Brandenbourg régiment d'infanterie n° 48.

Grenadiers de la garde, régiment 1e Brandenbourg, n° 8.

10e brigade, général-major de Kamiensky, avec un adjudant.

1e Posen régiment d'infanterie n° 18.

2e Brandenbourg régiment de grenadiers n° 12 (prince Charles de Prusse).

Bataillon de pionniers n° 3, Brandenbourg, avec un train de pontons.

Régiment 1e Brandenbourg uhlans (empereur de Russie) n° 3.

Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 3e régiment, Brandenbourg.

Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Attachés à la 5e division d'infanterie : l'intendance, l'administration principale des vivres, la poste de campagne, la direction des ambulances, la caisse du corps, un bataillon du train n° 3, Brandenbourg, l'administration de la boulangerie, la colonne de boulangerie et un dépôt de chevaux, plus cinq colonnes d'approvisionnement du 3e corps d'armée.

Total de la 5e division : 12 bataillons d'infanterie, 4 escadrons, 24 bouches à feu et un bataillon de pionniers.

6e *division d'infanterie.*

Commandant : lieutenant-général de Manstein.

Chef d'état-major : un capitaine. Deux adjudants.

11e brigade, général-major de Gersdorff, avec un adjudant.

7e Brandenbourg régiment d'infanterie n° 60.

» » de fusiliers » 35.

12e brigade, général-major de Kotze, avec un adjudant.
8e Brandenbourg régiment d'infanterie n° 64.
4e » » » » 24.
Bataillon de chasseurs n° 3, Brandenbourg.
Régiment de dragons n° 2, »
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 3e régiment, Brandenbourg.
Une ambulance de campagne et deux sections d'infirmiers.
Total de la 6e division : 12 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 5 escadrons et 24 bouches à feu.

7e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Fransecky.
Chef d'état-major : un major. Deux adjudants, lieutenants.
13e brigade, général-major Gross de Schwartzhoff, avec un adjudant.
3e Magdebourg régiment d'infanterie n° 66.
1e » » » » 26.
14e brigade, général-major de Gordon, avec un adjudant.
4e Magdebourg régiment d'infanterie n° 67.
2e » » » » 27.
Bataillon de pionniers n° 4, Magdebourg, avec un train léger de pontons.
Régiment de hussards n° 15, Magdebourg.
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 4e régiment, Magdebourg.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.
Attachés à la 7e division d'infanterie : L'intendance, l'administration principale d'approvisionnements, la poste de campagne, la direction des ambulances, la caisse du corps, un bataillon du train n° 4 Magdebourg, l'administration de la boulangerie, la colonne de boulangerie, un dépôt de chevaux et cinq colonnes d'approvisionnements du IVe corps d'armée.
Total de la 7e division : 12 bataillons d'infanterie, 4 escadrons. 24 bouches à feu et un bataillon de pionniers.

8e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Horn.
Chef d'état-major : un major. Deux adjudants, dont un capitaine et un lieutenant.
15e brigade, général-major de Bose, avec un adjudant.
3e Thuringe régiment d'infanterie n° 71.
1e » » » » 31.
16e brigade, général-major de Schmidt, avec un adjudant.
4e Thuringe régiment d'infanterie n° 72.

Bataillon de chasseurs nº 4, Magdebourg.
Régiment de uhlans nº 6, Thuringe.
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 4e régiment, Magdebourg.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.
Total de la 8e division : 9 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 4 escadrons et 24 bouches à feu.

IIe Corps d'armée.

Commandant : lieutenant-général de Schmidt.
Chef d'état-major : général-major de Kameke.
Commandant de l'artillerie : général-major Hurrelbrinck.
1er officier du génie : un lieutenant-colonel.

Etat-major et adjudants.

Un major, un capitaine et quatre adjudants (un major, un capitaine, deux lieutenants).
Adjudants du commandant de l'artillerie : deux lieutenants.
Officiers du génie : un capitaine, deux officiers du génie et un lieutenant, adjudant du 1er officier.
Garde d'état-major : un lieutenant de cuirassiers.

3e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Werder.
Chef d'état-major : un major. Deux adjudants.
5e brigade, général-major de Januschowsky, avec un adjudant.
5e Poméranie régiment d'infanterie nº 12.
Régiment de grenadiers Frédéric-Guillaume IV 1e Poméranie, nº 2.
6e brigade, général-major de Winterfeld, avec un adjudant.
7e Poméranie, régiment d'infanterie nº 54.
3e » » » » 14.
Bataillon de chasseurs nº 2, Poméranie.
Bataillon de pionniers nº 2, Poméranie.
Régiment de hussards (de Blücher) nº 5, Poméranie.
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 2e régiment, Poméranie.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

4e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général Herwarth de Bittenfeld.
Chef d'état-major : un capitaine. Deux adjudants.

7e brigade, général-major de Schlabrendorff, avec un adjudant.
6e Poméranie régiment d'infanterie nº 49.
2e » » de grenadiers (Colberg) nº 9.
8e brigade, général-major de Kanneken, avec un adjudant.
8e Poméranie régiment d'infanterie nº 61.
4e » » » » 21.
1e Poméranie régiment d'uhlans nº 4.
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 2e régiment Poméranie.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Détachements du corps de cavalerie du 2e corps d'armée.

3e brigade de grosse cavalerie, commandant : général-major baron de Goltz.
2e Poméranie régiment d'uhlans nº 9.
Régiment des cuirassiers de la reine (Poméranie), nº 2.
2e batterie à cheval du 2e régiment, Poméranie.

Artillerie de réserve.

Commandant : colonel baron de Puttkamer.
4 batteries à pied (2 de 4 liv., 2 de 6 liv.) du 2e régiment, Poméranie.
Section des colonnes, sous un capitaine.
Neuf colonnes de munitions.
Colonne de pontons, sous un lieutenant.
Bataillon du train nº 2, poméranien.
Dépôt des chevaux. Cinq colonnes de vivres, trois dites de grandes ambulances.
Total du 2e corps d'armée (y compris la 3e brigade de grosse cavalerie) : 24 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 16 escadrons, 78 bouches à feu, 1 bataillon de pionniers.

Corps de cavalerie.

Commandant : S. A. R. le prince Albert de Prusse, général de cavalerie, avec deux adjudants personnels.
Chef d'état-major : un lieutenant-colonel de cavalerie.
Chef de l'artillerie : un lieutenant-colonel d'artillerie.
Attaché au général commandant : le général-major comte de Bismarck-Bohlen, avec son adjudant personnel.
Etat-major, adjudants : un major, deux capitaines et un lieutenant.

1re division de cavalerie.

Commandant : général major d'Alvensleben.

Chef d'état-major : un major. Deux adjudants.
1re brigade cavalerie légère, général-major baron Rheintraben, avec un adjudant.

1er dragons de la garde.
2e uhlans de la garde.
1er » »

2e brigade de grosse cavalerie, général-major de Pfuel, avec un adjudant.

7e cuirassiers Magdebourg.
6e » Brandebourg (empereur Nicolas de Russie).

Artillerie : 2 batteries à cheval de la garde.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers du corps de la garde.

2e division de cavalerie.

Commandant : général-major Hann de Weyhern.
Chef d'état-major : un capitaine. Deux adjudants.
2e brigade de cavalerie légère, général-major S. A. le duc Guillaume de Mecklembourg-Schwerin, avec un adjudant.

Hussards Brandebourg (Ziethen) nº 3.
2e dragons de la garde.
2e Brandebourg uhlans nº 11.

3e brigade de cavalerie légère, général-major G. von der Gröben, avec un adjudant.

Hussards Thuringe nº 12.
Dragons Neumærk nº 3.

Artillerie : 2 batteries à cheval du 2e régiment Poméranie.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers (du 4e corps).
Artillerie de réserve : 4 batteries à cheval du 1e régiment poméranien.
Total du corps de cavalerie : 41 escadrons et 30 bouches à feu.
N.B. La 1re brigade de grosse cavalerie a été adjointe au corps de la garde. (V. IIe armée.)
La 3e brigade de grosse cavalerie a été adjointe au 2e corps d'armée. (Voyez ce corps.)

Réserve d'artillerie de l'armée.

Commandant : général-major Schwarz, avec deux adjudants.

Artillerie de réserve nº 4, Magdebourg.

Chef : un colonel.
4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv.) et 4 batteries à cheval du 4e régiment.
Neuf colonnes de munitions, sous les ordres d'un capitaine.

Artillerie de réserve nº 3, Brandebourg.

Chef : un lieutenant-colonel.

4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv.) et 4 batteries à cheval, du 3e régiment.

Neuf colonnes de munitions, sous les ordres d'un capitaine.

Un train de pontons, sous la direction d'un capitaine.

Total de la réserve d'artillerie : 96 bouches à feu.

Grandes ambulances de la Ire armée.

Trois grandes ambulances du 3e et trois dites du 4e corps.

Récapitulation de la Ire armée.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chass.	Escadrons	Canons	Bataillons de pionn.
5e division d'infanterie	12	1	4	24	1
6e »	12	1	5	24	—
7e »	12	—	4	24	1
8e »	9	1	4	24	—
IIe corps	24	1	16	78	1
Corps de cavalerie,	—	—	41	30	—
Réserve d'artillerie,	—	—	—	96	—
Total,	69	3	74	300	3

IIe Armée.

Commandant en chef: S. A. R. le prince royal, général d'infanterie, avec deux adjudants personnels.

Chef d'état-major : général-major de Blumenthal.

Quartier-maître général : général-major de Stosch.

Commandant de l'artillerie : lieutenant-général de Jacobi.

1er officier du génie : général-major de Schweinitz.

2e » » major Klotz.

Intendant de l'armée: Keller, conseiller de la guerre.

Médecin : doct. Protz, médecin général.

A la disposition du général en chef: général-major de Wunck, état-major général et adjudants.

3 majors, 6 capitaines et 1 lieutenant.

Adjudants du chef de l'artillerie : 1 capitaine et 1 lieutenant.

Adjudants du 1er officier du génie : 1 capitaine et 1 lieutenant.

Télégraphes de campagne sous la direction d'un capitaine du génie.

Section des chemins de fer, sous la direction du 2e officier du génie; un conseiller des travaux publics.

Chef du quartier général : un capitaine d'infanterie.

Garde d'état-major : un lieutenant de cavalerie et un sous-lieutenant d'infanterie.

Présents au quartier-général :

S. A. R. Adalbert, prince de Prusse, amiral, avec 1 adjudant.

S. A. R. Alexandre, prince de Prusse, général d'infanterie, avec trois adjudants.

S. A. Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, général de cavalerie, avec deux adjudants.

Léopold, prince héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen, lieutenant-colonel à la suite.

Guillaume, prince de Wied, lieutenant dans l'armée.

Colonel Walster, envoyé militaire de la Grande-Bretagne.

Corps de la garde.

Commandant: S. A. R. le Prince Auguste de Würtemberg, général de cavalerie.

Chef d'état-major: colonel de Danneberg.

Commandant de l'artillerie: général-major de Colomier.

1er officier du génie: colonel Biehler.

Etat-major et adjudants : deux majors, deux capitaines et deux lieutenants.

Adjudants du commandant de l'artillerie: un capitaine et un lieutenant.

Officiers du génie: un capitaine, 2d officier du corps et un lieutenant-adjudant du 1er officier.

Chef de la garde d'état-major : un lieutenant de dragons de la garde.

1re division d'infanterie de la garde.

Commandant: lieutenant-général baron Hiller de Gärtringen.

Chef d'état-major : un major, deux adjudants.

2e brigade d'infanterie de la garde, général-major d'Alvensleben avec un adjudant.

Régiment des fusiliers de la garde.
2e régiment de la garde à pied.

1re brigade d'infanterie de la garde, colonel d'Obernitz, avec un adjudant.

3e régiment de la garde à pied.
1er » »

Un bataillon de chasseurs de la garde.

Cavalerie : un régiment de hussards de la garde.

Artillerie : 4 batteries à pied de la garde (2 batteries de 4 liv., 1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.)

Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

2me division d'infanterie de la garde.

Commandant : lieutenant-général de Plonski.

Chef d'état-major : un lieutenant-colonel et deux adjudants.

4e brigade d'infanterie de la garde: (général-major de Loën) avec un adjudant.

4e grenadiers régiment de la reine.

2e » » de l'empereur François.

3e brigade d'infanterie de la garde: (général-major de Budritzki), avec un adjudant.

3e grenadiers régiment de la reine Elizabeth.

1er » » de l'empereur Alexandre.

Un bataillon de tirailleurs de la garde.

Un dit de pionniers de la garde (avec un train léger de pontons).

Cavalerie: le 3e régiment de uhlans de la garde.

Artillerie : 4 batteries à pied de la garde (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.)

Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Détaché du corps de cavalerie de la 1re armée à celui de la garde.

1re brigade de grosse cavalerie: (général-major S. A. R. le prince Albert (fils) de Prusse), avec deux adjudants.

Régiment des cuirassiers de la garde.

» des gardes du corps.

3e batterie à cheval de la garde.

Artillerie de réserve.

Commandant: un colonel.

4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv.) et une batterie à cheval, toutes de la garde.

Neuf colonnes de munitions sous les ordres d'un capitaine.

Une colonne de train de pontons » »

Un bataillon du train de la garde avec 5 colonnes de vivres; un dit pour la boulangerie de campagne; un dit pour le dépôt des chevaux, et une compagnie d'infirmiers avec trois grandes ambulances de campagne.

Total du corps de la garde : 24 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs et tirailleurs, 16 escadrons, 84 bouches à feu et un bataillon de pionniers.

NB. Les régiments de cavalerie et les batteries à cheval qui manquent, ainsi que la 3e ambulance de campagne ont été répartis au corps de cavalerie de la 1re armée.

1er corps d'armée.

Commandant : général d'infanterie de Bonin, adjudant général de S. M.

Chef d'état-major: colonel de Borries.
Chef de l'artillerie: colonel Knothe.
1er officier du génie: colonel Weber.

Etat-major général et adjudants.

Deux majors, trois capitaines et deux lieutenants.
Adjudants du chef de l'artillerie: deux lieutenants.
Officiers du génie: un capitaine 2^d^ officier et un lieutenant adjudant du 1er officier du génie.
Chef de la garde d'état-major: un lieutenant de uhlans.

1re division d'infanterie.

Commandant: lieutenant-général de Grossmann.
Chef d'état-major: un major, deux adjudants.
1re brigade, général-major de Pape, avec un adjudant.
5e Prusse orientale régiment d'infanterie n° 41.
1er » régiment de grenadiers n° 1 Prince royal.
2e brigade, général-major baron de Barnekow, avec un adj^t^.
6e Prusse orientale régiment d'infanterie n° 43.
2e » régiment de grenadiers n° 3.
Bataillon de chasseurs n° 1, Prusse orientale.
Régiment de dragons lithuaniens n° 1 (prince Albert de Prusse).
Artillerie: 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 1er régiment, Prusse orientale.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

2e *division d'infanterie.*

Commandant: lieutenant-général de Clausewitz.
Chef d'état-major: un major et deux adjudants.
3e brigade, général-major Malotki de Trzebiatowski, avec un adjudant.
7e Prusse orientale régiment d'infanterie n° 44.
3e » régiment de grenadiers n° 4.
4e brigade, général-major Baron de Buddenbrock, avec un adjudant.
8e Prusse orientale régiment d'infanterie n° 45.
4e » régiment de grenadiers n° 5.
Bataillon de pionniers n° 1, Prusse orientale, avec un train léger de pontons.
Un régiment de hussards de la garde, n° 1.
Artillerie: 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.) du 1er régiment Prusse orientale.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Brigade de cavalerie de réserve.

Commandant: colonel de Bredow avec deux adjudants.
Régiment n° 8 de uhlans, Prusse orientale.
Régiment n° 12 » lithuaniens.
Régiment n° 3 de cuirassiers, Prusse orientale.
Une batterie à cheval.

Artillerie de réserve.

Chef: colonel d'Ortzen.
4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv.)
3 » à cheval du 1er régiment, Prusse orientale.
Neuf colonnes de munitions sous les ordres d'un capitaine.
Bataillon du train n° 1, Prusse orientale.
Cinq colonnes de vivres, une dite de boulangerie de campagne, une du dépôt des chevaux et une compagnie d'infirmiers.
Trois grandes ambulances de campagne.
Total du 1er corps d'armée: 24 bataillons d'infanterie, 1 dit de chasseurs, 21 escadrons, 96 bouches à feu et 1 bataillon de pionniers.
NB. La 3e ambulance de campagne a été répartie au 1er corps de l'armée de réserve.

5e corps d'armée.

Commandant: général d'infanterie de Steinmetz.
Chef d'état-major: colonel de Wittich.
Commandant de l'artillerie: colonel de Krævel.
1er officier du génie: colonel de Kleist.
Etat-major et adjudants: un major, deux capitaines et trois lieutenants.
Adjudants du commandant de l'artillerie: deux lieutenants.
Officiers du génie: un capitaine, 2d officier, et un lieutenant, adjudant du 1er officier.
Chef de la garde d'état-major: un lieutenant de uhlans.

9e division d'infanterie.

Commandant: général-major de Lœwenfeld.
Chef d'état-major: un lieutenant-colonel et deux adjudants.
17e brigade d'infanterie, général-major de Ollech, avec un adjudant.
3e Posen régiment d'infanterie n° 58.
Régiment de fusiliers westphaliens n° 37.
18e brigade d'infanterie, général-major de Horn, avec un adjudant.

2e Prusse occidentale régiment des grenadiers du roi nº 7.
1er Silésie bataillon de chasseurs nº 5.

Cavalerie : régiment de dragons nº 4, Silésie.

Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.), du 5e régiment, Silésie inférieure.

Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

10e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Kirchbach.

Chef d'état-major : un capitaine et deux adjudants.

19e brigade d'infanterie, général-major de Tiedemann, avec un adjudant.

1er Silésie inférieure régiment d'infanterie nº 46.
1er Prusse occidentale régiment de grenadiers nº 6.

20e brigade d'infanterie, général-major Wittich, avec un adjt.

6e Brandenbourg régiment d'infanterie nº 52.
2e Silésie inférieure régiment d'infanterie nº 47.

Pionniers : bataillon nº 5, Silésie inférieure.

Cavalerie : régiment de uhlans nº 1, Prusse occidentale.

Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.) du 5e régiment, Silésie inférieure.

Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Artillerie de réserve.

Commandant : un lieutenant-colonel.

4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv) et 3 batteries à cheval, du 5e régiment, Silésie inférieure.

Neuf colonnes de munitions, sous les ordres d'un capitaine.

Une colonne de pontons » »

Un bataillon du train nº 5, Silésie inférieure, avec quatre colonnes de vivres, une boulangerie de campagne, un dépôt de chevaux, une compagnie d'infirmiers et 3 grandes ambulances.

Total du 5e corps d'armée : 21 bataillons d'infanterie, un bataillon de chasseurs, 9 escadrons, 90 bouches à feu et un bataillon de pionniers.

NB. Il fut détaché à la division de cavalerie de la IIe armée : le régiment de cuirassiers nº 5 de la Prusse occidentale, le 2e hussards de la garde nº 2, le régiment de uhlans de Posen nº 10, le 2e régiment de hussards de landwehr, le 1er régiment de uhlans de landwehr, la 3e batterie à cheval, la 3e ambulance légère de campagne, une section d'infirmiers et la 5e colonne de vivres.

6e corps d'armée.

Commandant : général de cavalerie de Mutius.

Chef d'état-major : colonel de Sperling.
Commandant de l'artillerie : général-major Herckt.
1er officier du génie : colonel Schulz II.
Etat-major et adjudants : deux majors, deux capitaines et deux lieutenants.
Adjudants du chef de l'artillerie : un capitaine et un lieutenant.
Officiers du génie : un capitaine 2d officier et un lieutenant adjudant du 1er officier.
Chef de la garde d'état-major : un capitaine de cavalerie.

11e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Zastrow.
Chef d'état-major : un major et deux adjudants.
21e brigade d'infanterie, général-major de Hanenfeldt, avec un adjudant.
3e Silésie inférieure régiment d'infanterie nº 51.
1er Silésie régiment de grenadiers nº 10.
22e brigade d'infanterie, général-major de Hoffmann, avec un adjudant.
4e Silésie inférieure régiment d'infanterie nº 51.
Régiment fusiliers silésiens nº 38.
Bataillon de pionniers silésiens.
Cavalerie : 2e Silésie régiment de dragons nº 8.
Artillerie : 3 batteries à pied (2 de 4 liv. et 1 de 6 liv.), du 6e régiment Silésie.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

12e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Prondzynski.
Chef d'état-major : un capitaine et deux adjudants.
Brigade d'infanterie combinée, général-major de Cranach, avec un adjudant.
2e Silésie supérieure régiment d'infanterie nº 23 de la 24e brigade d'infanterie.
1er Silésie supérieure régiment d'infanterie nº 22 de la 23e brigade d'infanterie.
Bataillon de chasseurs nº 6, silésien.
Cavalerie : régiment de hussards nº 6, silésien.
Artillerie : 2 batteries à pied (de 4 liv.), du 4e régimt. silésien.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.

Cavalerie de réserve.

Commandant : (général-major comte Kalkreuth), avec un adjt.
1er Silésie régiment de hussards nº 4.

Artillerie de réserve.

Commandant : un colonel, 3 batteries à cheval et 2 batteries à pied (1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.) du 6e régiment Silésie.

Neuf colonnes de munitions sous les ordres d'un capitaine.

Une colonne de pontons » »

Un bataillon du train nº 6, Silésie, avec 5 colonnes de vivres, une de boulangerie de campagne, un dépôt de chevaux, une compagnie d'infirmiers, une légère et trois grandes ambulances de campagne.

Total du 6e corps d'armée : 18 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 12 escadrons, 60 bouches à feu et 1 bataillon de pionniers.

NB. Le général-major de Knobelsdorf, de la 23e brigade d'infanterie, fut détaché avec le régiment nº 62 sur la Haute-Silésie, et le régiment nº 63 de la 24e brigade fut employé au service des places fortes. Le régiment de uhlans silésiens nº 2 et 1 batterie de 6 liv. furent attachés au détachement Knobelsdorf, tandis que le régiment de cuirassiers silésiens nº 1 (prince Frédéric de Prusse), la 2e batterie à cheval de la division de cavalerie, la 3e section à pied, ainsi que les 1re, 2e et 3e colonnes de munitions furent attachés au corps du général de Manteuffel.

Division de cavalerie de la IIe armée.

Commandant : général-major de Hartmann.

Chef d'état-major : un capitaine et deux adjudants.

Commandant de l'artillerie : un major.

1re ligne, brigade de cuirassiers.

Commandant : général-major de Schœn, avec un adjudant.

Régiment de cuirassiers nº 5 Prusse occidentale.

Régiment de cuirassiers nº 1 Silésie (prince Frédéric de Prusse).

2e ligne. Commandant : général-major de Borstell, avec un adjudant.

Brigade de landwehr composée du 2e hussards et du 1er uhlans de landwehr.

Une batterie à cheval du 5e régiment, Silésie inférieure.

Une ambulance de campagne (3e du 5e corps).

Brigade de cavalerie légère, général-major de Witzleben, avec un adjudant.

Régiment de uhlans de Posen nº 10.

2e hussards de la garde régiment nº 2.

Une batterie à cheval du 6e régiment, Silésie.

Une colonne de vivres (la 5e du 5e corps).

Une section d'infirmiers.

Total de la division de cavalerie de la IIe armée: 24 escadrons et 12 bouches à feu.

Détachement Stolberg.

Commandant: major-général comte Stolberg-Wernigerode, avec deux adjudants.

6e brigade de cavalerie de landwehr: 2e régiment de uhlans et 6e de hussards de landwehr.

Infanterie de la défense nationale, général-major de Gillhausen, avec un adjudant.

Six bataillons, une compagnie de chasseurs, une batterie de 4 pièces de 6 liv. et un détachement de pionniers.

NB. La formation en bataillons n'eut lieu que sur un ordre supérieur du cabinet, du 10 juin; jusque-là, cette infanterie ne formait que des compagnies isolées. La formation de la compagnie de chasseurs ne s'opéra que le 20 juin et celle de la batterie encore plus tard.

Détachement Knobelsdorff.

Commandant: général-major de Knobelsdorff, avec un adjud.

3e Silésie supérieure, régiment d'infanterie no 62, le 2e uhlans silésiens et la 1re batterie de 6 liv. du 6e régiment silésien.

NB. Plus tard, on renforça ce détachement du 4e régiment d'infanterie de Silésie supérieure no 63, qui dans l'origine devait tenir garnison dans les forteresses.

Récapitulation.

	Bataillons d'infanterie.	Bat. chass. et tirailleurs.	Escadrons.	Bouches à feu.	Bataillons de pionn.
6e corps	18	1	12	60	1
5e »	24	1	21	96	1
Garde	24	2	16	84	1
Division de caval.	—	—	24	12	—
Détachem. Stolberg	6	1/4	8	4	—
Dét. Knobelsdorf	3	—	4	6	—
Total	96	5 1/4	94	352	4

Armée de l'Elbe.

Commandant : général d'infanterie Herwarth de Bittenfeld.
Chef d'état-major: colonel de Schlotheim.
Chef de l'artillerie: colonel de Rozynski-Manger.
Officiers du génie: un lieutenant-colonel 1er officier, un capitaine 2d officier.
Etat-major et adjudants: quatre capitaines et trois lieutenants.
Adjudants du chef d'artillerie : deux lieutenants.
Adjudant du 1er officier du génie: un lieutenant.
Section des chemins de fer : un chef d'exploitation.
Chef de la garde d'état-major : un lieutenant de hussards.
Présent au quartier-général : Henri XIII, prince de Reuss, major à la suite.

14e division d'infanterie.

Commandant: lieutenant-général comte de Münster-Meinhövel.
Chef d'état-major: un major, deux adjudants.
27e brigade d'infanterie, général-major de Schwartzkoppen, avec un adjudant.
7e Westphalie régiment d'infanterie n° 56.
3e » » » n° 16.
28e brigade d'infanterie, général-major de Hiller, avec un adjudant.
8e Westphalie régiment d'infanterie n° 57.
4e » » » n° 17.
Un bataillon westphalien de chasseurs n° 7.
Deux compagnies westphal. de pionniers n° 7 avec un train léger de pontons.
Cavalerie : un régiment westphalien dragons n° 7.
Artillerie : 4 batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.), du 7e régiment westphalien.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.
Total de la 14e division : 12 bataillons d'infanterie, un bataillon de chasseurs, quatre escadrons, 24 bouches à feu et 1/2 bataillon de pionniers.

15e division d'infanterie.

Commandant: lieutenant-général baron de Canstein.
Chef d'état-major: un major, deux adjudants.
29e brigade d'infanterie, général-major de Stückradt, avec un adjudant.

5e rhénan régiment d'infanterie n° 65.
Régiment de fusiliers n° 40 de Hohenzollern.
30e brigade d'infanterie, général major de Glasenapp, avec un adjudant.
6e rhénan régiment d'infanterie n° 68.
2e » » » n° 28.
Un bataillon rhénan de pionniers n° 8.
Cavalerie : régiment de hussards du roi n° 7 (1er rhénan).
Artillerie : quatre batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv., 1 de 12 liv.), du 8e régiment, rhénan.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.
Total de la 15e division : 12 bataillons d'infanterie, un bataillon de pionniers, cinq escadrons et 24 bouches à feu.

16e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant général de Etzel.
Chef d'état-major : un major, deux adjudants.
31e brigade d'infanterie, général-major de Schöler, avec un adjudant.
7e rhénan régiment d'infanterie n° 69.
3e » » » n° 29.
Brigade fusiliers (chef provisoire, le colonel du 33e fusiliers).
Régiment de fusilliers n° 34, Poméranie.
» » n° 33, Prusse orientale
Un bataillon rhénan de chasseurs n° 8.
Artillerie : deux batteries à pied (1 de 4 liv. et 1 de 6 liv.), du 8e régiment, rhénan.
Une ambulance de campagne et une section d'infirmiers.
Total de la 16e division : 12 bataillons d'infanterie, un bataillon de chasseurs, 12 bouches à feu.
14e brigade de cavalerie, général-major comte de Goltz, avec un adjudant.
Régiment de uhlans n° 5, Westphalie.
Régiment de hussards n° 11, 2e westphalien.
Brigade de cavalerie de réserve, général-major de Kotze, avec un adjudant.
A la disposition du commandant : un colonel avec son adjudant.
Régiment de cuirassiers n° 8, rhénan.
Régiment de uhlans n° 7, rhénan.
Artillerie : une batterie à cheval du 8e régiment, rhénan.

Artillerie de réserve du 7e corps d'armée.

Quatre batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 6 liv.), du 7e régiment, Westphalie.

Deux batteries à cheval du même régiment (la 1re et la 2e batt.).
Six colonnes de munitions, sous les ordres d'un capitaine.
Un bataillon du train nº 7, Westphalie; une colonne de vivres.
Un dépôt de chevaux, une compagnie d'infirmiers et une grande ambulance.

NB. Le 26 juin on donna à l'armée du Mein: l'état-major de l'artillerie à cheval avec les 3e et 4e batteries, les 7e, 8e et 9e colonnes de munitions, 2 compagnies de pionniers et une ambulance légère. On donna au corps de réserve : les 4e et 5e colonnes de vivres, la colonne de boulangerie, deux grandes ambulances et une section des infirmiers. La section des chemins de fer passa aussi plus tard à l'armée du Mein.

Artillerie de réserve du 8e corps d'armée.

Trois batteries à cheval du 8e régiment, rhénan (les 2e, 3e et 4e batteries).
Quatre batteries à pied du même régiment.
Neuf colonnes de munitions, sous les ordres d'un capitaine.
Cinq colonnes de vivres, une de boulangerie, un dépôt de chevaux, une compagnie d'infirmiers et trois grandes ambulances.

NB. La 32e brigade d'infanterie, le 9e régiment de hussards, l'état-major d'une section d'artillerie à pied, ainsi qu'une batterie de 4 liv. et une de 12 liv., furent placés à l'armée du Mein sous le commandement du major-général de Beyer ; le 7e régiment de uhlans rhénans fut attaché, après le 16 juin, à la 16e division d'infanterie comme cavalerie de division. Les troupes faisant partie du 1er corps d'armée de réserve et qui suivirent l'armée de l'Elbe en Bohême sont désignées dans la répartition de ce corps que nous verrons plus loin.

Total des réserves de l'armée de l'Elbe : 17 escadrons et 84 bouches à feu.

Récapitulation.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons chasseurs.	Escadrons.	Bouches à feu.	Bataillons de pionniers.
14e division	12	1	4	24	1/2
15e »	12	—	5	24	1
16e »	12	1	—	12	—
Réserves	—	—	17	84	—
Total	36	2	26	144	1 1/2
Troupes du 1er corps d'armée de réserve qui ont suivi l'armée de l'Elbe en Bohême	12	—	8	12	—
Total général	48	2	34	156	1 1/2

1er corps d'armée de réserve.

Chargé de la direction : lieutenant-général de Mülbe.
Un lieutenant-colonel faisant les fonctions de chef d'état-major, un colonel commandant l'artillerie et un capitaine-officier du génie.
Adjudants : un major, 4 capitaines et un lieutenant; adjudant pour l'artillerie, un lieutenant.

Division d'infanterie. Landwehr de la garde.

Commandant : général-major de Rosenberg-Gruszczynski.
Un capitaine chef d'état-major et deux adjudants.

2e régiment landwehr de la garde.
1er » »
2e » » de grenadiers de la garde.
1er » » » » »

Division d'infanterie de landwehr combinée.

Commandant : général-major de Bentheim.
Un capitaine chef d'état-major et deux adjudants.

4e poméranien régiment de landwerhr no 21.
2e » » » no 9.
2e westphalien, » » no 15.
1er » » » no 13.

Division de cavalerie de landwehr combinée.

Commandant : général-major comte Dohna.
Un major, chef d'état-major, et deux adjudants.
1re brigade de cavalerie de landwehr, général-major de Rohr, avec un adjudant.
8e régiment uhlans de landwehr et 1er régiment hussards de landwehr.
2e brigade de cavalerie de landwehr, colonel de Krosigk, avec un adjudant.
Régiment de grosse cavalerie de landwehr poméranien et 5e régiment de hussards de landwehr.
3e brigade de cavalerie de landwehr, colonel de Wittenhort-Sonsfeld, avec un adjudant.
3e régiment uhlans de landwehr et 2e régiment de dragons de landwehr.

Régiment de réserve d'artillerie de campagne.

1re section : 1re, 2e, 3e et 4e batteries de réserve.
2e » 5e, 6e, 7e et 8e » »
3e » 9e bataillon de réserve (les 10e, 11e et 12e bataillons répartis à l'armée du Mein).
1re et 2e compagnies de pionniers de réserve.
4e et 5e colonnes de vivres du 7e corps d'armée.
Colonne de boulangerie de campagne id.
Une section d'infirmiers . . . . . . id.
Les 1re et 3e grandes ambulances . . id.
Les 3e ambulances de campagne des 1er, 7e et 8e corps d'armée.

Total du 1er corps d'armée de réserve : 24 bataillons d'infanterie, 24 escadrons et 54 bouches à feu.

NB. Les troupes ci-après, sous le commandement direct du général d'Herwart, suivirent le 21 juin l'armée de l'Elbe sur la Bohême : la division d'infanterie de landwehr de la garde, la 2e brigade de cavalerie de landwehr, la 1re et la 3e batterie de réserve, les 4e et 5e colonnes de vivres, une section d'infirmiers, une grande et une légère ambulance de campagne. En outre la 5e et la 7e batterie de réserve furent jointes à la division d'infanterie de landwehr combinée, pendant que les 5 autres batteries formèrent la réserve d'artillerie et restèrent provisoirement en Saxe.

Répartition

de la 13e division d'infanterie ;
du corps de troupes dans le duché de l'Elbe ;
de la division combinée du général-major de Beyer.

Commandant en chef : général d'infanterie Vogel de Falkenstein (général du 7e corps d'armée).
Chef d'état-major : colonel de Kraatz-Koschlau.
Commandant de l'artillerie : colonel de Decker.
1er officier du génie : colonel Schulz I; 2d officier, un capitaine.
Intendant : un conseiller d'intendance, lieutenant.
Un médecin en chef.
Etat-major et adjudants : deux majors, deux capitaines et trois lieutenants.
Adjudants pour l'artillerie : 2 lieutenants.
Officier du génie : un lieutenant, adjudant du 1er officier du génie.

13e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Gœben.
Un capitaine chef d'état-major et deux adjudants.
25e brigade d'infanterie, général-major de Kummer, avec un adjudant.
5e régiment westphalien d'infanterie nº 53.
1er » » » nº 13.
26e brigade d'infanterie, général-major baron de Wrangel, avec un adjudant.
6e régiment westphalien d'infanterie nº 55.
2e » » » nº 15 (prince Frédéric de Hollande).
1re et 7e compagnies westphalien. de pionniers du bataillon nº 7.
13e brigade de cavalerie : (un colonel), avec un adjudant.
Régiment de cuirassiers Westphalie nº 4.
Régiment de hussards Westphalie nº 8.
Artillerie : quatre batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.) et deux batteries à cheval du 7e régiment westphalien.
Ces batteries entrèrent seulement le 26 juin, venant de la réserve d'artillerie du 7e corps.
Les 7e, 8e et 9e colonnes de munitions et une ambulance de campagne du 7e corps.
Total de la 13e division : 12 bataillons d'infanterie, 9 escadrons, 36 bouches à feu et 1/2 bataillon de pionniers.

Corps de troupes dans les duchés de l'Elbe.

Commandant : général-major baron de Manteuffel.
Chef d'état-major : un colonel, un capitaine d'état-major et deux adjudants.
1re brigade d'infanterie combinée : général-major de Freyhold, avec un adjudant.
Régiment de fusiliers nº 36, Magdebourg.
1er rhénan, régiment d'infanterie nº 25.
2e brigade d'infanterie combinée : général-major de Korth, avec un adjudant.
4e Posen régiment d'infanterie nº 59.
2e Silésie régiment de grenadiers nº 11.
Brigade de cavalerie combinée : général-major de Flies, avec un adjudant.
Régiment de dragons nº 6, Magdebourg.
» nº 5, rhénan.
Artillerie : quatre batteries à pied (2 de 4 liv., 1 de 6 liv. et 1 de 12 liv.) du 6e régiment, Silésie.

Trois colonnes de munitions et une ambulance légère du 2e corps d'armée.

Total du corps de troupes : 12 bataillons d'infanterie, 8 escadrons et 24 bouches à feu.

Division combinée du général-major de Beyer.

Etat-major : un major, un capitaine et deux lieutenants.
Brigade d'infanterie combinée : général-major de Glümer.
2e Thuringe régiment d'infanterie no 32.
Régiment de fusiliers no 39, Rhin inférieur.
2e Posen régiment d'infanterie no 19.
3e Brandebourg » no 20.
32e brigade d'infanterie : général-major de Schachtmeyer.
5e rhénan régiment d'infanterie no 70.
4e » » » no 30.
Cavalerie : 2e rhénan régiment de hussards no 9.

Artillerie : une batterie de 12 liv. et une batterie de 4 liv. du 8e régiment rhénan ; une batterie de 12 liv. du 1er régiment d'artillerie de réserve.

Total de la division combinée : 18 bataillons d'infanterie, 5 escadrons et 18 bouches à feu.

Récapitulation.

	Bataillons d'infanterie.	Escadrons.	Bouches à feu.	Bataillon de pionniers.
13e division	12	9	36	1/2
Dans les duchés	11	8	24	—
Division combinée	18	5	18	—
Total,	42	22	78	1/2

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

de toutes les armées prussiennes mobilisées sous le commandement supérieur de S. M. le roi, au 16 juin 1866.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chasseurs.	Escadrons.	Bouches à feu.	Bataillons de pionniers.
1° Ire armée	69	3	74	300	3
2° IIe armée (y compris les détachements de Knobelsdorff et de Stolberg à l'exception des troupes de ces détachements qui sont restées inactives) .	90	5	94	343	4
3° Armée de l'Elbe	36	2	26	144	1½
4° 1er corps d'armée de réserve . . .	24	—	24	54	—
5° 13e division	12	—	9	36	½
6° Corps du général de Manteuffel. . .	12	—	8	24	—
7° Division combinée du général de Beyer	18	—	5	18	—
Total général. .	261	10	240	924	9

II

Répartition de l'armée autrichienne du nord.

Général en chef : feldzeugmestre chevalier de Benedek.
Chef d'état-major : feld-maréchal-lieutenant de Henickstein (dès le 3 juillet, ce fut le général-major de Baumgarten).
Chef de la chancellerie : général-major de Krismanic.
Directeur de l'artillerie : S. A. I. et R. l'archiduc Guillaume, F. M. L.
Ad latus : le colonel Czermak.
Directeur du génie : colonel baron de Pidoll.

1er Corps d'armée.

Général de cavalerie comte Clam-Gallas ; ad latus le général-major comte de Gondrecourt (qui prit le commandement du corps dès le 3 juillet).
Chef d'état-major : un colonel.
Chef de l'artillerie : un colonel.

Brigade du général-major de Poschacher.

18e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie n° 30 (baron de Martini).
» » » 34 (roi de Prusse).
Une batterie à pied de 4 liv., n° 6 I (la batterie autrichienne est de huit pièces.)

Brigade du colonel comte de Leiningen.

32e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie n° 33 (comte Giulay).
» » » 38 (comte Haugwitz).
Une batterie à pied de 4 liv., n° 4 I.

Brigade du général major Piret.

29e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie n° 18 (grand-duc Constantin).
» » » 45 (archiduc Sigismond).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 5 I.

Brigade du général-major Ringelsheim.

26e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 42 (roi de Hanovre).

» » » 73 (duc Guillaume de Wurtemberg).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 2 I.

Brigade du colonel Abele (précédemment Kalik).

(Cette brigade, quoique faisant partie du 3e corps, fut attachée au 1er jusqu'au 2 juillet).

22e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 35 (comte Khevenhüller)

» » » 72 (baron de Ramming).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 5 III.

Cavalerie : régiment de hussards n° 2 (grand-duc Nicolas).

Brigade d'artillerie de réserve.

4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 8 liv.), 2 batteries à cheval et 1 batterie de fusées, toutes du 1er régiment (empereur François-Joseph).

Attachées au corps : une compagnie de santé, une ambulance de campagne et une compagnie de pionniers.

Total du Ier corps d'armée : 30 bataillons d'infanterie, 5 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 88 bouches à feu, 1 batterie de fusées.

2e Corps d'armée.

F. M. L. comte Thun-Hohenstadt; ad latus général-major baron Philippowitch.

Chef d'état-major : un colonel.

Chef de l'artillerie : un colonel.

Brigade du général-major de Henriquez.

9e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 14 (grand-duc de Hesse).

» » » 27 (roi des Belges).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 2 II.

Brigade du colonel de Thom.

2e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 4 (baron de Rossbach).

» » » 69 (comte Jellacic).

Une batterie à pied, de 4 liv., n° 1 II.

Brigade de S. A. R. le général-major duc de Wurtemberg.
20e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 47 (Hartung).
» » » 57 (grand-duc de Mecklembourg-Schwerin).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 4 II.
Brigade du général-major de Saffran.
11e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 64 (grand-duc de Saxe-Weimar).
» » » 80 (prince Holstein).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 3 II.
Cavalerie : régiment de uhlans nº 6 (empereur François-Joseph).
Brigade d'artillerie de réserve :
4 batteries à pied (2 de 4 liv. et 2 de 8 liv.), 1 batterie à cheval de 8 liv. et une batterie de fusées, du 2e régiment (prince héritier archiduc Rodolphe).
Attachées au corps : une compagnie sanitaire, une ambulance de campagne et une compagnie de pionniers.
Total du 2e corps d'armée : 24 bataillons d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 72 bouches à feu et 1 batterie de fusées.

3e Corps d'armée.

Feld maréchal-lieutenant S. A. I. et R. l'archiduc Ernest; ad latus général-major de Baumgarten (chef d'état-major de l'armée du nord dès le 3 juillet).
Chef d'état-major : un colonel.
Chef de l'artillerie : un lieutenant-colonel.
Brigade du général-major d'Appiano.
4e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 46 (Saxe-Meiningen).
» » » 62 (archiduc Henri).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 3 VIII.
Brigade du colonel d'Abele.
(Attachée au 1er corps jusqu'au 2 juillet, voyez 1er corps).
Brigade du colonel de Prohaska.
13e régiment frontière (Roman Banater).
4e bataillon du 55e (Gondrecourt), 4e bataillon du 56e (Gorizutti.)
33e et 34e bataillons de chasseurs.
Une batterie à pied de 8 liv., nº 9 VIII.

Brigade du général-major de Kirchsberg.
3e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 44 (archiduc Albert).
» » » 46 (feldzeugmestre de Hess).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 5 VIII.
Brigade du colonel Benedek.
1er bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 52 (archiduc François-Charles).
» » » 78 (Sokcevicz).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 4 VIII.
Cavalerie : régiment de uhlans nº 9 (comte Mensdorf).
Brigade d'artillerie de réserve.
4 batteries à pied (3 de 4 liv. et 1 de 8 liv.), 2 batteries à cheval et 1 batterie de fusées du 8e régiment (baron de Wilsdorf).
Attachées au corps : une compagnie sanitaire, une ambulance de campagne et une compagnie de pionniers.
Observation. Les 27, 28 et 29 juin, le régiment de uhlans nº 9 était attaché au 10e corps.
Les deux bataillons de chasseurs nos 33 et 34 de la brigade Prohaska furent tirés des dépôts et nouvellement formés dans le courant de juin.
Total du 3e corps d'armée : 23 bataillons d'infanterie, 5 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 80 bouches à feu et 1 batterie de fusées.

4e Corps d'armée.

Feld M. L. comte Festetics; ad latus général-major de Mollinary.
Chef d'état-major : un colonel.
Chef de l'artillerie : un colonel.
Brigade du général-major de Brandenstein.
27e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 12 (archiduc Guillaume).
» » » 26 (grand-duc Michel).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 1 IV.
Brigade du colonel de Fleischhacker.
13e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 6 (Coronini).
» » » 61 (héritier du trône de Russie).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 2 IV.
Brigade du colonel Pœckh.
8e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie nº 37 (archiduc Joseph).
» » » 51 (archiduc Charles-Ferdinand).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 3 IV.

Brigade du général-major S. A. I. et R. archiduc Joseph.

30ᵉ bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 67 (Schmerling).
» » » 68 (Steininger).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 4 IV.
Cavalerie : régiment de hussards nº 7 (prince Frédéric-Charles de Prusse.)

Brigade d'artillerie de réserve.

3 batteries à pied (1 de 4 liv. et 2 de 8 liv.), 2 batteries à cheval de 4 liv. et 1 batterie de fusées du 4ᵉ régiment.

Attachées au corps : une compagnie sanitaire, une ambulance de campagne et 1 compagnie de pionniers.

Total du 4ᵉ corps d'armée : 24 bataillons d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 72 bouches à feu et 1 batterie de fusées.

6ᵉ Corps d'armée.

F. M. L. baron de Ramming; ad latus général-major de Kochmester.
Chef d'état-major : un colonel.
Chef de l'artillerie : un colonel.

Brigade du général-major de Waldstætten.

6ᵉ bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 9 (Hartmann).
» » » 79 (de Frank).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 1 X.

Brigade du général-major de Hertwegh.

25ᵉ bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 41 (de Kellner).
» » » 56 (de Gorizutti).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 2 X.

Brigade du général-major de Rosenzweig.

17ᵉ bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 4 (Deutschmeister).
» » » 55 (Gondrecourt).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 3 X.

Brigade du colonel de Jonak.

14ᵉ bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 20 (Prince royal de Prusse).
» » » 60 (Wasa).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 4 X.

Cavalerie : régiment de uhlans n° 10 (Clam-Gallas).

Brigade d'artillerie de réserve.

3 batteries à pieds (1 de 4 liv. et 2 de 8 liv.), 2 batteries à cheval de 4 liv. et 1 batterie de fusées du 10e régiment (de Kutschenreuter).

Attachées au corps : une compagnie sanitaire, une ambulance et une compagnie de pionniers.

Total du 6e corps d'armée : 24 bataillons d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 72 bouches à feu et 1 batterie de fusées.

8e Corps d'armée.

F. M. L. S. A. I et R. l'archiduc Léopold ; ad latus général-major de Weber.

Chef d'état-major : un lieutenant-colonel.

Chef de l'artillerie : un colonel.

Brigade du général-major de Fragnern (après le 28 juin, colonel de Wœber).

5e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 15 (Duc de Nassau).
» » » 77 (Charles-Salvatore de Toscano).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 1 IX.

Brigade du général-major de Kreisfern (après le 28 juin, le général-major Schulz).

31e bataillon de chasseurs.

Régiment d'infanterie n° 8 (de Gerstner).
» » » 74 (Nobili).

Une batterie à pieds de 4 liv., n° 2 IX.

Brigade du colonel de Roth.

24e bataillon de chasseurs

Régiment d'infanterie n° 21 (de Reischach).
» » n° 32 (archiduc Ferdinand d'Este).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 4 IX.

Brigade du général-major de Rothkirch.

Du jour où cette brigade fut détachée pour protéger le chemin de fer de Wildenschwert, il lui fut adjoint le 7e régiment de uhlans (archiduc Charles-Louis) de la 3e division de cavalerie de réserve.

Régiment d'infanterie n° 25 (Mamula).
» » n° 71 (Léopold de Toscane).

Une batterie à pied de 4 liv., n° 3, IX.

Cavalerie : régiment de uhlans n° 3 (archiduc Charles).

Brigade d'artillerie de réserve.

4 batteries à pied (2 de 4 liv et 2 de 8 liv.), une batterie à cheval et une batterie de fusées du 9e régiment (de Schmidt).

Attachées au corps : une compagnie sanitaire, une ambulance et une compagnie de pionniers.

Total du 8e corps d'armée: 24 bataillons d'infanterie, 3 bataillons de chasseurs, 5 escadrons, 72 bouches à feu et 1 batterie de fusées.

10e corps d'armée.

F. M. L. baron de Gablenz; ad latus, général-major de Koller.
Chef d'état-major : un colonel.
Chef de l'artillerie : »

Brigade du colonel Mondl.

12e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 10 (Mazzuchelli).
» » nº 24 (duc de Parme).
Une batterie à pied de 4 liv. nº 1, III.

Brigade du général-major de Knebel.

28e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 1 (Empereur.)
» » nº 3 (archiduc Charles).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 3, III.

Brigade du colonel Grivicic (dès le 28 juin, colonel de Lebzeltern).

16e bataillon de chasseurs.
Régiment d'infanterie nº 2 (empereur Alexandre).
» » nº 23 (d'Airoldi).
Une batterie à pied de 4 liv., nº 2, III.

Brigade du général-major de Wimpffen.

Régiment d'infanterie nº 13 (Bamberg).
» » nº 56 (archiduc Étienne), 4 bataillons.
Une batterie à pied de 4 liv. nº 4, III.

Brigade d'artillerie de réserve.

3 batteries à pied (1 de 4 liv. et 2 de 8 liv.) et 2 batteries à cheval de 4 liv.

Attachées au corps : 1 compagnie sanitaire, 1 ambulance et une compagnie de pionniers.

Observations. Le régiment de uhlans nº 1 (comte Grünne), primitivement attaché au 10e corps, fut adjoint à la brigade Trentinaglia à Cracovie, et fut remplacé pour les 27, 28 et 29 juin par le régiment de uhlans nº 9 (Mennsdorf) du 3e corps.

Total du 10e corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 3 bataillons de chasseurs et 72 bouches à feu.

1re division de cavalerie légère.

Commandant : général-major d'Edelsheim.
Chef d'état-major : un major.
Brigade du colonel d'Appel.
Régiment dragons n° 2 (Windischgrætz).
» hussards n° 9 (Lichtenstein).
Une batterie à cheval de 4 liv. n° 4, XI.
Brigade du colonel Wallis.
Régiment dragons n° 1 (Savoye).
» hussards n° 10 (roi de Prusse).
Une batterie à cheval de 4 liv, n° 5, XI.
Brigade du colonel Fratriesevics.
Régiment hussards n° 5 (Radetzky).
» » n° 8 (prince de Hesse-Cassel).
Une batterie à cheval de 4 liv., n° 6, XI.
Observations. Le régiment dragons Windischgrætz fut détaché jusqu'au 28 dans les environs de Trautenau.
Total de la 1re division de cavalerie légère : 30 escadrons et 24 bouches à feu.

2e division de cavalerie légère.

Commandant : général-major prince de Tour et Taxis.
Chef d'état-major : un major.
Brigade du colonel comte de Bellegarde.
Régiment hussards n° 4 (Cseh).
» » n° 12 (Haller).
Une batterie à cheval de 4 liv., n° 2, XI.
Brigade du général-major de Westphalen.
Régiment hussards n° 6 (roi de Würtemberg).
» » n° 14 (Palffy).
Une batterie à cheval de 4 liv., n° 3, XI.
Total de la 2e division de cavalerie légère : 20 escadrons et 16 bouches à feu.

1re division de cavalerie de réserve.

Commandant : F. M. L. prince Schleswig-Holstein.
Chef d'état-major :
Brigade du général-major, prince de Solms, Braunfels.
Régiment cuirassiers n° 4 (empereur Ferdinand).
» » n° 6 (prince de Hesse).
» uhlans n° 8 (empereur du Mexique).
Une batterie à cheval n° 5, VI.

Brigade du général-major de Schindlœcker.
Régiment de cuirassiers nº 9 (Stadion).
» » 11 (empereur François-Joseph).
» de uhlans » 14 (empereur).
Une batterie à cheval de 4 liv., nº 6, VI.
Total de la 1re division de cavalerie de réserve : 26 escadrons et 16 bouches à feu.

2e division de cavalerie de réserve.

Commandant : général-major de Zaissek.
Chef d'état-major : un colonel.
Brigade du général-major de Boxberg.
Régiment de cuirassiers nº 3 (roi Jean de Saxe).
» » nº 7 (duc de Brunswick).
» de uhlans nº 2 (prince Schwartzenberg).
Une batterie à cheval, de 4 liv., nº 4, XII.
Observations. Le régiment uhlans (Schwartzenberg) fut désigné comme soutien de la réserve d'artillerie de l'armée.
Brigade du général-major comte Stolky.
Régiment cuirassiers nº 1 (empereur François-Joseph).
» » nº 5 (empereur Nicolas).
» uhlans nº 5 (Wallmoden).
Une batterie à cheval de 4 liv., nº 5, XII.
Total de la 2e division de cavalerie de réserve : 26 escadrons et 16 bouches à feu.

3e division da cavalerie de réserve.

Commandant : général-major comte Coudenhove.
Chef d'état-major : un lieutenant-colonel.
Brigade du général-major prince Windisch-Græetz.
Régiment cuirassiers nº 2 (Wrangel).
» » nº 8 (prince Charles de Prusse).
» uhlans nº 7 (archiduc Charles-Louis).
Une batterie à cheval de 4 liv., nº 2, XII.
Observations. Le régiment uhlans nº 7 fut attaché à la brigade Rothkirch du 8e corps.
Brigade du général-major de Mengen.
Régiment cuirassiers nº 10 (prince Louis de Bavière).
» » nº 12 (Neipperg).
» uhlans nº 11 (empereur Alexandre de Russie).
Une batterie à cheval de 4 liv., nº 3, 12.
Total de la 3e division de cavalerie de réserve : 26 escadrons et 16 bouches à feu.

Réserve d'artillerie de l'armée.

4 batteries à cheval, dont 3 du 6e et 1 du 12e régiment.
4 » à pied de 8 liv., du 6e régiment.
4 » à pied de 8 liv., du 11e régiment.
4 » à pied de 8 liv., du 12e régiment.

Soutien de la réserve d'artillerie: régiment uhlans no 2 (Schwarzenberg) de la 2e division de cavalerie de réserve.

Total de la réserve d'artillerie de l'armée: 128 bouches à feu.

Brigade couvrant la Galicie occidentale.

Commandant: général-major Trentinaglia.

4e bataillon du 24e régiment (Parme), 4e bataillon du 61e régiment (empereur Alexandre).

4e bataillon du 57e régiment (Mecklembourg-Schwerin), 4e bataillon du 67e régiment (Schmerling).

Cavalerie: régiment uhlans no 1 (comte Grünne).

Artillerie: une batterie à pied de 4 liv., no 11, IV.

RÉCAPITULATION.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chasseurs.	Escadrons.	Bouches à feu.	Batteries de fusées.
1er corps d'armée	30	5	5	88	1
2e idem	24	4	5	72	1
3e idem	23	5	5	80	1
4e idem	24	4	5	72	1
6e idem	24	4	5	72	1
8e idem	24	3	5	72	1
10e idem	25	3	—	72	—
1re division de cavalerie légère	—	—	30	24	—
2e id. id.	—	—	20	16	—
1re division de cavalerie de réserve . . .	—	—	26	16	—
2e id. id. . . .	—	—	26	16	—
3e id. id. . . .	—	—	26	16	—
Réserve d'artillerie de l'armée	—	—	—	128	—
Total .	174	28	158	744	6
Brigade Trentinaglia	4	—	5	8	—
Total général .	178	28	163	752	6

Répartition du corps d'armée saxon.

Commandant en chef : S. A. R. le prince royal de Saxe, général d'infanterie.
Chef d'état-major : général-major de Fabrice.
Adjudant-général : » de Thielau.
Chef de l'artillerie : » Schmalz.

1re division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Schimpff.
2e brigade d'infanterie (prince George).
5e, 6e, 7e et 8e bataillons d'infanterie.
2e bataillon de chasseurs.
3e brigade d'infanterie (prince Max).
9e, 10e, 11e et 12e bataillons d'infanterie.
3e bataillon de chasseurs.
Cavalerie attachée à la division.
2 escadrons des 2e et 3e régiments de cavalerie.
Brigade d'artillerie de la division.
1 batterie rayée de 12 liv. et 1 batterie rayée de 6 liv.

2e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Stieglitz.
1re brigade d'infanterie.
1er, 2e, 3e et 4e bataillons d'infanterie.
1er bataillon de chasseurs.
4e brigade d'infanterie (garde).
13e, 14e, 15e et 16e bataillons d'infanterie.
4e bataillon de chasseurs.
Cavalerie attachée à la division.
2 escadrons de la garde et du 1er régiment de cavalerie.
Brigade d'artillerie de la division.
1 batterie rayée de 12 liv. et 1 batterie rayée de 6 liv.

Division de cavalerie (lieutenant-général de Fritsch).

1re brigade de cavalerie (lieut.-général prince George).
Régiment de la garde et le 1er régiment de cavalerie.
2e brigade de cavalerie (général-major de Biedermann).
2e et 3e régiments de cavalerie.
1 batterie à cheval de 12 liv.

Artillerie de réserve.

1re brigade : 2 batteries de 12 liv. et 1 batterie à cheval de 12 liv.
2e » 2 » rayées de 6 liv.
2 colonnes de munitions.
2 compagnies de pionniers et 1 section de pontons.

NB. Les batteries étaient de 6 bouches à feu, sauf une batterie de 12 liv., qui n'avait que 4 pièces.

Total du corps d'armée saxon : 16 bataillons d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs, 16 escadrons, 58 bouches à feu et 2 compagnies de pionniers.

Répartition de l'armée royale de Hanovre au 18 juin.

Commandant en chef : lieutenant-général d'Arentschildt.
Chef d'état-major : un colonel.
Adjudant-général : un colonel.
Chef de l'artillerie : un colonel.
Chef du génie : un lieutenant-colonel.
1re brigade (général-major de Knesebeck).
Régiment de la garde et 1er régiment d'infanterie.
Bataillon des chasseurs de la garde.
Régiment des hussards de la reine.
Une batterie de 12 liv.
2e brigade (colonel de Vaux).
2e et 3e régiments d'infanterie.
1er bataillon de chasseurs.
Régiment de dragons du duc de Cambridge
Une batterie rayée de 6 liv.
3e brigade (colonel de Bulow-Stolle).
4e et 5e régiments d'infanterie.

2e bataillon de chasseurs.
Régiment de dragons du prince royal.
Une batterie rayée de 6 liv.
4e brigade (général-major de Bothmer).
6e et 7e régiments d'infanterie.
3e bataillon de chasseurs.
Régiment des hussards de la garde.
Une batterie rayée à cheval de 6 liv.
Artillerie de réserve : 1 batterie rayée de 6 liv. et une batterie d'obusiers de 24 liv.
Cavalerie de réserve : Régiments des gardes du corps et des cuirassiers de la garde. Une batterie à cheval.

Récapitulation.

1re brig.,	4 bat. d'inf.,	1 bat. de chassrs,	4 escad.,	6 bouches à feu.
2e »	4 »	1 »	4 »	6 »
3e »	4 »	1 »	4 »	6 »
4e »	4 »	1 »	4 »	8 »
		Caval. de rés.,	8 »	4 »
		Artill. de rés.,		12 »
Total,	16 bat. d'inf.,	4 bat. de chassrs,	24 esc.,	42 bouches à feu.

Répartition de la division hessoise.

Commandant : général-major de Lossberg.
Chef d'état-major : un major.
Chef de l'artillerie : général-major de Knochenhausen.
1 bataillon de chasseurs et 1 bataillon de tirailleurs.
1re brigade d'infanterie (général-major de Buttlar).
Régiment de la garde et 1er régiment d'infanterie.
2e brigade d'infanterie (colonel d'Osterhausen).
2e et 3e régiments d'infanterie.
Brigade de cavalerie (général-major de Bardeleben).
1er et 2e régiments de hussards et 1 division des gardes du corps.
Artillerie : 1 batterie de 6 liv. rayée, 2 batteries de 6 liv. lisse et 1 batterie de 4 liv. lisse.
En outre, non attelées : 4 bouches à feu rayées de 6 liv.
8 » » de 4 »

Une compagnie de pionniers avec 1/2 train de ponts.

Total de la division : 8 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs et tirailleurs, 8 escadrons, 16 bouches à feu, 1 compagnie de pionniers.

NB. Le général-major de Schenk conduisit les troupes de Cassel à Hanau, où le général-major de Lossberg prit le commandement.

Deux escadrons furent détachés à la 4e division combinée Autriche-Nassau-Hesse du VIIIe corps de l'armée fédérale et ils font force dans cette division.

Répartition de l'armée bavaroise.

Commandant en chef : S. A. R. le prince Charles de Bavière, Feldmaréchal.

Chef d'état-major : lieutenant-général de Tann.

Sous-chef : général-major de Schintling.

Directeur de l'artillerie : lieutenant-général de Brodesser.

Directeur du génie : lieutenant-colonel Limbach.

Attachés pour les 1er, 2e et 3e corps fédéraux : le comte Huyn, F. M. L. autrichien.

Attaché pour le 8e corps fédéral : le major Suckow, wurtembergeois.

Répartis à l'état-major : un escadron de gendarmerie de campagne; la 5e compagnie tirailleurs du 7e régiment d'infanterie; 1/2 compagnie du génie et la 1re section de subsistance.

1re division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général Stephan.

1re brigade d'infanterie (général-major de Steinle).

Régiment d'infanterie de la garde, 1er régiment d'infanterie et 2e bataillon de chasseurs.

2e brigade d'infanterie (général-major de Welsch).

2e et 8e régiments d'infanterie.

Cavalerie : 3e régiment de chevau-légers.

Artillerie : 1 batterie de 6 liv. et 1 batterie de 12 liv.

Compagnie sanitaire no 1.

Section de subsistance II.

Hôpitaux de campagne I et V.

Total de la 1re division : 10 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 4 escadrons et 16 bouches à feu.

2e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Feder.
3e brigade d'infanterie (général-major Schumacher).
3e et 12e régiments d'infanterie et 7e bataillon de chasseurs.
4e brigade d'infanterie (général-major de Hauser).
7e et 10e régiments d'infanterie et 3e bataillon de chasseurs.
Cavalerie : 4e régiment de chevau-légers.
Artillerie : 1 batterie de 6 liv. et 1 batterie de 12 liv.
Compagnie sanitaire n° 4.
Section de subsistance III.
Hôpitaux de campagne II et VI.
Total de la 2e division : 9 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs, 4 escadrons et 16 bouches à feu.

3e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Zoller.
5e brigade d'infanterie (général-major de Ribaupierre).
11e et 15e régiments d'infanterie et 5e bataillon de chasseurs.
6e brigade d'infanterie (colonel Schweizer).
6e et 14e régiments d'infanterie et 1er bataillon de chasseurs.
Cavalerie : 2e régiment de chevau-légers.
Artillerie : 1 batterie de 6 liv. et 1 batterie de 12 liv.
Compagnie sanitaire n° 3.
Section de subsistance IV.
Hôpitaux de campagne III et VII.
Total de la 3e division : 9 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs, 4 escadrons et 16 bouches à feu.

4e division d'infanterie.

Commandant : lieutenant-général de Hartmann.
7e brigade d'infanterie (général-major Faust).
5e et 13e régiments d'infanterie et 8e bataillon de chasseurs.
8e brigade d'infanterie (général-major Cella).
4e et 9e régiments d'infanterie et 6e bataillon de chasseurs.
Cavalerie : 6 régiments de chevau-légers.
Artillerie : 1 batterie de 6 liv. et 1 batterie de 12 liv.
Compagnie sanitaire n° 2.
Section de subsistance V.
Hôpitaux de campagne IV et VIII.

Total de la 4e division : 10 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs, 4 escadrons et 16 bouches à feu.

Corps de réserve de cavalerie (lieut.-général prince Taxis).

Brigade de grosse cavalerie (général-major de Rummel).
1er, 2e et 3e régiments de cuirassiers.
1re brigade de cavalerie légère (général-major duc Louis).
1er et 2e régiments de uhlans.
2e brig. de cav. lég. (général-major comte Pappenheim).
5e régiment de chevau-légers et 3e régiment de uhlans.
Artillerie : 2 batteries de 12 liv
Magasin de subsistance VI.
Total du corps de réserve de cavalerie : 28 escadrons et 16 bouches à feu.

Artillerie de réserve.

1re division : 2 batteries de 12 liv.
2e » 2 » de 6 »
3e » 2 » de 12 »
4e » 2 » de 12 »
Réserve centrale des munitions, commandée par un colonel.
2 compagnies d'artillerie à pied.
2 escadrons du train.
Parc du génie, commandé par un major.
3 compagnies du génie avec 4 équipages de pionniers et de pontons.
Hôpitaux centraux de campagne I, II, III et IV.
Total de l'artillerie de réserve : 64 bouches à feu.

Récapitulation.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chas.	Escadrons.	Bouches à feu.
1re division,	10	1	4	16
2e »	9	2	4	16
3e »	9	2	4	16
4e »	10	2	4	16
Rés. de cavalerie,			28	16
» d'artillerie,				64 et 3 comp. du génie.
Total général,	38	7	44	144 3 comp. du génie.

Répartition du VIIIe corps fédéral, au 9 juillet 1866.

Commandant en chef : S. A. le prince Alexandre de Hesse, général d'infanterie.

Chef d'état-major : lieutenant-général de Baur (wurtembergeois).

Sous-chef : général-major Krauss (badois).

Directeur de l'artillerie : lieutenant-général de Faber (badois).

Génie : chef des trains de pontons, un colonel wurtembergeois.

Attaché pour les Ier, IIe et IIIe corps fédéraux : un colonel autrichien.

Attaché au VIIe corps fédéral : baron de Ow, général-major bavarois.

1re division, Wurtemberg.

Commandant : lieutenant-général de Hardegg.

Chef d'état-major : général-major de Kallee.

1re brigade (général-major de Baumbach).

1er et 5e régiments d'infanterie et 3e bataillon de chasseurs.

2e brigade (général-major de Fischer).

2e et 7e régiments d'infanterie et 2e bataillon de chasseurs.

3e brigade (général-major de Hegelmeyer).

3e et 8e régiments d'infanterie et 1er bataillon de chasseurs.

Brigade de cavalerie (général-major de Schéler).

1er et 4e régiments; un 3e régiment à la réserve de cavalerie.

Artillerie : 3 batteries rayées de 6 liv., et 3 batteries à la réserve du corps.

Total de la 1re division : 12 bataillons d'infanterie, 3 bataillons de chasseurs, 9 escadrons et 24 bouches à feu.

2e division, Baden.

Commandant : lieutenant-général prince Guillaume de Baden.

Chef de l'infanterie : lieutenant-général Waag ; un chef d'état-major, colonel.

1re brigade (général-major de Laroche).

1 régiment de grenadiers, 5e régiment d'infanterie et 1 bataillon de chasseurs.

2e brigade (colonel de Neubronn).

2e et 3e régiments d'infanterie et 2e bataillon de fusiliers.

Brigade de cavalerie.

2 régiments et un 3e à la réserve de cavalerie.

Artillerie : 3 batteries de 6 liv. et 2 batteries à la réserve du corps.

Total de la 2e division : 9 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 8 escadrons et 18 bouches à feu.

3e division, Hesse grand-ducale.

Commandant : lieutenant-général de Perglas, avec un colonel chef d'état-major.

1re brigade (général-major Frey).

1er et 2e régiments d'infanterie et 1 compagnie de chasseurs.

2e brigade (général-major de Stockhausen).

3e et 4e régiments d'infanterie et 1 compagnie de chasseurs.

Un bataillon de tirailleurs à la disposition du divisionnaire.

Brigade de cavalerie (général-major prince Louis).

1 régiment et un 2e régiment à la réserve de cavalerie.

Artillerie : 1 batterie de 6 liv. se chargeant par la culasse.
1 batterie se chargeant par la bouche.

Total de la 3e division : 8 bataillons d'infanterie, 1 $^1/_2$ bataillon de chasseurs, 4 escadrons et 12 bouches à feu.

4e division, combinée Autriche-Nassau-Hesse électorale.

Commandant : Feld-Maréchal L. comte Neipperg.

Brigade autrichienne (général-major de Hahn).

16e régiment d'infanterie, 4es bataillons des régiments nos 21 et 49.

35e bataillon de chasseurs et 4e bataillon du 74e.

Une batterie rayée de 4 liv. ; une batterie rayée de 8 liv. à la réserve du corps.

Brigade de Nassau (général-major Roth).

1er et 2e régiments d'infanterie et 1 bataillon de chasseurs.

2 demi-batteries rayées de 6 liv. ; 1 batterie de 6 liv. lisse à la réserve.

Cavalerie : 2 escadrons de hussards de Hesse-électorale.

Total de la 4e division : 10 bataillons d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs, 2 escadrons et 16 bouches à feu.

Réserves du corps.

Cavalerie (lieut.-général d'Entress, wurtembergeois).

1 régiment wurtembergeois, 1 badois et 1 hessois.

1 batterie à cheval rayée de 4 liv., wurtembergeoise.

Total de la réserve de cavalerie : 13 escadrons et 8 bouchés à feu.

Artillerie :	2	batteries	de 12 liv.	lisses	de Wurtemberg.
	1	»	de 12 »	»	de Hesse.
	1	»	de 6 »	»	de Hesse.
	1	»	de 5 »	»	de Nassau.
	1	»	de 6 »	rayée	de Baden (bat. à ch.)
	1	»	de 6 »	»	de Baden.
	1	»	de 8 »	»	d'Autriche.

Total de la réserve d'artillerie : 56 bouches à feu.

Observation. Tous les régiments de cavalerie étaient de 4 escadrons, sauf les 1er et 3e régiments de Wurtemberg qui comptaient chacun 5 escadrons.

Les batteries de Wurtemberg, d'Autriche et de Nassau étaient chacune de 8 bouches à feu, tandis que les batteries de Baden et de Hesse n'en avaient que 6.

Récapitulation.

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chasseurs.	Escadrons	Bouches à feu.
1re division,	12	3	9	24
2e »	9	1	8	18
3e »	8	1 ½	4	12
4e »	10	2	2	16
Réserve de cavalerie,			13	8
» d'artillerie,				56
Total du VIIIe corps fédéral,	39	7 ½	36	134

RÉCAPITULATION DES ARMÉES DE TOUS LES ÉTATS ALLIÉS CONTRE LA PRUSSE (1).

I. *Sur le théâtre oriental de la guerre.*

	Bataillons d'infanterie.	Bataillons de chasseurs.	Escadrons.	bouches à feu.	Batteries de fusées.	Compagnies de pionniers.
1. Armée autrichienne du Nord	178	28	163	752	6	—
2. Corps d'armée saxon	16	4	16	58	—	2
Total A . . .	194	32	179	810	6	2
II. *Sur le théâtre occidental de la guerre.*						
1. Armée de Hanovre	16	4	24	52	—	—
2. Division de Hesse électorale	8	2	8	16	—	1
3. Armée bavaroise	38	7	44	144	—	3
4. VIIIe corps d'armée fédéral	39	7 ½	36	134	—	—
Total B . . .	101	20 ½	112	346	—	4
plus le total A . . .	194	32	179	810	6	2
Total général . . .	295	52 ½	291	1156	6	6

(1) D'après le récit de l'état-major prussien : *Der Feldzug von 1866 in Deutschland.*

III

Etat des forces navales de l'Autriche et de l'Italie.

Escadre autrichienne.

NOMS DES BATIMENTS	RANG	Force de la machine	Canons	Equipage	Tonnage
1° *Bâtiments cuirassés.*					
Archiduc-Ferdinand-*Max*	Frégate de 1er r.	*Chevaux* 800	16	512	4.500
Hapsburg . . .	—	800	16	492	4.500
Don-Juan-d'Autriche	Frégate de 2e r.	650	32	400	3.800
Dragon	—	600	26	350	3.400
Empereur-Max .	—	650	28	380	3.800
Prince-Eugène .	—	650	32	400	3.800
Salamander . .	—	600	26	350	3.400
2° *Bâtiments non cuirassés* (à hélice).					
Kaiser (Empereur)	Vaisseau de l. 2e r.	800	92	980	3.700
Adria.	Frégate.	350	31	390	2.000
Danube	—	350	31	390	2.000
Novara	—	450	54	560	2.800
Radetzky . . .	—	350	31	390	2.000
Schwarzenberg .	—	450	48	520	2.700
Archiduc-Frédéric	Corvette.	230	22	250	1.500
Dalmat	Canonnière.	250	4	132	850
Ham	—	250	4	132	850
Reka	—	250	4	132	850
Seehund . . .	—	250	4	132	850
Streiter	—	250	4	132	850
Velebich . . .	—	250	4	132	850
Wall	—	250	4	132	850
Bateaux à vapeur auxiliaires.					
Kerka	»	90	4	120	700
Narenta	»	90	4	120	700
Bateaux à roues.					
Andreas-Hofer. .	»	250	4	120	600
Elizabeth . . .	»	350	6	200	1.400
Greif (yacht impér.)	»	350	»	158	1.000
Stadion (bateau du Lloyd) . . .	»	»	SANS CAN.	»	»

Flotte italienne.

NOMS DES BATIMENTS	RANG	Force da la machine	Canons	Equipage	Tonnage
1° *Bâtiments entièrement cuirassés* (en bois) (1).		*Chevaux*			
Re-d'Italia . . .	Frégate de 1er r.	800	36	600	5.700
Re-di-Portogallo .	—	800	36	550	5.700
(en fer) (2).					
Formidabile . .	Corvette 1er rang	480	20	356	2.700
Terribile . . .	—	480	20	356	2.700
2° *Bâtiments en partie cuirassés.* (en bois).					
Principe-di-Carign.	Frégate de 2e rang	600	22	440	4.086
(en fer.)					
Ancona	—	700	26	484	4.250
Castelfidardo . .	—	700	26	484	4.250
Maria-Pia . . .	—	700	26	484	4.250
San-Martino . .	—	700	26	484	4.250
Palestro	Canon. de 1er rang	300	4	250	2.000
Varese	—	300	4	250	2.000
3° *Bâtiments à tourelle* (monitors).					
Affondatore. . .	Bélier.	700	2	290	4.070
4° *Bâtiments non cuirassés.*					
Carlo-Alberto . .	Frégate de 1er r.	400	50	580	3.200
Duca-di-Genova .	—	600	50	580	3.515
Gaëta.	—	450	54	580	3.980
Garibaldi . . .	—	450	54	580	3.680
Maria-Adelaïda. .	—	600	32	550	3.450
Principe-Umberto.	—	600	50	580	3.500
Vittorio-Emmanuele	—	500	50	580	3.400
San-Giovani . .	Corvette de 1er r.	220	20	345	1.780
Guiscardo . . .	Corvette à roues.	»	»	»	»
Piemonte . . .	—	»	»	»	»
Cristoforo-Colombo	Aviso.	»	»	»	»
Ettore-Fieramosca	—	»	»	»	»
Esploratore . .	—	350	2	108	1.000
Flavio-Gioja . .	—	»	»	»	»
Gottemolo . . .	—	»	»	»	»
Governolo . . .	—	»	»	»	»
Messagiere . . .	—	350	2	108	1.000
Stella-d'Italia . .	—	350	2	108	1.000
Indipendenza . .	Transport-vivres.	»	»	»	»
Washington . .	Hôpital.	»	»	»	»
4 canonnières . .	2e rang.	»	»	»	»

(1) Construits à New-York par Webbs. 280 pieds de longueur. 5 jours de charbon à toute vapeur ou 12 avec détente. 9 nœuds à l'heure.

(2) 6 jours de charbon à 12 nœuds ou 12 jours à 8 nœuds. 1m,60 haut. de bâtiment.

IV

Procès-verbal de la remise de la Vénétie.

Procès-verbal de remise de la place forte de Venise

Entre les soussignés: Monsieur le général de division Le Bœuf, aide-de-camp de l'Empereur des Français, grand-officier de l'Ordre impérial de la légion d'honneur, etc., etc., chargé par Sa Majesté de remettre, en son nom, la place de Venise, d'une part, et MM. les membres de la municipalité de la susdite place, d'autre part, il a été dit et arrêté ce qui suit:

Le général de division Le Bœuf, en vertu des pleins pouvoirs qui lui ont été donnés par Sa Majesté l'Empereur des Français, déclare par ces présentes remettre la place de Venise entre les mains de ses autorités municipales, qui prendront les mesures qu'elles jugeront nécessaires pour assurer la sécurité publique.

De leur côté, les membres de la municipalité de la place de Venise déclarent accepter la remise de cette place, aux conditions énoncées ci-dessus.

Fait en double expédition, à Venise, le 19 octobre 1866.

Le Commissaire de S. M. l'Empereur des Français,

LE BŒUF.

Les membres de la Municipalité de la place de Venise,

MARCANTONIO GASPARI, Assessore, f. f. di Podesta.
GIOVANNI PIETRO conte GRIMANI, Assessore.
ANTONIO conte GIUSTINIANI RECANATI, Assessore.

Procès-verbal de remise de la Vénétie.

L'an mil-huit-cent-soixante-six, le 19 octobre, à huit heures du matin, se sont réunis: D'une part, M. le général de division Le Bœuf, aide-de-camp de l'Empereur des Français, grand offi-

cier de l'Ordre impérial de la légion d'honneur, etc., etc., commissaire de Sa Majesté, en Vénétie; et d'autre part, M. le comte Luigi Michiel; M. le chevalier Edouard de Betta, Podestà de Verone; et le D[r] Achille Kelder, formés en commission. Et là M. le général Le Bœuf a prononcé l'allocution suivante:

« Messieurs,

« Délégué par l'Empereur Napoléon III pour recevoir des Autorités militaires autrichiennes les forteresses et territoires de vos provinces, il me reste à remettre entre vos mains les droits qui ont été cédés à Sa Majesté. C'est pour accomplir cette dernière partie de ma tâche que je vous ai convoqués.

« Vous savez déjà dans quel but l'Empereur a accepté la cession de la Vénétie. Sa Majesté s'en est expliquée dans une lettre adressée, en date du 11 août, au Roi d'Italie, et, pour vous instruire des intentions de mon auguste souverain, je ne saurais mieux faire que de vous donner lecture de ce document:

« Monsieur mon frère,

« J'ai appris avec plaisir que Votre Majesté avait adhéré à l'ar-« mistice et aux préliminaires de paix signés entre le Roi de « Prusse et l'Empereur d'Autriche. Il est donc probable qu'une « nouvelle ère de tranquillité va s'ouvrir pour l'Europe. Votre « Majesté sait que j'ai accepté l'offre de la Vénétie pour la pré-« server de toute dévastation, et prévenir une effusion de sang « inutile. Mon but a toujours été de la rendre à elle-même, afin « que l'Italie fût libre des Alpes à l'Adriatique. Maîtresse de ses « destinées, la Vénétie pourra bientôt, par le suffrage universel, « exprimer sa volonté. Votre Majesté reconnaîtra que, dans ces « circonstances, l'action de la France s'est encore exercée en fa-« veur de l'humanité et de l'indépendance des peuples.

« Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime « et de sincère amitié avec lesquels je suis,

« de Votre Majesté, le bon frère

Signé: NAPOLÉON. »

« Messieurs, l'Empereur connaît depuis longtemps les aspirations de votre pays. Sa Majesté sait qu'il désire être réuni aux États du Roi Victor-Emmanuel, avec qui il a combattu naguères pour l'affranchissement de l'Italie. Mais, par respect pour le droit des nationalités et pour la dignité des peuples, l'Empereur a voulu laisser aux Vénétiens le soin de manifester leur vœu. Ils sont dignes de comprendre cet hommage rendu à la souveraineté populaire, sur laquelle reposent les gouvernements de la France et

de l'Italie. L'Empereur témoigne ainsi une fois de plus son respect pour les principes qu'il s'est toujours fait un honneur de défendre et des sentiments d'amitié dont il a donné des marques réitérées à toute la Péninsule. Sa Majesté est heureuse d'avoir secondé par les efforts de sa politique le patriotisme et le courage de la nation italienne. »

Monsieur le comte Michiel, au nom des membres de la commission, a répondu dans les termes suivants :

« Quando, nel 1859, le armi alleate abbatterono sui campi lombardi i nostri oppressori, credemmo, al grido « dall'Alpi all'Adriatico, » compiuto il nostro riscatto : quella certezza ce la strappo la gelida mano della diplomazia. Ma quella mano non valse a comprimere i battiti del cuore di questo popolo che raddoppio y saccrificii, fidente nel suo avvenire, ch'era l'avvenire d'Italia, nè svio il suo potente alleato dal cooperare alla redenzione di coloro che seppero mostrarsene degni.

« Noi, e con noi i Veneti tutti, veneriamo l'opera della Providenza, e ringraziamo ad un tempo il magnanimo alleato del nostro amatissimo Re, che, mentre si versava un sangue generoso sui campi di battaglia, colla sua potente mediacione aflretto il momento dell'indipendenza nostra e dell'unione al Regno d'Italia. »

Ensuite, Monsieur le général a pris de nouveau la parole, et a déclaré ce qui suit :

« Au nom de Sa Majesté l'Empereur des Français, et en vertu des pleins pouvoirs et mandement qu'il a daigné nous conférer,

Nous, général de division Le Bœuf, aide-de-camp de Sa Majesté l'Empereur des Français, grand officier de l'Ordre impérial de la légion d'honneur, etc., etc., commissaire de Sa Majesté en Vénétie ;

Vu le traité signé à Vienne le 24 août 1866 entre Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, etc., etc., au sujet de la Vénétie ;

Vu la remise qui nous a été faite de la dite Vénétie le 19 octobre 1866, par Monsieur le général Mœhring, commandeur de l'Ordre de la Couronne de fer, etc., etc., commissaire de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche en Vénétie ;

Déclarons remettre la Vénétie à elle-même, pour que les populations, maîtresses de leur destinée, puissent exprimer librement, par le suffrage universel, leurs vœux au sujet de l'annexion de la Vénétie au royaume d'Italie. »

De son côté Monsieur le comte Michiel, au nom de la commission, a déclaré donner acte à Monsieur le général Le Bœuf de la remise faite de la Vénétie à elle-même, au nom de Sa Majesté l'Empereur des Français, dans les termes et aux clauses énoncés ci-dessus.

En foi de quoi, le présent procès-verbal, qui sera déposé aux archives nationales, a été signé par le commissaire de Sa Majesté

l'Empereur des Français, et par Messieurs les membres de la commission.

Fait en double expédition, à Venise, le 19 octobre 1866.

Le commissaire de S. M. l'Empereur des Français,
Général LE BŒUF.

Etaient présents et ont signé,

LEON PILLET, Consul général de France.
Le capitaine de frégate, E. VICARY.

Les membres de la Commission,

LUIGI CO. MICHIEL.
EDOARDO CAV. DE BETTA.
EMI KELDER Dr. ACHILLE.
Le Capitaine de vaisseau, J. DE SURVILLE.



V

Constitution de la Confédération de l'Allemagne du Nord.

S. M. le roi de Prusse, S. M. le roi de Saxe, S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, S. A. le duc de Brunswick-et-Lunébourg, S. A. le duc de Saxe-Meiningen-et-Hildbourghausen, S. A. le duc de Saxe-Altenbourg, S. A. le duc de Saxe-Cobourg-et-Gotha, S. A. le duc d'Anhalt, S. A. le prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, S. A. le prince de Schwarzbourg-Sondershausen, S. A. le prince de Waldeck-Pyrmont, S. A. la princesse Reuss, ligne aînée, S. A. le prince Reuss, ligne cadette, S. A. le prince de Schaumbourg-Lippe, S. A. le prince de Lippe, le sénat de la ville libre et hanséatique de Lubeck, le sénat de la ville libre et hanséatique de Brême, le sénat de la ville libre et hanséatique de Hambourg, chacun pour toute l'étendue de son territoire, et S. A. R. le grand-duc de Hesse et du Rhin pour les parties du grand-duché de Hesse situées au Nord du Main, forment une Confédération perpétuelle en vue de la protection du territoire de la Confédération et du droit y régnant, en vue de la prospérité du peuple allemand. Cette Confédération portera le nom de Confédération de l'Allemagne du Nord et aura la constitution suivante :

I. *Territoire fédéral.*

Art. 1er. Le territoire fédéral se compose des Etats de Prusse avec Lauenbourg, Saxe, Mecklembourg-Schwerin, Saxe-Weimar, Mecklembourg-Strélitz, Oldenbourg, Brunswick, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-et-Gotha, Anhalt, Schwarzbourg-Rudolstadt, Schwarzbourg-Sondershausen, Waldeck, Reuss, ligne aînée, Reuss, ligne cadette, Schaumbourg-Lippe, Lippe, Lubeck, Brême, Hambourg et la partie du grand-duché de Hesse située au nord du Main.

II. *Législation fédérale.*

Art. 2. En dedans de ce territoire, la Confédération exerce le droit de législation dans les limites de la teneur de la présente constitution, et de telle manière que les lois fédérales vont avant les lois particulières de chaque pays. Les lois fédérales reçoivent leur force obligatoire par leur promulgation au nom de la Confédération, promulgation qui aura lieu au moyen d'un *Bulletin des lois fédérales.* En tant que la loi promulguée ne fixe pas un autre terme pour son entrée en vigueur, elle entrera en vigueur le quatorzième jour après l'expiration du jour où le numéro du *Bulletin des lois* qui la permet aura été publié à Berlin.

Art. 3. Il existe, pour tout le territoire fédéral, un indigénat commun, ayant pour effet que la personne appartenant à un territoire fédéral quelconque (sujet, citoyen) devra être traitée dans tout autre Etat fédéral comme indigène et y sera admise à domicile fixe, à l'exercice de l'industrie, aux emplois publics, à l'acquisition de la propriété foncière, à celle du droit de citoyen et à la jouissance de tous les autres droits civils, sous les mêmes conditions que l'indigène, et qu'elle devra être traitée de même aussi en ce qui concerne la poursuite de ses droits et la protection des lois. La personne appartenant à la Confédération ne pourra subir de restriction dans l'exercice de cette faculté, ni de la part de l'autorité de son domicile originaire, ni par celle de l'autre Etat fédéral.

Les dispositions qui concernent l'assistance des pauvres et l'admission dans les liens communaux ne sont pas comprises sous le principe exprimé dans le premier alinéa. De même les traités qui existent entre les divers Etats fédéraux touchant la réception d'individus expulsés, les soins à donner aux malades ou l'enterrement des morts appartenant aux Etats contractants, restent provisoirement en vigueur.

Ce qui concerne l'obligation du service militaire par rapport au pays d'origine sera réglé par voie législative. Vis-à-vis de l'étranger, toutes les personnes appartenant à la Confédération ont un droit légal à la protection fédérale.

Art. 4. Les objets suivants sont soumis à la surveillance de la Diète et à sa législation :

1° Les dispositions relatives au droit de changer de résidence, au domicile et au droit d'établissement, au droit de citoyen, aux passeports et à la police des étrangers, enfin à l'exercice de l'industrie, y compris les assurances, en tant que ces objets ne sont pas réglés déjà par l'article 3 de la présente constitution, enfin les dispositions relatives à la colonisation et à l'occupation en des pays non allemands ;

2° La législation relative aux douanes et au commerce et aux impôts à affecter à des buts fédéraux ;

3° Le règlement du système des poids et mesures et monnaies avec la fixation des principes relatifs à l'émission du papier-monnaie fondé et non fondé ;

4° Les dispositions générales relatives aux banques ;

5° Les brevets d'invention ;

6° La protection de la propriété intellectuelle ;

7° L'organisation d'une protection commune du commerce allemand à l'étranger, de la navigation allemande et de son pavillon en mer, et la formation d'une représentation consulaire commune rétribuée par la Confédération ;

8° Les chemins de fer et l'établissement de routes de terre et de voies navigables dans l'intérêt de la défense du pays et des relations générales ;

9° Le flottage et la navigation sur les voies navigables communes à plusieurs Etats et l'état de ces dernières, de même que les péages perçus sur les fleuves et autres droits de navigation ;

10° Les postes et les télégraphes ;

11° Les dispositions sur l'exécution réciproque des jugements et les réquisitions judiciaires en général ;

12° De même sur la légalisation des documents publics ;

13° La législation commune sur le droit des obligations, le droit pénal, le droit commercial et les lettres de change, la procédure civile ;

14° L'organisation militaire et la marine de guerre de la Confédération ;

15° Les mesures de police médicinale et vétérinaire.

Art. 5. La législation fédérale est exercée par le Conseil fédéral, et le Reichstag (parlement). L'accord des deux majorités des deux assemblées est nécessaire et suffisant pour une loi fédérale.

Lorsqu'il s'élève dans le Conseil fédéral une divergence sur les projets de lois concernant l'organisation militaire et la marine de guerre, la voix de la présidence est prépondérante lorsqu'elle se prononce pour le maintien des institutions existantes.

III. *Conseil fédéral.*

Art. 6. Le Conseil fédéral se compose des représentants des membres de la Confédération, entre lesquels le droit de voter se répartit dans la proportion admise dans l'assemblée plénière de l'ancienne Confédération germanique, de telle manière que la Prusse, avec les anciennes voix de Hanovre, de la Hesse-Electorale, de Holstein, de Nassau et de Francfort, a 17 voix ; la Saxe 4 ; la Hesse 1 ; Mecklembourg-Schwérin 2 ; Saxe-Weimar 1 ; Mecklembourg-Strélitz 1 ; Oldenbourg 1 ; Brunswick 2 ; Saxe-Meiningen

1; Saxe-Altenbourg 1; Saxe-Cobourg-et-Gotha 1; Anhalt 1; Schwarzbourg-Rudolstadt 1; Schwarzbourg-Sondershausen 1; Waldeck 1; Reuss, ligne aînée, 1; Reuss, ligne cadette, 1; Schaumbourg-Lippe 1; Lippe 1; Lubeck 1; Brême 1; Hambourg 1. Total: 43 voix.

Art. 7. Tout membre de la Diète pourra nommer autant de plénipotentiaires pour le Conseil fédéral qu'il possède de voix; cependant l'ensemble des voix qui lui appartiennent ne peut être donné qu'unitairement. Des voix non représentées ou n'ayant pas d'instruction ne sont pas comptées. Chaque membre de la Confédération a le droit de faire des propositions et de les présenter à la discussion, et la présidence est obligée de les mettre en délibération.

Les résolutions sont prises à la simple majorité.

En cas d'égalité des voix, la voix du président est prépondérante.

Art. 8. Le Conseil fédéral forme dans sa session des comités permanents: 1° pour l'armée de terre et les forteresses; 2° pour la marine; 3° pour les douanes et les contributions; 4° pour le commerce et les relations générales; 5° pour les chemins de fer, les postes et les télégraphes; 6° pour la justice; 7° pour la comptabilité. Dans chacun de ces comités, deux États fédéraux au moins sont représentés, outre la présidence, et, dans chacun d'eux, chaque État n'a qu'une voix.

Les membres des comités 1 et 2 sont nommés par le chef de guerre fédéral; ceux des autres sont nommés par le Conseil fédéral.

La composition de ces comités devra être renouvelée pour chaque session du Conseil fédéral, c'est à dire tous les ans. Les membres sortants peuvent être réélus.

On mettra à la disposition des comités les employés qui leur sont nécessaires.

Art. 9. Tout membre du Conseil fédéral a le droit de paraître dans le Reichstag (parlement) et doit y être entendu chaque fois qu'il le demande pour défendre les opinions de son gouvernement, même quand elles n'ont pas été adoptées par la majorité du Conseil fédéral.

Personne ne peut être en même temps membre du Conseil fédéral et du Reichstag.

Art. 10. La présidence de la Confédération a le devoir d'assurer aux membres du Conseil fédéral la protection diplomatique usitée.

IV. *Présidence de la Confédération.*

Art. 11. La présidence de la Confédération appartient à la couronne de Prusse, qui a droit, en cette qualité, de représenter la Confédération dans les relations internationales, de déclarer la

guerre et de conclure la paix au nom de la Confédération, de conclure des alliances et d'autres traités avec des Etats étrangers, d'accréditer et de recevoir des envoyés diplomatiques.

En tant que les traités avec les États étrangers se rapportent à des objets qui, d'après l'article 4, sont du domaine de la législation fédérale, l'assentiment du Conseil fédéral est nécessaire pour leur conclusion, et celle du Reichstag est nécessaire pour leur validité.

Art. 12. C'est à la présidence qu'il appartient de convoquer le Conseil fédéral et le Reichstag, d'en faire l'ouverture, de les proroger et de les clore.

Art. 13. La convocation du Conseil fédéral et du Reichstag a lieu annuellement, et le Conseil fédéral peut être convoqué sans le Reichstag pour l'élaboration des travaux; mais ce dernier ne peut être convoqué sans le Conseil fédéral.

Art. 14. Le Conseil fédéral devra être convoqué chaque fois qu'un tiers des voix le demandera.

Le chancelier fédéral pourra se faire représenter dans la direction des affaires par tout autre membre du Conseil fédéral, au moyen d'une substitution écrite.

Art. 15. La présidence du Conseil fédéral appartient au chancelier fédéral, qui est nommé par la présidence.

Art. 16. La présidence présentera les propositions nécessaires, conformément aux résolutions du Conseil fédéral, au Reichstag, où elles seront défendues par des membres du Conseil fédéral ou par des commissaires spéciaux nommés par ce dernier.

Art. 17. A la présidence appartiennent l'expédition, la promulgation des lois fédérales et la surveillance de leur exécution. Les mesures prises à cet effet par la présidence sont rendues au nom de la Confédération et ont besoin, pour être validées, d'être contresignées par le chancelier fédéral, qui en prend la responsabilité.

Art. 18. La présidence nommera les fonctionnaires de la Confédération, recevra leur serment au nom de la Confédération, et les révoquera, s'il y a lieu.

Art. 19. Si des membres de la Confédération ne remplissent pas leurs devoirs fédéraux prévus par la constitution, ils pourront y être contraints par voie d'exécution.

Cette exécution devra : *a)* quand il s'agira de prestations militaires et lorsqu'il y aura péril en la demeure, être ordonnée et accomplie par le chef de guerre fédéral; *b)* dans tous les autres cas, elle devra être décrétée par le chef de guerre fédéral.

L'exécution peut être étendue jusqu'à la séquestration du pays qu'elle concerne et de ses pouvoirs gouvernementaux. Dans les cas prévus dans la lettre *a)*, il devra être donné connaissance, sans délai, au Conseil fédéral, de l'exécution ordonnée, avec exposé des motifs.

V. *Reichstag (Parlement).*

Art. 20. Le Reichstag émane d'élections universelles et directes qui, jusqu'à ce qu'il soit rendu une loi électorale fédérale, auront lieu conformément à la loi en vertu de laquelle a été élu le premier Reichstag de la Confédération du Nord.

Art. 21. Les fonctionnaires n'ont pas besoin de congé pour entrer dans le Reichstag. Si un membre du Reichstag accepte dans la Confédération ou dans un Etat fédéral une fonction publique rétribuée, ou est promu dans la Confédération ou dans un état fédéral à une fonction jouissant d'un rang ou d'un traitement plus élevé, il perd son siége dans le Reichstag et ne peut le recouvrer que par une nouvelle élection.

Art. 22. Les délibérations du Reichstag sont publiques.

Les comptes-rendus, conformes à la vérité, des débats des séances publiques du Reichstag sont exempts de toute responsabilité.

Art. 23. Le Reichstag a le droit de proposer des lois dans les limites de la compétence de la Confédération, et de renvoyer au Conseil fédéral ou au chancelier fédéral des pétitions qui lui sont adressées.

Art. 24. La période législative du Reichstag dure trois ans.

Pour dissoudre le Reichstag pendant cette période, il faut une résolution du Conseil fédéral, rendue avec l'assentiment de la présidence.

Art. 25. En cas de dissolution du Reichstag, il faut que les électeurs soient réunis dans un délai de 60 jours, et le nouveau Reichstag lui-même dans un délai de 90 jours après la dissolution.

Art. 26. Le Reichstag ne pourra être prorogé pendant plus de 30 jours, et la prorogation ne pourra être renouvelée pendant la même session sans l'assentiment du Reichstag.

Art. 27. Le Reichstag vérifie les pouvoirs de ses membres et en décide.

Il règle la marche de ses délibérations et sa discipline par un règlement, et élit son président, ses vice-présidents et ses secrétaires.

Art. 28. Le Reichstag prend des décisions à la majorité absolue des voix.

Pour qu'une décision soit valable, il faut que la majorité du nombre légal des membres soit présente.

Art. 29. Les membres du Reichstag sont représentants du peuple entier et ne peuvent être tenus à des mandats ou instructions.

Art. 30. Aucun membre du Reichstag ne peut, à une époque quelconque, être poursuivi judiciairement ou disciplinairement pour ses votes ou pour des paroles prononcées dans l'exercice de

ses fonctions, et ne peut être soumis à aucune autre responsabilité en dehors de l'assemblée.

Art. 31. Sans l'approbation du Reichstag, aucun de ses membres ne peut, pendant la durée de la session, être poursuivi ou arrêté pour un acte puni par la loi, à moins qu'il n'ait été saisi en flagrant délit ou le lendemain du jour où l'acte a été commis.

La même approbation est nécessaire pour une arrestation pour dettes.

A la demande du Reichstag, toute procédure criminelle contre un de ses membres et toute arrestation civile ou préventive est suspendue pendant la durée de la session.

Art. 32. Les membres du Reichstag ne peuvent, comme tels, toucher aucun traitement ni indemnité.

VI. *Douanes et commerce.*

Art. 33. La Confédération forme un territoire douanier et commercial entouré d'une frontière douanière commune. Restent exclues les parties de territoire qui, par leur position, ne sont pas propres à être renfermées dans la frontière douanière.

Tous les objets à l'égard desquels le commerce est libre dans un état fédéral quelconque peuvent être importés dans tout autre Etat fédéral et ne peuvent être soumis à un impôt dans ce dernier qu'autant que les produits indigènes similaires y sont soumis à un impôt.

Art. 34. Les villes hanséatiques de Lubeck, Brême et Hambourg subsistent, avec un district répondant à leur territoire actuel, comme ports francs, et en dehors de la frontière douanière commune, jusqu'à ce qu'elles demandent à y rentrer.

Art. 35. A la Confédération exclusivement appartient la législation sur tout ce qui concerne les douanes, sur les impôts frappant la consommation du sucre indigène, de l'eau-de-vie, du sel, de la bière, du tabac, et sur les mesures qui sont nécessaires pour assurer, dans les lieux exclus de la frontière douanière, le respect de la frontière commune.

Art. 36. La perception et l'administration des douanes et des impôts de consommation (art. 32) restent à chaque Etat fédéral dans son territoire, autant qu'il les a exercées jusqu'ici.

La présidence fédérale surveille l'observation des procédés légaux par des fonctionnaires fédéraux qu'elle adjoint aux bureaux de douanes et de contribution et aux autorités dirigeantes des Etats particuliers, après avoir pris l'avis du comité des douanes et des contributions du Conseil fédéral.

Art. 37. Le Conseil fédéral prend des décisions : 1° sur les mesures légales tombant sous la disposition de l'article 32 à sou-

mettre au Reichstag ou adoptées par lui, y compris les traités de commerce et de navigation; 2° sur les règles et arrangements d'administration pour l'exécution de la législation commune (art, 35); 3° sur les vices qui se manifestent dans l'exécution de la législation commune (art. 35); 4° sur la fixation définitive, qui lui est soumise par ses agents comptables, des contributions à verser dans la caisse fédérale (art. 39).

Toute proposition présentée au Conseil fédéral sur un des objets 1 à 3 par un Etat fédéral ou sur les objets 3 par un fonctionnaire contrôleur est soumise à une décision commune. En cas de divergence d'opinion, la présidence aura voix prépondérante dans les cas 1 et 2, si elle se prononce pour le maintien de la prescription ou de l'arrangement existant; mais dans tous les autres cas la majorité des voix décidera d'après les règles établies dans l'article 6 de la présente constitution.

Art. 38. Le produit des douanes et des impôts de consommation désignés dans l'article 35 est versé à la caisse fédérale. Ce produit se compose de toutes les recettes faites sur les douanes et les impôts de consommation, déduction faite : 1° des bonifications et remises faites conformément aux règles générales de l'administration; 2° des frais de perception et d'exploitation, savoir : *a)* pour les droits sur le sucre indigène, en tant que ces frais, d'après la convention des membres du Zollverein allemand, pourraient être attribués à la communauté: *b)* pour l'impôt du sel indigène aussitôt qu'un impôt pareil sera établi, de même qu'un droit de douane sur le sel étranger, après la suppression du monopole du sel, le montant des frais de surveillance et de perception causés par les salines; *c)* pour les autres impôts, 15 pour cent de la recette totale. Les pays situés en dehors de la frontière douanière contribueront aux dépenses fédérales par le paiement d'une somme proportionnelle.

Art. 39. Les extraits de trimestre que les autorités de perception des Etats fédéraux devront fournir tous les trimestres et les comptes finals à établir après la clôture de l'année, et des livres sur les recettes en matière de douanes et d'impôts de consommation opérés pendant le trimestre ou l'année, seront réunis en aperçus généraux, après vérification faite par les autorités dirigeantes des Etats fédéraux, lesquels aperçus seront envoyés au comité de comptabilité du Conseil fédéral. Ce dernier établira, d'après ces aperçus, tous les trimestres, la somme due à la caisse fédérale par chaque caisse des Etats particuliers, et donnera connaissance de cette somme au Conseil fédéral et aux Etats fédéraux; il soumettra annuellement aussi la fixation définitive de ces sommes, avec ses observations, à la décision du Conseil fédéral.

Art. 40. Les dispositions du traité d'union douanière du 16 mai 1865, du traité du 28 juin 1864, sur l'imposition égale des produits

intérieurs, du traité du même jour sur le commerce du vin et du tabac, et de l'article 2 du traité de douane et d'adhésion du 11 juillet 1864 et de même celles des traités thuringiens, restent en vigueur pour les Etats fédéraux intéressés dans ces traités, en tant qu'elles ne sont pas modifiées par les prescriptions de la présente constitution et tant qu'elles ne seront pas changées par la voie désignée en l'article 37. Dans ces limites, les dispositions du traité d'union douanière du 16 mai 1865 seront applicables aussi aux Etats fédéraux et territoires qui n'appartiennent pas actuellement au Zollverein allemand.

VII. *Chemins de fer.*

Art. 41. Des chemins de fer qui sont jugés nécessaires dans l'intérêt de la défense du territoire fédéral ou des communications générales peuvent être établis, au compte de la Confédération, en vertu d'une loi fédérale, même malgré les membres fédéraux dont ils traversent les territoires, sans préjudice de leur souveraineté ou concédés à des entrepreneurs particuliers, avec le droit d'expropriation. Toute administration de chemin de fer existante est obligée de consentir à la jonction avec des chemins de fer nouveaux, aux frais de ces derniers. Les dispositions légales qui accordent à des entreprises existantes de chemins de fer un droit d'opposition à l'établissement de chemins parallèles ou de concurrence sont supprimées par ces présentes pour tout le territoire fédéral, sans préjudice des droits acquis. Un tel droit d'opposition ne pourra plus être accordé dans des concessions nouvelles.

Art. 42. Les gouvernements fédéraux s'engagent à administrer, dans l'intérêt des communications fédérales, les chemins de fer situés sur le territoire fédéral comme un réseau unitaire, et de faire établir les nouveaux chemins de fer et leur matériel d'après des formes unitaires.

Art. 43. On adoptera donc le plus rapidement possible les procédés analogues d'exploitation, et en particulier on établira des règlements de police, des voies identiques. La Confédération devra veiller à ce que les administrations de chemins de fer entretiennent constamment les voies dans un état offrant la sécurité nécessaire et à ce qu'elles les pourvoient du matériel qu'exigent les besoins de communication.

Art. 44. Les administrations de chemins de fer sont obligées d'organiser les trains de voyageurs et de marchandises voulus avec la vitesse requise, et d'instituer aussi des expéditions directes de personnes et de marchandises, en permettant le passsage des moyens de transport d'une voie à l'autre, sous condition de l'indemnité d'usage.

Art. 45. La Confédération a le contrôle des tarifs. Elle agira

notamment dans le but: 1° de faire introduire le plus tôt possible pour les chemins de fer du territoire fédéral des règlements d'exploitation concordants; 2° d'obtenir l'uniformité et le plus grand abaissement possible de ceux-ci, en particulier pour le transport de charbons, de coke, de bois, de minerais, de pierres, de sel, de fer brut, d'engrais et d'objets semblables, un tarif réduit répondant aux besoins de l'agriculture et de l'industrie pour de grandes distances, et finalement le tarif d'un pfennig par quintal et mille géographique dans tout le territoire fédéral.

Art. 46. Dans le cas de détresse, notamment lors d'une cherté extraordinaire de vivres, les administrations des chemins de fer sont obligées d'établir temporairement un bas tarif, fixé par la présidence, sur la proposition du Conseil fédéral, notamment pour le blé, les farines, les légumes secs et les pommes de terre. Ce tarif ne pourra descendre néanmoins au-dessous du taux le plus bas admis sur le chemin dont il s'agit pour les matières premières.

Art. 47. Toutes les administrations de chemins de fer devront faire droit sans objection aux demandes des autorités fédérales concernant l'emploi des chemins de fer, dans le but de la défense du territoire fédéral. En particulier, les troupes et le matériel de guerre devront être transportés à des prix égaux et réduits.

VIII. *Postes et télégraphes.*

Art. 48. Les postes et télégraphes seront organisés et administrés, par tout le territoire de la Confédération du Nord, comme institutions publiques communes.

La législation de la Confédération, en matière de poste et de télégraphie, prévue dans l'article 4, ne s'étend pas aux objets dont le règlement, d'après les principes admis actuellement dans l'administration des postes et télégraphes prussiens, est abandonné aux règlements et ordonnances de l'administration.

Art. 49. Les recettes des postes et télégraphes sont communes pour toute la Confédération. Les dépenses sont faites au moyen des recettes communes. Les excédants sont versés dans la caisse fédérale (section 12).

Art. 50. La direction supérieure de l'administration des postes et télégraphes appartient à la présidence fédérale. Celle-ci a le droit et le devoir de faire en sorte que l'unité soit établie et maintenue dans l'organisation de l'administration et l'exploitation du service, ainsi que dans la qualification des employés.

La présidence devra se charger des fixations réglementaires et de tous les arrangements administratifs, de même que des rapports avec les administrations postales ou télégraphiques d'autres pays allemands ou étrangers. Tous les employés de l'administration

postale et télégraphique sont tenus d'obéir aux ordonnances de la présidence fédérale.

Cette obligation sera exprimée dans le serment de service qu'ils auront à prêter. La nomination des employés supérieurs nécessaires auprès des autorités administratives de la poste et de la télégraphie dans les diverses circonscriptions (par exemple, des directeurs, conseillers, inspecteurs généraux), en outre, la nomination des employés des postes et des télégraphes fonctionnant sous la surveillance et dans les diverses circonscriptions comme organes desdites autorités (inspecteurs, contrôleurs), émane, pour tout le territoire de la Confédération du Nord, de la présidence, à laquelle ces employés prêtent serment.

Il sera donné communication à temps desdites nominations aux gouvernements des différents pays, en tant qu'elles concernent leur territoire, afin qu'ils les confirment et les publient.

Les autres employés nécessaires auprès des autorités administratives des postes et des télégraphes, de même que tous les employés de l'exploitation locale et technique, par conséquent les employés fonctionnaires dans les bureaux proprement dits, seront nommés par les gouvernements respectifs. Pour les pays où il n'existe pas une administration indépendante des postes et des télégraphes, on s'en tiendra aux dispositions des traités.

Art. 51. Pour mettre fin à la dispersion des postes et des télégraphes dans les villes hanséatiques, l'administration et l'exploitation des diverses institutions postales et télégraphiques publiques qui se trouvent dans ces villes seront réunies, conformément à des dispositions ultérieures de la présidence fédérale, qui donnera aux sénats l'occasion d'exprimer leurs vœux à ce sujet.

En ce qui concerne les établissements allemands qui se trouvent dans ces villes, cette réunion devra être opérée immédiatement. Avec les gouvernements non allemands, qui possèdent ou exercent encore dans les villes hanséatiques des droits postaux, on prendra les arrangements nécessaires pour arriver au but mentionné.

Art. 52. Dans l'affectation de l'excédant de l'administration des postes à des buts fédéraux généraux (art. 39), on observera, en vue de la différence des recettes des administrations postales des Etats particuliers et à l'effet d'établir une compensation convenable pour l'époque de transition fixée ci-dessus, les procédés suivants :

Sur les excédants de recettes postales, donnés dans les divers territoires postaux pendant les cinq années 1861 à 1865, on calculera un excédant annuel moyen et on fixera d'après cette moyenne, en tant pour cent, la part dont chaque circonscription postale aura profité dans l'excédant de tout le territoire fédéral.

D'après le rapport ainsi fixé, on tiendra compte pendant les

huit prochaines années à chaque Etat particulier, des sommes composant l'excédant fédéral pour leurs autres contributions fédérales. Après l'expiration des huit années, toute distinction cessera, et les excédants de poste seront versés tout entiers à la caisse fédérale d'après le principe exprimé dans l'art. 49.

Sur la part de l'excédant que produiront pendant ces huit années, les postes des villes hanséatiques, la moitié sera mise à la disposition de la présidence fédérale, dans le but de couvrir d'abord, par ce moyen, les dépenses de l'établissement d'institutions postales normales dans les villes hanséatiques.

IX. *Marine et navigation.*

Art. 53. La marine de guerre fédérale est unitaire, sous le commandement en chef de la Prusse. L'organisation et la composition de cette marine appartiennent à S. M. le roi de Prusse, qui en nomme les officiers et employés, et auquel ceux-ci doivent prêter serment, ainsi que les troupes et équipages.

Le port de Kiel et celui de la Jahde sont ports de guerre fédéraux.

La dépense nécessaire pour la fondation et l'entretien de la flotte de guerre et des institutions qui s'y rattachent est faite sur les fonds de la caisse fédérale.

Toute la population maritime de la Confédération, y compris le personnel des machines et des ouvriers maritimes, est exemptée du service dans l'armée et obligée au service de la marine.

La répartition du contingent a lieu d'après la population maritime existante et la quote-part fixée à cet effet à chaque Etat entrera en déduction des hommes à fournir par l'armée de terre.

Art. 54. Les navires marchands de tous les Etats fédéraux forment une marine marchande unitaire.

C'est à la Confédération à déterminer les procédés destinés à fixer la capacité de chargement des navires, à régler la délivrance des lettres de jaugeage et des certificats de navigation, et à établir les conditions dont dépend la permission de navigation.

Les navires marchands de tous les Etats fédéraux seront admis et traités également dans les ports et dans toutes les voies navigables naturelles et artificielles des Etats fédéraux.

Les impôts qui sont perçus dans les ports et sur les navires ou leurs chargements pour l'usage des établissements de navigation ne peuvent dépasser les frais de l'entretien et la création ordinaire de ces établissements sur toutes les voies navigables naturelles ; les impôts ne peuvent être perçus que pour les établissements particuliers destinés à faciliter les relations. Ces impôts, de même que ceux perçus sur les voies navigables artificielles, ne peuvent dépasser les dépenses nécessaires pour la création ordinaire et l'entretien de ces établissements.

Ces dispositions sont applicables au flottage en tant que celui-ci a lieu sur des voies navigables.

La Confédération seule peut imposer aux navires étrangers ou à leurs chargements des droits différents de ceux que doivent les navires ou chargements des Etats fédéraux ou plus élevés que ces droits.

Art. 55. Le pavillon de la marine de guerre et de commerce est noir-blanc-rouge.

X. *Consulats.*

Art. 56. Tout ce qui concerne les consulats de l'Allemagne du Nord est placé sous la surveillance de la présidence fédérale, qui nomme les consuls après avoir entendu le comité du Conseil fédéral pour le commerce et l'industrie. Il ne pourra être institué de nouveaux consulats des pays particuliers dans le ressort des consuls fédéraux.

Les consuls fédéraux exerceront les fonctions des consuls des pays particuliers non représentés dans leur ressort. Tous les consulats existants des Etats particuliers seront supprimés aussitôt que l'organisation des consulats fédéraux sera achevée, de telle manière que le Conseil fédéral aura reconnu que la défense des intérêts particuliers et de tous les Etats fédéraux est assurée par les consuls fédéraux.

XI. *Organisation militaire fédérale.*

Art. 57. Tout Allemand du Nord est tenu au service militaire et ne peut se faire remplacer dans l'accomplissement de cette obligation.

Art. 58. Les frais et charges de toute l'organisation militaire de la Confédération doivent être supportés également par tous les Etats fédéraux et ceux qui leur appartiennent, de telle manière qu'en principe aucune classe ne puisse subir un allégement ou une aggravation des charges. Là où l'égale répartition des charges ne peut être établie en nature sans nuire à la prospérité publique, la compensation doit être établie par la législation d'après les principes de l'équité.

Art. 59. Tout Allemand du Nord capable de porter les armes appartient pendant 7 ans dans la règle, à partir de l'âge de 20 ans accomplis jusqu'au commencement de la vingt-huitième année, à l'armée permanente, savoir : les trois premières années sous les drapeaux, les quatre dernières années dans la réserve, et pendant les 5 années suivantes à la landwehr.

Dans les Etats fédéraux où jusqu'ici la durée de l'obligation du service était plus longue que douze ans, la réduction succes-

sive de cette durée n'aura lieu que dans la mesure où le permettront les conditions de la force de guerre de l'armée fédérale.

En ce qui concerne l'émigration des hommes de la réserve, on s'en tiendra uniquement aux dispositions en vigueur pour les hommes de la landwehr.

Art. 60. La force de présence de paix de l'armée fédérale sera réglée, jusqu'au 31 décembre 1871, à 1 % de la population de 1867, et fournie au prorata par les divers États fédéraux.

Pour les temps postérieurs, l'effectif de paix sera fixé par voie de législation fédérale.

Art. 61. Après la publication de cette constitution, on devra introduire dans tout le territoire fédéral toute la législation militaire prussienne, aussi bien les lois elles-mêmes que les règlements, instructions et rescrits rendus en vue de leur exécution ou pour les compléter, notamment le code pénal militaire du 3 avril 1845, l'ordonnance du 20 juillet 1843 sur les tribunaux d'honneur, les dispositions sur le recrutement, la durée du service, les règlements relatifs au service, à l'entretien, au logement des troupes, aux indemnités pour dommages aux champs, à la mobilisation, etc., pour la paix et la guerre. Néanmoins le règlement militaire ecclésiastique est exclu.

Après la réalisation unitaire de l'organisation militaire fédérale, la présidence fédérale soumettra à l'assentiment constitutionnel du Reichstag et du Conseil fédéral une loi militaire complète.

Art. 62. Pour faire face aux dépenses pour toute l'armée fédérale, la présidence fédérale et les institutions y appartenant, on devra mettre annuellement à la disposition du chef de guerre fédéral, jusqu'au 31 déc. 1871, autant de fois 225 thalers [1] que comporte l'effectif de paix d'après l'article 60. (Comparez section 12.) Le paiement de ces sommes commencera avec le 1er du mois qui suivra la publication de la constitution fédérale.

Après le 31 décembre 1871, ces contributions continueront à être versées par chaque État à la caisse fédérale. Pour les calculer, on s'en tiendra à l'effectif de paix fixé provisoirement par l'article 60, jusqu'à ce qu'il ait été changé par une loi fondamentale.

La loi du budget établira l'affectation de cette somme à l'ensemble de l'armée fédérale et à son organisation.

La fixation du budget militaire sera basée sur l'organisation de l'armée fédérale établie également en vertu de la présente organisation.

Art. 63. Toute la force de terre de la Confédération formera une armée unitaire qui, pendant la guerre et la paix, sera placée sous

[1] Quelques États obtinrent par des conventions spéciales des réductions sur le chiffre normal du contingent d'argent.

5

le commandement de S. M. le roi de Prusse, comme chef de guerre fédéral.

Les régiments, etc., auront des numéros suivis dans toute l'armée fédérale.

Pour l'habillement, on prendra pour base les couleurs et la coupe de l'armée prussienne. Les chefs des contingents auront le droit de déterminer les insignes extérieurs (cocardes, etc.).

Le chef de guerre fédéral a le devoir et le droit de faire en sorte qu'au dedans de l'armée fédérale, toutes les troupes soient complètes et en état de combattre, et que l'unité soit établie et maintenue dans l'organisation et la formation, dans l'armement et le commandement, dans l'instruction des hommes, de même que dans les grades des officiers.

A cet effet, le chef de guerre fédéral est autorisé à se rendre compte, en tout temps, par des inspections, de la situation des divers contingents, et à ordonner qu'il soit remédié aux défauts qu'il aura trouvés.

Le chef de guerre fédéral détermine l'état de présence, la division et l'organisation des contingents de l'armée fédérale, ainsi que l'organisation de la landwehr, et il a le droit de déterminer les garnisons au dedans du territoire fédéral, ainsi que d'ordonner à chaque partie de l'armée fédérale de se mettre sur le pied de guerre.

Afin de maintenir l'unité indispensable dans l'administration, l'entretien, l'armement et l'équipement de toutes les troupes de l'armée fédérale, les ordonnances rendues à ce sujet dans l'avenir, pour l'armée prussienne, seront communiquées aux chefs des autres contingents fédéraux par le comité de l'armée de terre et des forteresses, désigné dans l'article 8, afin qu'ils s'y conforment.

Art. 64. Toutes les troupes fédérales sont tenues de rendre obéissance absolue aux ordres du chef de guerre fédéral. Cette obligation sera mentionnée dans le serment du drapeau. Le commandant supérieur d'un contingent, de même que tous les officiers qui commandent des troupes de plus d'un contingent et tous les commandants de forteresses, seront nommés par le chef de guerre fédéral. Les officiers nommés par ce dernier lui prêteront le serment du drapeau. Pour les généraux et officiers remplissant les fontions de généraux dans le contingent fédéral, la nomination dépendra chaque fois de l'assentiment du chef de guerre fédéral. Le chef de guerre fédéral a le droit de choisir, pour les places du service fédéral à sa nomination dans l'armée prussienne ou les autres contingents, les officiers dans tous les contingents de l'armée fédérale, par mutation avec ou sans avancement.

Art. 65. Le droit d'établir des forteresses en dedans du territoire fédéral appartient au chef de guerre fédéral, qui demande

à cet effet, conformément à la section 12, les voies et moyens, en tant que le budget ordinaire est insuffisant.

Art. 66. Quand des conventions particulières n'en disposent pas autrement, les princes ou les sénats fédéraux nommeront les officiers de leurs contingents sous la restriction posée dans l'article 64. Ils sont chefs des troupes appartenant à leurs territoires et jouissent des honneurs y attachés. Ils ont notamment le droit d'inspection en tout temps, et en outre des rapports ordinaires sur les changements opérés en vue de la promulgation, ils recevront communication des avancements et nominations concernant leurs troupes. Ils ont aussi le droit non seulement d'employer dans des buts de police leurs propres troupes, mais aussi de requérir d'autres troupes de l'armée fédérale en garnison dans leur pays.

Art. 67. Des économies sur le budget ne profitent en aucun cas aux gouvernements particuliers, mais seulement à la caisse fédérale.

Art. 68. Le chef de guerre fédéral peut, quand la sûreté publique est menacée dans une partie quelconque du territoire fédéral, proclamer l'état de siége dans cette partie. Jusqu'à ce qu'il soit rendu une loi fédérale réglant les conditions, les formes et les effets d'une proclamation pareille, on se réglera à ce sujet sur les prescriptions de la loi prussienne du 10 mai 1849.

XII. *Finances fédérales.*

Art. 69. Toutes les recettes et dépenses de la Confédération doivent être évaluées d'avance tous les ans et portées au budget fédéral. Ce dernier est fixé par une loi avant le commencement de l'exercice d'après les principes suivants :

Art. 70. Pour faire face aux dépenses communes, on se servira d'abord des excédants des années précédentes s'il y a lieu, ainsi que des recettes communes provenant des douanes, des impôts de consommation communs et des postes et télégraphes. Si ces recettes ne suffisent pas pour couvrir ces dépenses, les divers Etats fédéraux devront fournir, tant qu'il n'aura pas été établi d'impôts fédéraux, des contributions dans la proportion de leurs populations; ces contributions seront établies par voie de législation fédérale et la perception en sera ordonnée par la présidence jusqu'à la concurrence du montant fixé par le budget.

Art. 71. Les dépenses nouvelles sont consenties en règle pour une année, mais pourront l'être dans des cas particuliers pour plusieurs années.

Art. 72. La présidence rendra compte annuellement pour décharge, au Reichstag et au Conseil fédéral, de l'emploi de toutes les recettes.

Art. 73. Au cas de besoins extraordinaires, il pourra être contracté par voie de législation fédérale un emprunt ou une garantie à la charge de la Confédération.

XIII. *Contestations et dispositions pénales.*

Art. 74. Toute entreprise contre l'existence, l'intégrité, la sûreté ou la constitution de la Confédération du Nord, enfin les offenses contre le Conseil fédéral, le Reichstag, un membre du Conseil fédéral ou du Reichstag, une autorité ou un fonctionnaire public de la Confédération, tant qu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions, ou relativement à leurs fonctions, par parole, par écrit, impression, signes, représentations par image ou autre, seront jugés dans les divers Etats fédéraux et punis suivant les lois existantes ou qui seront rendues dans ces Etats et punissant les actions dirigées contre cet Etat, sa constitution, ses chambres, les membres de ces chambres, ses autorités et fonctionnaires.

Art. 75. Pour les entreprises désignées dans l'article 68, dirigées contre la Confédération du Nord, qui seraient qualifiées de haute trahison, si elles étaient dirigées contre un Etat particulier, le tribunal compétent sera tribunal supérieur commun d'appel des trois villes libres hanséatiques, à Lubeck, en première et dernière instance. Les dispositions plus précises sur la compétence et la procédure du tribunal supérieur fédéral seront déterminées par voie de législation. Jusqu'à ce que cette loi soit rendue, on s'en tiendra à la compétence actuelle des tribunaux dans les divers états fédéraux et aux dispositions qui règlent la procédure de ces tribunaux.

Art. 76. Les contestations entre les Etats fédéraux, en tant qu'elles ne concernent pas le droit privé et ne sont pas par conséquent de la compétence des tribunaux ordinaires, seront jugées par le Conseil fédéral, sur la demande d'une des parties.

Les contestations sur la constitution, dans les Etats fédéraux où il n'existe pas d'autorité compétente pour décider ces contestations, doivent être arrangées à l'amiable par le Conseil fédéral, sur la demande d'une des parties, et, si on n'y réussit pas, être résolues par la voie de la législature fédérale.

Art. 77. Si, dans un Etat fédéral, se présente le cas d'un déni de justice, et qu'une aide suffisante ne puisse être obtenue par voie légale, le Conseil fédéral est tenu de recevoir des plaintes relatives à des dénis de justice à juger d'après les lois qui existent dans l'Etat fédéral intéressé, et de faire en sorte que le gouvernement fédéral qui a donné lieu à la plainte procure l'aide judiciaire.

XIV. *Dispositions générales.*

Art. 78. Des changements dans la constitution s'opèrent par voie de législation ; mais dans le Conseil fédéral il faudra, pour ces modifications, une majorité des deux tiers des voix représentées.

XV. *Rapports avec les Etats de l'Allemagne du Sud.*

Art. 79. Les rapports de la Confédération avec les Etats du Sud seront réglés, aussitôt après l'établissement de la constitution de la Confédération du Nord, par des traités particuliers qui devront être soumis au Reichstag.

L'entrée des Etats du sud ou de l'un d'eux dans la Confédération aura lieu, sur la proposition de la présidence fédérale, par voie de législation fédérale.



TABLE DES MATIÈRES.



PIÈCES ANNEXES.

Cartes et plans.

Errata.

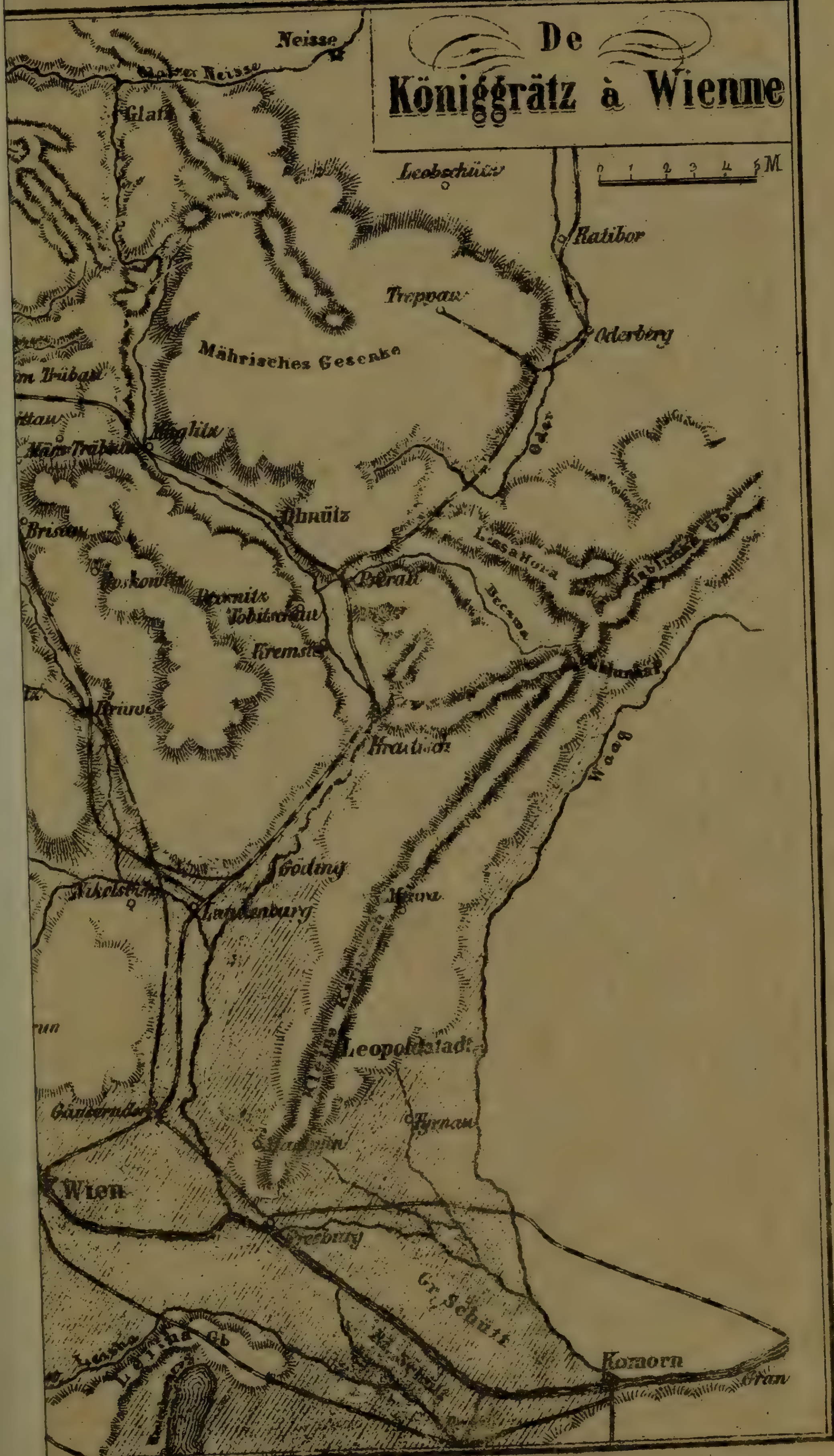
Ier vol.

Page 292, 6e ligne en remontant, au lieu de : *Rovigo*, lire : *Legnago.*
» 410, 12e ligne en descendant, au lieu de : *gauche*, lire : *droite ;* — même page au bas, au lieu de : *ouest*, lire : *est.*
Pages 439, 447, 448, au lieu de : *Rossnitz*, lire : *Rosberitz.*
Page 450, 6e ligne en descendant, au lieu de : « les divisions prussiennes *des 3e, 5e et 6e corps* » lire : « les divisions prussiennes *du 3e corps, nos 5 et 6.* »

IIe vol.

Page 7, au milieu, au lieu de : *6 juillet,* lire *4 juillet.*
» 73, au titre du chapitre, retrancher le mot : *Observations.*
» 175, au haut, au lieu de : *six* griefs, lire : *cinq* griefs.
» 183, au bas, au lieu de : *cent cartouches,* lire : *cinquante.*

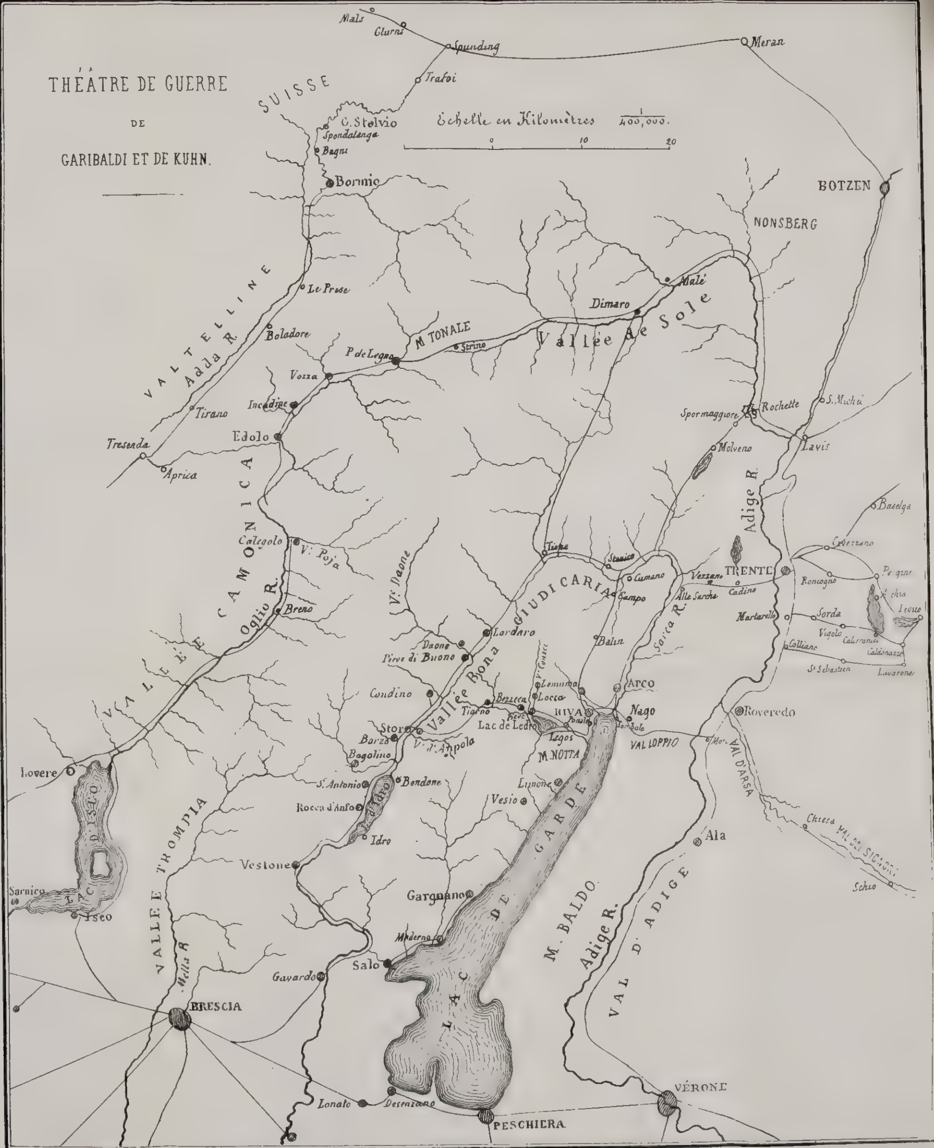



De
Königgrätz à Wienne
0 1 2 3 4 5 M
Neisse
Glatz
Leobschütz
Ratibor
Troppau
Oderberg
Mährisches Gesenke
Oder
Olmütz
Prerau
Tobitschau
Kremsier
Brünn
Göding
Lundenburg
Leopoldstadt
Tyrnau
Wien
Komorn
Gran
Waag
Gr. Schütt
Kl. Schütt
Leitha Gb


De
Königgrätz à Wienne
Neisse
Glatz
Leobschütz
Ratibor
Troppau
Oderberg
Mährisches Gesenke
Oder
Gitschin
Josephstadt
Königgrätz
Prag
Kolin
Pardubitz
Chrudim
Kuttenberg
Böhm. Trübau
Zwittau
Olmütz
Prerau
Tabor
Iglau
Tischnowitz
Brünn
Kremsier
Kralitsch
Waag
Budweis
Göding
Lundenburg
Znaym
Edelsheim
Hollabrun
Grüner Wald
Krems
Stockerau
Leopoldstadt
St. Pölten
Wien
Wiener Wald
Ems
Leitha Gb.
Komorn
Gran

GUERRE

Meran


THÉATRE DE GUERRE
DE
GARIBALDI ET DE KUHN.
Échelle en Kilomètres 1/400,000.
0
10
20
SUISSE
Mals
Glurns
Spunding
Meran
Trafoi
C. Stelvio
Spondalonga
Bagni
Bormio
BOTZEN
NONSBERG
Malé
Dimaro
Vallée de Sole
Le Prese
Boladore
M. TONALE
Strino
P. de Legno
Vozza
VALTELLINE
Aada R.
Incudine
Tirano
Tresenda
Edolo
Aprica
Rochette
S. Michel
Spormaggiore
Lavis
Molveno
Adige R.
Baselga
VALLÉE CAMONICA
Oglio R.
Calegolo
V. Poja
V. Daone
Tione
Stenico
Cumano
Campo
Vezzano
TRENTE
Cadine
Alle Sarche
Roncogno
Pergine
Levico
Martarello
Sorda
Vigolo
Colliano
Lavarone
Breno
Lardaro
GIUDICARIA
Balin
Sarca R.
Daone
Pieve di Buono
Condino
Vallée Rona
Bezzeca
Locca
Tiarno
Pieve
Lac de Ledro
RIVA
Arco
Nago
Torbole
Roveredo
Storo
Barzo
V. d'Ampola
Legos
M. NOTTA
VAL LOPPIO
VAL D'ARSA
Bagolino
Lovere
S. Antonio
Bendone
Rocca d'Anfo
Limone
Vesio
LAC D'ISEO
VALLEE TROMPIA
Idro
LAC DE GARDE
Ala
Vestone
Gargnano
Schio
Sarnico
Iseo
M. BALDO
Adige R.
VAL D'ADIGE
Maderno
Salo
VALLEE
Mella R.
Gavardo
BRESCIA
LAC
Lonato
Desenzano
PESCHIERA
VÉRONE

MER ADRIATIQUE

D



MER ADRIATIQUE



T DE S^T GEORGE DE LISSA

et ses batteries.



PORT DE S^T GEORGE DE LISSA

et ses batteries.



LLE M

BATAILLE NAVALE DE LISSA

(20 Juillet 1866.)

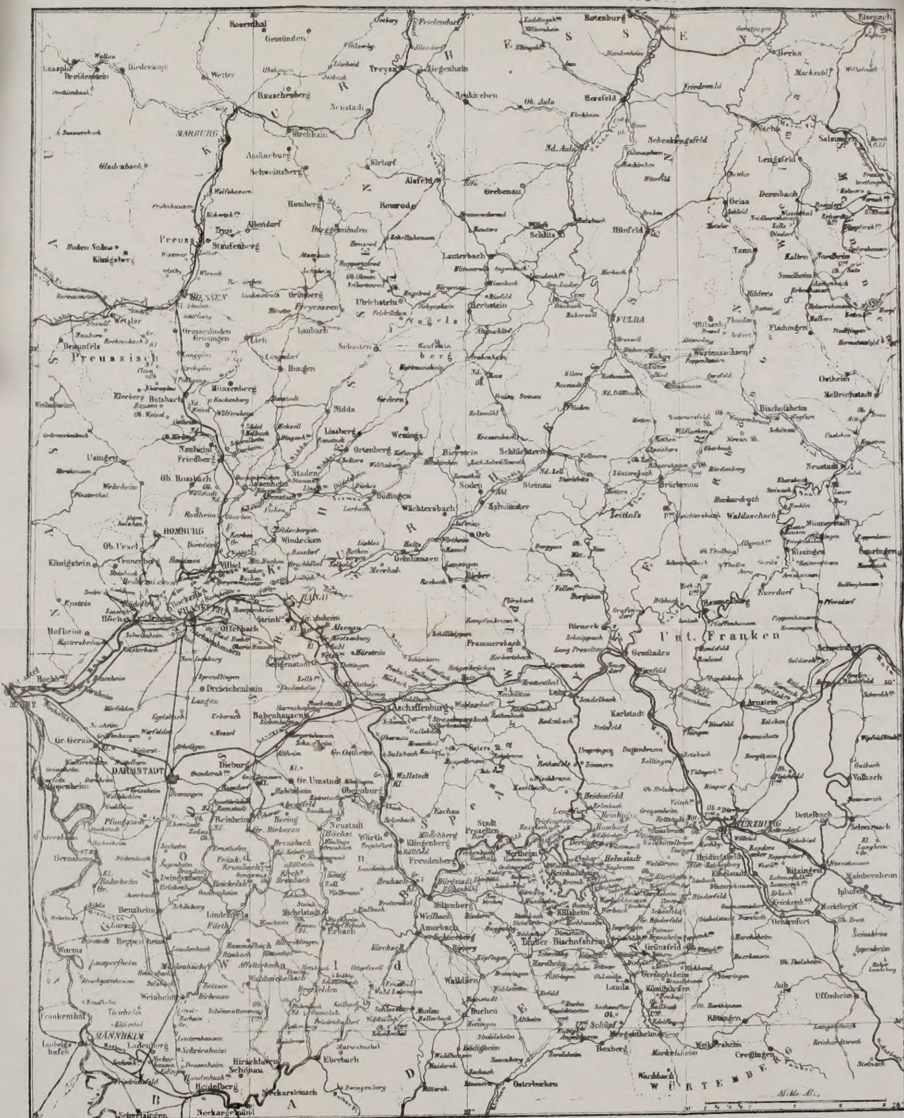


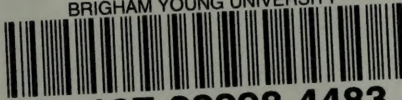
T Colonne Autrichienne avant le combat.
1. Division des cuirassés } voir le
2. " non " } détail
3 " " " } page 135.

i. Affondatore (Italiens.)
a. Carignano
b. Castelfidardo
c. Ancone.
d Re d'Italia.
e Palestro
f. St Martino
g. Re di Portogallo.
h. Maria-Pia.
l. Varèse.
m. Terribile
n. Flotte d'Albini. non cuirassés.
A. Flotte autrichienne après le combat.
B " italienne " "

LLE M

ALLEMAGNE OCCIDENTALE





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ CH. TANERA, A PARIS

et chez les principaux libraires de la Suisse.

Relation historique et critique de la campagne d'Italie en 1859. 2e édit. 1860. 2 vol. in-8° avec atlas in-4°. . . . 15 fr.

L'Italie en 1860. Esquisse des événements militaires et politiques. 1861. 1 vol. in-8°, avec planches . . . . 8 fr.

Le général Jomini, sa vie et ses écrits. Esquisse biographique et stratégique. 1861. 1 vol. in-8° avec atlas . . . . 12 fr.

Le même ouvrage sans atlas . . . . 7 fr. 50

Guerre des Etats-Unis d'Amérique. Rapport au Département militaire suisse. 1863. 1 vol. in-8° avec 2 cartes . . . . . . 6 fr.

Campagnes de Virginie et de Maryland en 1862. Documents officiels soumis au Congrès ; traduits de l'anglais avec introduction et annotations. 1863. 1 vol. in-8° avec 2 cartes. . . . . . 5 fr.

Guerre de la Sécession. Esquisse des événements militaires et politiques des Etats-Unis, de 1861 à 1865. — 1866-1867. 3 vol. grand in-8° avec cartes . . . . 15 fr.

Guerre du Danemark en 1864. Esquisse politique et militaire. 1864. 1 vol. grand in-8°, avec plans . . . . 12 fr.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.